This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

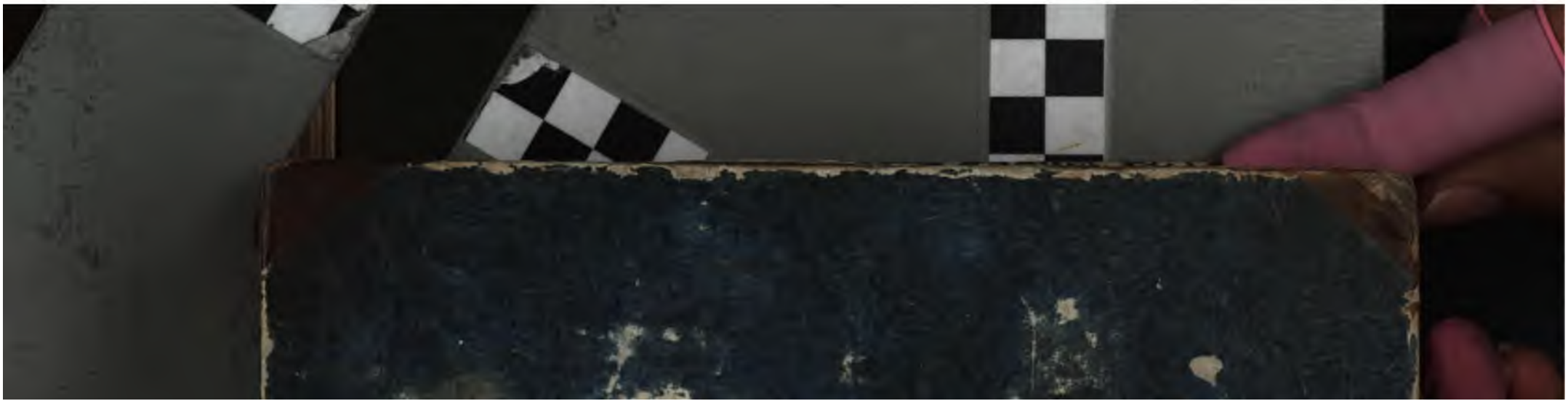
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

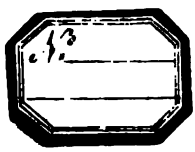
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



[redacted]
EH146
D D
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

[redacted]



OBSERVATIONS
SUR L'ART
DU COMÉDIEN.

Servandoni, Giovanni Girolamo

OBSERVATIONS

SUR L'ART

DU COMÉDIEN,

ET sur d'autres objets concernant cette profession en général, avec quelques Extraits de différens Auteurs, et des Remarques analogues au même sujet;

OUVRAGE DESTINÉ

A DE JEUNES ACTEURS ET ACTRICES;

Par M. DHANNETAIRE.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée de beaucoup d'Anecdotes et de plusieurs Notes ou Observations nouvelles.

A PARIS,

Du Fond de feu CAILLEAU, et présentement chez DUCHESNE, Libraire, rue des grands Augustins, n°. 30.

M. D. C C C.

SJK

PN 2601
S3
1800
Special Stack

PN
2621
S3
1900

AVANT-PROPOS.

CET Ouvrage ſeroit ſans doute plus intéreſſant, ſi l'Auteur avoit puiſé d'abord ſes Obſervations critiques dans des ſources plus illuſtres ou moins ignorées, telles que les Théâtres de Paris. Ç'eût été le moyen d'accréditer ſes inſtructions, & de les rendre plus lumineuſes & plus authentiques. Mais, n'ayant pu être à portée de ſuivre & d'étudier de près les Acteurs les plus célèbres de nos jours, il a dû s'en tenir & ſe borner à ceux qu'il a eus devant les yeux. D'ailleurs, tout ce qu'on dit d'un Théâtre, peut très-bien s'appliquer à un autre. La perfection, en quelque talent que ce puiſſe être, n'étant point l'apanage de l'humanité, les défauts des grands Comédiens, & ceux des médiocres, ne différent ſouvent que du plus au moins *.

* L'Auteur, étant venu depuis à Paris, & ayant fréquenté aſſidûment les deux Théâtres, Français & Italien, a vu effectivement cette vérité confirmée au-delà de ſon attente, tant de la part des Acteurs,

Cette nouvelle Edition a été augmentée de quantité de Réflexions & d'Anecdotes qui ne ſont point dans la précédente. Ces Hiſtoriettes, dont l'idée & le conſeil ſont primitivement dus à un homme de Lettres diſtingué, (*M. de la Harpe*) ces Hiſtoriettes, quoique connues pour la plupart, peuvent, non-ſeulement égayer le ſérieux des préceptes; mais, en leur donnant de plus la force de l'exemple, ſe rajeunir elles-mêmes en quelque façon; ſur-tout étant placées rélativement à chaque objet, ſans que l'acceſſoire nuiſe au principal. Auſſi n'eſt-ce que ſous cet aſpect qu'il faut ici les enviſager.

Outre ces augmentations, outre quelques articles qu'on a cru devoir élaguer, on s'eſt de plus attaché à ſupprimer les longueurs & à *lier un peu moins les phraſes l'une à l'autre*, ſelon la remarque

que de la part des Spectateurs, qui ſont à-peu-près de même par-tout.... Pour donner à la Réimpreſſion de cet Ouvrage un nouveau vernis d'intérêt, on a eu ſoin d'y inſérer tout ce que ces deux Théâtres ont pu fournir d'agréable & d'inſtructif.

& l'avis d'un Critique très-renommé *. Lorſqu'un homme éclairé veut bien indiquer les défauts d'un Livre, le plus court eſt de les corriger, ſans alléguer d'inutiles excuſes que le Public admet rarement.

Malgré cela, il y auroit encore beaucoup à deſirer, & le Lecteur appercevra peut-être même des négligences qui auront échappé à l'attention de l'Auteur. « Or, un mauvais terme, dit Vaugelas, » parce qu'il eſt aiſé à remarquer, fait » quelquefois plus de tort qu'une fauſſe » penſée, quoiqu'il n'y ait non plus de » comparaiſon des choſes avec les mots, » que de l'arbre avec l'écorce ». Mais s'il eſt vrai, comme le dit Monſieur de Voltaire, que *tout homme qui veut bien écrire, doit châtier ſes ouvrages toute ſa vie*, on ne peut que regretter de s'y être pris trop tard, & de n'avoir plus aſſez de temps pour effectuer ce principe avec quelque ſuccès.

Une autre conſidération décourageante

* Année littéraire 1774, Tome V, page 145.

pour un Ecrivain peu exercé, c'eſt aujourd'hui la quantité de Livres ſupérieurement écrits en tout genre, & dont à peine on a lû quatre pages, qu'auſſitôt la plume vous tombe des mains. « Alors, ſi on a quelque talent, on ſent » qu'il s'éclipſe, dit M. Diderot, au » ſujet de Molière : on reſte des jours » entiers ſans rien faire ; on ſe déplaît à » ſoi-même, & le courage ne revient » qu'à meſure qu'on perd la mémoire » de ce qu'on a lû, & que l'impreſſion » qu'on en a reſſentie, ſe diſſipe ». Tel eſt le cas où l'Auteur de cet Ouvrage s'eſt trouvé plus d'une fois.

Cependant, parmi tant de gens de la Profeſſion qui ſe taiſent, peut-être n'eſt-il pas inutile que quelqu'un ſe haſarde à parler. Souvent, par une gradation ordinaire à tous les Arts, les idées les plus étroites dans le principe, ſe ſont étendues & perfectionnées, à la longue, avec le plus grand ſuccès ; & tel a vû une chaîne entière ou d'autres à peine avoient apperçu quelques anneaux.....

Raiſon ſuffiſante pour publier ces Obſervations, dans l'eſpérance qu'une autre plus habile pourra un jour les étendre & les perfectionner, & même les enrichir de nouvelles découvertes. Ce ſont des matériaux pour qui voudra les mettre en œuvre ou en meilleur ordre *.

A l'égard de quelques traits defectueux, aſſez remarquables chez certains Comédiens, moins vraiſemblablement à leurs propres yeux qu'à ceux du Public; vainement proteſteroit-on contre toute application perſonnelle. On

* A l'exception des deux petits Traités des ſieurs Riccoboni, pere & fils, fondus dans ce Recueil, aucun Comédien, que l'on ſçache, ne s'étoit aviſé d'écrire ſur cette matière. Effectivement, on a toujours beaucoup plus écrit ſur l'Art de faire des Pièces, que ſur l'Art de les repréſenter. Cependant on n'a pas moins beſoin de lumières pour exercer l'un, que pour pratiquer l'autre. Le Génie même, qui ſeul peut ſuffire pour le premier, n'eſt pas ſuffiſant pour le ſecond: mais, généralement parlant, la plupart des Artiſtes ne ſe piquent guères d'être Ecrivains. Quelquefois ceux qui pourroient écrire, ne ſont pas inſtruits; ou ceux qui ſont inſtruits, ſouvent ne ſavent pas écrire.... Double écueil, auquel ſans doute on ne ſe flatte pas d'avoir échappé.

auroit beau aſſurer que le ſeul but eſt d'inſtruire & non pas d'offenſer; malgré toutes les précautions qu'on a priſes, on ne détourneroit point les ſoupçons, ni les malignes interprétations que quelques gens voudront donner à l'intention de l'Auteur, ſur-tout dans le Pays où cet Ouvrage a été compoſé. Ainſi l'on ſe contentera de faire obſerver qu'il n'eſt guères poſſible de traiter d'un Art, dans la vue d'être utile, ſans parler des imperfections des Artiſtes; image toujours plus propre à corriger que le tableau même de leurs qualités. D'ailleurs, s'il y a, par haſard, dans cet Eſſai, quelques portraits un peu reſſemblans, les Originaux n'en ſont pas moins communs à un Théâtre qu'à un autre; ni les reſſemblances plus relatives à celui-ci qu'à celui-là. Il en eſt de ces portraits, comme de tant de caractères, dont les ridicules repréſentés chaque jour ſur la Scène, ne ſont jamais tellement applicables à quelqu'un, qu'ils ne puiſſent l'être également à quelqu'autre, & dont, par cette

raiſon, qui que ce ſoit ne s'aviſe de ſe formaliſer perſonnellement *.

Au reſte, en ſe permettant même quelques perſonnalités dans un Ouvrage de cette nature, on ſe croiroit d'autant moins repréhenſible, que tel eſt le ſort des Comédiens de n'être pas moins expoſés à la Cenſure qu'à la Louange. Ce ſont des Victimes volontaires, dévouées par état aux amuſemens du Public; &

* « Le plus grand tort, peut-être, ſeroit de faire » des portraits qui ne reſſembleroient à rien : en ma- » tière grave, dit M. Paliſſot, l'attentat eſt dans celui » qui fait les applications, & il n'appartient à per- » ſonne de deviner le ſecret d'un Auteur. Le même » Ecrivain obſerve ailleurs, qu'il n'eſt pas poſſible de » bien peindre un perſonnage, ſans qu'on lui trouve » une infinité de Copies. Souvent, dit-il, le véritable » Original, qui a ſervi de modèle, échappe à l'ap- » plication, tandis qu'elle va ſe partager ſur des gens » auxquels l'Auteur n'avoit jamais penſé. Or, toute » application ainſi diviſée, ceſſe par-là d'être offen- » ſante, &c. »

La mépriſe, à cet égard, a été pouſſée ſi loin, que quelques Lecteurs ont eu la mal-adreſſe, ou la mauvaiſe foi, d'adapter à un Acteur du plus rare talent (*M. Molé*) ce qui n'avoit été dit que de ſes infidèles Imitateurs. Comme ſi la différence d'une mauvaiſe Copie à un bon Original, n'étoit pas trop ſenſible pour devoir s'y méprendre.

faites par conſéquent pour être immolées au Goût, à la Vérité, & au progrès des talens qui en dépendent : car le Goût & la Vérité ont leurs droits, & la crainte de déplaire ne fournit point un motif ſuffiſant pour les ſacrifier *. Il eſt même du devoir de démaſquer le faux mérite en tout genre, & de le faire connoître ainſi que la fauſſe monnoie. Enfin l'on critique tous les jours les Auteurs les plus célèbres, qui, ſans contredit, valent bien les Comédiens.....

Seroient-ils donc des Dieux qu'on ne pût attaquer ?

C'eſt dire aſſez avec quelle docilité, à plus forte raiſon, celui qui écrit ſe ſoumet à la Cenſure publique, en reconnoiſſant de droit chaque particulier pour ſon Juge.

Suppoſé, après cela, contre toute attente, que quelques Acteurs ou Actri-

* Malgré ces droits, néanmoins, on s'eſt toujours fait une loi de ne nommer aucun Acteur vivant, que lorſqu'on a eu du bien à en dire : *Sublato jure nocendi.*

ces aient aſſez de modeſtie, ou aſſez peu d'aveuglement, pour ſe reconnoître ici dans leurs propres défauts, on leur conſeille, non de ſe plaindre, mais de ſe corriger. Dès-lors, tous ces portraits ne ſeront plus les leurs; & cette juſtice héroïque qu'ils ſe ſeront rendue à eux-mêmes, ſera certainement plus glorieuſe pour eux, qu'une mauvaiſe honte ou une opiniâtre perſévérance. Il eſt vrai que c'eſt-là une eſpèce de réforme auſſi difficile qu'extraordinaire, & à laquelle on doit d'autant moins s'attendre, que, dans cette fière Profeſſion, rarement on s'attribue à ſoi-même des imperfections, qu'on ne s'imagine voir que dans les autres. Un Avare ne prend guère pour lui tout ce qu'on dit de l'avarice, ni un Glorieux ce qu'on dit de l'orgueil :

On ſe voit d'un autre œil qu'on ne voit ſon prochain.

Ce ſeroit même beaucoup, (on le dit d'après l'expérience) ſi, de tant de Comédiens, la dixième partie daignoit lire un Ouvrage comme celui-ci. Ils en ſen-

tiroient l'utilité, qu'à peine en voudroient-ils profiter; ou, s'ils en profitoient, à peine auroient-ils le courage d'en convenir; au contraire, plus ils en tireroient parti, plus ils affecteroient de le mépriſer. Telle eſt l'injuſtice ou l'indifférence altière de la plupart de ces Meſſieurs ſur ces ſortes de choſes, principalement lorſqu'elles viennent de quelqu'un de leur état. On diroit qu'en général ils ont une répugnance naturelle à être éclairés: ſemblables à ces Oiſeaux nocturnes dont la prunelle ſe contracte au moindre rayon de la lumière..... Auſſi cet Eſſai ne fut-il jamais deſtiné à des Comédiens de cette eſpèce *.

* Dans le nombre, il y a ſans doute des exceptions; & il ſeroit injuſte d'appliquer à tout le Corps la comparaiſon & le reproche.... Cependant, pour montrer qu'on n'exagere point, il eſt bon de citer, entr'autres, la Lettre d'un Libraire de Dijon ſur l'Edition précédente: « Monſieur, j'ai fait tout ce que » j'ai pu pour le débit de votre Ouvrage; mais les » Acteurs de la Comédie, auxquels je me ſuis adreſſé » particulièrement, m'ont dit que votre Livre, quoi- » que très-bon d'ailleurs, renfermoit des Anecdotes » connues, pour la plupart, de ſorte que je ne leur

La ſeule ambition que l'Auteur ôſe donc ſe permettre, ſe borne à deux objets. Le premier eſt de retracer & de détailler au Public les régles & les fineſſes d'un Art qu'il paroît affectionner plus que jamais. C'eſt à lui qu'il appartient d'en faire les applications directes & d'adreſſer aux différens Acteurs les leçons perſonnelles qui peuvent leur convenir. En un mot, c'eſt le ſeul Maître qui ait le droit & le pouvoir de ſe faire écouter des Comédiens.

Le ſecond objet eſt d'être utile à de jeunes Commençans, modeſtes, dociles, & non encore infectés de la contagion; ſoit en réuniſſant, ſous un ſeul point de

---

» en ai vendu *qu'un ſeul Exemplaire*, &c. ſigné » *Capel.* Il eſt clair que ces Meſſieurs ſont moins *Amateurs* de préceptes, que *Curieux* d'Anecdotes..... Ne ſemble-t-il pas voir des enfans, plus occupés des images d'un livre, que des choſes utiles qu'il peut contenir? « Ceux qui reprochent à l'Auteur de cet » Ouvrage, dit le Journal des beaux Arts, que la » plupart de ces Anecdotes ſont connues, décelent » une grande ſtupidité qui ne leur permet guère de » ſentir le mérite des préceptes.....» On laiſſe au Lecteur les autres réflexions.

vue, une foule de préceptes épars dans un grand nombre de Livres, ſoit en y ajoutant de nouvelles Obſervations, fruits d'une longue expérience qui peut ſuppléer à celle que n'a point un Commençant ; & ſi, dans un tel labyrinthe, l'Auteur n'indique pas toujours la route qu'il faut ſuivre ; il tâche du moins de marquer un grand nombre de celles qu'on doit éviter.

D'anciens Comédiens ne manqueront pas de dire que ces Obſervations ne contiennent rien de neuf ni de piquant, que chacun d'eux les a faites, ou auroit pu les faire, comme celui qui les met au jour..... A la bonne heure ; les hommes, dans des circonſtances & avec des intérêts ſemblables, voient à-peu-près les mêmes choſes. Auſſi l'Auteur ne donne-t-il celles-ci que pour ce qu'elles ſont, ſans attacher aucune importance au très-petit mérite de les avoir raſſemblées. Il ſe fût même bien gardé de les publier, s'il eût encore exercé la profeſſion, dans la crainte qu'on ne le ſoupçonnât d'avoir

voulu ſe propoſer pour Modèle. Tant qu'on habite un pays, il eſt dangéreux de haſarder ſon avis ſur ce qui le concerne : « Il faut, a dit métaphoriquement un Philoſophe de nos jours, « il » faut être de retour chez ſoi, pour par- » ler à ſon aiſe des Nations qu'on a par- » courues.... » Ce n'eſt de même qu'après avoir quitté le Théâtre, que l'Auteur de ces Réflexions oſe les communiquer : « ſemblable à la plupart des Voyageurs, » aſſez raſſaſiés de leurs courſes, pour » n'avoir nulle envie de les recommen- » cer ; mais en même-temps aſſez pleins » de ce qu'ils ont vu, pour vouloir en » entretenir les autres ».

Quelques gens du métier lui ont reproché, non-ſeulement de s'être quelquefois appéſanti ſur des défauts minutieux & imperceptibles ; mais encore d'*avoir initié les Profanes à leurs myſtères*, en mettant trop à découvert les reſſorts les plus cachés de l'Art. Eſpèces d'Adeptes, ces ſortes de Comédiens, à l'exemple des Sibylles, ne voudroient

rendre leurs Oracles, que du fond d'un Sanctuaire inacceſſible..... Mais que pourroit-il réſulter de cette connoiſſance de l'Art, à ſuppoſer qu'elle fut développée par un plus habile homme? ſi non, plus de lumières & de sûreté de jugement de la part du Public; & moins de négligence & d'impéritie de la part des Acteurs. C'eſt alors qu'on ſauroit démêler ſi le bon ou le mauvais ſuccès d'une Pièce nouvelle vient de l'Auteur ou du Comédien: ce qui n'eſt pas toujours clairement apperçu.

On objectera, peut-être, que ſouvent ce trop de lumières ſur le Spectacle, en détruiſant l'illuſion, eſt capable d'altérer le plaiſir & l'amuſement du Spectateur devenu trop difficile. Comme la vue des plus petits cordages dans les Machines, en diſſipe preſque tout l'enchantement; de même la trop ſubtile découverte des imperfections d'un Acteur peut affoiblir l'effet magique de ſes talens, & les plus fins Connoiſſeurs ne ſont pas toujours le plus agréablement affectés d'une Repré-

ſentation théâtrale.... Mais quand cela ſeroit, eſt-ce une raiſon pour s'interdire juſqu'aux moindres notions de l'Art? M. de Voltaire paroît d'un ſentiment bien oppoſé; car il prétend que le véritable Connoiſſeur éprouve des ſenſations que le vulgaire ne ſoupçonne pas. Le plaiſir même de découvrir une faute, dit-il, le flatte & lui fait ſentir les beautés plus vivement. En un mot, c'eſt l'avantage, ajoute-t-il, des bonnes vues ſur les mauvaiſes, &c.

Quoiqu'il en ſoit, il faudroit d'abord ſuppoſer, avant tout, qu'un Ouvrage ſeroit lû, beaucoup plus qu'il ne l'eſt ordinairement. Mais, (à l'exception des gens de Lettres) combien peu de perſonnes liſent, malgré l'énorme quantité de Livres, dit ailleurs le même Poëte! On voit cela dans la nouveauté d'une Pièce de Théâtre: tout Paris en eſt enchanté, la Province, l'Etranger, tout le monde en parle, & cependant on n'en débite pas quelquefois quatre mille Exemplaires..... A combien peu de Lecteurs, à

plus forte raiſon, doit prétendre un Recueil qui ne peut guères intéreſſer qu'un très-petit nombre d'Amateurs; & qui, vraiſemblablement, d'après ce qu'on vient de voir, à peine ſera regardé des gens de la profeſſion! Si c'eſt la faute du Livre, l'Auteur ne peut que ſe ſoumettre & ſe taire.... Au ſurplus, le voilà tel qu'il eſt, & le moins mal qu'il a été poſſible de le refaire.

..... Si quid noviſti rectius iſtis
Candidus imperti; ſi non, his utere mecum.

Hor. Ep. VI.

P. S. *Dans les Editions précédentes on avoit placé, à la ſuite de cet Avertiſſement, une Approbation de M.* de Marmontel: *mais cet illuſtre Académicien ayant trouvé* que c'étoit attacher trop d'autorité à ſon ſuffrage, *on a cru devoir ſupprimer l'article à cette réimpreſſion. D'ailleurs, cet Ouvrage, définitivement jugé au Tribunal du Public, il ſeroit difficile de détruire l'Arrêt qui en a été porté: &, à cet égard, l'Auteur n'a eu que de nouveaux motifs d'encouragement, puiſque, malgré la médiocrité du Livre, pluſieurs Gens de Lettres éclairés en ont parlé avec indulgence & en ont reconnu l'utilité. Heureux, ſi, en tâchant de rendre cette nouvelle Edition moins incorrecte, elle devient plus digne de cette Claſſe diſtinguée de Lecteurs.*

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS
SUR L'ART
DU COMÉDIEN.

LETTRES

Où l'on commence par établir, contre l'opinion de bien des gens, la néceſſité d'un bon Maître, ce qui donne lieu à d'autres diſcuſſions relatives à cette matière.

PREMIERE LETTRE,

En réponſe à de jeunes Acteurs.

VOUS me faites, Meſſieurs, beaucoup plus d'honneur que je ne mérite, en vous adreſſant à moi pour avoir des lumières ſur un Art où vous voulez bien ſuppoſer que j'ai acquis quelques connoiſſances. Il eſt vrai qu'il y a trente ans que je joue la Comédie, & que je réfléchis ſur la maniere de la jouer, & ſur bien d'autres

objets qui tiennent au Spectacle en général. Si, de ces trente ans d'expérience & de réflexions, vous croyez qu'il puiſſe réſulter quelques obſervations capables de vous intéreſſer, ou de vous aider dans cette carrière, je vous communiquerai, avec une vraie ſatisfaction, le peu de découvertes que j'ai cru y faire pendant la plus belle moitié de ma vie ; &, quoique ces obſervations ne proviennent ni du premier Acteur, ni du premier Théâtre du monde, je dois préſumer que cette conſidération n'influera point ſur votre jugement, & que l'utilité que vous en retirerez, ſera la ſeule balance où vous péſerez leur mérite & leur valeur.

Je ſouhaiterois, Meſſieurs, être à portée de vous développer ces inſtructions moi-même de *vive voix*, & de vous expoſer, dans différens rôles, la maniere de les rendre comme je les ſens. Le ſuccès eſt toujours & plus sûr & moins lent, lorſqu'on peut joindre ainſi l'exemple au précepte ; & le célèbre Boucher avoit raiſon de dire, qu'il ne ſçavoit conſeiller que le pinceau à la main, ſuivant la méthode des grands Peintres d'Italie. Un ſeul exemple, bien clair & bien ſenſible, fait plus d'impreſſion ſur l'eſprit d'un Commençant, que l'étalage de vingt préceptes ; en un mot, il ne ſuffit pas d'enſeigner à bien jouer un rôle, ſi on ne montre encore comment on le joue effectivement. C'eſt une épreuve que j'ai ſouvent faite dans les divers ſujets que j'ai eu à former, ſoit pour

des Théâtres publics, ſoit pour des Théâtres particuliers; & ſi, dans le nombre de mes Elèves, j'ai eu la ſatisfaction d'en voir réuſſir quelques-uns au-delà de mon attente, ça été moins en leur inculquant les regles, qu'en leur mettant ſous les yeux la façon de rendre chaque perſonnage; on a beau les exhorter à étudier la Nature, à chercher la vérité; on a beau leur crier: *du feu, de l'ame, plus haut, plus bas*, &c. toutes paroles inutiles, qui ne ſervent qu'à embrouiller davantage, à moins qu'on n'ait ſoin de les appuyer par des exemples remarquables & fréquens.

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.

Il en eſt comme de toutes les idées: celles que nous recevons d'abord *par les ſens*, ſe gravent bien plus profondément dans notre ame, que celles que nous n'acquérons qu'à force de recherches, de travail & de réflexions.

Il réſulte de-là qu'il faut, non-ſeulement des principes, des leçons; mais qu'un bon Maître, en fait de Comédie, doit être un vrai Prothée capable de repréſenter, d'une manière palpable, toutes ſortes de caractères aux yeux d'un Elève; & ſi, à ſon tour, ce dernier ne ſe ſent, ni l'aptitude à ſaiſir les diverſes impreſſions du Maître, ni l'intelligence néceſſaire pour ſe garantir des mauvais exemples, qui ne ſe préſentent que trop ſouvent; je crois que le plus pru-

dent pour lui eſt de renoncer à un Art dans lequel il ne parviendroit jamais à une certaine ſupériorité, eût-il même pluſieurs autres diſpoſitions eſſentielles. L'une des principales qualités du Comédien eſt, ſans contredit, la facilité naturelle à être imitateur, & à ne l'être qu'à propos & avec diſcernement. Envain s'efforceroit-on de rectifier ce défaut de tact & de conception ; ce ſeroit s'obſtiner à faire chanter juſte quelqu'un qui auroit abſolument la voix fauſſe : *Tu nihil invitâ dices, facieſve Minervâ.* En un mot, c'eſt la Nature qui commence & qui ébauche le Comédien ; comme c'eſt l'art, l'exercice & l'étude qui l'achevent & le perfectionnent. C'eſt ainſi qu'une belle voix *exercée* acquiert plus de légéreté, plus de douceur, de force & d'étendue. Il ſe rencontre, à la vérité, des Sujets nés avec de ſi heureuſes diſpoſitions, qu'au lieu de leçons, ils n'ont, tout au plus, beſoin que de conſeils ; mais ces phénomènes ſont ſi rares, qu'à peine en apperçoit-on un ſeul dans vingt Troupes les plus renommées.

Au reſte, les Acteurs de la plus grande vogue ne ſont pas toujours les plus capables de la fonction délicate de former un Elève. On a vu des ſujets briller avec éclat, tant ſur la ſcène Françaiſe, que ſur la ſcène Lyrique, faits plutôt pour gâter le goût théâtral, que pour le perfectionner ; parce qu'ils avoient une maniere à eux, d'autant plus dangéreuſe à imiter, qu'elle n'étoit pas tout-à-fait celle de la nature.

Feu Poiſſon, perſonnage groteſque, quoique d'un certain mérite dans ſon genre, a fait bredouiller, de ſon tems, tous ceux qui ont voulu le copier.

On ne cite que celui-là, & on le cite ſans ſcrupule ; parce que la vérité, qui ne ſçauroit plus nuire à ſa perſonne, peut du moins ſervir au progrès de l'art, & garantir nos jeunes gens du preſtige d'une mauvaiſe imitation, à laquelle ils ne ſont que trop enclins : preſtige qui leur cache ſouvent un précipice, qu'ils ne ſçauroient être trop ſoigneux d'éviter.

En effet, un Acteur en réputation aura un graſſéyement ; celui-ci un nazonnement ou quelque tic particulier ; celui-là une voix canarde ou ſépulchrale, & autres défauts ſemblables, qu'on ne leur paſſe qu'en faveur de beaucoup de qualités ſupérieures. Or un Commençant maladroit, confondant le bon avec le mauvais, ne manquera pas de copier préciſément les défauts qu'on reproche à ces Acteurs, s'il n'eſt arrêté par un Guide habile & clairvoyant. Bouſſole qu'il ne doit jamais perdre de vue, s'il ne veut s'égarer ſur cette mer périlleuſe. Ne voyons-nous pas tous les jours de jeunes Acteurs, agréables d'ailleurs à bien des égards, vouloir copier ſcrupuleuſement M. Molé juſques dans ſon manque de poitrine? Obſervez les, ſur-tout dans un Drame ou dans une Tragédie, vous les verrez, criant à tort & à travers, s'abandonner à une fougue mono-

tone, auſſi froide qu'impétueuſe, quelquefois même auſſi indécente que ridicule : eſpèces de convulſions, que bien des gens prennent pour du feu & des entrailles, mais qui ne ſont que le fruit d'une imitation déplacée, mal-adroite, & le plus ſottement combinée qu'il ſoit poſſible. Ce qu'il y a de ſingulier, & en même tems de malheureux pour ces Acteurs, c'eſt qu'ils ſe trouvent d'autant plus autoriſés à ces ſortes d'écarts, qu'il ne ſont jamais plus applaudis que dans leur véhémence exceſſive, & dans leurs extinctions de voix; c'eſt-à-dire lorſqu'ils n'en peuvent plus & qu'ils ſont prêts à rendre l'ame; ſi bien, qu'en continuant à *s'egoziller* de la ſorte, ils ne peuvent manquer de devenir tout-à-fait déteſtables, & peut-être poitrinaires, ce qui eſt encore pis.

« L'Acteur qui ne ſent rien, dit un Auteur moderne*, voulant emprunter la ſenſibilité d'un » autre, tâche en vain de l'imiter; il ſe tour- » mente, il s'épuiſe, il étouffe le Comédien pour » donner la vie au perſonnage; il contrefait l'ac- » tion, la voix, le débit, le geſte; il croit dérober » le feu céleſte, il n'en eſt que le froid parodiſte, » & le Spectateur ne prend que trop ſouvent » le Singe pour l'homme effectif. Au-lieu qu'un » ſeul trait paſſionné, rendu d'après nature, » nous enleve, nous met à la place du Poëte, » de l'Acteur & du Perſonnage : ce n'eſt plus

* Garrick, ou les Acteurs Anglois.

» l'imagination, c'eſt notre ame toute entière » qui ſe repréſente ce qu'elle applaudit : le » Héros eſt en nous-mêmes, nous ſentons ſes » douleurs, ſes plaiſirs, & nous croyons être » tout ce que nous admirons. Mais l'art mé- » priſable d'imiter au Théâtre, n'eſt pour » l'Acteur que le malheureux talent de copier » une copie. Celle-ci a pu être parfaite, ſi la » Nature a été ſon premier modèle ; l'autre, » toujours incertaine & obſcure, n'offre que des » traits affoiblis ou défigurés, qui même, en » approchant le plus de ce ſecond original, » rendent encore l'affectation plus ſenſible. Les » Comédiens devroient avoir toujours préſent » à l'eſprit ce beau Vers de M. de Voltaire.

» *Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple.*

» Enfin, imiter ſtrictement la maniere d'être » d'un Acteur, n'eſt qu'une opération vile & » méchanique, où la Nature n'a aucune part. » Quand l'Acteur ne ſent rien, qu'il s'y prenne » comme il voudra, nous voyons qu'il ne ſent » rien ; & pendant que quelques-uns l'applau- » diſſent, (car nous avons encore plus de mau- » vais Juges, que de mauvais Comédiens) » mille gens ſont inſenſibles à tous ſes efforts, » quoique ſoutenus des beautés de la Pièce & » de l'illuſion théâtrale ».

On ne doit pas néanmoins confondre abſolument les termes, en ne mettant aucune différence entre *imiter* & *copier* : il en eſt une très-

grande aſſurément ; & autant une copie ſervile eſt dangereuſe, autant je crois une imitation ſage & modérée très-permiſe en fait de talent. Ainſi ce terme peut être pris en bonne ou en mauvaiſe part, ſuivant les circonſtances. Il eſt certain qu'on peut & qu'on doit même imiter les grands modèles en tout genre, en choiſir les beaux côtés, & tâcher de les adapter, autant qu'il eſt poſſible, à ſes propres moyens. La vue d'une ſeule figure de Michel Ange en apprit plus à Raphaël, que tous les livres ſur la Peinture. « Enfin l'imitation, bien loin d'être un » vice, dit un Critique moderne, eſt au contraire » un principe de vie & de développement pour » les diſpoſitions qu'on a reçues de la Nature. » C'eſt allumer ſon flambeau aux rayons du » Soleil ; & ceux qui n'imitent point, ne ſeront » jamais imités ». Mais, malgré cela, il y a des bornes à tout ; & l homme en général eſt naturellement ſi enclin à ce penchant, qu'on ne ſauroit trop ſe défier de ſoi-même, afin de ne pas le pouſſer juſqu'à copier ſervilement les défauts des autres ; & c'eſt de ces bas Copiſtes qu'Horace a dit ſans doute : *O imitatores, ſervum pecus!*

Je connois, entr'autres, un jeune Acteur* de cette eſpèce, qui réunit, à cette aptitude ſingulière à tout copier, les plus ſéduiſantes qualités de la nature. On regrette de ne pas lui en voir tirer meilleur parti, faute, ou de con-

* Le ſieur Che**.

ſeils étrangers, ou d'un certain jugement perſonnel : ce qui l'entraîne ſouvent dans des incartades les plus inattendues. Cependant, ſi cet Acteur, ſuſceptible comme il eſt de toutes ſortes d'impreſſions, étoit guidé ou contenu; & s'il avoit autant de docilité & de modeſtie, qu'il a de tact & de diſpoſitions, ce ſeroit un des plus jolis Comédiens que l'on connoiſſe en ce genre, & le plus fait pour égaler bientôt ſon brillant Modèle. Mais la manie de vouloir copier tout indiſtinctement ſans choix ni meſure, le met préciſément dans le cas de l'apoſtrophe latine qu'on vient de citer.

Sur-tout rien n'eſt plus dangereux, en ce cas, que de ſe laiſſer éblouir par le clinquant des ſuccès ou des réputations. On n'a vû, que trop ſouvent, des Commençantes gâter les plus heureuſes diſpoſitions, pour avoir voulu choiſir pour modèles certaines Actrices à grandes prétentions; mais ſi guindées, ſi précieuſes & ſi affectées dans tout leur jeu, leur extérieur & leur maintien, qu'elles ſemblent brouillées avec la Nature & lui tourner le dos? Sans doute de telles Actrices peuvent d'abord, avec ces ſeuls talens factices & une grande vogue, en impoſer à la multitude ou à des eſprits prévenus, qui prendront pour des graces réelles, ce qui n'eſt que pure afféterie. Mais ce ſont de ces préventions qui ne durent qu'un tems, & dont tôt ou tard on ne peut manquer de reconnoître le caprice auſſi faux que mal fondé. Ainſi

donc une Commençante, & même de jeunes Demoiſelles qui fréquentent le Spectacle, ne ſauroient être trop en garde contre la contagion de ſemblables Précieuſes, capables de corrompre toute eſpèce de ton & de goût naturel. Minaudières ridicules, dont un Poëte de nos jours* a fait le portrait d'une maniere ſi reſſemblante:

» *Juges plus délicats, Spectateurs moins commodes,*
» *Chaſſons loin de nos yeux ces tragiques Pagodes,*
» *Qui, marchant par reſſorts, & toujours ſe guindant,*
» *Soupirent avec art, pleurent en minaudant...*
» *Dont chaque ſentiment devient une grimace,*
» Dont l'air ſymmétriſé m'affadit ou *me glace,*
» Et dont les tons mielleux, *les yeux toujours muets,*
» Affectent *la douleur, & ne pleurent jamais...*
» *Cette froide méthode eſt pleine d'impoſture,*
» Et ce n'eſt point ainſi que parle la Nature ».

Or l'affectation étant certainement, de tous les défauts, le plus aiſé a contracter; il n'eſt donc qu'un Maître sûr, impartial & très-éclairé qui puiſſe garantir du danger d'une pareille imitation, & qui ſoit de plus en état d'accélérer les progrès d'un Acteur.

Qu'on liſe l'Im-promptu de Verſailles; on verra ſi Moliere ne formoit pas lui-même ſes Acteurs, & s'il ne cherchoit pas à les ſauver de toutes ces mauvaiſes impreſſions: & vraiſemblablement c'eſt aux ſoins & aux leçons de ce grand homme, qu'on a dû, en partie, les

* M. Dorat, Poëme de la Déclamation.

rares talens du célébre Baron. On ſait qu'il fut ſon élève juſqu'à l'âge de vingt ans; quoiqu'à douze, dit-on, & avant de connoître Moliere, il excitât déjà l'admiration générale, par des diſpoſitions preſque ſurnaturelles. On ſait auſſi avec quel ſuccès Mlle Champmêlé jouoit, entr'autres rôles, celui de Phédre que Racine lui avoit montré Vers par Vers, & dont la récitation auroit pu, dit-on, s'écrire & ſe tranſmettre, ſi l'on avoit eu des caractères pour cela. Avec de tels Maîtres, quelle devoit être alors la ſupériorité de la Scène françaiſe !

Il ſeroit à ſouhaiter que les Comédiens de nos jours, & même ceux de Paris, fuſſent pareillement aſſez dociles & aſſez modeſtes, pour choiſir le plus expérimenté d'entr'eux, auquel ils donneroient le droit de les guider dans la carrière, ou tout au moins de rectifier en eux les défauts les plus marqués & les plus ſenſibles. Qui peut douter de l'avantage réel qui en réſulteroit pour l'amélioration d'un Spectacle, & de quelle reſſource ſeroit un tel homme; ſurtout ſi on le ſuppoſe conſommé dans la connoiſſance & la pratique du Théâtre ? Vrai miroir pour tous les défauts des Acteurs, un pareil Guide ne ſeroit-il pas de la plus grande utilité, tant pour donner des leçons ou des conſeils aux uns & aux autres en particulier, que pour préſider à chaque répétition, corriger celui-ci, ranimer ou contenir celui-là, & en général mettre de l'enſemble dans le jeu des

Acteurs, & les conduire, en dépit de l'Amour-propre, dans les ſentiers de la Nature & de la Vérité? Par ce moyen, ſans doute, nous n'en verrions pas tous les jours ſur la ſcène d'auſſi inſupportables qu'on en voit, mais nous oſons avancer que la Troupe, même la plus médiocre, ne ſeroit pas reconnoiſſable au bout de ſix mois. On parle avec d'autant plus de confiance, qu'on eſt sûr de ſon fait, & qu'on en pourroit citer des preuves connues de tout le monde. N'a-t-on pas vû, par exemple, quantité d'enfans, dont les talens, formés & dirigés par des Maîtres intelligens, ont toujours fait l'admiration publique, mais qui une fois livrés à eux-mêmes ſont devenus tout autres dans un âge plus avancé? Exemples, qu'on ne voit pas moins dans les troupes de ſociété, où l'on ſe ſert ordinairement d'un homme de l'Art pour Répétiteur. D'après leur ſuccès, il eſt aiſé de juger du progrès que feroient, avec cette reſſource, des gens du métier, qui, entr'autres motifs de leur état, ont pour mobiles, la gloire & l'intérêt, toujours plus efficaces qu'un ſimple amuſement.

Mais, loin de ſe déterminer jamais d'eux-mêmes à ſe donner un maître; je connois, parmi les Comédiens, tel Acteur qui regarderoit, au contraire, comme un inſulte, le moindre conſeil d'un de ſes confrères. Eſpèce d'anarchie que cette profeſſion, où chacun ne veut avoir de regle que ſoi; & où d'ailleurs on eſt trop

intéreſſé à ſe laiſſer ſes défauts les uns aux autres, pour chercher à s'en corriger mutuellement.

Il n'y auroit donc, pour cela, qu'un Maître établi & prépoſé, dans chaque Troupe, par une AUTORITÉ SUPÉRIEURE, à l'appui de laquelle il pourroit montrer une certaine fermeté tant dans ſes leçons que dans ſes conſeils; ſauf à prendre garde d'effaroucher la délicateſſe du Comédien, qui exige d'autant plus de ménagement, qu'il eſt très-ſuſceptible de préſomption & de ſenſibilité. Un pareil emploi offriroit une retraite auſſi honnête que convenable à quelque vieux Athlete qui ne ſeroit plus dans le cas de s'expoſer ſur la ſcène, tels qu'auroient été, dans leur tems, Baron, Quinault, Lanoue, Sarraſin, & telle que ſeroit encore aujourd'hui Mlle. Duménil ou autres d'un mérite auſſi reconnu, à qui l'on décerneroit cette digne récompenſe de l'expérience & des talens; & certainement ce ne ſeroit pas-là le ſujet le plus à charge à un Spectacle; comme ce ne ſeroit pas le plus facile à remplacer *.

* Quoique cette Actrice ne ſoit plus ce qu'elle fut autrefois, c'eſt-à-dire, l'Actrice la plus ſublime & la plus vraie qui ait peut-être jamais exiſté ſur la Scène françaiſe, elle ne ſeroit pas moins en état de donner d'excellentes leçons ſur ſon Art. Elle ſerviroit ſurtout (à quelques familiarités & autres diſparates près dans le débit) elle ſerviroit, dis-je, à indiquer le chemin de la Nature, & à ramener

Tel eſt, je penſe, la meilleure forme des Écoles Dramatiques, ou du moins la plus aiſée

---

nos *Déclamateurs* éternels à la véritable Récitation. Changement à déſirer, & qu'il eſt même bien étonnant que l'exemple de cette Actrice n'ait pas encore produit juſqu'à préſent. Il eſt vrai qu'on lui reproche quelquefois, dans ſon jeu, le ton un peu trop commun; auquel cas, il s'agiroit, en l'imitant, de tâcher de s'en garantir, en ne perdant jamais de vue la nobleſſe & la dignité du perſonnage, comme on le dira plus loin.

Par une ſuite de la même obſervation, qu'il nous ſoit permis d'ajouter, en paſſant, que, non-ſeulement les Acteurs de la Comédie, mais encore ceux de l'Opéra, auroient grand beſoin d'une pareille reſſource. Il eſt bien ſingulier qu'il y ait, à ce dernier Spectacle, des Maitres de danſe & de chant, & qu'il n'y en ait point pour la *Déclamation*, c'eſt-à-dire, pour le jeu, la marche, le geſte & tout ce qui concerne l'action théâtrale en général. Cependant, s'il eſt néceſſaire de danſer avec grace, de chanter avec goût, il n'eſt pas moins indiſpenſable de réciter avec vérité, de jouer naturellement & ſans affectation; d'apprendre ſur-tout à bien prononcer, à bien articuler: car, comme dit le Comte Algarotti, « les roulades, les cadences, les tenues » ſur chaque ſillable couvrant la plupart des mots, » ler Auditeurs doivent perdre conſidérablement de » ce qu'on dit. Auſſi n'eſt-il guères poſſible de rien » comprendre, à moins que d'avoir continuellement » le Poëme devant les yeux; & cela, par la faute » des Chanteurs, qui, ſacrifiant tout au chant, né- » gligent la prononciation, l'expreſſion du geſte, du » viſage, & les autres parties eſſentielles de leur Art. » D'où il réſulte que le Public eſt preſque toujours

& telle qu'on doit l'entendre toujours, dans le cours de cet Ouvrage, toutes les fois qu'il y ſera queſtion de la néceſſité d'un ſemblable établiſſement. La forme ordinaire des autres Écoles ne ſeroit point convenable pour un Art dans lequel un exercice continuel eſt tout auſſi indiſpenſable, que les préceptes les plus lumineux.

» dans le cas d'eſſuyer, de leur part, un appren-
» tiſſage auſſi long que déſagréable. Ne ſeroit-ce
» point là, ajoute-t-il, une des principales cauſes de
» l'ennui que les Connoiſſeurs éprouvent à la repré-
» ſentation de nos Opéra ? A quoi ſert effectivement
» que la Poëſie & la Muſique ayent étalé tous leurs
» charmes ? Dès que la première eſt mal rendue,
» le cœur ne peut jamais être intéreſſé : & ce ſpec-
» tacle alors n'eſt bon qu'à amuſer des enfans de
» tout âge, ou, tout au plus, à tenir lieu d'une
» eſpèce de Concert. « Envain objecteroit-on que le Chanteur, partagé entre la ſymphonie qui l'accompagne, la meſure qu'il doit garder, le chant qu'il faut embellir, ſe trouve occupé de trop de choſes à la fois, pour pouvoir les perfectionner toutes également. Chacun de ces différens objets bien travaillés, s'amalgame & s'identifie, pour ainſi dire, tellement avec l'Acteur, que, ſur la Scène, il n'eſt pas plus embarraſſé de l'un que de l'autre. C'eſt une eſpèce de Méchanique aſſez connue des véritables gens de l'Art, & qui ne peut paroître étonnante ou difficile qu'à ceux qui ne s'exercent point aſſez, ou aux perſonnes qui ne ſont point de la profeſſion. Comment ſont donc les Comédiens qui ont bien d'autres difficultés à ſurmonter ? ainſi qu'on le verra plus loin, note 19.

Sans doute un Poëte, un Orateur, un Peintre ou autres Artiſtes, aidés du ſeul génie & des meilleurs modèles, pourront très-bien ſe former d'eux-mêmes, & s'élever de leurs propres aîles juſqu'à un certain point, ſans devoir ſe rendre eſclaves des principes de l'Art ni des leçons d'un Maître. Ce ne ſont pas les Poétiques qui ont formé les Homère, les Sophocle, les Euripide; puiſque ce n'eſt que d'après eux qu'on a inſtitué les règles. Peut-être même, pour certaines découvertes, eſt-il plus avantageux de marcher ſeul, que d'être conduit & dirigé par l'exemple des autres: du moins un eſprit inventif, à force de s'égarer, peut quelquefois ſe frayer une route nouvelle. Mais le Comédien, ne pouvant ſe voir ni ſe juger ſur la ſcène, eſt expoſé à contracter tant de mauvaiſes habitudes, qu'il a néceſſairement beſoin de quelqu'un dont l'œil vigilant & ſevère puiſſe l'en garantir. On ne doit pas même ſur cela s'en rapporter tout-à-fait aux jugemens du Public, ſouvent trop diviſé ou trop partial dans ſes déciſions, & toujours ſujet à des erreurs ou des caprices momentanés. Il n'y a qu'à la longue que ſes opinions ſe réuniſſent enfin, pour juger ſainement & former l'avis général; & même il ne ſe trompe guère, quand il décide d'abord par la voix du ſentiment & ſuivant la première impreſſion de la Nature; mais il a des momens de fanatiſme & de fermentation, auxquels on ne peut pas trop ſe fier.

Et

Et quand il ſe trouveroit, dans le Public, quelqu'un aſſez éclairé pour juger de vos défauts, & capable de les corriger par ſes conſeils, oſera-t-il ſortir de la foule, pour venir étaler ſon zèle & ſa complaiſance, & voudra-t-il ſe hazarder à vous communiquer ſes lumières, ſans ſavoir ſi elles ſeront bien ou mal reçues de votre part ? Ignorera-t-il d'ailleurs que, généralement parlant, le Comédien, ennemi naturel de toute inſtruction, n'aime & ne veut que des louanges, qu'il croit toujours mériter excluſivement ? Cependant c'eſt, de toutes les profeſſions, celle où on devroit le moins négliger les avis de qui que ce puiſſe être. *Moliere avec raiſon conſultoit ſa ſervante.*

On prétend qu'il ſe trouve quelquefois des Comédiens ſans talent, en état de former de très-bons Acteurs. C'eſt prétendre qu'un mauvais Peintre pourroit faire des Rubens ou des Vanloo. Comment ſe flatter de montrer un Art qu'on n'eſt pas capable d'exercer ſoi-même ? Qu'on puiſſe donner des conſeils, ſoit ; *un Sot ouvre par fois un avis important :* &, a plus forte raiſon, un vrai Connoiſſeur ſera-t-il en état de le faire avec quelque ſuccès. Mais il y a loin de l'Artiſte au ſimple Connoiſſeur. Celui-ci vous dira bien que vous manquez en telle ou telle choſe ; mais l'autre vous expliquera pourquoi, & vous indiquera le vrai moyen d'y remédier. Il en eſt ainſi d'un homme qui a la pratique d'un Art, & ſurtout qui en a le génie ; cet

homme jugera mieux du mérite d'un autre qui exerce le même Art, que celui qui n'en a que la ſimple théorie. Le moindre Artiſte, ſelon M. de Voltaire, eſt plus connoiſſeur en ce cas, que le plus grand Amateur. Envain dira-t-on qu'il peut y avoir de la partialité ou de la jalouſie de la part de quelqu'un du même métier; il n'eſt ni jalouſie ni partialité qui puiſſe prévaloir ſur l'évidence; &, fut-ce mon ennemi, ou, au contraire, fut-ce mon frere, ma fille, ou ma femme; l'intérêt, pour ou contre, ne ſauroit m'aveugler au point de m'ôter la connoiſſance que j'ai acquiſe de mon Art, par trente ans d'exercice & de réflexions. Un bon Peintre de profeſſion ne ſaiſira-t-il pas mieux qu'un ſimple Amateur, les effets de la lumière les plus ſinguliers? Eſt-il des taches dans un diamant que n'apperçoive un habile Lapidaire, quoiquelles échappent à un homme qui a moins d'expérience? & ainſi de tous les Arts en général.

De même, l'Acteur conſommé dans l'habitude du Théâtre jugera mieux de l'intrigue d'une Comédie, à la lecture, & prévoira plus ſûrement le bon ou le mauvais effet d'une ſcène & d'une Piece entiere, ne fût-ce que par objet de comparaiſon, que toute autre perſonne, qui, avec du génie & du goût, manquera d'expérience dans cette partie. Et ſi, malgré cela, on voit tous les jours tant de bévues à cet égard, c'eſt que dans le nombre des Comé-

diens de Paris (ſans compter mille raiſons qui déterminent leur acceptation ou leur refus) de vingt Juges aſſemblés pour l'examen d'une Pièce, il n'y en a peut-être pas la moitié en état de décider. C'eſt un Aréopage où il peut ſe rencontrer de juſtes appréciateurs des Ouvrages Dramatiques; mais où d'ailleurs, ſans vouloir offenſer perſonne, on voit ſouvent plus de Machines bien ou mal organiſées, que de ſcience, de lumières & de vrais talens: * à plus forte raiſon dans les Troupes de Province, où j'ai connu tels ſujets que l'on regardoit, & qui ſe

* « La Comédie compte de très-jolies têtes dans ſon » Conſeil, dit M. Dorat; mais il en faut de ſolides, » quand il s'agit de prononcer ſur l'Art des *Corneille* » & des *Racine*. »

On pourroit ajouter qu'en général l'intérêt perſonnel influe preſque toujours ſur la déciſion des Comédiens. Un Acteur ne juge le plus ſouvent d'une Pièce & ne règle ſon ſuffrage ou ſa condamnation, que ſelon le plus ou le moins de valeur du Rôle qu'il doit remplir: ce qui s'appelle juger d'un édifice ſur quelques parties détachées. Combien de bons ouvrages ont été refuſés par ce ſeul motif, ou par d'autres encore plus frivoles!

ANECDOTE.

Une Actrice un peu galante s'oppoſoit à la réception d'une Pièce nouvelle, par rapport à un rôle de *Courtiſanne*, dont elle répugnoit à ſe charger. *Croyez-moi*, lui dit le célèbre Grandval, *ne refuſez jamais de tels perſonnages: ce n'eſt qu'à force de jouer les rôles de* FAT, *que je me ſuis corrigé de l'être.*

regardoient eux-mêmes comme d'habiles gens, qui n'auroient pas ſû dire vingt Vers de ſuite, comme exactement ils devroient être dits. Reproche qu'on ſeroit peut-être dans le cas de faire également à bien des Acteurs de la Capitale. Néanmoins ce ſont préciſément ces aveugles Automates, qui rejetteront des préceptes qui pourroient les éclairer.

Je ſuis, &c.

Anecdotes.

Mademoiſelle Dangeville avoit, ſur ces effets du Théâtre, une fineſſe & une ſûreté de tact incroyable. Souvent elle a procuré à un Auteur des applaudiſſemens dans les endroits même d'un ouvrage où il n'en attendoit pas. Un jour M. Néricault Deſtouches, dans une Pièce nouvelle de ſa compoſition, craignant pour un Monologue & quelques traits dont il ſe défioit, étoit ſur le point de les ſupprimer. *Donnez-vous en bien de garde*, lui dit cette excellente Actrice, *je vous réponds que ce Monologue & ces traits ſeront très-applaudis.* En effet, conformement à cet oracle, non-ſeulement ces mêmes endroits, mais encore toute la Pièce eut une entière réuſſite, malgré les efforts d'une indigne cabale.

Ne ſçait-on pas que Corneille, avant de donner Polieucte, en avoit fait une lecture au fameux Hôtel de Rambouillet, où cette Tragédie fut généralement condamnée; & que l'Auteur, abſolument découragé, alloit priver le Public de ce chef-d'œuvre, ſans un vieux Comédien nommé *La Roque*, qui, jugeant mieux que l'Hôtel de Rambouillet, perſuada à Corneille de donner ſon Ouvrage?

LETTRE II.

IL y a eu autrefois ſur l'objet que nous traitons, une erreur bien plus ſingulière, aſſez univerſellement répandue, & que l'amour-propre ſembloit avoir accréditée parmi les gens de Spectacle; erreur qui exiſte encore dans l'eſprit de bien des perſonnes, comme nous l'avons dit. « On a prétendu qu'on ne devoit jamais enſeigner la Comédie; que pour la bien jouer, » il ne falloit avoir recours qu'à la Nature & à » ſa propre intelligence, & qu'enfin les tons du » ſentiment ne devant partir que de l'ame, on » ne pouvoit ni les preſcrire ni les indiquer ». Préjugé entièrement contraire aux progrès de l'Art, ou fait pour le tenir éternellement dans l'enfance; ſoit en l'expoſant à des viciſſitudes continuelles; ſoit en ne nous permettant d'eſpérer de grands talens, que d'une longue ſuite d'années & de travaux: quelquefois peut-être d'un heureux naturel; ou même le plus ſouvent du ſeul hazard. Sans compter que, lorſque les talens ſont le fruit tardif d'un long travail, à peine le Public en a la jouiſſance, qu'il eſt près d'en regretter la perte. De-là vient cet état de médiocrité où languit le Théâtre depuis ſi long-tems, & d'où il ne ſortira jamais tant que cette erreur ſe perpétuera.

Au lieu qu'un bon Guide, un véritable Artiſte en cette partie, ne peut qu'abréger les difficultés, développer les diſpoſitions, indiquer des routes sûres, & procurer, en fort peu de tems, des ſuccès qu'on ſeroit peut-être vingt ans à acquérir, en s'obſtinant à être ainſi l'Inventeur de ſon propre talent. J'ai vu, & je vois tous les jours des exemples frappans de cette vérité. Je connois pluſieurs Acteurs qui, avec des qualités naturelles, ne ſont pleins de défauts & de déſagrémens, que pour s'être orgueilleuſement opinâtrés à ſe former d'eux-mêmes, & à ne s'en rapporter qu'à leurs ſeules lumières. Une vanité exceſſive, jointe à un entêtement ridicule de leur part, a toujours oppoſé une barrière inſurmontable à toutes ſortes d'avis.

J'ai vu même ſouvent de ſimples Apprentis prétendre en ſçavoir davantage que les plus grands Acteurs. J'en ai vu d'autres rougir d'être obligés de conſulter ceux qui avoient le plus vieilli ſous le harnois. Enfin, à voir cet excès de bonne opinion chez la plupart de nos Confrères, on diroit que la Comédie eſt un métier privilégié, qu'il eſt fort inutile d'apprendre pour le ſçavoir, & où le moindre Ouvrier doit être paſſé maître, avant que d'en avoir connu les premiers principes. Il n'y a pas d'écolier ſortant du Collége, qui, en voyant ſur la Scène, MM. le Kain, Brizard, Molé, Préville, Bellecour & autres, ne ſe flatte qu'à leur place il joueroit tout auſſi bien, & peut-

être mieux qu'eux-mêmes; & j'avoue, à ma confuſion, avoir été dans cette erreur, avant que d'entrer dans la carrière du Théâtre, & d'en avoir éprouvé les épines & les difficultés. Aujourd'hui je ſuis ſi éloigné de penſer ainſi, que, malgré quelques ſuccès paſſagers, je ne ſuis preſque jamais content de moi dans aucun des différents caractères que j'ai à repréſenter. Je vois toujours au-delà, & je juge, par expérience, qu'il me faudroit peut-être encore bien des années pour y valoir quelque choſe. *Video meliora, proboque; deteriora ſequor.*

Mais... diſent ces ſortes de gens, pour déguiſer leur préſomption : « chacun a ſa façon » de voir, de dire & de ſentir; vous avez votre » organe, & moi le mien; ce qui va à l'un ne » va pas toujours à l'autre; enfin il eſt plus » d'une route pour arriver à la vérité, & il y a » trente façons différentes de peindre & d'ex- » primer une même choſe ». Raiſons auſſi futiles que ſpécieuſes : car de ces trentes façons, toutes bonnes ſi l'on veut, il y en a, ſans contredit, une meilleure; & c'eſt juſtement celle-là qu'il faut choiſir indiſpenſablement, ſi l'on ambitionne des ſuccès non équivoques. Je conviens que c'eſt-là le difficile, le vrai nœud gordien, ce choix dépendant d'un certain tact qui n'eſt pas donné à tout le monde. Auquel cas, il n'y a donc qu'un Guide éclairé, qui, doué lui-même de ce tact, puiſſe l'indiquer & le faire ſentir aux autres. Vous flatterez-vous en effet,

jeune Apprentif, quelque intelligence & quelques diſpoſitions que vous ayez d'ailleurs, de voir, au premier coup-d'œil, ce qu'appercevra à peine un homme qui a vingt ans d'expérience?....

Il en eſt de la récitation théâtrale à-peu-près comme de l'expreſſion dans le diſcours. Quoiqu'il y ait autant de différens ſtyles, qu'il y a de ſortes d'eſprits; il n'eſt cependant qu'une ſeule manière vraiment bonne pour exprimer chaque penſée. Il n'y a de même qu'une manière de bien dire, de bien réciter; qu'une vérité dans la façon de rendre chaque perſonnage. L'heureux choix d'expreſſion conſtitue l'excellence du ſtyle dans un Ecrivain, & diſtingue les *Racine* des *Pradon*, & un *Voltaire* de tant d'autres. Le choix d'une récitation vraie & naturelle conſtitue, en partie, le talent Théâtral, & fait ſouvent la différence d'un bon à un médiocre Comédien. Or, comme il n'eſt point de ſynonimes parfaits dans l'un, il n'y a pas, non plus, d'égalité parfaite dans l'autre; c'eſt-à-dire qu'il n'eſt pas deux manières de déclamer également bonnes. Pour en faire l'épreuve, qu'on prenne tel morceau qu'on voudra, ſoit d'une Tragédie, ſoit d'une Comédie : qu'on le récite, ou qu'on le faſſe réciter de dix façons & par dix perſonnes différentes, on verra ſi, dans le nombre, il n'y a pas un choix à faire de la meilleure de ces façons, par préférence aux neuf autres. C'eſt ainſi qu'entre vingt

Copiſtes du même Tableau, le moins inhabile ſera celui qui approchera le plus de l'Original.

Mais, dira-t-on, M. Préville joue Turcaret, par exemple, tout autrement, que l'Acteur qui jouoit ce rôle ci-devant : & néanmoins on a jugé, dans le Public, que tous deux, dans leur genre, le rendoient également bien..... N'importe, il faut opter ; car l'un décidément doit l'avoir mieux rendu que l'autre. Celui-là peut-être ne ſe ſera attaché qu'à ſuivre littéralement le ſens de l'Auteur, croyant que ce devoit être toujours la bouſſole du Comédien. L'autre, plus hardi, ou plus habile peut-être, a cru devoir s'en écarter & franchir les bornes ordinaires, en donnant à ſon perſonnage un caractère plus neuf, plus comique & plus ſingulier : de façon qu'il paroît produire un Turcaret de ſa compoſition, au lieu du Turcaret de *Le Sage*. Malgré cela, l'un des deux méritera toujours la préférence : autrement il ne faudroit admettre ni bon ni mauvais goût, & laiſſer le Caprice décider de toutes choſes : &, en ce cas même, la préférence ſera due à celui qui aura fait généralement le plus de plaiſir.

Sur quoi je me permettrai, en paſſant, une courte obſervation que ſemble autoriſer la nature de mon ſujet : c'eſt que de pareilles licences ne doivent être imitées qu'avec beaucoup de réſerve & de précaution ; vu que le Copiſte, cherchant à renchérir toujours ſur l'Original, cette compoſition arbitraire de chaque rôle ne

pourroit que bouleverſer tous les caractères du Théâtre, & les faire dégénérer à la fin en eſpèces de *caricatures*. Ce ſeroit peut-être une variété agréable pour le moment; mais très-dangereuſe pour la ſuite, & ſur-tout très-nuiſible à cette vérité ſi néceſſaire de la Récitation.

Ce premier point même, c'eſt-à-dire ce tact d'un débit vrai, une fois bien ſaiſi par un Acteur doué des autres qualités de la Nature, le reſte va preſque de ſuite, & ne dépend plus que de l'uſage & des conſeils. Car, dès qu'on ſait prendre l'eſprit d'un rôle & faire parler un perſonnage ſelon ſon caractère & le ſens de l'Auteur, c'eſt une preuve qu'on le conçoit; & de cette intelligence doit s'enſuivre néceſſairement la vérité de l'action. Auſſi l'incomparable Mademoiſelle Dangeville, ſavoit-elle, dit-on, lire un rôle dès la première fois, à la perfection près, comme elle le diſoit toujours dans la ſuite. De même qu'un habile Muſicien ſait chanter un air à livre ouvert, ſans y donner, pour cela, le goût dès le premier abord. Et, dans le fond, un rôle, quel qu'il ſoit, n'eſt-il pas comme noté pour le Comédien vraiment intelligent? Avec ce tact ſi rare & ſi précieux, non-ſeulement il ſaura ſaiſir & deviner, à la première vue, la diction, le naturel & tous les tons vrais d'un perſonnage, ſuivant l'intention préciſe de l'Auteur; mais, à peu de choſe près, il les répétera exactement de même à trente repriſes différentes. Vingt Acteurs de la même capacité

ne diront guère différemment les uns des autres ; au point, que tel qui, de nos jours, paſſe pour avoir très-bien joué l'Avare, le Tartuffe, le Miſantrope, ou autres rôles, ne les a dits vraiſemblablement pas autrement, que Moliere ne les a dits lui-même, il y a cent ans. S'il eſt quelque différence, elle ne peut conſiſter que dans l'organe, dans l'extérieur & dans le plus ou le moins des autres qualités de la Nature ; mais point du tout dans la *diction*, qui n'a pu être que la meilleure poſſible, c'eſt-à-dire, la plus approchante de la vérité & de l'idée de l'Auteur. *

---

* On nomme auſſi *diction*, chez les Comédiens, la récitation théâtrale ou la façon de dire un rôle. Le terme de *Déclamation* ne s'employe plus guère, en ce ſens, qu'en mauvaiſe part, même pour la Tragédie. Or un Acteur paſſe pour avoir une bonne ou une mauvaiſe *diction*, ſelon qu'il dit bien ou mal ce qu'il a appris par cœur. L'un ou l'autre s'annonce ordinairement par le plus ou le moins d'aiſance & de talent dans la façon de lire un ouvrage : talent qui n'eſt, ni auſſi commun, ni d'auſſi peu d'importance qu'on pourroit bien le penſer.

ANECDOTE.

Les Mœurs du Tems, petite Comédie de M. *Saurin*, fut d'abord préſentée aux Comédiens Français, ſous le nom d'une femme. Mais la Pièce ayant été très-mal lue, fut mal jugée, & refuſée par conſéquent. L'Auteur, loin de ſe rebuter, écrivit, ſous le même nom de femme, à Mlle. Dangeville pour la prier,

A l'égard des nuances, de la façon de lier les Vers, des fineſſes, des ſilences & autres ſecrets de l'Art, c'eſt une affaire qui dépend du tems, du travail, d'une longue recherche, & ſur-tout des leçons d'un bon Maître : car on doit toujours en venir-là, ſoit pour trouver le mieux, ſoit pour éviter le pire ; on ne peut trop le répéter.

Mais, dira-t-on, « c'eſt vouloir fondre toutes » les manières de réciter en une ſeule, & priver » la repréſentation des Pièces de cette varieté » heureuſe, que la Nature a miſe dans les ta» lens ». Cette uniformité prétendue n'eſt point à craindre, ſi l'on conſidère que c'eſt la différence des perſonnages, de leurs ſentimens, de leur langage, des ſituations, des caractères, &c. qui conſtitue la différence de toutes les façons de réciter. Le diſcours n'étant que l'image de la penſée, & la récitation une ſuite de l'un & de l'autre ; il y aura autant de variété à propor-

---

non-ſeulement d'examiner encore cette pétite Comédie, mais, d'après ſon opinion, de vouloir bien en demander & en faire elle-même une ſeconde lecture à l'aſſemblée des Comédiens. Cette Actrice, s'étant chargée de cette commiſſion avec ſon honnêteté ordinaire, ſçut ſi bien lire la Pièce, la fit tellement valoir, qu'elle fut unaniment acceptée. Enſuite, conformément au jugement qu'elle en avoit porté, elle eut le plus grand ſuccès à la repréſentation. La prétendue Dame Auteur, transformée en M. *Saurin*, alla faire ſes remerciemens à cette charmante *Lectrice*, qui ne put s'empêcher de rire du ſtratagême.

tion dans celle-ci, qu'il y en aura dans les deux autres. Les cauſes étant variées, le débit, qui n'en eſt que l'effet, ne peut manquer de l'être; & puiſqu'on ne cherche point à changer les penſées d'un Auteur, ni la conſtitution de ſes ouvrages; pourquoi voudroit-on changer ou varier la façon de les rendre? L'Auteur, en compoſant, n'a eu vraiſemblablement qu'une ſeule idée pour chaque choſe; pourquoi, en récitant, en vouloir produire pluſieurs différentes? *

D'ailleurs, quel inconvénient en pourroit-il réſulter, quand la façon de réciter chaque Pièce ſeroit conſtamment la même, & qu'elle ſe perpétueroit généralement des uns aux autres par une eſpèce de tradition, ſur-tout dès qu'on ſera une fois convenu de la meilleure de toutes les façons? Le vraiment beau eſt de tous les ſiécles & ne vieillit jamais. Ne ſeroit-ce pas un avantage ſingulier, par exemple, ſi Mademoi-

* Il faudroit même ſe défier d'un Maître qu'on verroit varier trop ſouvent dans ſes leçons, c'eſt-à-dire, qui enſeigneroit un paſſage aujourd'hui d'une façon, demain d'une autre. Outre que cette variation continuelle fait perdre *la tramontane* à un Elève, elle n'annonce pas quelqu'un de bien ferme lui-même dans ſes principes. Un bon Maître, loin de jamais diverſifier la manière de rendre les différens morceaux d'une Tragédie ou d'une Comédie, les débitera toujours invariablement de même, au bout de dix ans, comme au bout de deux heures.

ſelle Dangeville, le modèle & le deſeſpoir de toutes les Soubrettes, nous eût tranſmis, outre ſa diction charmante, la fineſſe, le naturel & le *vis comica* qu'elle mettoit dans tous ſes rôles*? S'eſt-on jamais laſſé, & ſe laſſeroit-on jamais d'entendre répéter à quelque nouvelle Clairon, le *d'où le ſait-il?* dans Hypermneſtre; le *dis-moi que non*, *ingrat*, dans Ariane; le *hé bien*, *mon pere*! dans Tancrede; & cent autres traits ſublimes, quoique toujours rendus avec la perfection où étoit parvenue cette Melpomene du Théâtre Français? Et ainſi de tant d'autres grands Acteurs en tout genre qui nous ont

* Ce qui m'a toujours ſurpris, c'eſt que les Soubrettes de nos jours, qui ont été à portée de voir & de ſuivre aſſidûment Mademoiſelle Dangeville, ayent ſi peu profité de l'avantage d'avoir un pareil modèle ſous les yeux. J'ai cru même m'appercevoir ſouvent d'une affectation, de leur part, à éviter tout ce qui pouvoit avoir quelque reſſemblance au jeu ſéduiſant de cette admirable Actrice, dans la ſotte crainte apparemment d'en paroître les Copiſtes. Cependant bien des gens ſe reſſouviennent encore de certains traits fins & délicats dont elle aſſaiſonnoit tous ſes rôles. Précieux débris du plus rare talent, dont on ſeroit charmé de voir briller de tems en tems quelque étincelle, & dont on n'eſt privé que par l'orgueilleuſe indifférence de celles qui lui ont ſuccédé. Si la charmante Mlle. Fanier avoit eu ce modèle, elle en auroit profité avec d'autant plus de ſuccès, qu'elle eut été ſecondée par les plus heureuſes diſpoſitions qu'on puiſſe deſirer en ce genre.

précédés, & dont on ſuppoſe le jeu auſſi exactement dans la nature & dans la vérité, que celui de ces deux célèbres Comédiennes. La ſeule différence d'organe, de figure, de talent, du geſte, de l'attitude, ou le plus ou le moins des autres qualités naturelles, comme on vient de le dire, formeroient, dans la repréſentation des Pièces, une variété ſuffiſante, pour qu'on pût les revoir avec un plaiſir toujours nouveau, quoique récitées chaque fois à peu-près de même. Une Muſique excellente, qui ne change pourtant jamais, en a-t-elle moins de mélodie & de charmes, pour être exécutée ſucceſſivement par cent voix différentes? Au contraire, le goût des Chanteurs, la beauté & la variété de leur voix, ne peuvent que contribuer à donner à cette Muſique un air de jeuneſſe & de nouveauté; ainſi que la célèbre Arnoud, dans les rôles de *Thisbé*, de *Telaïre*, de *Pomone*, de *Pſyché* & autres, qu'elle chante & qu'elle joue ſi ſupérieurement, qu'ils paroiſſent rajeunir à chaque Opéra où elle les repréſente. Enfin ſe laſſe-t-on d'admirer les tableaux des Raphaël, des Rubens, des Vandick & autres grands Peintres, quoiqu'anciens ou connus de tout le monde; & la Nature bien imitée n'eſt-elle pas toujours nouvelle & agréable à voir pour quiconque a des yeux pour cela?

Telle eſt la magie d'une imitation parfaitement vraie, de ne jamais rebuter ni fatiguer l'Amateur ſenſible, pour qui chaque caractère

bien rendu, quoique toujours de la même façon, eſt comme la Vénus de Praxitele, dont les charmes ſembloient ſe renouveller ſans ceſſe. Ainſi le jeu d'un bon Acteur paroîtra d'autant plus varié & plus nouveau, qu'il approchera plus de la nature & de la vérité : ſemblable à ces oiſeaux enchanteurs, dont le ramage naturel & mélodieux ſemble, par un preſtige ſingulier, ſe varier chaque fois qu'ils chantent. Et que ſait-on ſi ce n'eſt pas, par cette ſeule illuſion, que le Public s'eſt ſouvent imaginé voir, dans une Pièce, le même perſonnage repréſenté par le même Acteur de vingt façons différentes, quoique ſans doute, dans le fond, ce fût toujours de la même manière ?

Au reſte, cette tradition concernant la meilleure façon de réciter, ſeroit, je crois, le ſeul moyen de prévenir tant de variations qui ſurviennent, d'âge en âge, dans l'Art de la Déclamation. Ce ſeroit du moins remédier, une fois pour toutes, à cette bigarrure inſupportable qui ſe reproduit chaque jour de ſcène en ſcène dans le débit, & qui ſe fait trop ſentir aux oreilles délicates, pour n'être pas un vrai défaut. Peut-être n'étoit-ce que pour obvier à cette bigarrure, & pour établir & fixer une eſpèce de ton fondamental, que les Anciens avoient noté leur déclamation ? Car vraiſemblablement cette méthode ne fut inſtituée que pour guider les Acteurs médiocres ou peu intelligens, & non les Roſcius, qui ſans doute n'en auroient

auroient eu nullement beſoin pour eux mêmes.

De nos jours, la meilleure récitation ainſi fixée & tranſmiſe par la Tradition, auroit tous les avantages de la déclamation notée, ſans en avoir les inconvéniens. Les Acteurs, alors montés à l'uniſſon, formeroient cet enſemble ſi néceſſaire pour la meilleure exécution des Pièces, à peu-près comme dans les aſſemblées du grand monde & des honnêtes gens, où l'on remarque un certain ton uniforme & rarement diſcord. Or ce ton ne ſe perpétue de la ſorte, que par une fréquentation ſuivie & non interrompue; & certainement n'eſt pas le même entre les perſonnes de Provinces différentes, qui ont chacune leur accent particulier. Ce ne ſeroit donc que par l'établiſſement des Ecoles & des Maîtres Dramatiques, ſuivant la forme indidiquée plus haut, que cette meilleure façon de réciter pourroit ſe perpétuer..... *

* On trouvera peut-être l'aſſertion haſardée ou tenant du paradoxe, d'avoir avancé & ſoutenu, *qu'il n'eſt qu'une manière de bien dire, de bien réciter, &c.* « On ne manquera pas ſans doute d'ob-» jecter l'exemple de quantité d'Artiſtes ou d'Auteurs » qui, ſans ſe copier jamais, ont traité un même » ſujet de vingt façons différentes & avec tant de » ſuccès, qu'on ſeroit embarraſſé à qui donner la » préférence : d'où il réſulte que chaque Acteur » peut avoir un ton qui lui eſt propre, comme » chaque Peintre a une manière qu'il s'eſt adap-

Au ſurplus, lorſqu'on a parfaitement ſaiſi la vérité d'un rôle, & qu'on n'a plus rien à y déſirer, pourquoi ne pas s'y tenir, & par quelle manie en vouloir changer le jeu ou le débit? Quand l'Art eſt au comble, qu'y a-t-il au-delà ? D'autres peut-être pourroient

---

» tée, &c. &c. » L'objection eſt auſſi ſpécieuſe, que la comparaiſon peu exacte. Un Artiſte ou un Auteur peut tourner & retourner ſon ſujet comme bon lui ſemble, & le ſaiſir par le côté qui lui paroît le plus favorable & le plus avantageux; en un mot, l'un & l'autre ſont abſolument libres dans leur compoſition. Au lieu que le Comédien eſt aſſujetti à ſuivre ſon Auteur à la lettre, & à ne le perdre jamais de vue. Certainement, il peut y avoir au Théâtre vingt *Electres*, vingt *Phèdres*, vingt *Méropes*, vingt *Avares*, vingt *Glorieux*, &c : ainſi que, dans la Peinture, il y a pluſieurs tableaux des *Graces*, du *Crucifiement*, & tant d'autres, ou ſacrés ou profanes, qui n'ont rien de commun entr'eux que le fond du ſujet. Or, comme des Copiſtes, chargés de peindre l'un de ces chefs-d'œuvres, ſeroient tous aſtreins à une même manière, & ne pourroient s'écarter de l'original; le Comédien de même eſt aſſervi, non-ſeulement à rendre ſtrictement chaque perſonnage, ſuivant ſa conſtitution reſpective; mais encore à ne le faire parler que conformément aux tons, aux inflexions & autres modulations du débit, aſſignées & preſcrites par l'Auteur; il ne peut même ſortir de là, ſans riſquer de réciter faux ou à contre-ſens. Enfin c'eſt une Muſique notée dont il ne lui eſt pas permis de rallentir ou d'accélérer la meſure à ſon choix.

aller plus loin..... A la bonne heure : mais du-moins faut-il ſavoir s'arrêter & ſentir une fois les bornes de ſa propre capacité. Veux-tu faire mieux que tu ne peux, diſoit un ancien Maître ? *Numquid tu melius dicere vis, quàm potes ?* A force de chercher ce mieux, ne riſque-t-on pas de trouver le pire ? N'y a-t-il pas eu d'habiles Peintres qui ont ſouvent gâté leurs ouvrages pour avoir voulu les retoucher ? On ſait que le fameux Titien auroit, ſur ſes vieux jours, dégradé les chefs-d'œuvres de ſes plus belles années, ſi l'on n'avoit pas eu la ſage précaution de broyer ſes couleurs avec une huile qui ne ſeche point, & qu'on pût enlever facilement. N'a-t-on pas vu de même plus d'un Acteur & d'une Actrice déchoir peu-à-peu des plus brillans ſuccès, pour avoir voulu varier leur jeu chaque fois, ſous prétexte de ſe laiſſer aller aux ſeules impulſions de la nature & du moment ? Sans doute quelques prétendus Connoiſſeurs, ayant fait un mérite de cette variété, l'amour-propre de ces Acteurs s'eſt laiſſé prendre au piége. Dès-lors ils ſe ſont abandonnés à eux-mêmes ſans frein ni meſure ; & de ſublimes qu'ils étoient, ſur-tout dans la Tragédie, ils ſe ſont fait un jeu familier à l'excès, ſouvent ignoble & trivial, en donnant à leurs Héros le ton commun des plus ſimples Bourgeois : au point qu'à la fin ils ſe ſont rendus méconnoiſſables, principalement à des yeux frais & non

faſcinés par l'habitude *. Moliere lui-même, à ce qu'on dit, pour obvier à l'inconvénient de cette dangereuſe variation, avoit imaginé des eſpèces de notes, pour ſe rappeller certains tons heureux dans ſes rôles, qu'il avoit ſoin de réciter toujours de la même manière. Et pluſieurs perſonnes dignes de foi ont aſſuré que quelques autres bons Comédiens en avoient uſé comme lui.

Le jeu d'un Acteur, dans le même perſonnage, ne peut donc être varié à un certain point, d'une fois à l'autre, ſans riſquer d'y perdre inſenſiblement. Les ſeules variétés auxquelles il eſt néceſſairement aſſervi, ce ſont, non-ſeulement ces divers paſſages d'une paſſion à l'autre, ordinairement aſſez indiqués par l'Auteur pour ne jamais prendre le change; mais encore c'eſt l'Art de différencier tellement chaque caractère, qu'on ne reconoiſſe que le moins qu'il eſt poſſible dans celui-ci, le même Acteur qui a repréſenté celui-là. M. Préville, qu'on ne ſauroit trop citer, certainement n'eſt plus dans le Marquis du Legs, le même que dans la Riſſole ou dans Turcaret, &c. On ne reconnoît

* Quelquefois, pour vouloir éviter une déclamation emphatique, on prend le chemin tout-à-fait contraire. C'eſt échapper Sylla pour tomber dans Carybde, & l'un des deux écueils n'eſt pas moins dangereux que l'autre. *Voyez la remarque, à la ſuite des Penſées de Riccoboni, après la page* 408.

pas même, dit-on, d'un perſonnage à l'autre, la figure du célèbre Garrick; & j'ai oui raconter que bien des gens de ſa connoiſſance y avoient été trompés.

Enfin, par ce ſyſtême, de ne jouer un rôle que ſuivant l'impreſſion du moment, n'eſt-ce pas expoſer le Spectateur au ſeul caprice du haſard, & faire dépendre, chaque jour, l'amuſement public, de la bonne ou mauvaiſe diſpoſition d'un Acteur? Pourroit-on jamais compter, en entrant au Spectacle, d'y voir repréſenter une Pièce comme l'on a droit de s'y attendre? On ſait fort bien que tous les jours ne ſont pas égaux pour quelque Acteur que ce puiſſe être, & que ſouvent on ſe trouve mieux diſpoſé aujourd'hui, qu'on ne le ſera peut-être demain, ſuivant les circonſtances, & ſans trop ſavoir pourquoi. Mais lorſque la marche d'un rôle eſt une fois bien règlée, ce plus ou moins de diſpoſitions journalières ne formera que de légères nuances imperceptibles même aux yeux du Spectateur. Au reſte, ce qu'on appelle un véritable Comédien, dans toute l'etendue du terme, doit ſavoir ſubjuguer & ſoumettre ſon humeur à toute eſpèce de perſonnages qu'il a à repréſenter; autrement il ne remplit qu'imparfaitement le nom, le titre & les fonctions de ſon état.

Quelques Critiques trouveroient peut-être à redire à cette *marche réglée*, en l'attribuant à un eſprit méthodique d'analyſe & de combi-

naiſon, capable, dira-t-on, de ne produire qu'un jeu factice, forcé, & tout-à-fait contraire au naturel. Mais, bien loin qu'une étude réfléchie puiſſe nuire au naturel ou l'exclure; c'eſt qu'au-contraire elle en facilite la recherche & la découverte : & « qu'enfin, ſi par fois on laiſſe » appercevoir le travail d'un rôle, ce n'eſt que » parce qu'il n'aura pas été aſſez travaillé. Entre » toutes les façons de jouer la Comédie, celle » qui paroît la plus ſimple eſt ſouvent celle qui » a coûté le plus de ſoin. Les Vers qui ſemblent » avoir été compoſés avec le moins de peine, » ſont quelquefois ceux qui ont été faits le plus » difficilement » ; ainſi que le Danſeur, qui a l'air le plus aiſé & le moins gêné dans ſes mouvemens, eſt ſans contredit celui qui s'eſt exercé le plus.

Qui ſtudet optatam curſu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer, ſudavit & alſit.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

VOUS venez de voir, Meſſieurs, que le moyen le plus efficace de pouvoir tranſmettre la meilleure manière de réciter, ſeroit cette tradition ſucceſſive ſur laquelle j'inſiſte, ainſi qu'on le pratique pour les différens jeux de Théâtre. Tradition de la plus grande utilité ſans doute dans l'un & l'autre genre; mais dont peut-être on auroit moins beſoin pour la Comédie, que pour la Tragédie, où le débit eſt toujours plus ſujet à varier. Tradition néceſſaire ſur-tout pour ce qui concerne les nuances, les fineſſes & autres ſecrets de l'Art, qu'il eſt preſque impoſſible de deviner au premier abord. La Récitation, proprement dite, principalement celle des Pièces comiques, eſt du moins, comme on l'a obſervé plus haut, à peu-près notée pour quiconque, par un heureux tact, ſait lire & ſaiſir les idées d'un Auteur. Au lieu qu'il n'en eſt pas de même de ces traits de lumières répandus ſur chaque caractère, & créés ſucceſſivement par une infinité d'Acteurs. Tréſors perdus pour ceux qui viennent après, faute d'avoir ſû les conſerver; & par conſéquent obſtacle éternel à la perfection de cet Art, pour lequel, ſans cet expédient, on ne peut jamais eſpérer autant de progrès, que pour la Peinture, la Sculpture & autres

Arts ſemblables, qui laiſſent des modèles à imiter. Mais par l'établiſſement des Écoles Dramatiques, ou d'un Chef autoriſé dans chaque Troupe, on pourroit du moins ſuppléer à ce défaut. Qui empêcheroit, par exemple, de conſtituer ce Chef pour faire des notes, des commentaires ſur chaque Pièce qu'on joue; afin de recueillir & de conſerver la meilleure façon dont chaque perſonnage auroit été rendu par les plus habiles Comédiens? Ne nous a-t-on pas déjà tranſmis, d'une manière frappante, certains paſſages ſublimes de feu Baron & de quelques autres célèbres Acteurs & Actrices? Un tel Recueil ſeroit plus utile au progrès de l'Art, que tous les Traités qu'on pourroit faire.

Quant à la différence des organes, ſoit du Maître, ſoit de l'Éleve; autre objection très-commune, mais très-facile à détruire. Et, pour mieux me faire entendre, qu'on me permette encore la comparaiſon du chant; quoique ſans doute l'Art de la Comédie ne ſoit rien moins qu'une chanſon. Dût-on être accuſé d'ennuyeuſes redites, on ne ſauroit trop s'obſtiner à combattre un ſyſtême, dès qu'il eſt nuiſible au progrès d'un Art; ſur-tout quand ce ſyſtême ſe trouve appuyé de quelque autorité impoſante, telle que celle de M. Rémond de Ste. Albine. Dans un endroit de ſon livre du Comédien, il dit effectivement: *Qu'il n'eſt pas plus facile de s'approprier, dans un diſcours ſuivi, les tons de voix d'une autre perſonne, qu'il l'eſt*

de ſe ſervir, avec continuité, d'un accent qui ne nous eſt pas naturel... Opinion décourageante, qui n'eſt que trop généralement accréditée parmi les gens de la profeſſion, ſous le prétexte ſpécieux que les moyens de l'un ne ſont pas les moyens de l'autre : comme ſi c'étoit-là une raiſon tout-à-fait convaincante.

Quelque déférence que j'aie pour les déciſions de cet habile Écrivain, j'oſe avancer qu'il eſt abſolument dans l'erreur à ce ſujet, & que cette diverſité d'organes, ſi ſouvent alléguée, n'influe en rien dans cette opération vocale, (bien entendu qu'on ne comprend point, ſous cette dénomination, les organes faux, durs ou déſagréables.) Pour prouver la vérité de ce que je dis, je ne veux oppoſer ici que l'exemple répété de la Muſique, & même d'un ſeul Opéra, que des milliers de voix chanteront exactement de même, quoique, dans ce nombre, il n'y en ait peut-être pas deux qui ſe reſſemblent parfaitement. Ce ſont-là de ces expériences au-deſſus de tous les raiſonnemens. Effectivement, qu'une baſſe-Taille montre un air, quel qu'il ſoit, à une haute-Contre, *& vice verſâ ;* chacun chantera certainement le même air avec ſa voix reſpective, & aucun des deux n'eſt aſſez maladroit pour aller prendre & copier la voix de l'autre : (ce qu'on ne pourroit guère quand on le voudroit ; on copiera le ton, la Muſique, mais difficilement le ſon de voix.) De même un Élève de Comédie, en récitant

d'après un bon Maître, en prendra bien les modulations, les inflexions ; mais point du-tout l'organe, & chacun devra opérer néceſſairement avec le ſien propre. Rien n'empêche que ce qui ſe pratique pour le chant, ne puiſſe ſe pratiquer, ſoit pour le diſcours ordinaire, ſoit pour une déclamation plus pompeuſe ; pourvû qu'on ait dans l'organe la juſteſſe & la flexibilité néceſſaires. Ainſi Mademoiſelle Clairon, par exemple, ayant noté, pour ainſi dire, toutes les inflexions préciſes d'un Rôle à une Actrice quelconque ; celle-ci, aidée de cette reſſource, & ſoutenue, de plus, de ſes propres moyens & de quelque uſage, ne peut manquer de le rendre tout auſſi bien & peut-être mieux que Mademoiſelle Clairon même. Le plus ou le moins de ſuccès ne dépendra que du plus ou moins des qualités innombrables que la Nature ſeule peut donner.

L'eſſentiel pour celui qui enſeigne, eſt de bien conſerver toujours le *medium*, le plein de ſa voix, fût-ce même une femme qu'on inſtruiroit. Autrement, pour peu que le Maître cherche à éclaircir ou à féminiſer ſon organe, l'Ecolière, en voulant ſe mettre à l'uniſſon, récitera faux indubitablement. Erreur dans laquelle il eſt aiſé de tomber, ſur-tout en faiſant répéter des femmes ou des enfans. On croit par-là ſe rapprocher mieux de leur foible volume de voix, & on les fait parler dans le fauſſet, ainſi qu'il m'eſt arrivé dans les premières leçons que

je me ſuis aviſé de donner, avant que d'en avoir fait l'expérience.

Paſſons à d'autres raiſons, ſoit pour établir cette néceſſité d'un bon Maître, ſoit pour détruire l'opinion contraire : opinion ſur laquelle je ne m'appéſantis, que parce qu'elle n'eſt que trop ſoutenue & trop pratiquée par la plupart de nos Confrères. En effet, je leur ai toujours vû chercher mille faux-fuyans, tels que ceux que je viens de citer, pour éluder un apprentiſſage dont ils ſeroient ſans doute humiliés ; comme ſi là-deſſus chacun devoit avoir la ſcience infuſe..... Quoi ! l'on apprendra les métiers les plus vils & les plus aiſés, & l'on ſe diſpenſeroit d'apprendre un des Arts les plus difficiles & les plus compliqués ! Les Grecs & les Romains avoient bien des Écoles publiques pour la déclamation ; pourquoi, parmi nous aujourd'hui, n'y en auroit-il pas ? L'apprentiſſage en étoit même très-long chez eux, puiſque, au rapport de Cicéron, on s'exerçoit des années entières avant que de paroître ſur la Scène. Or, par leur réuſſite dans tous les autres Arts, on ne peut guère douter du mérite de leurs Acteurs, & de la perfection de leurs repréſentations théâtrales, quoique dans un genre tout différent du nôtre.

Oh ! mais.... la Nature ! s'écrie-t-on ſans ceſſe ; n'écoutez, ne ſuivez que la Nature.... Car c'eſt-là le refrain ordinaire qu'on ſemble répéter par écho, la Nature.... Mais vraiment

c'eſt ne rien dire ; on ne doute point qu'il ne faille ſuivre la Nature, puiſqu'elle eſt le principe général de tous les Arts. Dites plutôt comment il faut s'y prendre pour la ſuivre ; indiquez-en les vrais moyens, & cela vaudra mieux qu'un précepte vague, plus impoſant que lumineux, ſur-tout aux yeux d'un Commençant. Il faudroit donc bannir auſſi les Écoles de Deſſin, de Peinture, de Sculpture, & toutes celles de cette eſpèce, où l'on n'a pas moins, que dans la Comédie, la Nature pour objet. Cependant loin de commencer par y copier celle-ci ; un Élève s'eſſaye auparavant à tirer, des meilleurs modèles, quelques croquis pour ſon propre uſage, comme on fait des extraits d'un livre qu'on veut lire avec ſuccès : & plus tard il s'abandonne à la Nature, qu'il trouve toujours plus féconde après ces premiers eſſais. Il en doit être de même du Comédien, en entrant dans la carrière.

Mais, objectera-t-on, n'y a-t-il pas eu de grands Acteurs & d'excellentes Actrices, ainſi que d'habiles Peintres & de ſavans Sculpteurs, qui ſe ſont formés d'eux-mêmes, ſans le ſecours d'aucun Maître ni d'aucune leçon ? ...., Cela peut bien être, quoiqu'il y ait lieu d'en douter ; ou ſi les uns & les autres ſont parvenus à un certain talent, ce n'a été du moins qu'après une longue ſuite de tems, à l'appui de quelques bons modèles ; ou à l'aide des conſeils de leurs amis & de quelques Connoiſſeurs ; ce qui re-

vient toujours à notre ſyſtême. D'ailleurs de tels phénomènes ne concluent rien & ne font jamais règle générale.

Quoi ! parce qu'il y a eu dans le monde un Paſchal, qui de lui-même a, dit-on, appris la Géométrie, & deviné, par la ſeule force d'un génie extraordinaire, juſqu'à la trente-deuxième propoſition d'Euclide ; pourra-t-on, par la même conſéquence, ſe paſſer de Maîtres de Mathématiques, pour s'inſtruire dans cette ſcience ? Enfin, avant que de s'expoſer à peindre, ne faut-il pas avoir appris à deſſiner ?

Qu'on nous prouve ; par exemple, que la jeune Actrice (*Mlle. Raucour*) dont les premiers débuts & les talens naiſſans font tant de bruit au Théâtre Français, n'a reçu juſqu'à préſent, telle qu'elle eſt, ni leçons ni conſeils de perſonne que d'elle-même : & qu'enfin, du ſein de ſa famille, elle a paſſé tout d'un coup ſur la Scène Françaiſe auſſi admirable qu'elle y paroît, ſans s'être jamais exercée ſur aucun Théâtre public ni particulier. Alors tout notre ſyſtême portant à faux, nous avouerons que c'eſt une véritable erreur que de montrer la Comédie : mais en attendant, croira qui voudra une ſemblable merveille *.

* On a ſû depuis que M. Briſard étoit l'heureux cultivateur des diſpoſitions de cette nouvelle Melpomène ;

Aſſurément je ſais très-bien qu'on doit naître Comédien, ainſi qu'on naît Poëte, Peintre ou Muſicien, &c. Je ſais très-bien encore que l'on n'enſeignera jamais à avoir un bel organe, une figure noble, des traits expreſſifs, du feu, de l'ame, & tant d'autres qualités de la Nature, auxquelles tout l'Art ne peut jamais ſuppléer; comme le génie ne ſe donne pas non plus à un Artiſte ou à un Auteur. Mais avec la plus grande partie de ces avantages réunis, j'ai vu

---

ainſi que l'indiquent les Vers ſuivans extraits du Mercure de France (Février 1773.)

Tes coups d'eſſai, Briſard, annoncent un grand Maître;
De Raucour, en huit mois, tu fis un nouvel être;
Conſerve-lui tes ſoins, &c. &c.

D'autres, malgré ces Vers, prétendent que c'eſt Mademoiſelle Clairon, qui n'a voulu garder l'anonyme à cet égard, que par des raiſons particulières; c'eſt ſur quoi nous ne pouvons rien aſſurer de poſitif, n'étant pas à portée de vérifier ce qui en eſt.

Au reſte, ce n'eſt que *ſur parole* & d'après la renommée, que, dès les premières éditions de cet Ouvrage, on a exalté ainſi les ſuccès de cette jeune Actrice. Ne l'ayant jamais vue, on n'en a pu juger que ſur des oui-dire incertains, qu'il eſt toujours très-permis de révoquer en doute; principalement lorſque l'expérience a appris à ſe défier de l'enthouſiaſme du Public au ſujet de ces réputations éphémères ou précoces, ſouvent bientôt détruites par l'habitude & la réfléxion, & encore plus, par la négligence de l'Acteur & l'affoibliſſement viſible de ſes talens.

ſouvent des Acteurs & des Actrices s'égarer, & les employer même à leur préjudice, faute d'un Guide pour leur apprendre à s'en ſervir: ſemblables aux meilleurs alimens qui ſe tournent en un mauvais chyle dans un eſtomac vicié. Enfin, quelqu'excellent que ſoit un terrein, il faut néceſſairement qu'il ſoit cultivé pour en retirer une bonne récolte; ainſi que vainement ſèmeroit-on dans une terre infertile, ſi la Nature n'eſt de moitié dans cette opération. Car ſans le ſecours de la Nature (on le répete) on ne prétend point, par la ſeule communication des tons les plus juſtes & les plus étudiés, pouvoir jamais conſtituer l'excellence du talent. La plus parfaite récitation ne peut donner cette ame, ce pathétique, cette chaleur, & en général ce je ne ſais quoi qui fait en partie le mérite des Acteurs, & le charme des Spectateurs. Toute la chorégraphie poſſible, ſans les agrémens de la Nature, n'apprendra jamais à un Danſeur ou à une Danſeuſe à faire les pas avec grace, à régler les mouvemens du corps, de la tête & des bras, en un mot, toutes les attitudes convenables au caractère de la danſe qu'on veut exécuter. De même, quoiqu'un Chanteur ſache parfaitement bien le rôle & la muſique d'un Opéra, il ne s'enſuit pas, s'il n'a que ce ſeul mérite, qu'il ſoit en état d'exécuter ſon rôle ſur le Théâtre avec autant d'avantage, que s'il étoit pourvû des autres parties eſſen-

tielles, tant extérieures qu'intérieures, ſans leſquelles il n'y a, dans aucun genre, nulle réuſſite à eſpérer.

Mais dans cette ſuppoſition des qualités convenables, c'eſt toujours une très-grande avance pour un jeune Comédien de pouvoir s'approprier les meilleures façons de réciter d'un excellent Maître, ainſi que j'en ai vû faire l'épreuve avec le plus prompt & le plus heureux ſuccès. En vain objecteroit-on que ce ne ſeroit-là qu'une routine tout au plus capable de faire des Comédiens froids ou affectés. Cette prétendue routine ne peut non plus détruire ou affoiblir l'ame ni le feu dans un Acteur, s'il en a effectivement, qu'un beau morceau de muſique ne le peut faire dans un Chanteur; aucune de ces choſes ne ſont faites pour ſe nuire mutuellement. Et quand même on n'acquerroit, par cette première impreſſion, qu'une certaine habitude de bien dire dans la ſuite; du moins ſeroit-ce un moyen d'en prévenir tant de mauvaiſes, qu'on ne peut manquer de contracter dans la récitation, lorſqu'en commençant on n'a pour guide que le hazard, le caprice ou ſon propre jugement *.

* On peut aſſurer qu'en ſuivant ces principes, on a fait, en moins de trois mois, d'une ſimple Figurante, une Actrice très-paſſable (Mme *Gonthier*) qu'on a miſe en état de remplacer, avec ſuccès, une excellente Soubrette du Théâtre de Bruxelles, & ce n'eſt pas là le ſeul exemple qu'on pourroit rapporter.

En

En un mot, ſi par cette méthode on ne peut pas ſe flatter de produire des talens ſupérieurs, ni de créer des Comédiens excellens; on empêcheroit du moins que ceux, qui ne ſont nés que pour être médiocres, ne devinſſent tout-à-fait déteſtables; & l'on ne s'eſt étendu ſur cet article, que pour n'y laiſſer, s'il eſt poſſible, aucun doute ni aucune obſcurité. Encore une fois, lorſqu'il s'agit, ou d'établir des préceptes, ou de détruire des préjugés nuiſibles à un Art, il vaut mieux en dire trop, que de n'en pas dire aſſez. *Brevis eſſe laboro, obſcurus fio.*

« Bien des gens aſſûrent, que toute la méthode imaginable contribue foiblement à former » un grand Comédien: ce qu'il eſt, ſelon eux, » il faut qu'il le ſoit de nature. Et pour preuve, » on cite M. Garrick; mais ceux qui s'imaginent qu'il n'a pas cultivé ſes dons naturels » par un travail infatigable, n'ont qu'une connoiſſance bien imparfaite des ſources de ce » talent ſuprême qui les étonne dans cet admirable Acteur. *Le génie ſeul*, ajoute-t-on, *ſuffit » ſur la ſcène; l'Art de repréſenter ne s'acquiert » point par étude; le Théâtre eſt le tableau du » monde; il n'y faut ſuivre abſolument que la » ſimple Nature: l'aſſujettir à des règles, c'eſt » lui ravir tout ſon feu, &c. &c.* Au lieu de ces » raiſons générales qui ne prouvent rien, il » vaudroit mieux convenir que le vrai talent » eſt de cacher l'Art qui ſoutient la Nature; & » qu'enfin il n'y a jamais plus d'Art, que dans

» les choſes où l'Art même paroît le moins. » C'eſt ici que les extrémités ſe touchent; l'Art » porté à ſon comble devient Nature ; & la » Nature négligée reſſemble trop ſouvent à » l'affectation. En un mot, au Théâtre, la Na- » ture toute ſeule ſera, ſi l'on veut, un mérite » ſublime, mais très-défectueux : embellie des » ſecours de l'Art, elle deviendra un vrai pro- » dige, &c. &c. ».

Nous avons au Théâtre de Bruxelles un jeune Acteur* qui avance dans la carrière à pas de Géant, & qui annonce les plus grands talens dans les premiers rôles. Celui-là pourroit rendre témoignage de la vérité de cette opinion, en avouant qu'il ne doit pas moins la rapidité de ſes progrès à ſa rare docilité & à un travail aſſidu, qu'à l'aſſemblage prodigieux des qualités qu'il a reçues de la Nature. J'ai vu l'inſtant néanmoins où cet Acteur alloit faire de celles-ci le plus mauvais uſage, en forçant tous ſes rôles, entraîné ſans doute par des applaudiſſemens déplacés. C'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent dans tous les Spectacles du monde, où l'on n'accorde guère les honneurs du ſuccès qu'à celui qui crie le plus fort dans le Tragique, ou qui fait le plus de charges & de grimaces dans le Comique. Un jeu rempli de ſageſſe & de vérité eſt preſque toujours compté pour rien aux yeux d'une multitude ignorante.

* Le ſieur de la Rive, actuellement à Paris.

Je pourrois encore citer quelques Acteurs qui ſont dans le même cas, & dont les diſpoſitions naturelles ne ſont devenues de vrais talens, que par le ſecours des plus ſages conſeils. Entr'autres *, un de nos meilleurs Acteurs de l'Opéra-Bouffon, qui a toujours recherché avec avidité des inſtructions auprès de ſes Confrères les plus expérimentés. Je citerai ſur-tout le Criſpin ** de cette Troupe, qui ſeroit peut-être auſſi déteſtable, qu'il eſt agréable & plaiſant, ſi ſon premier Maître, dès le commencement, ne lui avoit appris, non-ſeulement à ſe garantir d'une mauvaiſe imitation à laquelle il n'étoit que trop enclin ; mais encore à ſe ſervir à propos de ſes gentilleſſes & autres graces naturelles. Diſpoſitions charmantes qu'il eût été, comme tant de Comédiens, vingt ans à développer de lui-même, ou qu'il auroit fini peut-être par gâter tout-à-fait. Le Génie eſt une plante qui peut bien, en quelque façon, pouſſer d'elle-même ; mais dont les fruits dépendent beaucoup de la culture qu'elle reçoit. D'où il réſulte définitivement que la Nature & l'Art ne peuvent rien ſans un ſecours mutuel. *Alterius ſic altera poſcit opem res & conjurat amice.*

En conſéquence, on a donc néceſſairement beſoin [comme on l'adit tant de fois, & comme

* Le ſieur Dugué, actuellement à Peterſbourg.
** Le ſieur Dazincourt, à Bruxelles.

on ne ſauroit trop le redire] d'être éclairé & conduit dans la carrière du Théâtre, ſoit pour ne point s'y égarer, ſoit pour y faire des progrès plus ſûrs & plus rapides. D'ailleurs, tous les traités, tous les préceptes ſur quelque Art que ce ſoit, ne peuvent jamais tenir lieu d'un Maître expérimenté. Lui ſeul apprendra, de vive voix, à les développer & à les mettre en pratique : lui ſeul indiquera le vrai choix des modèles à imiter, d'où dépend ſouvent le bon ou le mauvais ſuccès d'un Commençant. Ainſi qu'un Diamant brut ne pourra jamais mieux ſe brillanter, qu'entre les mains d'un habile Lapidaire.

Sans doute la plupart des Auteurs, qui traitent d'un Art ſans l'avoir pratiqué, en peuvent bien raiſonner en grands Connoiſſeurs ou en habiles Écrivains ; mais rarement comme pourroient en parler & s'en expliquer *verbalement* des Gens du métier. Les meilleurs Livres ſur le jardinage ou ſur la culture des arbres, apprendront difficilement à produire un bon melon, ou à bien tailler un pêcher. Je crois de même qu'un jeune Acteur auroit bien de la peine à ſe former & à ſe faire un talent, d'après tout ce qui a été écrit ſur l'Art du Comédien, a commencer par cet Ouvrage : mais quand il n'en tireroit parti que pour ſe garantir de quelques défauts; ce ſeroit toujours un très-grand avantage.

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

IL paroît qu'on commence à revenir du préjugé que je viens de combattre, puiſqu'on parle, dit-on, d'établir en France des Académies Dramatiques * Or, quelque forme qu'on jugeât à propos de leur donner, leur ſuccès formeroit bientôt une démonſtration victorieuſe, en faveur de notre ſyſtême. Et ce n'eſt que de cette façon que le célèbre Auteur de la Henriade a triomphé du préjugé qui déclaroit la Langue Françaiſe tout-à-fait impropre au Poëme Épique. C'eſt ainſi qu'avant nos petits Opéra nouveaux, on ſoutenoit cet idiôme incompatible avec cette ſorte de Muſique. Combien d'autres erreurs que la ſeule expérience a pu détruire ! Souvent même on n'abandonne une fauſſe opinion, que long-tems après qu'on en a démontré la fauſſeté; parce que l'habitude nous ſubjugue & nous ôte juſqu'à la facilité de réfléchir & d'examiner.

La principale objection & la plus raiſonnable qu'on puiſſe oppoſer à ce ſyſtême, c'eſt, en

* M. Préville eſt déja à la tête d'une nouvelle Ecole, pour laquelle, à ce qu'on dit, la Cour donne douze mille livres par an.

fait de Maîtres, la difficulté d'un bon choix; parce qu'effectivement cette découverte eſt plus difficile à faire qu'on ne s'imagine : mais la difficulté d'une choſe n'en exclut pas la néceſſité *. Je dirai plus: c'eſt qu'à ſuppoſer un pareil Chef, privé même des lumières & des autres qualités requiſes, ne fût-il en état que

* Il eſt, par exemple, dans la profeſſion, certains Charlatans privilégiés par état, & accrédités par erreur, qui ont cru pouvoir; à l'appui de quelque ſuccès théâtral ou de la prévention publique, s'ériger en Maîtres de l'Art, & en uſurper la difficile fonction. Mais, pour mériter véritablement ce titre, il faut une capacité tout autrement avérée & reconnue; c'eſt-à-dire, qu'il ne ſuffit pas d'étourdir ſes Elèves par de grands mots, des propos alambiqués, des principes confus, qui ne ſuppoſent certainement guère de logique ni de netteté dans les idées de celui qui parle. En effet, écoutez ces ſortes de Docteurs diſſerter dogmatiquement ſur quelques parties de leur talent, vous les verrez ſouvent s'embarraſſer dans une telle ambiguité de diſcours, qu'ils ne s'entendront pas ſeulement eux-mêmes. Vrais Pédants de l'Art, qui, ſur les choſes les plus ſimples, cherchent à enimpoſer par des raiſonnemens à perte de vue, toujours trop métaphyſiques pour être ſuſceptibles de quelque clarté. Ce ne ſont point, ſans doute, des Maîtres de cette eſpèce dont on pourroit conſeiller le choix; & des Commençans même un peu judicieux ne ſeront jamais la dupe d'un charlataniſme, tout au plus fait pour éblouir des ſots ou des eſprits prévénus.

d'être *l'Écho autorisé* du Public & l'Organe des gens de goût; pour peu qu'il eût de franchiſe, de tact & de conception naturelle, ce ſeroit toujours un moindre inconvénient, que d'abandonner à lui-même le Comédien, ſans ceſſe expoſé à contracter quantité d'imperfections, faute d'un Guide qui ait le *droit* & la *liberté* de les lui mettre devant les yeux..... Quelqu'orgueil ou quelque humeur qui puiſſe dominer les gens du métier; aucun ne ſe refuſera à l'évidence de cette vérité.

Je m'arrête, Meſſieurs, par une réflexion bien capable de me rebuter dans la tâche que vous m'impoſez, ſi mon zèle ici n'étoit au-deſſus de ma crainte. C'eſt lorſque je penſe à la prodigieuſe différence d'opinions qu'il y a ſur l'Art du Comédien, & à l'embarras d'en concilier pluſieurs qui préſentent en apparence des contradictions.

« Tout le monde convient, dit M. R. de S. » Albine, que les Acteurs, ſoit Tragiques, ſoit » Comiques, ont beſoin de pluſieurs préſens » de la Nature. Mais l'unanimité ceſſe, lorſqu'on » deſcend dans l'énumération de ceux qui leur » ſont néceſſaires. On eſt même ſouvent oppo- » ſé dans des points, à l'occaſion deſquels il ne » devroit point y avoir de diſpute, & tous les » jours on entend dire qu'une qualité domine » trop chez un Comédien, tandis qu'il paroît

» en être abſolument privé. Par rapport aux » règles de l'Art, on ne penſe guère plus uni- » formément : non-ſeulement les uns rejettent » des maximes, que les autres donnent pour » conſtantes ; mais on n'attache pas les mêmes » ſignifications aux termes qu'on emploie ». En effet, ceux-ci veulent qu'on prenne des leçons ; ceux-là s'écrient qu'il faut bien s'en donner de garde. J'en ai vu d'autres pouſſer le raiſonnement contradictoire juſqu'à vouloir exclure tout Maître quelconque, en convenant toutefois qu'il faut *des conſeils* & même *des leçons* ; ce qui s'appelle admettre l'effet, ſans admettre la cauſe. Enfin, il n'y a peut-être aucun Art où les façons de penſer & de raiſonner ſoient auſſi partagées, ni où il ſe rencontre plus d'incompatibilités de toute eſpèce. *Tot capita, tot ſenſus.*

Dans une telle diverſité d'opinions, je ſens combien il ſeroit à craindre qu'on ne m'accuſât d'orgueil & de témérité, d'oſer manifeſter les miennes, du fond d'une Province étrangère, ſans y être autoriſé par aucune ſorte de mérite ni de réputation. Sur quoi néanmoins je pourrois repréſenter, que tout homme raiſonnable ſemble avoir le droit de haſarder ſes conjectures ſur des Arts qui puiſent leurs principes dans la Nature, & à plus forte raiſon ſur celui qu'on a exercé ſoi-même, & dont on a une expérience réfléchie : que d'ailleurs, la Nature étant par-tout la même, à quelques nuances près, on peut

l'obſerver, la connoître & la ſaiſir dans un lieu comme dans un autre, à Br.** comme à Paris.

Les plus fameux Peintres n'étaient certainement pas tous établis ni fixés dans cette grande Capitale, & cependant ils n'ont pas laiſſé de repréſenter la Nature avec ſuccès en bien des genres différens. Or l'Art du Comédien, ainſi que celui des Auteurs qui travaillent pour le Théâtre, étant à-peu-près le même que celui du Peintre, *ut pictora poëſis*, les uns & les autres ayant toujours la Nature pour objet; & dans les Arts d'imitation, la première règle ſans doute étant de reſſembler; pourquoi ne trouveroit-on pas, ici comme là, les reſſources néceſſaires, ſoit pour compoſer des Pièces, ſoit pour apprendre, au moins, à les bien repréſenter? Chaque pays a ſes Auteurs, ſes Artiſtes & ſes Acteurs: chaque pays fournit des Miſantropes, des Médiſans, des Tartuffes & des Menteurs: il y a par-tout des Jaloux, des Sots, des Avares, des Glorieux, & peut-être autant ici qu'ailleurs: ceux de ces cantons ſont comme ceux d'un autre: ceux d'aujourd'hui comme ceux de tous les ſiècles: & quoiqu'il n'y ait de vraie célébrité, ſur-tout en fait de talens de Théâtre, que celle qui vient de Paris ou de Londres, (où l'on ne fait point de cet Art un vil métier comme en bien d'autres pays;) malgré cela pourtant, il ſeroit déraiſonnable de ſe laiſſer perſuader que, hors de ces deux Villes, il n'eſt rien de bon en ce genre. Elles

ſont, ſans contredit, le centre des lumières & du bon goût; mais elles n'en ſont pas moins auſſi le centre des folies, des caprices & des erreurs de toute eſpèce. D'ailleurs, il n'en doit pas être des talens qui ont leur ſource dans le cœur humain, comme des modes & autres ajuſtemens frivoles, dont ſouvent on ne fait de cas, qu'autant qu'on les croit du bon *Faiſeur*, ou de la bonne *Faiſeuſe*. Je penſe qu'en quelque lieu qu'on ſe trouve, l'eſſentiel eſt d'*OBSERVER* avec juſteſſe & diſcernement; que plus on *OBSERVE*, plus on découvre; & que le plus difficile eſt de ne pas ſe tromper dans ſes *OBSERVATIONS*.

Quant à moi, qui ne connois peut-être encore que bien foiblement le grand Art du Comédien; ſans vouloir m'ériger en Légiſlateur ſur cette matière, je me bornerai, Meſſieurs, à vous expoſer, ſimplement & ſans prétention, le peu que je crois ſavoir, tel que je le tiens d'une longue habitude du Théâtre. Si je me trompe, ſoit dans mon ſyſtême, ſoit dans mes principes; ce ſera m'obliger que de relever mes erreurs, par des raiſons, & meilleures & plus convaincantes que les miennes. Je ſerai même très-flatté, ſi quelqu'un de la profeſſion veut bien prendre cette peine & paroître eſtimer aſſez mon Ouvrage, pour l'honorer d'une Critique honnête & raiſonnée*. En atten-

* On a ſçu, depuis la précédente édition, que quel-

dant, je vais raſſembler les idées des divers Écrivains qui ont le mieux diſſerté ſur cette matière. Je joindrai à ces idées quelques remarques, lorſque je les croirai néceſſaires au développement de l'Art & à votre inſtruction; & des unes & des autres réunies, nous ne ferons qu'un ſeul & même Recueil, une eſpèce de CODE THÈATRAL, où vous puiſſiez trouver ce qu'il y a de plus eſſentiel & de plus analogue à cet Art enchanteur. De façon que vous devez me regarder, moins comme Auteur proprement dit, que comme ſimple Éditeur des ſentimens & des penſées d'autrui. Si le ſervice n'eſt pas bien conſidérable, c'eſt du moins vous épargner des recherches ſouvent infructueuſes, & vous abréger un travail toujours pénible pour qui veut l'entreprendre.

Nous allons donc commencer par l'extrait d'un des meilleurs Traités qui aient paru ſur cette matière : extrait qu'on ne deſtine, comme tout l'Ouvrage, qu'à de jeunes Commençans, & non ſans doute à des Artiſtes trop habiles pour devoir être inſtruits, ni à des Juges trop éclairés pour avoir beſoin de l'être. Extrait enfin, dont une Édition pourra ſuppléer, en quelque ſorte,

---

ques Acteurs ſubalternes de la Comédie Françaiſe, dont raiſonnablement l'Auteur n'avoit pû faire l'éloge, s'étoient bornés à dire que *ſon Livre étoit mauvais*. Cenſure vague & futile qui n'éclaire & n'inſtruit que bien foiblement.

à la rareté des exemplaires de l'Original *. Et puiſque, en tout ceci, vous voulez bien, Meſſieurs, ne m'aſſujettir à aucune eſpèce d'ordre ni de gêne méthodique; c'eſt une facilité à laquelle je me conformerai avec d'autant plus de plaiſir, que je me ſens très-diſpoſé à vous communiquer mes idées, telles que le haſard les préſentera à mon imagination. Qu'importe en effet qu'une obſervation ſoit avant ou après l'autre? Qu'importe même que ce que je pourrai dire de bon, ſoit puiſé dans une ſource étrangère, ou tiré de mon propre fonds? Mon objet ſera toujours rempli, ſi, de façon ou d'autre, je réponds à votre attente, & ſi je peux porter quelques lumières ſur ce qui concerne votre profeſſion.

Je ſuis, &c.

---

* Ce Livre effectivement eut tant de vogue & de débit dans le temps, moins encore chez les Comédiens mêmes, qu'auprès des Amateurs de l'Art, qu'on n'en peut plus trouver d'exemplaires chez aucun Libraire, à Paris ni ailleurs. C'eſt ce Livre excellent à qui je dois l'idée primitive de ces Obſervations; c'eſt lui qui a ſervi de texte & de fondement à mon Ouvrage, qui n'en eſt qu'un foible ſupplément: auſſi me fais-je un devoir d'en faire hommage à M. Rémond de Sainte-Albine, comme au premier Architecte de tout l'édifice.

ABRÉGÉ DU COMÉDIEN,

Ouvrage de M. REMOND DE SAINTE-ALBINE,

AVEC quelques Remarques de l'Éditeur qu'on trouvera à la fin de cet Abrégé, conformément à chaque renvoi * *.

S'il eſt vrai que d'excellens Acteurs aient manqué d'eſprit.

C'EST une opinion preſque généralement établie, qu'on peut ſans eſprit ſe faire une réputation au Théâtre : mais je n'en ſuis pas plus diſpoſé à croire que des machines, auxquelles l'uſage des réflexions eſt inconnu, puiſſent exercer avec ſuccès un des Arts dans leſquels il importe le plus de réfléchir. Si l'on a de la peine à ne pas accorder de l'eſprit à des gens qui ſe diſtinguent dans les Arts purement méchaniques, comment diſputera-t-on cet avantage à l'habile Comédien ? Peut-il exceller dans ſa profeſſion, ſi un coup d'œil juſte ne lui fait appercevoir, à tous les inſtans, & toujours avec certitude, tout ce que demande de lui chacune de ſes différentes poſitions, & s'il n'a pas ce ſentiment fin des convenances, qui doit être la bouſſole des Auteurs & des Acteurs ?

Il ne ſuffit pas qu'il ſaiſiſſe toutes les beautés de détail de ſon rôle ; il faut qu'il diſtingue la vraie manière dont chaque beauté doit être rendue. Il ne ſuffit pas qu'il ſoit capable de ſe paſſionner : on veut qu'il ne ſe paſſionne qu'à propos, & dans le degré qu'exigent les circonſtances. Il ne ſuffit pas que ſa figure ſoit propre au Théâtre, & que ſon viſage puiſſe exprimer : nous ſommes mécontens pour peu que ſon expreſſion ne s'accorde pas exactement & conſtamment avec les mouvemens qu'il eſt obligé de nous faire paroître.

Non-ſeulement il eſt eſſentiel qu'il ne faſſe rien perdre aux diſcours de leur force ou de leur délicateſſe ; mais il faut qu'il leur prête toutes les graces que la déclamation & l'action peuvent leur fournir. Il ne doit pas ſe contenter de ſuivre fidèlement ſon Auteur, il faut qu'il l'aide, & qu'il le ſoutienne. Il faut qu'il devienne Auteur lui-même ; qu'il ſache non-ſeulement exprimer toutes les fineſſes d'un rôle, mais encore en ajouter de nouvelles ; non-ſeulement exécuter, mais créer. Un regard, un geſte ſont ſouvent un bon mot dans une Comédie, ou un ſentiment dans une Tragédie. Souvent une inflexion, un ſilence, placés avec art, ont fait la fortune d'un Vers, qui n'auroit point attiré l'attention, s'il avoit été débité par un Acteur médiocre, ou une Actrice du commun [1].

L'Art de ne ſe paſſionner qu'à propos, & dans le degré qu'exigent les circonſtances, a pour le moins autant de difficultés que celui de faire valoir les diſcours. Un Poëte qui poſſéde la ſcience de maîtriſer les ames & de les modifier à ſon gré, emploie inutilement tous les reſſorts dont cette ſcience lui enſeigne l'uſage : lorſque les Acteurs ne concourent pas avec lui, à produire les effets qu'il veut opérer, il eſt expoſé ſouvent au riſque de voir les Spectateurs rire de ce qui devroit faire couler leurs pleurs, ou exciter leur admiration. Peu de perſonnes ſont en état de juger de la

meſure d'eſprit qui eſt néceſſaire à un Comédien, pour ne prendre jamais le change ſur le ſentiment; pour ne point l'outrer & ne point l'affoiblir; pour remarquer les différens degrés par leſquels l'Auteur veut faire paſſer le cœur & l'eſprit des Auditeurs, & paſſe lui-même d'un mouvement à un mouvement oppoſé.

Il eſt un coloris propre à la Poëſie, & qui, quoique fort différent de celui qu'emploie la Peinture, eſt aſſujetti aux mêmes règles. On exige de l'une & de l'autre la même entente des teintes, le même diſcernement dans la diſtribution des clairs & des ombres, le même ſoin d'obſerver la dégradation de la lumière, le même talent d'éloigner ou de rapprocher les objets. Le Comédien eſt Peintre ainſi que le Poëte, & nous lui demandons, comme au Peintre, cette ingénieuſe théorie de Nuances, dont la docte impoſture, par une détonation inſenſible, conduit nos yeux du premier plan du tableau, au plan le plus reculé [2].

L'Acteur a beſoin également de fineſſe & de préciſion, pour faire valoir les diſcours, & pour rendre les ſentimens. Il n'en a pas moins beſoin pour obſerver les convenances qui doivent accompagner l'expreſſion; pour compoſer non-ſeulement ſa phyſionomie, mais encore tout ſon extérieur, ſelon le rang, l'âge & le caractère de la perſonne qu'il repréſente, & pour meſurer ſes tons & ſon action à la ſituation dans laquelle il eſt placé.

L'eſprit eſt donc auſſi néceſſaire au Comédien, que le Pilote l'eſt à un vaiſſeau. C'eſt l'eſprit qui tient le gouvernail; c'eſt lui qui dirige la manœuvre, & qui indique & calcule la route. L'habitude de naviger peut quelquefois tenir lieu de la ſcience du Pilote aux Matelots: une longue expérience du Théâtre peut quelquefois ſuppléer à l'intelligence dans un Acteur. Peut-être même aura-t-il reçu de la Nature d'autres qualités à un degré ſi éminent, que dans les momens

où l'uſage qu'il en fera par inſtinct, ſera d'accord par haſard avec les choſes qu'il récitera, il nous forcera de l'applaudir. Mais bientôt un contre-ſens dans le ton, dans le geſte, dans l'expreſſion du viſage, nous avertira que c'eſt à ſon organiſation, & non à lui, que nous devons des applaudiſſemens.

Plaignons les Auteurs qui ſont dans la néceſſité de confier le ſort de leur réputation à de ſemblables automates, & félicitons ceux qui ont le bonheur de ne voir leurs Ouvrages joués que par de Comédiens capables de conſerver au beau tout ſon luſtre, & de prêter de l'éclat au médiocre.

Si l'on avoit de l'eſprit une idée plus ſaine, on n'auroit pas fait l'injuſtice d'en refuſer à de célebres Acteurs ou Actrices, ainſi qu'on l'a fait très-ſouvent. Ils avoient ſans doute peu de cet eſprit, qui dans certaines ſociétés procure le plus de réputation, & qui en mérite le moins; de cet eſprit deſtiné pour la montre plutôt que pour l'uſage, & qu'on peut comparer à ces arbres qui portent beaucoup de fleurs, mais qui ne produiſent point de fruits; de cet eſprit, qui, nous fourniſſant une vaine parure, & ne nous ſervant de rien dans nos beſoins, nous fait briller dans les choſes inutiles, & ne nous eſt d'aucun ſecours dans celles où il nous importe le plus de réuſſir.

En récompenſe, la Nature doua les perſonnes dont il eſt queſtion, d'une autre eſpèce d'eſprit qui s'annonce avec moins de faſte, mais qui nous conduit plus ſûrement. Elles ont eu aſſez de lumière, pour connoître les myſtères les plus cachés de leur Art: elles ont ſu tirer de cette connoiſſance tous les avantages qu'elles en pouvoient tirer, & par conſéquent elles ont eu beaucoup d'eſprit [3].

Ce que c'eſt que le Sentiment.

LEs perſonnes qui ſont nées tendres, croient pouvoir avec cette diſpoſition entreprendre de jouer la Tragédie : celles dont le caractère eſt enjoué, ſe flattent de réuſſir à jouer la Comédie; & il eſt vrai que le don des pleurs chez quelques Acteurs tragiques, & la gaieté chez les Comiques, ſont deux des plus grands avantages qu'on doive ſouhaiter. Mais ces avantages ne ſont qu'une partie de ceux dont l'idée eſt renfermée dans le mot de *Sentiment*. La ſignification de ce mot a beaucoup plus d'étendue, & il déſigne dans les Comédiens la facilité de faire ſuccéder dans leur ame les diverſes paſſions dont l'homme eſt ſuſceptible. Comme une cire molle, qui ſous les doigts d'un ſavant Artiſte devient alternativement une Médée ou une Sapho, il faut que l'eſprit & le cœur d'une perſonne de Théâtre ſoient propres à recevoir toutes les modifications que l'Auteur veut leur donner.

Si vous ne pouvez vous prêter à ces métamorphoſes, ne vous haſardez point ſur la Scène. Au Théâtre, lorſqu'on n'éprouve pas les mouvemens qu'on a deſſein de faire paroître, on ne nous en préſente qu'une imparfaite image; & l'Art ne tient jamais lieu du *Sentiment*. Dès qu'un Acteur manque de cette qualité, tous les autres préſens de la Nature & de l'étude ſont perdus pour lui. Il eſt auſſi éloigné de ſon perſonnage, que le maſque l'eſt du viſage.

Le don de plier ſon ame à des impreſſions contraires eſt néceſſaire dans la Tragédie. Peut-être, contre le préjugé commun, l'eſt-il encore plus dans la Comédie.

La majeſté de la Tragédie ne lui permet de nous occuper que d'actions éclatantes & elle eſt obligée d'uſer conſtamment des reſſorts qui ſont le plus en poſſeſſion de les produire. Les principaux de ces

reſſorts ſont l'amour, la haine & l'ambition, &c.

Non-ſeulement la Tragédie n'a qu'un certain nombre de paſſions favorites, mais celles qui ſont à ſon uſage ont entr'elles de la conformité, parce qu'elles ſont ou violentes ou triſtes. Ses Héros s'emportent ou ſe plaignent, &c.

Toutes les paſſions ſont, au contraire, du domaine de la Comédie, & l'Acteur Comique ne peut paſſer que pour novice dans ſon Art, lorſqu'il ne ſait pas exprimer également les tranſports d'une joie folle & ceux d'un vif chagrin; la tendreſſe ridicule d'un vieillard amoureux, & la ſiniſtre colère d'un jaloux, &c. &c.

Ce n'eſt pas aſſez qu'il puiſſe emprunter l'image de toutes les paſſions, s'il n'a pas le don de paſſer rapidement de l'une à l'autre. Le devoir de la Comédie étant de faire naître & d'entretenir la joie, & les Poëtes Comiques ſachant que l'uniformité en eſt la plus cruelle ennemie, ils ſont attentifs à rendre leurs Acteurs dans le cours d'une même Pièce, quelquefois dans le cours d'une même Scène, le jouet d'une infinité d'impreſſions contraires, dont l'une chaſſe ſubitement l'autre, pour être chaſſée elle-même auſſi ſubitement par une troiſième.

Arnolphe, dans l'Ecole des femmes, éprouve en un petit nombre de minutes, tous les contraſtes que peuvent produire en lui la curioſité de ſavoir ce qui intéreſſe ſon amour, & la crainte d'apprendre que ſon amour eſt trahi; le repentir de s'être éloigné ſi mal-à-propos de l'objet de ſa tendreſſe, & la ſatisfaction d'être certain qu'il n'eſt pas auſſi malheureux qu'il croyoit l'être. Lorſqu'Agnès lui avoue ſi ingénûment qu'elle ne peut l'aimer, à combien de mouvemens divers n'eſt pas en proie ce Jaloux, déſeſpéré de ne pouvoir intimider ni fléchir ſon Ingrate? Quelle oppoſition d'averſion & de tendreſſe, d'emportement & de douceur, de fierté & d'abaiſſement, de triſtes pro-

jets de vengeance & d'aſſurances comiques de tout oublier [4] !

De-là il réſulte qu'on pardonne moins à l'Acteur Comique, de ne pas nous montrer dans chacune de ſes poſitions, l'eſpèce & le degré de *Sentiment*, qu'il doit nous faire paroître. Pour prononcer ſur l'exactitude des Acteurs Tragiques à remplir ce devoir, nous manquons ſouvent d'objet de comparaiſon. Nous n'en manquons jamais pour juger les Acteurs Comiques; & en examinant ce qui ſe paſſeroit dans notre cœur, ſi nous étions dans la même ſituation où l'Auteur place leur perſonnage, nous ſommes à portée de décider s'ils ſont de fidèles copies de leur modèle.

De ce principe, il s'enſuit qu'une perſonne de Théâtre ne ſauroit avoir trop d'attention à ne donner ſur elle que le moins de priſe qu'il eſt poſſible, aux événemens heureux ou malheureux qui lui arrivent. Quand elle s'affecte trop vivement des moindres ſujets de chagrin ou de joie que lui donnent ſes affaires domeſtiques, il eſt rare qu'elle s'abandonne ſérieuſement aux diverſes impreſſions que ſes rôles exigent d'elle. Difficilement pourra-t-elle chaſſer à ſon gré le ſentiment de ce qui la touche perſonnellement, pour ſe rendre propres les ſentimens de ſon perſonnage.

* « C'eſt ici une de ces erreurs brillantes dont on s'eſt » laiſſé ſéduire; & à laquelle un peu de Charlataniſme, » de la part des Comédiens, peut avoir beaucoup con- » tribué... Lorſqu'un Acteur a rendu avec la force né- » ceſſaire les ſentimens de ſon rôle, quelques Specta- » teurs étonnés d'une ſi parfaite imitation du vrai, l'ont » priſe pour la vérité même, ont cru l'Acteur affecté » du ſentiment réel qu'il repréſentoit; & celui-ci, qui » trouvoit ſon avantage à ne point détruire cette » idée, les a laiſſés dans l'erreur en appuyant leur

* Extrait de François Riccoboni.

» avis.... Il paroît démontré, au contraire, que, ſi
» l'on a le malheur de reſſentir véritablement ce que
» l'on doit exprimer, on eſt hors d'état de jouer.
» Les ſentimens ſe ſuccèdent dans une Scène avec une
» rapidité qui n'eſt point dans la Nature, par rapport
» à la courte durée d'une Pièce, qui, en rapprochant
» les objets, donne à l'action théâtrale toute la cha-
» leur qui lui eſt néceſſaire. Si, dans un endroit
» d'attendriſſement, vous vous laiſſez emporter au
» ſentiment de votre Rôle, votre cœur ſe trouvera
» tout-à-coup ſerré, votre voix s'étouffera preſque
» entièrement; s'il tombe une ſeule larme de vos
» yeux, des ſanglots involontaires vous embarraſſeront
» le goſier, & il vous ſera impoſſible de proférer un
» ſeul mot ſans des hocquets ridicules. Si vous devez
» alors paſſer ſubitement à la plus grande colère, cela
» vous ſera-t-il poſſible? Non, ſans doute. Vous cher-
» cherez à vous remettre d'un état qui vous ôte la fa-
» culté de pourſuivre. Un froid mortel s'emparera
» de tous vos ſens, & pendant quelques inſtans vous
» ne jouerez plus que machinalement. Que deviendra
» pour lors l'expreſſion d'un ſentiment qui demande
» beaucoup plus de chaleur & de force que le premier?
» Quel horrible dérangement cela ne produira-t-il pas
» dans l'ordre des nuances que l'Acteur doit parcourir?
» Examinons une occaſion différente qui nous fourni-
» ra une démonſtration plus ſenſible. Un Acteur entre
» ſur la Scène: les premiers mots qu'il entend doivent
» lui cauſer une ſurpriſe extrême; il ſaiſit la ſituation,
» & tout-à-coup ſon viſage, ſa figure & ſa voix mar-
» quent un étonnement dont le Spectateur eſt frap-
» pé.... On demande ſi l'Acteur peut être vraiment
» étonné, puiſqu'il ſait par cœur ce qu'on va lui dire,
» & qu'il arrive tout exprès pour qu'on le lui diſe?
» En vain citera-t-on *Eſopus*, fameux Acteur Tra-
» gique, qui, dans les fureurs d'Oreſte, ayant l'épée

» à la main, ne balança pas à tuer un Eſclave qui » traverſoit le Théâtre en ce moment.... Mais pour- » quoi ne tua-t-il jamais aucun des Comédiens qui » jouoient avec lui?... C'eſt que la vie d'un Eſclave » n'étoit rien, & qu'il étoit obligé de reſpecter » celle d'un Citoyen. Sa fureur n'étoit donc pas ſi » vraie, puiſqu'elle laiſſoit à ſa raiſon toute la liberté » du choix; mais, en Comédien habile, il ſaiſit l'oc- » caſion que le haſard lui préſentoit ».

* Riccoboni père n'eſt point de l'avis de ſon fils ſur cet article. Quant à nous, nous penſons comme ce dernier, avec d'autant plus de raiſon, que nous en avons fait l'expérience. Bien des Acteurs, comme nous, ont été obligés d'abandonner le genre pathétique par rapport à cette pente exceſſive à l'attendriſſement & au trop de facilité à répandre des larmes. Non qu'en jouant les morceaux de grande paſſion on ne reſſente ordinairement une émotion très-vive; mais l'Art du véritable Comédien conſiſte à connoître parfaitement quels ſont les mouvemens de la Nature dans les autres, & à demeurer toujours aſſez le maître de ſon ame pour la faire, à ſon gré, reſſembler à celle d'autrui. C'eſt ainſi qu'il faut interpréter le paſſage d'Horace: *Si vis me flere*, dolendum *eſt primum ipſi tibi.* Ce *dolendum* exprime tout ce qu'il y a à faire. (* *Note de l'Editeur.*

Un Comédien peut-il avoir trop de Feu?

IL eſt des Acteurs, qui, en criant & en s'agitant beaucoup, s'efforcent de remplacer, par une chaleur factice, le *Feu* naturel qui leur manque. Il en eſt pluſieurs, à qui la foibleſſe de leur conſtitution & de leurs organes ne permet pas d'uſer de cette reſſource. Ces derniers, ne pouvant entreprendre d'en impoſer à nos ſens, ſe flattent d'en impoſer à notre eſprit, &

ils prennent le parti de ſoutenir que le *feu* chez les gens de leur Art eſt plutôt un défaut qu'une perfection.

Ne ſoyons point les dupes de l'artifice des premiers, ni des ſophiſmes des ſeconds. Ne prenons point les cris & les contorſions d'un Comédien pour de la chaleur, ni la glace d'un autre pour de la ſageſſe; &, bien loin d'imiter certains Amateurs du Spectacle, qui recommandent ſoigneuſement aux Débutantes, dont le ſuccès les intéreſſe, de modérer leur *feu*; annonçons aux perſonnes de Théâtre, qu'elles ne peuvent trop en avoir; que pluſieurs d'entr'elles n'ont le malheur de déplaire au Public, que parce que la Nature ne leur a pas accordé cette qualité, ou parce que leur timidité les empêche d'en faire uſage; qu'au contraire quelques-uns des Acteurs qui ſont applaudis, jouiroient d'une réputation encore plus générale & moins conteſtée, s'ils étoient plus animés de cette précieuſe flamme, qui donne en quelque ſorte la vie à l'action Théâtrale.

On ne révoquera point en doute ces propoſitions, lorſqu'on ceſſera de confondre la véhémence de la déclamation avec le *feu* du Comédien, & lorſqu'on voudra faire réflexion, que le *feu*, dans une perſonne de Théâtre, n'eſt autre choſe que la célérité & la vivacité avec leſquelles toutes les parties qui conſtituent l'Acteur, concourent à donner un air de vérité à ſon action.

Ce principe poſé, il eſt évident qu'on ne peut apporter trop de chaleur au Théâtre, puiſque l'action ne peut être jamais trop vraie, & que par conſéquent l'impreſſion ne peut être jamais trop prompte ni trop vive.

Vous ſerez critiqué juſtement, lorſque votre action ne ſera pas convenable au caractère & à la ſituation du perſonnage que vous repréſentez; ou lorſqu'en

voulant montrer du *Feu*, vous ne nous ferez voir que des mouvemens convulsifs, ou entendre que des cris importuns. Mais alors les perſonnes de goût, bien loin de vous accuſer d'avoir trop de *Feu*, ſe plaindront de ce que vous n'en avez pas aſſez; comme au-lieu de trouver avec le Public trop d'eſprit à certains Auteurs, elles trouvent qu'ils en manquent au contraire.

En jouant un rôle, vous vous livrez à l'emportement dans des endroits qui n'en demandent pas; ou ſi votre emportement n'eſt pas hors de propos, il n'eſt pas naturel : vous tombez dans ces fautes, non par excès, mais par défaut de chaleur. Dès-lors vous ne ſentez, vous n'exprimez point ce que vous devez ſentir & exprimer. Ainſi ce n'eſt pas du *Feu*, c'eſt de la déraiſon & de la maladreſſe que nous appercevons en vous. « L'Acteur, qui ſe livre aux écarts de ſon » imagination, eſt ſouvent capable de quelque traits » inattendus qui ſe font applaudir ; mais bientôt » après, par réflexion, notre admiration s'éteint & » notre ame ſe glace. Ce n'eſt donc que le génie, ſou- » mis à des principes réfléchis, qui modere la véhé- » mence indiſcrette, ſans interdire pour cela quelques » hardieſſes aux grandes paſſions.

» La pompe & la force dans l'expreſſion ſont in- » ſoutenables, ſur-tout lorſque le ſentiment eſt foible » & le langage commun. Nous ne voulons pas qu'un » Acteur nous étonne par ſes propres idées, nous de- » mandons ſeulement qu'il rende fidèlement la penſée » de l'Auteur »*. Mais quelque déraiſonnable que ſoit une véhémence ainſi déplacée; qu'une perſonne de Théâtre, qui a du ſentiment, ne ſe flatte pas pour cela de pouvoir ſe paſſer de *feu*. Lorſqu'il ne s'agira que de faire impreſſion ſur quelques Auditeurs, la prémière de ces qualités peut ſuffire. Elle ne ſuffit pas, lorſque vous avez deſſein d'émouvoir fortement une

* Extrait des Acteurs Anglois.

nombreuſe aſſemblée. En ce cas vous avez beſoin, non-ſeulement de *feu*, mais même de véhémence. L'un & l'autre ſont au ſentiment ce que l'agitation de l'air eſt à la flamme. Tandis que celle-ci échauffe, qu'elle brûle même des objets voiſins, elle ne produit aucun effet ſur ceux qui ſont éloignés, ſi un vent impétueux ne l'aide à porter au loin ſes ravages.

Un Acteur, qui manque de ſentiment, ne paſſe point pour un Comédien : il n'eſt regardé que comme un Déclamateur. La réputation de celui qui a l'ame ſenſible, mais qui manque de *feu*, & qui ne ſait point être véhément lorſqu'il eſt néceſſaire, ſera toujours auſſi inférieur à la réputation de l'Acteur qui joint la vivacité & l'énergie au ſentiment, que le ſuccès de l'Orateur, chez qui l'éloquence du débit ne répond pas à celle des diſcours, l'eſt au ſuccès de l'Orateur qui réunit l'un & l'autre de ces avantages.

Je le répete, la véhémence employée mal à-propos, ou portée au de-là de toute vraiſemblance, eſt ridicule, & je ne crois pas, comme quelques perſonnes, ni avec le commun des Spectateurs, que, pourvu qu'on frappe fort, il n'importe pas qu'on frappe juſte. Mais dans les morceaux qui doivent être joués avec force, il vaut encore mieux paſſer un peu le but, que de ne pas l'atteindre. La première règle eſt de remuer l'Auditoire, & au Théâtre le jeu froid eſt toujours le plus défectueux. Ce qu'il vous convient d'obſerver, lorſque votre rôle demande que vous ſoyez véhément, c'eſt de ne pas abuſer tellement de votre voix, qu'elle ne puiſſe vous ſervir juſqu'à la fin de la Pièce. On ſe moque avec raiſon d'un Athlete, qui, précipitant indiſcrettement ſes pas dès le commencement de la carrière, ſe met hors d'état de la fournir [5].

Seroit-il avantageux que toutes les perſonnes de Théâtre fuſſent d'une figure diſtinguée ?

CERTAINS Spectateurs, moins touchés des plaiſirs de l'eſprit que de ceux des ſens, ſont attirés au Théâtre par les Actrices plutôt que par les Pièces. Senſibles uniquement à la figure, ils ſont toujours diſpoſés à prendre un viſage aimable pour du talent, & ils voudroient que la vieille Madame Pernelle même eût des appas. Leur annonce-t-on une Débutante, ils commencent par demander ſi elle eſt jolie, & ſouvent ils oublient de demander ſi elle eſt bonne Comédienne.

Quoique les femmes aſſûrent que la figure eſt ce qu'elles examinent le moins dans les hommes, cependant un Acteur qui n'eſt pas doué de certains agrémens, obtient difficilement leurs ſuffrages. Les critiques de pluſieurs d'entre elles roulent moins ſur les imperfections qui regardent l'Art, que ſur celles qui regardent l'extérieur du Comédien, & preſque toujours ſon plus ou moins de bonne mine eſt ce qu'elles ont le mieux remarqué.

Ainſi, du moins ſur le Théâtre Français, ſi l'on en croit une partie du Public, une figure noble & ſéduiſante eſt abſolument néceſſaire.

Les Juges éclairés ne tombent point dans cette erreur. Ils conviennent qu'il eſt des rôles, qui exigent que la perſonne de l'Acteur ait de quoi plaire. Ils ne nient point que même dans les autres rôles, on ait droit de vouloir qu'elle ne déplaiſe pas. Mais ils prétendent que notre délicateſſe ſur la régularité des traits & ſur l'élégance de la taille n'eſt un ſentiment raiſonnable, qu'autant que nous le renfermons dans les bornes qu'il doit avoir. On ne peut qu'approuver la répugnance des Spectateurs pour les figures choquantes; mais il eſt auſſi injuſte, que contraire à nos intérêts &

aux convenances du Théâtre, de ne vouloir admettre ſur la Scène que des figures d'un ordre ſupérieur.

Il eſt des défauts corporels, qui ne ſeront jamais tolérés dans un Comédien, quoiqu'ils aient pu ſe rencontrer, & que peut-être même ils ſe ſoient rencontrés effectivement dans les perſonnes dont ils empruntent les noms. Une jambe plus courte que l'autre, ou une taille difforme, n'auroient point empêché le grand Scipion d'être regardé comme le plus illuſtre des Romains. Cependant l'Acteur le plus habile, qui auroit l'une de ces imperfections, ſe feroit ſiffler en repréſentant ce Guerrier, & nous ne paſſerions point au Comédien, ce que nous aurions paſſé au Héros [6].

Cette contradiction apparente n'en eſt pas une. Trouvant le Sort injuſte, lorſqu'il donne pour demeure à une belle ame un corps défectueux, nous exigeons que le Théâtre répare à cet égard les fautes de la Nature, & qu'il en diſſimule les caprices; & la Tragédie nous plaiſant principalement par l'air de grandeur qu'elle prête au genre humain, nous ne voulons point que, dans les Tableaux qu'elle nous offre, rien faſſe diverſion à l'admiration qu'elle nous donne pour notre eſpèce. De même que nous cherchons dans la Tragédie des objets qui flattent notre orgueil, nous cherchons dans la Comédie des objets qui excitent notre gaité. Notre intention eſt traverſée, ſi, tandis que le rôle nous divertit, le Comédien nous attriſte, en nous rappellant par ſes diſgraces perſonnelles, les accidens auxquels nous ſommes ſujets.

Que la difformité n'eſpère donc pas de nous la même indulgence que le ſimple défaut d'agrémens. D'un autre côté, que le défaut d'agrémens n'éprouve pas de notre part les mêmes rebuts que la difformité. Soyons ſenſibles, mais ſoyons juſtes. Rendons hommage aux charmes, mais reſpectons les talens. Laiſſons-nous toucher par une Comédienne, ſi elle eſt jolie; mais quoiqu'elle n'ait pas cet avantage, applaudiſſons-

la, ſi elle eſt douée de ceux qui ne craignent point les outrages des ans ni des maladies.

Les agrémens étant plus l'apanage de leur ſexe que du nôtre, les femmes ſont encore plus obligées d'excuſer la privation de ce mérite dans un Acteur, que nous ne le ſommes de la pardonner à une Actrice. Elles doivent ſonger que trop de ſévérité ſur la figure nous priveroit quelquefois de ſujets, qui ont reçu de la Nature des préſens beaucoup plus eſtimables que ceux qu'elle leur a refuſés.

Ce n'eſt point entendre nos intérêts, que de demander à tous les Acteurs & à toutes les Actrices une figure d'un ordre ſupérieur. Ce n'eſt pas non plus entendre les convenances du Spectacle, & peut-être eſt-il à ſouhaiter, non-ſeulement que toutes les perfections extérieures ne ſoient pas également réparties entre les Comédiens, mais encore que certains Comédiens ne poſſèdent pas quelques-unes de ces perfections.

Des traits réguliers, un air noble, doivent ſans doute en général nous prévenir favorablement pour une perſonne de Théâtre; mais il eſt des rôles, dans leſquels elle paroîtra mieux placée, ſi la Nature ne lui a pas accordé ces avantages. Je n'ignore pas qu'on voit, ſans être bleſſé du défaut de vraiſemblance; qu'on voit même avec plaiſir une jeune Beauté ſe charger d'un perſonnage de Vieille, & un Acteur fait pour plaire, repréſenter un Payſan mauſſade & groſſier. Je n'ignore pas que nous allons à la Comédie, moins pour voir les objets eux-mêmes, que pour en voir l'imitation; quelques ſévères que nous ſoyons ſur la conformité que nous exigeons entre l'original & la copie, nous déſirons cependant, pour l'ordinaire, que les Comédiens n'aient pas les défauts dont ils entreprennent de nous offrir l'image; que ſouvent la copie nous charme, tandis que l'original nous ſeroit déſagréable, & qu'un homme, qui ſe

préſenteroit ivre ſur la Scène, ſeroit mal reçu, même en y jouant un rôle d'Ivrogne. Mais il faut diſtinguer pluſieurs ſortes de rôles Comiques.

Quelques-uns nous divertiſſent par la ſeule imitation de certains ridicules. Le plaiſir, que nous font quelques autres, naît du contraſte qui ſe trouve, ſoit entre les prétentions du perſonnage, & les titres ſur leſquels il les fonde; ſoit entre l'effet qu'il devroit produire ſur les autres perſonnages mis avec lui en action, & l'effet qu'il produit ſur eux.

Dans les rôles de la première eſpèce, plus l'Acteur a les perfections oppoſées aux défauts que la vérité de la repréſentation demande qu'il imite, plus nous lui ſavons gré de nous préſenter un portrait fidèle de ces défauts.

Dans les rôles de la ſeconde eſpèce, moins l'Acteur a les perfections dont ſe pique le perſonnage qu'il repréſente, ou celles qu'attribuent à ce perſonnage les autres perſonnages extravagants de la Pièce, plus il fait paroître ridicule la folle préſomption de l'un & le biſarre jugement des autres, & par conſéquent plus il jette de comique dans l'action.

Le rôle d'un homme que l'Auteur ſuppoſe aſpirer mal-à-propos au titre de beau, excitera moins de riſée, s'il eſt joué par un Comédien à qui ce titre peut convenir, que s'il l'eſt par un autre qui ait moins ſujet de ſe louer de la Nature. L'erreur d'une dupe, qui prend un valet pour un homme de qualité, nous réjouira moins, lorſque la bonne mine du valet pourra faire excuſer cette erreur, que lorſqu'il n'aura rien en lui, qui le juſtifie. *Si, par exemple, le Marquis du Joueur poſſéde effectivement toutes les qualités extérieures dont il ſe vante dans ſon monologue au quatrième Acte de cette Comédie; non-ſeulement il excitera bien moins la riſée, que s'il eſt tout le contraire de ce dont il fait parade; mais encore il riſquera de paroître d'autant plus inſipide qu'il pourra être ſoupçonné d'être*

de bonne-foi dans les louanges qu'il ſe donne : & ainſi des autres caractères de cette ſorte *.

Donc, bien loin qu'il ſoit convenable de n'avoir que des Comédiens dont la figure ſoit élégante & diſtinguée, il importe à notre plaiſir qu'ils ne ſoient pas tous formés ſur ce modèle.

Ils ne doivent pas cependant donner trop d'extenſion à cette maxime. Nous leur permettons de n'avoir pas certaines perfections, & non d'avoir les défauts oppoſés. Il faut même qu'ils ſoient exempts de pluſieurs défauts ſur leſquels nous ne ferions point le procès à des perſonnes qui ne ſe deſtineroient pas à ſe donner en Spectacle.

L'exercice de leur profeſſion ſuppoſe de l'eſprit, & demande des graces. Nous voulons que leur phyſionomie nous annonce qu'ils poſſédent le premier de ces avantages. Nous ne voulons point trouver en eux un extérieur incompatible avec le ſecond.

On deſire que tous les Acteurs aient une phyſionomie ſpirituelle [7]. On la deſire telle, même à ceux qui ſe propoſent uniquement de repréſenter des perſonnages de niais & de dupe. En fait de défauts, je l'ai déjà dit, c'eſt la copie & non l'original que nous cherchons au Théâtre, & nous ne tenons aucun compte au Comédien de nous paroître ce qu'il eſt effectivement. Il ne peut ſe faire auprès de nous un mérite de bien jouer le rôle d'un ſot ſur la Scène, qu'autant que nous jugeons qu'il ne le joue pas dans le monde. Nous louerons d'autant plus ſon Art, que, pour en faire uſage, il eſt moins aidé de la Nature.

Quiconque eſt doué d'une phyſionomie ſpirituelle, peut ſe vanter de poſſéder une des principales graces ; mais cette grace, ſur-tout chez un Acteur, doit être accompagnée de celles de l'action. Celles-ci ne ſe rencontreront pas en lui, s'il ne règne pas un juſte accord

* Note de l'Editeur.

entre toutes les parties dont ſon extérieur eſt compoſé. Des bras trop longs ou trop courts, des épaules trop hautes, ou quelques autres imperfections pareilles, nous rendrons néceſſairement un Comédien déſagréable, parce quelles rendront néceſſairement ſon action défectueuſe.

N'étant qu'à un certain degré, elles ne ſeroient par remarquables dans un autre homme. Etant ſeulement à ce même degré dans une perſonne de Théâtre, elles y ſeront inſuportables. Qu'un homme ſe contente de demeurer dans la foule, on ne s'aviſe pas de le chicanner ſur une bouche trop grande, ou ſur des jambes qui ne ſont pas abſolument bien conformées. Veut-il fixer les regards? ſa bouche, qui ne paroiſſoit que grande, paroit énorme. Ses jambes, qui paroiſſoient ſeulement n'être pas dignes d'éloges, paroiſſent mériter toute notre critique [8].

Non-ſeulement il ne doit point y avoir de diſproportion entre les parties qui compoſent l'extérieur du Comédien, mais encore il eſt néceſſaire que ſa taille ne ſoit pas trop hors de l'ordre commun. Celles qui ſont monſtrueuſes par l'excès de leur grandeur ou de leur petiteſſe, ne ſont pas les ſeules proſcrites au Théâtre. Il eſt bien difficile qu'une perſonne trop grande réuniſſe certaines graces. La petiteſſe de la taille ne les exclut point; mais un petit homme ſemble ne jouir pas des mêmes priviléges qu'un autre. A voir les ris qu'il excite, lorſqu'il montre de la colère ou de la fierté, on diroit que quelques paſſions ne lui ſont pas permiſes. Du moins eſt-il vrai qu'elles ne lui ſont pas convenable, & que l'emportement ou le deſſein d'inſpirer du reſpect ne s'accordent pas avec la foibleſſe & avec l'intérêt d'être modeſte. Les mouvemens d'un Acteur n'étant qu'empruntés, il ne devroit pas être dans le même cas qu'une perſonne, chez qui ces mouvemens ſont naturels: cependant il fait ſur nous la même impreſſion. Nous nous moquerions de lui, ſi nous le

voyions agité d'une paſſion violente. Quand ſur la Scène il nous peint cette paſſion, nous nous rappellons combien il ſeroit déraiſonnable en s'y livrant hors du Théâtre. Il paroitra donc déplacé dans la plupart des rôles Tragiques : il le ſera même dans pluſieurs rôles Comiques, & en général on ne le ſupportera que lorſque le défaut de ſa taille pourra ſervir à mieux faire ſentir le ridicule de ſon perſonnage.

On doit ordinairement, à un certain âge, renoncer à ſe donner en ſpectacle.

CE qui a été dit ſur la figure, on peut le dire ſur l'âge pour les perſonnes de Théâtre. La plupart des Spectateurs ſouhaiteroient de ne voir ſur la Scène que des figures propres à charmer les yeux. Ils ſouhaiteroient auſſi de n'y voir que des ſujets, qui fuſſent dans leur printems. Nous avons prouvé que la première de ces prétentions étoit déraiſonnable. La ſeconde ne l'eſt pas moins.

De même qu'un perſonnage, qui ſe pique mal-à-propos de beauté, nous divertit d'autant plus que cette perfection ſe trouve moins dans la perſonne qui le repréſente ; un perſonnage, qui aſpire mal-à-propos aux prérogatives de la jeuneſſe, doit faire d'autant plus d'effet qu'il eſt repréſenté par une perſonne qui ne pourroit elle-même vouloir paſſer pour jeune ſans ſe donner un ridicule. Quelques Acteurs Comiques gagnent donc en diverſes circonſtances, à n'être plus dans l'âge deſtiné pour l'amour & pour les plaiſirs.

Mais exhortons les Comédiens, & ſur-tout les Comédiennes, à ne pas abuſer de ce principe Quand ils ne peuvent plus que déplaire au Spectateur, qu'ils ne s'obſtinent point à ſe préſenter à ſes regards. Que même avant le tems où ils ſont condamnés à quitter leur profeſſion, ils aient le courage de renoncer aux rôles qui ne leur conviennent plus.

Les uns & les autres doivent toujours ſe ſouvenir qu'au Spectacle nous ſommes infailliblement bleſſés de tout ce qui nous donne occaſion, en nous rappellant les infirmités de la Nature humaine, de faire des retours fâcheux ſur nous-mêmes. Pour l'ordinaire, lorſqu'on eſt devenu un objet plus capable d'inſpirer la triſteſſe que d'exciter le plaiſir, le meilleur parti qu'on ait à prendre eſt celui de la retraite. Il paroitra preſque toujours extravagant que des perſonnes à qui l'uſage du monde interdit même la ſatisfaction de partager, du moins trop fréquemment, les amuſemens publics, s'arrogent le droit d'en être les héroïnes. Un talent unique, ou extrêmement ſupérieur, peut ſeul nous faire ſouffrir un Acteur ou une Actrice, dont les traits flétris nous annoncent le ſort qui nous attend.

Les hommes peuvent plus impunément que les femmes jouer la Comédie dans un âge avancé. C'eſt ſans doute parce que, ſoutenant mieux qu'elles les attaques de la vieilleſſe, ils nous la montrent ſous une image moins affligeante. Ce qu'on demande aux perſonnes qui ſont autoriſées par la ſupériorité de leurs talens à ne pas ſe preſſer de quitter le Théâtre, c'eſt que, lorſqu'elles ſeront maîtreſſes du choix de leurs rôles, elles ne choiſiſſent que ceux qui ne contraſtent pas trop avec leur âge. Le Sr. Baron, malgré tout ſon mérite, ne fit point approuver le penchant qu'il avoit ſur la fin de ſa vie à jouer des rôles de jeune Prince. On ne put point s'accoutumer à lui entendre donner ſur le Théâtre le nom de fils par des Actrices dont il auroit pu être le biſayeul [9]. *Voyez plus loin les Anecdotes à ce ſujet.*

La gaieté eſt néceſſaire à un Comédien dont l'emploi eſt de nous faire rire.

POUR peu que l'on conſultât quelques gens du bel air, on banniroit de la Comédie les Valets, les Soubrettes, les Payſans, & divers autres perſonnages deſtinés

deſtinés à nous réjouir par leurs plaiſanteries ou par leurs ridicules. Ces Spectateurs délicats exigent qu'on n'introduiſe jamais ſur la Scène que des perſonnes d'un certain ordre, & ſelon eux c'eſt manquer de reſpect au Public, que de prétendre l'occuper par des objets de moindre importance. Bien-tôt, pour qu'ils prêtent de l'attention à un Acteur, il faudra qu'il leur produiſe les titres de Nobleſſe de l'homme qu'il repréſente.

J'avoue qu'on peut faire de bonnes Comédies, ſans y employer des perſonnages ſubalternes; mais Molière, Regnard, Dancourt, & les autres Maitres du Théâtre, nous ont prouvé qu'on peut employer ces perſonnages, & faire des Pièces admirables. Quoique je rende autant de juſtice que perſonnes aux Poëtes qui, prenant une autre route, ſe ſont attachés principalement au genre qu'on nomme le haut Comique, je penſe que ce genre n'eſt pas le ſeul digne de nous plaire; que le véritable but de la Comédie eſt de nous faire rire: que, pourvu qu'elle réuſſiſſe par des moyens décens, nous ne devons pas la chicanner ſur le choix de ces moyens; que le Comique peut être fin, ſans que les perſonnages ſoient d'une condition fort relevée, & qu'il n'y a de bas Comique que celui qui décèle, dans l'Auteur, des mœurs baſſes & un eſprit rampant.

Que les Poëtes qui ſavent faire parler un homme du peuple convenablement à ſon état & à ſon caractère, & cependant prêter de l'agrément à ſes diſcours, ne craignent donc point de le faire paroître ſur la Scène. Mais qu'un Comédien ne ſe charge point de rôles de cette eſpèce, lorſqu'il eſt né d'un caractère ſérieux [10].

Si une perſonne de Théâtre ne peut avoir trop d'attention à ne donner ſur elle, que le moins de priſe qu'il eſt poſſible, aux événemens heureux ou malheureux qui lui arrivent, les Acteurs Comiques ſont encore plus aſſujettis que les autres à cette loi. Le deſir de

ſe faire applaudir eſt preſque la ſeule paſſion qui leur ſoit permiſe ; &, à cet article près, chacun d'eux ne doit connoître d'autre ſentiment habituel que celui de la joie. Sur-tout, il faut que le plus ou moins d'opulence n'influe point ſur leur humeur, & que leur gaieté ne dépende pas de la plus ou moins grande abondance de la recette.

Nous voulons que ſans ceſſe les ris marchent ſur leurs traces, & qu'ils ſe divertiſſent, en nous divertiſſant. Ce n'eſt qu'en ſe donnant la Comédie à ſoi-même, qu'on peut parvenir à la bien jouer. Quand on repréſente un perſonnage Comique, ſans y prendre du plaiſir, on n'a l'air que d'un mercénaire, qui exerce le métier de Comédien par l'impuiſſance de ſe procurer d'autres reſſources.

Au contraire, lorſqu'on partage le plaiſir avec les Spectateurs, on eſt preſque toujours certain de leur plaire. L'enjouement eſt le véritable Apollon des Acteurs Comiques. S'ils ſont joyeux, ils ont preſque néceſſairement du feu & du génie.

N'oublions pas cependant de les avertir que nous deſirons de lire pour l'ordinaire dans leur jeu ſeulement, & non ſur leur viſage, la gaieté que leur inſpirent leurs rôles. Les phyſionomies triſtes ne ſont ſouffertes qu'avec peine dans la Comédie. Mais un Comédien, qui ſe propoſe de nous réjouir, nous paroîtra ſouvent d'autant plus comique, qu'il affectera davantage de paroître ſérieux.

Il ne doit jamais perdre de vue, qu'il eſt obligé toujours de demeurer caché derrière ſon perſonnage ; que le perſonnage nous divertit, ſoit par les choſes qu'il fait ou qu'il dit de deſſein prémédité, ſoit par des actions & des diſcours involontaires ; que, dans la dernière ſuppoſition, le Comique manque ſon effet, ſi l'Acteur en riant, lui ôte l'air de naïveté qui en fait tout le prix ; que, dans le premier cas, les plaiſanteries perdent au Théâtre, comme dans la converſation,

leur ſel le plus piquant, ſi la perſonne dont elles parlent, ne diſſimule avec ſoin ſon intention de faire rire, & l'eſpérance qu'elle a d'y réuſſir.

Les perſonnes nées ſenſibles devroient avoir ſeules le privilége de jouer les rôles d'Amant.

DANS un nouvel Opéra, une Actrice repréſentoit une Princeſſe épriſe d'un feu violent pour un Infidèle, & elle ne mettoit point dans ſon rôle la tendreſſe qu'il exigeoit. Une de ſes Compagnes voulut lui faire jouer ce rôle avec ſuccès. Elle lui donna pluſieurs leçons: mais les leçons ne produiſirent point l'effet deſiré. Enfin un jour la maîtreſſe dit à l'écolière: *Ce que je vous demande eſt-il ſi difficile? Mettez-vous à la place de l'Amante trahie. Si vous étiez abandonnée d'un homme que vous aimeriez tendrement, que feriez-vous?* *Moi?* répondit l'Actrice à qui ce diſcours s'adreſſoit: *Je chercherois au plutôt un autre Amant. En ce cas*, repliqua la maîtreſſe, *nous perdons toutes deux nos peines. Je ne vous apprendrai jamais à jouer votre rôle comme il faut.*

La conſéquence qu'elle tiroit, étoit juſte. Son amie ne connoiſſoit dans l'amour que l'intérêt ou la vanité. Elle étoit incapable d'en exprimer les délicateſſes.

Les perſonnes qui aiment, ou qui ont du penchant à aimer, ſont donc plus propres que les autres à jouer les rôles tendres. Pour peu qu'on ſoit inſtruit de l'hiſtoire du Théâtre, on ſait que les Scènes d'amour n'ont jamais été rendues ſi vivement que lorſque l'Acteur & l'Actrice qui les exécutoient, étoient réellemens charmés l'un de l'autre. On ne ceſſera point de citer à ce ſujet, combien dans un certain temps un ſemblable haſard a fait réuſſir la *Pſyché* de Molière. Doit-on conclure de-là, dira-t-on, qu'il faille avoir de la diſpoſition à la tendreſſe, pour remplir les rôles qui demandent d'être joués tendrement? Tous

les jours un homme doux repréſente fort bien un perſonnage cruel. Un Acteur avec beaucoup d'éloignement & de mépris pour la fatuité de nos Petits-Maîtres, peut les copier parfaitement ; & il n'eſt pas néceſſaire d'être d'une humeur fâcheuſe & colérique pour contrefaire les emportemens du Grondeur. Par queſle raiſon n'en ſeroit-il pas de l'amour comme des autres paſſions ; & pourquoi, ſans être ſuſceptible de ſes foibleſſes, ne pourroit-on peindre fidèlement ſes tranſports ? Si vous tenez ce langage, vous n'avez point aimé : il y a même de l'apparence que vous n'avez jamais vu de véritables Amans. Avec plus d'expérience vous reconnoîtrez que l'expreſſion de la tendreſſe n'eſt point du reſſort de l'art. Quelque effort qu'il faſſe pour en attraper l'air naïf & touchant, il ſera toujours auſſi différent de la Nature, que les froides minauderies d'une Courtiſanne le ſont, des regards paſſionnées d'une Amante ſincère. On ne copie qu'imparfaitement les autres paſſions, lorſqu'on ne s'abandonne pas à leurs mouvemens ; mais on les copie du moins imparfaitement. De ſang-froid, on imite mal le ton de la colère ; mais du moins eſt-il poſſible d'emprunter quelqu'uns des autres ſignes extérieurs, par leſquels elle a coutume de ſe manifeſter ; & dans pluſieurs rôles, même lorſque vous ne trompez point les oreilles, vous trompez quelquefois les yeux. Dans les rôles tendres, vous ne trompez pas plus les yeux que les oreilles, ſi la Nature ne vous a pas doué d'une ame faite exprès pour aimer.

Sans ſe donner la peine de réfléchir beaucoup, on ſe convaincra de la vérité de ce principe. Peut-être même en viendra-t-on à ſe perſuader qu'un Acteur & une Actrice, qui jouent enſemble une Scène de deux perſonnes mutuellement enivrées de leur amour, ne peuvent la jouer avec une entière perfection, ſi du moins dans cet inſtant ils ne reſſentent pas

effectivement, l'un pour l'autre, tous les tranſports qui agiteroient cet Amant & cette Maîtreſſe.

En effet, ſi, pour rendre convenablement une Scène de cette nature, il n'eſt pas néceſſaire qu'ils éprouvent mutuellement une paſſion du moins momentanée, pourquoi une perſonne de Théâtre paroît-elle ſi différente d'elle-même, lorſqu'elle joue vis-à-vis de l'objet de ſa tendreſſe, ou lorſqu'elle n'a pas cet avantage? Pourquoi preſque tous les Comédiens, de leur propre aveu, rempliront-ils mal un rôle d'Amant, lorſqu'on les mettra en Scène avec une Actrice, qui n'eſt capable de leur rien inſpirer? Il ſe préſente une troiſième queſtion. Pourquoi une Scène tendre nous paroit-elle inſipide, lorſque le rôle de l'Amant eſt joué par une femme traveſtie? N'eſt-ce pas par la perſuaſion où nous ſommes, qu'elle ne reſſent point pour une perſonne de ſon ſexe les mouvemens, dont elle ſe propoſe de nous offrir l'image.

Ce ſeroit demander l'impoſſible, que d'exiger que toutes les perſonnes qui jouent enſemble des Scènes tendres, fuſſent pour ce moment épriſes l'une de l'autre. Mais nous avons intérêt que, ſi leur paſſion n'eſt pas réelle, elle ſoit apparente, & elles ne nous feront point ſur cet article la plus légère illuſion, lorſqu'elles n'auront pas au moins du penchant à l'amour. Il n'eſt pas plus facile à quelqu'un ſur qui la jeuneſſe, les graces & la beauté, n'ont aucun pouvoir, d'emprunter cette délicieuſe agitation, ces mouvemens vifs & voluptueux, produits par la préſence d'un objet qu'on aime & dont on eſt aimé, qu'il ne l'eſt à la triſte & ſombre nuit de ſe parer de l'éclat d'un jour pur & ſerein [11].

Puiſque la diſpoſition à la tendreſſe eſt une condition néceſſaire pour jouer les rôles d'Amant, il eſt évident qu'on ne doit pas ſe charger de ces rôles, ſi l'on n'eſt plus dans l'heureux âge d'aimer.

Dans cette ſituation, quel moyen pour un Acteur & une Actrice de ſe transformer, ſelon leurs deſirs & ſelon les beſoins de l'Auteur, en des Amans qui croient voir dans l'idole de leur amour ce que la Nature a produit de plus parfait?

Indépendamment de ce que des Comédiens dans leur arrière-ſaiſon n'ont plus, ni la même façon de voir, ni la même promptitude à s'enflammer, ils doivent craindre, lorſqu'ils ont à ſoutenir des perſonnages d'Amoureux, de porter dans la Repréſentation le même embarras, qu'ils éprouveroient, ſi la fiction devenoit pour eux une vérité. Ils parleront d'autant moins bien le langage de l'amour à une Maitreſſe ſuppoſée, qu'ils ſavent qu'ils le parleroient avec moins de ſuccès à une Maîtreſſe véritable. Ils ſentent qu'ils ne perſuaderoient pas celle-ci: ils ne peuvent prendre avec celle-là les tons, par leſquels, dans un autre âge, ils l'auroient perſuadée.

Ainſi donc un Comédien, quoiqu'ayant le jeu parfaitement vrai, ne nous plaira que médiocrement, s'il paroit trop âgé pour le perſonnage qu'il repréſente. Ce n'eſt pas aſſez qu'on ne nous montre point Iphigénie avec des rides, & Britannicus en cheveux gris. Nous voulons qu'on nous montre cette Princeſſe & ce Prince avec tous les charmes de la jeuneſſe.

Telle voix, qui peut ſuffire dans certains rôles, ne ſuffit pas dans les rôles deſtinés à nous intéreſſer.

POURVU que les Acteurs Comiques ne nous laiſſent rien perdre des diſcours que l'Auteur met dans leur bouche, nous leur paſſons volontiers la médiocrité de la voix. Je penſe même, qu'il leur importe de n'avoir pas une voix d'un ſi grand volume. Ce qu'une voix gagne du côté du volume, elle le perd du côté de la légèreté, & les Acteurs Comiques ont beſoin

principalement d'une voix légère & flexible. Les Acteurs Tragiques en ont beſoin d'une qui ſoit forte, majeſtueuſe & pathétique.

Nous attendons de la Tragédie de violentes ſecouſſes. Pour les produire, elle ſe ſert préférablement de ſes principaux Acteurs. Par cette raiſon, il faut que leur voix, propre en même tems à maîtriſer l'attention, à imprimer le reſpect, & à exciter de grands mouvemens, puiſſe donner à la véhémence des diſcours la mâle vigueur; à l'élévation des ſentimens, la noble fierté; & à la vivacité de la douleur, l'éloquente énergie, qui leur ſont néceſſaires pour nous frapper, pour nous ſaiſir, & pour nous pénétrer.

Les Acteurs qui, dans la Comédie, repréſentent des perſonnes de condition, n'ont pas beſoin d'une voix majeſtueuſe; mais on veut qu'ils l'aient noble.

Comme il eſt des phyſionomies de diſtinction, il eſt, ſi je puis m'exprimer ainſi, des voix de qualité; des voix au ſon deſquelles, ſans voir les perſonnes qui parlent, on juge que ce ne ſont pas des perſonnes du commun. Sans doute celles de plus haute naiſſance n'ont pas plus le privilége d'avoir une voix impoſante, que celui d'avoir une figure reſpectable. Mais quand l'Art ſe propoſe d'imiter, il eſt obligé de choiſir ſes modèles, & de ne nous préſenter dans chaque genre que les copies des originaux les plus dignes de nous plaire.

La voix d'un Comique doit être noble, s'il joue le rôle d'un homme de condition; elle doit être intéreſſante, s'il joue le rôle d'un Amant.

S'il ſuffit dans la Comédie, que la voix des Amans ſoit intéreſſante, il eſt néceſſaire que celle des Amantes ſoit enchantereſſe. Nous leur deſirons ces tons perſuaſifs, avec leſquels une Belle peut faire tout ce qu'elle veut du Spectateur, & obtenir tout ce qu'elle exige d'un Galant. Enfin les charmes de la voix peuvent tenir lieu de pluſieurs avantages.

Un organe ſéducteur n'eſt pas abſolument néceſſaire aux autres Actrices; mais il faut que du moins leur voix ne bleſſe pas l'oreille. Les femmes ne peuvent être privées d'une grace, que nous ne ſoyons privés d'un plaiſir. La douceur de la voix eſt un de leurs attributs les plus ordinaires, & nous croyons que la Nature fraude nos droits, lorſqu'elle fait ſortir d'une belle bouche des ſons peu gracieux [12].

On demande aux Amans, dans la Comédie, une figure aimable; & aux Héros, dans la Tragédie, une figure impoſante.

L'ELÉVATION des ſentimens d'une Princeſſe peut lui faire oublier le peu de régularité des traits d'un Héros, en faveur des grandes qualités qui le diſtinguent.

Dans la Comédie (ce qu'on ne croiroit pas) nous ſommes plus ſévères. Comme elle ne nous offre rien que de commun dans les ſentimens & dans les actions de ſes perſonnages, nous n'imaginons pas que ſes Héros ſoient d'un mérite aſſez tranſcendant, pour triompher du cœur ſans charmer les yeux, ni ſes Héroïnes aſſez délicates, pour ne point conſulter du tout leurs yeux dans le don qu'elles font de leur cœur. Ainſi, à moins que l'Auteur ne nous peigne une paſſion ridicule, nous deſirons non-ſeulement que la figure de l'Amant ne démente point, mais encore qu'elle juſtifie la tendreſſe de la perſonne dont il eſt aimé. Il ne ſuffit pas que l'Actrice nous peigne avec des douleurs vraies ſon amour prétendu; il faut que nous jugions cet amour vraiſemblable, & que nous puiſſions en même-tems louer l'excellence du jeu de la Comédienne, & ne point blâmer le mauvais goût de l'Amante.

On a beau dire que c'eſt à la ſituation de tel perſonnage, & non à la perſonne de tel Acteur,

que nous prenons intérêt ; qu'ainſi il n'a point affaire à nos yeux, mais à notre cœur & à notre eſprit ; que ſouvent des Belles ſoupirent pour des hommes très-peu aimables, & que ces biſarreries ne doivent pas nous étonner au Théâtre, puiſque le monde nous en fournit tous les jours de pareilles. Peut-être, en y réfléchiſſant, ſe rendroit-on à ces vérités ; mais on ne veut point qu'à la Comédie le plaiſir dépende de la réflexion.

Si, lorſque le rôle ſuppoſe dans le Comédien les charmes de la figure, il importe que le Comédien puiſſe plaire aux Spectateurs qui n'ont que des yeux, de même qu'à ceux qui ont des oreilles & du diſcernement ; cette condition eſt encore plus eſſentielle pour les Actrices qui jouent des rôles d'Amantes aimées & dignes de l'être. Ce n'eſt pas préciſément de la beauté qu'elles ont beſoin, c'eſt de quelque choſe qui vaut mieux que la beauté, & qui agit plus généralement & plus puiſſamment ſur les cœurs ; de ce je ne ſais quoi, avec lequel une femme paroît charmante, & ſans lequel elle eſt belle inutilement ; de cet attrait vainqueur, auſſi certain de triompher toujours, que de n'être jamais bien défini.

En même tems que nous ne paſſons point dans la Comédie le défaut d'agrémens, aux perſonnes qui ſont ſuppoſées être avec juſtice traitées favorablement par l'Amour ; nous exigeons dans un Comédien, à qui l'Auteur prête un nom & des ſentimens au-deſſus du vulgaire, un dehors qui ne dégrade point ſon perſonnage.

Quoique la Nature ne proportionne pas toujours ſes dons à l'éclat de la naiſſance, & que ſouvent une phyſionomie fort peu reſpectable accompagne des titres fort reſpectés, nous ne voyons qu'avec répugnance un Acteur d'une figure commune entreprendre de repréſenter une perſonne de condition.

Nous répugnerons encore bien plus à le voir entreprendre dans la Tragédie de paſſer pour quelque grand Monarque, & s'il fait cette tentative, il nous paroitra moins jouer ſon rôle que le parodier. On n'a pas encore oublié l'aventure d'un Débutant (*le Sr. Dumirail.*) Il avoit des entrailles, de l'eſprit & du feu ; mais ſon extérieur n'étoit rien moins qu'héroïque. Un jour, il repréſenta Mithridate, & il le repréſenta d'une maniere à ſatisfaire tous ſes Auditeurs, s'il n'avoit eu pour Auditeurs que des aveugles. Dans la Scène ou Monime dit à ce Prince : *Seigneur, vous changez de viſage !* un plaiſant cria à l'Actrice : *laiſſez-le faire.* On perdit de vue ſur le champ les talens de l'Acteur, pour ne penſer qu'au peu de convenance qui ſe trouvoit entre ſon rôle & ſa perſonne.

Des Soubrettes & des Valets.

POUR divers rôles de Suivantes, il n'importe pas, & peut-être même il eſt à propos, que l'Actrice ne ſoit plus de la premiere jeuneſſe. Pour d'autres, il eſt de la bienſéance qu'elle ſoit jeune, ou que du moins elle le paroiſſe. Cela eſt convenable, lorſque les diſcours peu reſpectueux, tenus par la Soubrette à des perſonnes auxquelles elle doit des égards ; ou les conſeils peu ſage qu'elle donne à de jeunes Beautés, ne peuvent avoir pour excuſe qu'un grand fond d'étourderie. Cela l'eſt ſur-tout, lorſque, pour favoriſer deux Amans, elle ſe permet certaines démarches condamnables au Tribunal d'une morale rigoureuſe. Moins la Soubrette aura l'air jeune, plus l'indécence ſera frappante, ainſi que dans George-Dandin, les Folies Amoureuſes, le Tartuffe & autres ſemblables.

Si une Soubrette n'eſt pas toujours obligée d'avoir l'air jeune ; elle l'eſt toujours d'avoir dans la langue

une extrême volubilité. Si elle eſt privée de cet avantage, elle fera, ſur-tout dans les Comédies de Regnard, perdre à pluſieurs rôles la plus grande partie de leurs graces [13].

L'air malin ne lui eſt pas moins néceſſaire que la volubilité de la langue. Quand on remarque dans une Suivante une phyſionomie ſimple & ingénue, on s'imagine voir Louiſon ou Javote, & non Finette & Nérine.

Autant l'air malin eſt-il néceſſaire aux Suivantes, autant la ſoupleſſe & l'agilité le ſont-elles aux Valets. J'ai obſervé que, dans une Pièce bien faite, tous les perſonnages étoient toujours en mouvement, & pour lors je n'employois cette expreſſion que dans le ſens figuré. Par rapport aux Valets, elle doit être priſe au propre. Il eſt eſſentiel que ſans ceſſe ils amuſent nos yeux auſſi-bien que nos eſprits. De ce principe, il s'enſuit qu'une taille épaiſſe ne leur ſied pas mieux, que le bégaiement à une Soubrette babillarde.

Il réſulte de tout ceci que peu de perſonnes ſont en état de paroître ſur la Scène, & qu'il en eſt encore un moindre nombre, à qui il convienne d'y remplir les principaux emplois. C'eſt à quoi la plupart des Sujets, qui ſe deſtinent à jouer la Tragédie ou la Comédie, ne ſont preſque aucune réflexion. Souvent ils ne devroient pas plus ſonger à contribuer à nos amuſemens, que des aſthmatiques à remporter le prix de la courſe, & cependant ils ſe préſentent hardiment dans la carrière.

Non-ſeulement pluſieurs y entrent, ſans avoir aucune des diſpoſitions néceſſaires pour y être admis; mais ſouvent le moindre ſoin de ceux qui ſont doués de ces diſpoſitions, eſt de les mettre à profit pour s'y diſtinguer. Souvent, s'ils ſont applaudis dans deux ou trois rôles, & s'ils ne ſont

pas ſifflés dans les autres, ils penſent avoir tout fait pour notre ſatisfaction & pour leur gloire.

Nous ne pouvons nous flatter d'obliger les Comédiens qui ne ſont pas nés pour leur profeſſion, d'y renoncer: nous ne pouvons même nous flatter d'empêcher qu'elle ne ſoit embraſſée dans la ſuite par beaucoup d'autres, qui ne ſeront pas plus dignes de nous plaire [14]. Ne nous flattons pas non plus d'inſpirer une noble émulation à ceux qui ne ſont touchés que d'un vil intérêt; qui, n'ayant pas plus d'amour pour leur Art que de reſpect pour le Spectateur, viennent ſur la Scène ſe débarraſſer de leur rôle, comme d'un fardeau dont ils ſont impatiens de ſe délivrer.

En cherchant à prouver la néceſſité, dont il eſt aux Acteurs, ſoit Tragiques, ſoit Comiques, d'avoir reçu pluſieurs préſens de la Nature, je n'ai point écrit pour les perſonnes qui, perſuadées auſſi-bien que moi, qu'elle ne les a pas formées pour le Théâtre, s'obſtinent cependant à ſe donner en ſpectacle. Je me ſuis propoſé ſeulement de diſſiper l'erreur de celles qui croient qu'il ſuffit, pour être Comédien, d'avoir de la mémoire, & de pouvoir parler, marcher & geſticuler [15].

En m'efforçant de montrer combien les Comédiens doivent étudier pour arriver à la perfection de leur Art, je ne ſonge point à vaincre la pareſſe de ceux qui ſont ennemis de l'application & du travail. J'ai pour objet de déſſiller les yeux aux Débutans, qui s'imaginent qu'on peut, en ſe donnant une médiocre peine, jouer la Comédie, & même la Tragédie. Je veux en même-tems eſſayer d'indiquer à ceux qui deſirent & qui peuvent eſpérer de jouer l'une ou l'autre avec ſuccès, les talens dont ils ont beſoin pour mériter nos ſuffrages.

En quoi conſiſte la vérité de la Repréſentation.

LES fictions Dramatiques nous plaiſent d'autant plus, qu'elles ſont plus ſemblables à des avantures réelles : la perfection, que nous deſirons le plus dans la Repréſentation, eſt ce qu'au Théâtre on nomme *Vérité.*

On entend par ce mot le concours des apparences, qui peuvent ſervir à tromper les Spectateurs. Elles ſe diviſent en deux claſſes. Le jeu des Acteurs produit les unes ; les autres ſont étrangères à ce jeu, & elles ſont l'effet de certaines modifications qui ſe trouvent dans le Comédien ; ou nous les devons au traveſtiſſement qu'il emprunte, & à la décoration de l'endroit où il joue.

Les apparences du premier genre, c'eſt-à-dire, celles qui naiſſent du jeu Théâtral, ſont les plus importantes à l'illuſion, & ce ſont auſſi celles dont l'examen appartient le plus intimement à mon ſujet. Elles conſiſtent dans l'obſervation parfaite des convenances. Le jeu d'une perſonne de Théâtre n'eſt vrai qu'autant qu'on y apperçoit tout ce qui convient à l'âge, à la condition, au caractère & à la ſituation du perſonnage [16]. Vous chargez-vous du rôle de Licandre dans le Glorieux : nous ne vous prendrons point pour ce vieillard, ſi nous ne voyons pas en vous l'air grave d'un homme mûri par les années. Licandre eſt homme de condition : vous ne lui reſſemblerez point, ſi vous ne joignez à la gravité les manières nobles. Il hait l'orgueil & le faſte : ſon perſonnage n'eſt point rendu, ſi vous ne conſervez une aimable ſimplicité, même dans les occaſions où il ne peut ſe diſpenſer de faire valoir ſes prérogatives. Enfin il eſt juſtement attriſté des malheurs de ſa fille & des défauts de ſon fils : l'image que vous nous préſentez de lui eſt fauſſe, ſi

vous ne nous peignez fidèlement le chagrin dont eſt affecté ce père malheureux.

Un Acteur qui ſe propoſe de repréſenter les effets d'une paſſion, ne doit donc pas, s'il veut jouer avec vérité, ſe contenter d'emprunter les mouvemens que cette paſſion excite également chez tous les hommes. Il faut qu'elle prenne chez lui la forme particulière, qui la diſtingue dans le ſujet dont il entreprend d'être la copie. La colère d'Achille n'eſt pas la même que celle de Chremès, & la douleur d'Ariane eſt différente de celle d'une bourgeoiſe qui pleure l'infidélité de ſon Amant.

L'expreſſion doit, ainſi que les autres mouvemens, varier ſelon le perſonnage. Chez un jeune homme, l'amour éclate en tranſports impétueux. Chez un vieillard, il a coutume de ne ſe manifeſter qu'avec plus de circonſpection & de ménagemens. Une perſonne d'un rang ſupérieur met dans ſes regrets, dans ſes plaintes, dans ſes menaces, plus de décence & moins d'emportement, qu'un homme ſans naiſſance & ſans éducation. L'affliction cauſée par la perte d'un tréſor ſe peint ſur le viſage d'un Avare avec des couleurs tout autrement vives que ſur celui d'un Prodigue, & le Glorieux ne rougit pas de la même façon que l'homme modeſte [17].

La vérité de l'expreſſion dépend de la vérité de l'Action, & de la vérité de la Récitation.

De la vérité de l'Action.

AVOIR l'action vraie, c'eſt la rendre exactement conforme à ce que feroit, ou devroit faire le perſonnage, dans chacune des circonſtances où l'Auteur le fait paſſer ſucceſſivement.

Chaque Scène produit quelque changement dans la poſition de l'Acteur, & de chaque changement de poſition réſultent diverſes convenances particulières.

Certaines ſuppoſitions dictent d'elles-mêmes l'action qui leur eſt propre.

Il eſt d'autres ſuppoſitions qui n'indiquent pas ſi clairement au Comédien la conduite qu'il doit tenir. Il en eſt même quelques-unes dans leſquelles il peut aiſément prendre le change.

Agamemnon, interrogé par Iphigénie, s'il lui permettra d'aſſiſter au ſacrifice qu'il prépare, répond à cette Princeſſe : *Vous y ſerez, ma fille.* Pluſieurs Acteurs croiront ajouter du pathétique à cette ſituation, en fixant tendrement leurs regards ſur Iphigénie, & cette action ſera contraire à la vraiſemblance, parce qu'Agamemnon auroit ſans doute, en adreſſant ce diſcours à ſa fille, détourné les yeux, afin qu'elle n'y lût point la mortelle douleur, dont il avoit le cœur déchiré.

La difficulté d'obſerver toutes les nuances qui conſtituent la vérité de l'action, ſe fait particulièrement ſentir dans les ſituations implexes. J'appelle de ce nom celles où le perſonnage eſt obligé de ſatisfaire à des intérêts oppoſés. L'Iſabelle de l'Ecole des Maris eſt dans ce cas, lorſqu'entre Sganarelle & Valère, feignant d'embraſſer le premier, & donnant la main au ſecond, elle adreſſe à l'un des diſcours qu'elle ne deſtine que pour l'autre. Une Comédienne, qui joue ce rôle, a beſoin d'une grande préciſion, pour que les Spectateurs n'aient pas à lui reprocher, d'être trop peu circonſpecte avec ſon Jaloux, ou trop peu tendre avec ſon Amant.

Certains rôles exigent des nuances encore plus délicates. Ce ſont ceux dans leſquels, tandis que le perſonnage eſt occupé de deux intérêts différens, l'Acteur doit remplir vis-à-vis des Spectateurs un objet contraire à celui qu'il doit remplir vis-à-vis des perſonnes miſes avec lui en action [18].

Lorſqu'on fait attention à la difficulté de rendre divers rôles des Comédies de Molière, on ne doit pas

être ſurpris que ces Pièces ſi dignes d'admiration attirent ſi rarement des Spectateurs. Elles ceſſeroient bientôt d'être repréſentées dans la ſolitude, ſi elles étoient données moins ſouvent ſur la Scène, & ſi toutes les perſonnes qui y prennent des rôles, les jouoient avec toute la perfection qu'ils demandent. On dit que le Public veut des nouveautés. C'en ſeroit-là une des plus extraordinaires.

Les Comédiens peuvent ſe rappeller que *l'Ecole des Femmes*, repréſentée par Baron & par l'élite des Acteurs & des Actrices, qui ont joué la Comédie avec lui lorſqu'il eſt remonté ſur le Théâtre, leur a valu de ſuite pluſieurs chambrées complettes.

La vérité de la récitation, du jeu, des traits, de l'expreſſion, de l'attitude, du maintien & du geſte, forment la vérité de l'action.

Pour que le jeu de vos traits paroiſſe vrai à tous les Spectateurs, il ne ſuffit pas que la paſſion, dont vous voulez nous offrir l'image, puiſſe ſe peindre dans vos yeux; il faut qu'elle puiſſe s'y peindre avec vivacité. Sur la ſcène, une phyſionomie qui n'exprime que foiblement, eſt miſe preſque au même rang que celle qui n'exprime point. Même, tel degré d'expreſſion capable de nous toucher ailleurs, ne l'eſt pas de nous frapper dans la Repréſentation. Les tableaux, préſentés par le Théâtre, ne ſont vûs que d'une certaine diſtance par la plus grande partie des perſonnes qui ſont au Spectacle. Ils ont beſoin de traits marqués & d'une force de touche, dont peuvent ſe paſſer ceux qui ſont deſtinés à être regardés de près.

Mais s'il faut que les paſſions ſe peignent avec vivacité ſur le viſage du Comédien; il ne faut pas qu'elles le défigurent. Il n'eſt pas donné à toute perſonne de Théâtre, d'avoir une de ces phyſionomies privilégiées que les paſſions, même chagrines, embelliſſent, & qui charment toujours, ſous quelque forme qu'elles ſe déguiſent; mais du moins ſommes-nous fondés à prétendre

prétendre qu'on ne nous préſente pas la colère avec des convulſions, & qu'on ne nous rende pas l'affliction hideuſe, au-lieu de la rendre intéreſſante.

Ordinairement on ne tombe dans ces défauts, que parce qu'on n'eſt pas véritablement irrité ou attendri, ſelon que l'exige la ſituation du perſonnage. Éprouvez-vous fortement l'une de ces impreſſions: elle ſe peindra ſans effort dans vos yeux. Etes-vous obligé de donner la torture à votre ame, pour la tirer de ſa léthargie: l'état forcé de votre intérieur ſe remarquera dans le jeu de vos traits, & vous reſſemblerez plutôt à un malade travaillé de quelque accès étrange, qu'à un homme agité d'une paſſion ordinaire.

Quelquefois auſſi la phyſionomie d'un Acteur peut n'être propre que pour exprimer certaines affections de l'ame. Il eſt des viſages triſtes, qui ſemblent n'être deſtinés qu'à verſer des larmes, & à en faire répandre. Il eſt des viſages faits pour repréſenter la joie, & pour l'inſpirer. Sur les premiers la gaieté ne rira jamais que d'une façon contrainte. La triſteſſe ſur les ſeconds ſera toujours déplacée, & on l'y prendra pour une Etrangère qui veut s'établir dans un pays dont tous les habitans ſont ſes ennemis [19].

La vérité de l'attitude, du maintien & du geſte, n'importe pas moins à la vérité de l'action que la vérité du jeu des traits. Les geſtes ont une ſignification déterminée, où ils ne ſervent qu'à ajouter de l'ame à l'action.

Avec ceux de la première eſpèce, nous pouvons faire connoître les mouvemens qui nous agitent, & produire chez les Spectateurs les ſentimens que nous avons deſſein de leur inſpirer. Au défaut de la parole, par le ſecours de ces ſignes, nous peignons nos deſirs, nos craintes, notre ſatisfaction, notre dépit: nous ſupplions, & nous obtenons nos demandes; nous nous plaignons, & nous forçons les autres de prendre part à nos infortunes; nous

menaçons, & nous excitons la terreur. Ces ſignes ne ſont point arbitraires. Ils ſont inſtitués par la Nature elle-même, & communs à tous les hommes. C'eſt une langue que nous parlons tous, ſans avoir beſoin de l'apprendre, & par laquelle nous nous faiſons entendre de toutes les Nations. L'Art chercheroit en vain à la rendre plus intelligible & plus énergique. Il ne peut tout au plus que la polir & l'orner. Il enſeigne ſeulement aux Comédiens à ne s'en ſervir que de la manière convenable aux rôles qu'ils jouent.

Il les inſtruira, par exemple, que le Comique noble demande beaucoup moins de geſtes paſſionnés que le Comique du genre oppoſé. On devine d'où vient cette différence. La Nature, livrée à elle même, a des mouvemens moins meſurés que lorſqu'elle eſt retenue par le frein de l'éducation. Les gens du grand monde ont les mêmes paſſions que le peuple; mais chez eux les paſſions ſont hypocrites, & elles affectent un air moderé & raiſonnable. Un Seigneur a pour l'ordinaire un dépit tranquille. Lucas dans ſa colère s'agite, renverſe table & ſiége, bat ſa femme & ſes enfans.

L'uſage fréquent des geſtes paſſionnés n'étant point admis dans le Comique noble, devroit l'être encore moins dans le Tragique. Autant un Seigneur eſt au-deſſus d'un homme du peuple, autant un Héros eſt-il au-deſſus d'un homme qui n'eſt que Seigneur. Si celui-ci eſt tenu de garder un certain reſpect pour ſon rang, c'eſt un devoir bien plus indiſpenſable pour l'autre de ſoutenir, par un extérieur grave, la haute idée qu'on a de ſon caractère.

Cependant la Tragédie, dans diverſes Scènes, particulièrement dans celles de tendreſſe, & dans quelques-unes de grands mouvemens, tolère, exige même la multiplicité, non-ſeulement des geſtes deſtinés à peindre les affections de l'ame, mais encore de ceux qui n'ayant aucune ſignification, ne

ſervent qu'à rendre l'action plus animée. Il n'eſt point douteux que la Tragédie, dans quelques Scènes de grands mouvemens, n'exige beaucoup de geſtes. Peut-être, dans pluſieurs Scènes de tendreſſe, en exige-t-elle moins que les Acteurs Tragiques n'ont coutume d'en employer.

On veut que les geſtes, même lorſqu'ils n'expriment rien, aient un air d'expreſſion, & ſur-tout qu'ils ne ſentent point l'étude. Dans les rôles faits pour intéreſſer, ils doivent toujours être nobles. Non-ſeulement dans ces rôles, mais dans quelque rôle que ce ſoit, il importe qu'ils ſoient variés. Autrement ils paroîtront des tics de l'Acteur, plutôt que des effets des impreſſions produites chez le perſonnage par ſes différentes poſitions [20].

Quelle doit être la manière de réciter dans la Comédie.

A L'EXCEPTION d'un très-petit nombre d'endroits, dans leſquels, pour égayer les Spectateurs, on peut employer une déclamation ridicule, rien dans la Comédie ne doit être déclamé. C'eſt en général une loi indiſpenſable pour les Acteurs Comiques, de réciter de la même manière, dont ils parleroient hors du Théâtre, s'ils étoient dans la même ſituation où ſe trouve leur perſonnage.

Dans les Comédies écrites en Proſe, ils n'ont pas de peine à ſe conformer à cette règle. Cela leur eſt plus difficile dans les Comédies écrites en Vers. Ils devroient par cette raiſon deſirer de n'avoir jamais que de la Proſe à débiter. Cependant, quoique ſouvent dans des Troupes entières de Comédiens, il ne ſe trouve pas une ſeule perſonne qui ſache dire des Vers, les Acteurs préfèrent les Pièces verſifiées, parce qu'ils les apprennent & les retiennent plus facilement. La plupart des Spectateurs donnent auſſi la préférence à ces Pièces. Il

n'eſt pas de mon ſujet d'examiner ſi le langage de la Poëſie convient à la Comédie, & dans quel cas elle peut ſe le permettre. Je remarquerai ſeulement qu'elle s'en ſerviroit beaucoup moins fréquemment, ſi elle n'étoit pas obligée d'avoir plus continuement de l'eſprit en Proſe qu'en Vers; que la meſure & la rime diminuent néceſſairement l'air de vérité du dialogue, & que les Acteurs Comiques ne peuvent par conſéquent trop s'attacher à rompre l'une, & à faire diſparoître l'autre [21].

La Tragédie demande-t-elle d'être déclamée ?

PEUT-ÊTRE de toutes les queſtions ſur l'Art du Comédien n'en eſt-il aucune ſur laquelle on ſoit moins d'accord. Les opinions ne ſont partagées, que parce qu'on ſe forme différentes idées de la *Déclamation*, & parce que pluſieurs perſonnes la prennent pour cette récitation ampoulée, pour ce chant auſſi déraiſonnable que monotone, qui, n'étant point dicté par la Nature, étourdit ſeulement les oreilles, & ne parle jamais ni au cœur, ni à l'eſprit.

Une telle déclamation doit être bannie de la Tragédie : mais en avançant que les Vers Tragiques ne peuvent être récités trop naturellement, les Connoiſſeurs n'ont garde de proſcrire la majeſté du débit, lorſqu'il eſt à propos de l'employer. Il faut éviter avec ſoin la récitation trop faſtueuſe, toutes les fois qu'il ne s'agit que d'exprimer des ſentimens : il faut l'éviter auſſi dans les récits ſimples & dans les diſcours de pur raiſonnement. En pluſieurs autres occaſions, le débit pompeux eſt admis, & même néceſſaire. Par les mêmes raiſons pour leſquelles des perſonnes, qui dans la Comédie déſapprouvent les Vers, ne les trouvent point déplacés dans la Tragédie ; nous voulons en général dans la ſeconde une prononciation plus impoſante que dans la pre-

mière. Lorſqu'on nous lit un Ouvrage, nous ne ſommes pas contens ſi le Lecteur ne règle pas ſon ton ſur la Nature de ce qu'il lit, & nous paſſons même dans la converſation le ton oratoire, dès que l'importance & la gravité du ſujet ne ſont pas au-deſſous de ce ton. La majeſté de pluſieurs morceaux des Pièces Tragiques exige donc que les Acteurs les débitent majeſtueuſement. D'ailleurs la pompe du débit nous bleſſe d'autant moins, que la ſupériorité du perſonnage eſt plus marquée. Regardant les anciens Héros avec reſpect, & preſque comme des hommes d'une autre eſpèce que nous, nous ne ſommes point ſurpris qu'ils prennent de tems en tems un ton ſupérieur au ton ordinaire.

Le débit pompeux eſt ſur-tout convenable pour certains endroits des Tragédies, dont les évènemens ſont empruntés des tems fabuleux. Sans doute, dans ces pièces, il ne faut pas plus que dans les autres outrer la Nature, mais il faut nous la montrer avec toute ſa magnificence. Une puiſſante Magicienne, telle que Médée, eſt ſuppoſée avoir quelque choſe au-deſſus de l'humain. Quand elle ne veut que rappeller un époux volage, elle peut & doit parler comme les autres femmes. Quand elle évoque la triple Hécate, quand avec ſes Dragons aîlés elle traverſe les airs, elle doit tonner.

De quelques-uns des obſtacles qui nuiſent à la vérité de la Récitation.

UN des principaux eſt l'habitude qu'ont pluſieurs perſonnes de Théâtre de forcer leur voix. Dès qu'on ne parle pas de ſon ton naturel, on ne peut que difficilement jouer avec vérité.

La monotonie eſt un autre obſtacle qui empêche la récitation d'être vraie.

Nous pouvons auſſi compter au nombre des cauſes

de la fauſſe récitation de certains Acteurs, leur goût dominant pour une manière particulière de jouer. Souvent ceux qui ont l'art de toucher, veulent porter par-tout cet art, & parce qu'ils ont de la grace à répandre des larmes, ils ſont toujours dans le ton pleureur. En vain la tendreſſe a-t-elle pluſieurs caractères. Ces Acteurs n'ont jamais que la même façon de l'exprimer. Ne montrant que de la molleſſe & de l'afféterie, où il faudroit montrer de la force & de la dignité, ils pouſſent des ſoupirs, lorſqu'on leur demande de mâles tranſports, & ils ſe plaignent en Bergers, lorſqu'il ſeroit queſtion de ſe plaindre en Rois. « Le don des larmes ne ſuppoſe » pas toujours le diſcernement qui doit les diriger: » il faut ſentir, en répandant des larmes, juſqu'où » l'on en doit verſer. Et il y a bien plus de grace & » de nobleſſe à en répandre peu, que d'en verſer un » torrent qui n'exprimeroit que foibleſſe ou lâcheté. » *En général on fait trop pleurer nos Héros de* » *Théâtre.* De même qu'un ſeul mot, placé à propos » dans le diſcours, produira quelquefois plus d'ef- » fet qu'une affluence de paroles; ainſi quelques » pleurs ou un ſoupir peindront mieux la douleur » que des larmes éternelles qui dégénèrent en baſſeſſe » & n'inſpirent que du mépris * ».

D'autres, plus ſenſibles que judicieux, ne ſavent point modérer à propos les mouvemens qu'excite en eux la principale ſituation de leur perſonnage. Ils emploient dans toutes les Scènes la même véhémence; &, pour donner plus d'énergie à leur jeu, ils y mettent moins de vérité. Quelque violent que ſoit l'amour d'Enée pour Didon, ce Héros ne doit point vis-à-vis de ſon Confident, même en lui parlant de ſes feux, faire éclater la même vivacité que vis-à-vis de la Reine de Carthage. *De même Néron*,

* Extrait des Acteurs Anglois.

au commencement du ſecond Acte de Britannicus, en parlant à Narciſſe de ſa paſſion pour Junie, n'y doit pas mettre la même chaleur, que s'il parloit à la Princeſſe; comme on le fait ſouvent mal-à-propos *.

Pénélope eſt ſans doute plongée dans une profonde triſteſſe juſqu'au retour d'Ulyſſe : mais une Actrice ſpirituelle s'appercevra que la Tragédie de l'Abbé Geneſt diffère des autres Tragédies. Plus cette Pièce approche de ſa fin, plus les alarmes de l'Héroïne diminuent. Dans le premier Acte, Pénélope a tout à la fois à pleurer l'abſence d'un fils & celle d'un époux. Le premier lui eſt rendu au ſecond Acte. Peu après avoir recouvré Télemaque, elle apprend qu'Ulyſſe reſpire encore. Lorſqu'elle ne craint plus que l'infidélité de ſon époux, ſa douleur ne doit point parler du même ton, que lorſqu'elle appréhendoit pour les jours de ce Prince [22].

Il n'eſt pas ordinaire que les perſonnes qui poſſédent leur Art, tombent dans les fautes dont nous venons de parler, mais quelquefois, au-lieu d'emprunter les ſentimens de leur perſonnage, elles lui prêtent leur propre manière de ſentir. Juſqu'à préſent peu d'Actrices ont fait parler Chimène du vrai ton qui lui convient. En repréſentant ce perſonnage, les unes donnent trop d'avantage à l'amour ſur la Nature : les autres en donnent trop à la Nature ſur l'amour. Dans leur bouche, la Maîtreſſe du Cid n'eſt qu'Amante, ou elle ne l'eſt pas aſſez. Selon que, dans une ſituation pareille à la ſienne, elles ſe laiſſeroient plus entraîner par leur paſſion pour leur Amant, ou par le tendre reſpect pour le ſouvenir d'un père que cet Amant auroit privé de la vie; elles font de leur Héroïne, ou une fille ſans naturel, ou une froide Amante chez qui la réflexion règle tous les mouvemens du cœur. Ce n'eſt plus

* Note de l'Editeur.

cette Chimène également vertueuſe & paſſionnée ; déſolée par la mort d'un père, & tyranniſée par ſon amour pour Rodrigue ; aſſez courageuſe pour demander la mort de ce jeune Guerrier, mais trop tendre pour ne pas craindre de l'obtenir.

Si le jeu des perſonnes qui poſſédent leur Art, n'eſt pas toujours vrai, combien de contre-ſens ne remarquera-t-on point dans le jeu de celles qui ne ſont point exercées, ſur-tout de celles qui ſont privées de la culture que donnent la fréquentation & l'étude du grand monde ? Dans la ſeconde Scène de la Tragédie de Britannicus, des Comédiens débiteront convenablement le premier diſcours que Burrhus tient en abordant Agrippine. Ils copieront ſans peine le ton reſpectueux avec lequel il répond à cette Princeſſe :

Céſar pour quelque tems s'eſt ſouſtrait à nos yeux :
Déjà par une porte au public moins connue,
L'un & l'autre Conſul vous avoient prévenue,
Madame : mais ſouffrez que je retourne exprès.....

Ignorant l'art de faire changer un diſcours de nature par la manière de le prononcer, ils échoueront dans les Vers ſuivans :

Je ne m'étois chargé, dans cette occaſion,
Que d'excuſer Céſar d'une ſeule action :
Mais puiſque, ſans vouloir que je le juſtifie,
Vous me rendez garant du reſte de ſa vie ;
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un ſoldat, qui ſait mal farder la vérité.
Vous m'avez de Céſar confié la jeuneſſe,
Je l'avoue, & je dois m'en ſouvenir ſans ceſſe.
Mais vous avois-je fait ſerment de le trahir,
D'en faire un Empereur qui ne ſût qu'obéir ?
. . . . . .
De quoi vous plaignez-vous, Madame ? On vous révère.
Ainſi que par Céſar, on jure par ſa mère.

L'Empereur, il eſt vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire, & groſſir votre Cour.
Mais le doit-il, Madame ?.....

. . . . . .

Vous le dirai-je enfin : Rome le juſtifie.
Rome, à trois Affranchis ſi long-tems aſſervie,
A peine reſpirant du joug qu'elle a porté,
Du règne de Néron compte ſa liberté.

Pour rendre ces Vers avec toute la vérité qu'ils demandent, le Comédien, avec les Spectateurs d'un certain ordre, auroit beſoin de la même fineſſe d'eſprit & de ſentiment qui auroit été néceſſaire à Burrhus avec Agrippine. Si vous n'employez pas le ton ferme qui convient au caractère de ce Miniſtre, toute la force du diſcours, & par conſéquent ſa principale beauté, s'évanouit. Si, en employant ce ton, vous ne faites pas ſentir les égards que Burrhus doit à la mère de ſon Empereur, ce diſcours devient trop dur. On aime à retrouver dans le Gouverneur de Néron la noble candeur d'un Militaire, qui n'a point appris à la Cour l'art criminel de flatter; mais on ſeroit bleſſé de ne pas reconnoître en lui la prudence d'un Courtiſan, qui, au moment même qu'il conſent de s'expoſer à déplaire, s'efforce de déplaire le moins qu'il lui eſt poſſible. On veut qu'il ſoit ſincère, mais en même tems on veut qu'il ſoit adroit. On trouve bon qu'il faſſe entrevoir à Agrippine, qu'elle a ceſſé de règner : mais il convient qu'en annonçant à cette Princeſſe qu'il n'a plus la même ſoumiſſion pour ſes volontés, il conſerve le même reſpect pour ſa perſonne.

Ce que nous attendrions de Burrhus, nous l'attendons du Comédien. Nous exigeons qu'il récite les ſix premiers Vers avec la modeſte retenue d'un homme, que la néceſſité ſeule détermine à dire la vérité, & non avec l'emportement d'un Cenſeur

atrabilaire, qui la dit par humeur. Nous deſirons ſur-tout qu'il diminue par l'adouciſſement de ſa voix l'âpreté de ce diſcours :

Mais vous avois-je fait ſerment de le trahir,
D'en faire un Empereur qui ne ſût qu'obéir ?

Dans les Vers ſuivans, qu'il ait moins de circonſpection : à la bonne heure. Mais qu'il ſe ſouvienne du rang d'Agrippine, lorſqu'il ajoûte : *De quoi vous plaignez-vous, Madame ?* Qu'à cet endroit, *Mais le doit-il*, &c. il s'attache particulièrement à paroître avoir pour objet de perſuader cette Princeſſe, non de l'offenſer ; de prouver l'injuſtice de ſes prétentions, non de les tourner en ridicule. Les derniers Vers ſont les plus embarraſſans, parce qu'ils contiennent une ſatyre piquante du gouvernement de la mère de Néron. On peut leur donner un air moins injurieux, en empruntant le ton d'un Sujet zélé, qui ne les prononce qu'avec regret, & en ayant attention avant & après ces mots : *Vous le dirai je enfin ?* d'affecter d'être incertain, ſi l'on continuera de parler [23].

Avec quelle perfection il faudroit que les Pièces fuſſent ſçues des Comédiens, pour être jouées avec une entière vérité.

PLUS nous avançons dans l'examen de l'Art de repréſenter les Ouvrages Dramatiques, plus on reconnoît combien l'eſprit de diſcuſſion & d'analyſe eſt néceſſaire aux Acteurs. On doit reconnoître en même tems, combien ils ont beſoin non-ſeulement que jamais leur mémoire ne ſe trouve en défaut, mais encore qu'elle ne paroiſſe pas leur fournir les diſcours que nous admirons dans leur bouche.

Aſſez ſouvent, dans les Pièces Italiennes, les Comédiens, rempliſſant leurs Scènes à l'im-promptu, nous font acheter un trait plaiſant par pluſieurs diſcours qui le ſont fort peu. Cependant nous voyons ces Pièces avec plaiſir, parce que la vérité de la Repréſentation nous dédommage de ce que nous perdons du côté de l'élégance du dialogue. Si nous entendons des choſes moins bien dites, elles le ſont du moins d'une manière plus propre à nous faire illuſion. Il n'eſt pas douteux que les Ouvrages Dramatiques, écrits par un homme de génie, ne ſoient de beaucoup préférables à de ſimples canevas, lorſque les premiers ſeront ſçus avec toute la perfection néceſſaire. Mais nos Pères n'ont point vu ce prodige. Selon les apparences, il n'eſt pas réſervé à notre ſiècle. Nous ſommes condamnés à ne jouir au Théâtre Français que d'un plaiſir imparfait, par la faute de quelques Acteurs que leur mémoire infidèle ou chancelante ſert mal, ou ne ſert que difficilement.

La principale attention du Comédien (je l'ai dit pluſieurs fois) doit être de ne nous laiſſer appercevoir que ſon perſonnage. Comment y réuſſira-t-il, s'il ne nous cache avec ſoin qu'il ne fait que nous répéter ce qu'il a appris? Diſons plus. Comment, lorſque ſa mémoire travaille, pourra-t-il nous faire appercevoir même le ſimple Comédien? Si les diſcours ne ſe préſentent pas rapidement à l'Acteur, à meſure qu'il en a beſoin, il ne peut preſque faire aucun uſage de ſes talens.

Les diſcours ſe préſentent même trop tard, s'il ne ſe les rappelle que lorſqu'il en a beſoin. Il faut que ſa mémoire embraſſe d'un ſeul coup d'œil tout ce qu'il doit dire dans le moment actuel, même tout ce qu'il dira dans la Scène entière, pour qu'il puiſſe régler ſes mouvemens, ſes tons & ſon maintien, non-ſeulement ſur le diſcours préſent, mais encore ſur celui qui va ſuivre.

Je vais plus loin, & je déclare aux Comédiens qu'il

ne leur ſuffit pas de ſavoir ainſi leurs rôles, mais qu'ils doivent ſavoir, du moins en partie, les rôles des autres Acteurs avec leſquels ils ſont en ſcène. Preſque toujours au Théâtre, avant de rompre le ſilence, on doit préparer ſon diſcours par quelque action ; & le commencement de cette action doit précéder de plus ou moins d'inſtans le diſcours ſelon les circonſtances. Quand on ne ſait que la dernière ligne du couplet auquel on doit répondre, on eſt expoſé ſouvent au riſque de ne pas donner à ſa réponſe toute la préparation qu'elle demande [24].

Lorſque les perſonnes de Théâtre poſſéderont parfaitement leurs rôles, & qu'étudiant ſoigneuſement leurs différentes poſitions, ils conformeront toujours leur jeu à ce que chacune exige, nous trouverons dans le Spectacle les apparences les plus néceſſaires à l'illuſion, & il ne nous reſtera qu'à deſirer celles qui ſont indépendantes de l'action & de la récitation.

Nous exigeons que les Comédiens, ſur-tout ceux qui ſe chargent des principaux rôles Tragiques, gardent la vraiſemblance, lorſqu'ils s'offrent aux yeux du Spectateur après quelque action qui doit avoir cauſé néceſſairement du déſordre dans leur perſonne. On ne veut point voir Oreſte, avec une chevelure artiſtement friſée & poudrée, revenir du Temple, où, pour ſatisfaire Hermione, il a fait aſſaſſiner Pyrrhus. Il faut que la perſonne du Comédien faſcine nos regards : & que chez lui la Nature faſſe les premiers frais de la vérité.

Si les Comédiens veulent que la Repréſentation ait une entière vérité, qu'ils aient donc ſoin non-ſeulement de rendre leur action & leur récitation parfaitement vraies, mais encore de ne pas choiſir un perſonnage caractériſé par quelque modification remarquable qui ne ſe rencontre point en eux. Ils ne peuvent trop ſe ſouvenir que le Spectacle tire tous ſes agrémens de l'imitation ; qu'il eſt une eſpèce de Peinture, avec cette différence que ſes preſtiges doivent être fort

ſupérieurs à ceux du pinceau ; que plus le Théâtre a d'avantages pour nous faire illuſion, plus nous exigeons qu'il nous la faſſe effectivement ; qu'il ne ſuffit pas que ces fictions nous paroiſſent reſſembler aux événemens dont elles ſont l'image, & que nous voulons pouvoir nous perſuader que les évènemens mêmes, & les principaux Acteurs de ces événemens, ſont préſens à nos yeux.

Du jeu naturel.

ON demande ſi le naturel eſt toujours néceſſaire au Théâtre. Cette queſtion a beſoin d'un éclairciſſement. Entend-on ſeulement par jeu naturel celui qui n'a pas l'air peiné ? Tous les Acteurs, ſoit que leurs rôles exigent un jeu ſimple, ſoit que ces rôles ne l'exigent pas, ſont dans l'obligation de jouer naturellement.

Si l'on donne plus d'étendue à la ſignification du mot *naturel*, & ſi l'on veut qu'il déſigne l'imitation exacte de la Nature commune, je prononcerai hardiment que dans certains cas un Acteur deviendroit inſipide, en jouant toujours naturellement. Premièrement, il eſt des rôles Comiques, dans leſquels on approche d'autant plus de la vérité, qu'on emploie plus certaines affectations qui caractériſent le perſonnage qu'on repréſente. Tels ſont ceux des deux Folles dans les Précieuſes ridicules, du Neveu de M. Purgon dans le Malade imaginaire, de M. l'Empeſé dans l'Aveugle clairvoyant, leſquels paroîtront s'exprimer avec d'autant plus de naturel & de vérité, qu'ils s'éloigneront plus du langage ordinaire. Secondement, il n'eſt pas douteux que le Comédien ne puiſſe & même ne doive quelquefois uſer de charge. Cette propoſition révoltera d'abord quelques Lecteurs. Peut-être leur paroîtra-t-elle moins déraiſonnable, après qu'ils auront lu les obſervations ſuivantes.

Mal-à-propos ſe ſert-on du mot *charge*, en parlant du trop de véhémence de la déclamation d'un Acteur

Tragique. Lorſqu'un Peintre, dans un tableau deſtiné à nous toucher, fait grimacer ſes figures, on ne dit pas qu'il charge; on dit qu'il rend mal ce qu'il veut exprimer. Lorſqu'un Comédien, en voulant copier un Héros, nous montre un Energumène, on ne doit pas non plus dire qu'il charge ſon rôle; on doit dire qu'il joue un rôle différent.

La charge eſt au Théâtre la même choſe que dans la Peinture. C'eſt un excès qu'on ſe permet pour ſe moquer, ou pour faire rire. Un Peintre, dans une débauche d'imagination, trace une figure groteſque. Il l'accable ſous le poids d'une boſſe, dont l'énormité ſurpaſſe tout ce qu'on a pu voir en ce genre. De même un Acteur Comique, pour s'égayer ou pour égayer les Spectateurs, peut porter quelques eſpèces de ridicules à un plus haut point qu'elles n'ont jamais été portées.

Cette liberté eſt permiſe à l'Acteur Comique; mais elle ne l'eſt qu'à certaines conditions & dans certaines circonſtances.

Elle ne l'eſt qu'à certaines conditions. Il faut qu'en quelque ſorte la charge déraiſonne avec raiſon, & qu'elle conſerve une eſpèce de règle dans ſon déſordre. On conſent qu'un Peintre, excité par un joyeux délire, peigne une figure avec un nez d'une longueur exceſſive; mais on veut que ce nez ſoit analogue aux autres nez qu'on connoît & qu'il ſoit à la place que la Nature lui a aſſignée. On trouve bon qu'un Comédien aille quelquefois plus loin que la Nature ne va ordinairement, mais on ne veut point que, pour nous donner du comique, il nous donne des monſtres. L'un & l'autre peuvent groſſir les objets. Ils ne doivent pas les rendre méconnoiſſables.

Non-ſeulement l'Acteur Comique doit s'en tenir à groſſir les objets; mais même, en ſe renfermant dans ces bornes, il eſt obligé, lorſqu'il haſarde quelque charge, d'obſerver certaines préparations. Elle ne

réuſſit qu'autant que le Comédien a conduit les Spectateurs à une eſpèce d'ivreſſe, dans laquelle ils ne puiſſent le juger avec la même ſévérité que s'ils étoient de ſang-froid. Nous avons remarqué que la charge étoit une exagération dictée par l'enjouement. Elle reſſemble aux licences qu'on ſe permet dans la converſation. Telle plaiſanterie, qu'on n'oſeroit riſquer ſi l'on n'étoit écouté que par des perſonnes ſérieuſes & tranquilles, eſt applaudie dans une aſſemblée où préſide une joie tumultueuſe. Tel ton, tel geſte, paroîtroient outrés chez un Acteur, ſi on les examinoit avec réflexion; & ils plaiſent, lorſqu'il ne laiſſe pas la liberté d'en faire l'analyſe.

Avec ces deux conditions on en exige encore deux autres. C'eſt que la charge ne ſoit pas trop fréquente, & qu'elle ne paroiſſe pas déplacée.

De même qu'elle n'eſt permiſe qu'à certaines conditions, elle ne l'eſt que dans certaines circonſtances. En général, elle ne convient à aucun des Acteurs deſtinés à repréſenter ce qu'on appelle dans le monde les honnêtes-gens, ſur-tout lorſque les perſonnages de ces Acteurs doivent exciter l'intérêt. Dans d'autres rôles elle peut être agréable, & quelquefois même elle eſt néceſſaire.

L'intrigue d'une Comédie demande-t-elle que des Valets ou des Suivantes empruntent les habits & les airs de perſonnes d'importance: pourvu que l'Acteur ou l'Actrice ne pouſſe pas la charge au point que les perſonnages qu'il s'agit de tromper, ne puiſſent être leurs dupes, la charge ſera certainement agréable.

A ce ſujet, il ſe préſente une objection. Pourquoi permet-on à un Comédien, qui prend un traveſtiſſement au-deſſus de la condition de ſon perſonnage, ce qu'on ne lui permet pas lorſqu'il prend un traveſtiſſement au-deſſous? On peut répondre qu'une perſonne de naiſſance ſe dégrade en quelque ſorte par un déguiſement indigne de ſon état. Nous ne voulons pas

qu'elle s'aviliſſe encore davantage en paroiſſant s'y complaire, & elle s'expoſe au riſque d'en être ſoupçonnée, ſi elle ne ſe borne pas à ce qui lui eſt abſolument néceſſaire pour éviter d'être reconnue. Au contraire, une perſonne du peuple gagne, en ſe montrant jalouſe de reſſembler à des perſonnes au-deſſus d'elle. D'ailleurs, comme elle ne peut être qu'une copie fort défectueuſe, elle ajoûte le plaiſir que nous fait la vanité de ſes efforts, au plaiſir que nous avons de voir les perſonnages qu'elle trompe ne pas s'appercevoir de leur erreur.

Il eſt des rôles dans leſquels la charge eſt non-ſeulement agréable, mais encore néceſſaire. Scapin contrefait Argante, pour aguerrir Octave à ſoutenir la préſence d'un père irrité. L'Acteur, en cet endroit, eſt obligé d'uſer de charge, & il eſt le maître de la porter auſſi loin qu'elle peut aller, parce qu'au lieu de nuire ici à la vraiſemblance, elle l'augmente. Il ſeroit moins vraiſemblable qu'Octave demeurât interdit, ſi l'extrême véhémence du diſcours de Scapin, & la violence de ſon emportement, ne faiſoient illuſion à ce jeune Amant, & ne le conduiſoient à s'imaginer voir dans Scapin le redoutable Argante.

Ce ſeroit abuſer de la patience des Lecteurs, que de faire l'énumération de tous les rôles, dans leſquels il eſt eſſentiel de charger. On doit compter dans ce nombre ceux qui ne ſont point les copies d'originaux connus; par exemple, celui de Criſpin; ceux dans leſquels l'Auteur s'eſt propoſé de copier quelques originaux, mais s'eſt donné la liberté de les copier par le burleſque, tels que ceux de Tout-à-bas dans le Joueur, & de Cliſtorel dans le Légataire; enfin ceux dans leſquels l'Auteur prête à ſes portraits des touches extrêmement fortes, comme ceux de l'Avare, d'Arnolphe & du Bourgeois Gentilhomme.

Vous devez enfler quelquefois les tons & les geſtes dans les rôles de la première & de la ſeconde eſpèce, parce que ces rôles ſont eux-mêmes des charges. Vous

le

le devez auſſi dans ceux de la troiſième claſſe, parce qu'il faut, en étourdiſſant le Spectateur, le détourner d'examiner ſi l'Auteur n'a pas excédé les bornes de la vraiſemblance. Ce Vers :

Savez-vous bien, Monſieur, que j'étois dans Crémone ?

a dans la bouche de Criſpin toute une autre grace, prononcé avec emphaſe, que débité ſimplement. Que Tout-à-bas diſe d'un ton ordinaire :

... Vous plairoit-il de m'avancer le mois?

cela ne fera qu'un médiocre effet. Qu'il le diſe de la manière dont le diſoit l'Acteur qui repréſentoit jadis avec tant d'applaudiſſement ce rôle & pluſieurs autres rôles ſemblables, il excitera un ris général. Si Harpagon, après avoir viſité les mains du Valet de ſon fils, demande de ſang-froid à voir les autres mains de ce même Valet, une partie des Spectateurs donnera raiſon aux Cenſeurs qui ont prétendu que Molière ne devoit point copier cet endroit de Plaute. Si l'Acteur nous peint un Avare qu'une violente colère agite, & dont la défiance trouble la cervelle, nous ne trouverons plus la critique fondée. Il ne nous ſemblera pas extraordinaire, que cet Avare oublie qu'il parle des mains de la Flèche, & que penſant aux poches de ce Valet, il exige qu'on lui montre les autres.

L'obſervation précédente peut ſervir à convaincre pluſieurs perſonnes, que ſouvent elles décident ſans ſe rendre un compte bien exact des raiſons qui fondent leur jugement. Plus d'un Spectateur certainement a regardé juſqu'ici la charge comme étant, dans tous les cas, un défaut, & l'on voit qu'elle eſt ſouvent une perfection.

Malgré ce qui vient d'être démontré, peut-être en diverſes occaſions n'en jugera-t-on pas plus équitable-

ment quelques Comédiens ? Un Acteur excellent dans l'art de jouer les Valets, ſe livre à ſon jeu, & ſe donne la Comédie à lui-même. Il emploie une charge ingénieuſe, & on lui fait ſon procès de nous avoir divertis.

Des Fineſſes.

QUAND un Acteur met à-peu-près dans ſon action & dans ſa récitation toute la vérité convenable, quand il ne laiſſe appercevoir nulle part le travail ni l'effort, les Spectateurs d'une certaine claſſe n'en demandent pas davantage, parce qu'ils n'imaginent rien au-delà. Il n'en eſt pas de même de ceux d'une claſſe plus éclairée. A leur tribunal, il y a entre le jeu qui n'eſt que naturel & vrai, & celui qui de plus eſt ingénieux & fin, la même différence qu'entre le livre d'un homme qui n'a que du ſavoir & du bon ſens, & le livre d'un homme de génie. Ils veulent non-ſeulement que le Comédien ſoit copiſte fidèle, mais encore qu'il ſoit créateur. C'eſt dans ce dernier point, que conſiſtent les fineſſes de ſon Art.

Quelque eſprit qu'ait un Auteur, quelque application qu'il apporte à la perfection de ſon Ouvrage, il ne penſe pas à tout, & il lui arrive quelquefois d'omettre diverſes choſes, qui auroient fait grace dans ſa Pièce. De tems en tems auſſi, lorſqu'il écrit en Vers, la gêne de la meſure & de la rime ne lui permet pas de dire tout ce qu'il ſent, &, par la ſuppreſſion d'un mot qu'il ne peut placer, une idée fine eſt perdue pour un grand nombre de perſonnes, ſi le Comédien ne les aide à la découvrir.

Au-lieu que les Acteurs médiocres ne voyent que par les yeux de l'Auteur ; au-lieu qu'ils ne ſoupçonnent point qu'il ait pu rien ajouter à ce qu'il dit, les remarques qui lui ont échappé, ſont ſaiſies par les Acteurs ſupérieurs, & ce qui manque dans le dialogue ſe retrouve dans leur jeu. Avec eux, on peut ſans riſque

omettre ou ſous-entendre. On eſt toujours sûr du ſupplément.

Ils ſe diſtinguent ſur-tout par le talent de peindre des ſentimens qui ne ſont point exprimés par les diſcours, mais qui conviennent au caractère & à la ſituation du perſonnage.

De même qu'on montre de la fineſſe en diſant plus par ſon jeu que ne dit l'Auteur, on en montre auſſi quelquefois en prévenant ce qui ſera dit, mais qui ne l'eſt pas encore. Feu la Thorilière uſoit de cette adreſſe dans la Mère Coquette. Après avoir dit en prenant la bague, *Puiſque vous le voulez, Madame*, il gardoit un aſſez long ſilence, & il ne laiſſoit échapper ces mots, *il eſt donc mort*, qu'après avoir conſidéré le diamant à pluſieurs repriſes. On liſoit ainſi d'avance dans ſon action cette déclaration que Champagne fait quelque tems après :

Au moins s'il n'eſt pas fin, le défunt n'eſt pas mort.

A cette fineſſe, la Thorilière en joignoit une autre. En examinant la bague, il ne la regardoit qu'à la dérobée. Moyennant cette attention, il évitoit de marquer à la Veuve une défiance trop injurieuſe, & il étoit comique, ſans paroître incivil.

Mettez dans la bouche d'un Comédien ordinaire ce Vers d'Agamemnon à Clitemneſtre,

Madame, je le veux, & je vous le commande.

Il le déclamera d'un ton impérieux, & il ne ſera point déſapprouvé par la plus grande partie des Spectateurs. Il le ſera par ceux qui ont remarqué dans cet endroit l'Art de l'Acteur chargé des rôles de Roi au Théâtre Français. Cet Acteur modère conſidérablement ſon ton, en diſant, *je vous le commande.* Il juge qu'Agamemnon, en même tems qu'il ſe pro-

poſe de perſuader à Clitemneſtre qu'il veut être obéi, deſire de lui adoucir le chagrin de s'entendre donner un ordre, & nous ſommes charmés de voir l'amour-propre de cette Reine ainſi ménagé par le Prince ſon Epoux.

Baron, par un ſimple geſte, prêtoit une nouvelle vivacité d'expreſſion à ce Vers que Sévère dit à Fabian dans Polieucte :

Nous en avons beaucoup, pour être de vrais Dieux.

Je ne m'arrêterai point à vanter l'intelligence avec laquelle il faiſoit ſonner le mot *beaucoup*, dont dépend la force de l'argument. Je veux ſeulement faire obſerver par quel moyen, indépendamment de la fineſſe & de juſteſſe de ſes inflexions, il captivoit l'attention des Spectateurs. Entre le pénultième & le derniers Vers, il s'approchoit de Fabian, feignant d'examiner s'il ne pouvoit être entendu ; & comme pour obliger ſon Confident de ne pas perdre un mot de la fin du diſcours, il mettoit une main ſur l'épaule de Fabian, avant de prononcer,

Nous en avons beaucoup, pour être de vrais Dieux.

Certains délicats de ſon temps ont prétendu que ce Comédien, dans la Tragédie, avoit l'action trop familière. J'avoue qu'il tomboit quelquefois dans ce défaut. Mais ſouvent on condamnoit mal-à-propos en lui, comme trop voiſins de la familiarité, des geſtes & des tons ſans leſquels ſon jeu n'auroit pas eu l'extrême vérité qui le diſtinguoit. Un ton, un geſte, ſont-ils vrais ; ſont-ils expreſſifs ; ne dégradent-ils ni le perſonnage qui parle, ni celui avec qui il s'entretient : employez-les hardiment, ſans craindre de bleſſer la majeſté de la Tragédie.

Le Comédien habile ne croit pas que les fineſſes

de ſon Art ſe bornent au talent de prêter des ornemens aux Ouvrages Dramatiques. Il tâche d'en ſauver les défauts.

Celà ne lui eſt pas toujours poſſible. Quelques-uns ne peuvent ſe pallier. De cette eſpèce ſont certaines expreſſions communes ou ſurannées, qui ſe rencontrent dans les Pièces du grand Corneille. On devroit pour toujours en retrancher ces taches, & les gens ſenſés aimeroient mieux voir pluſieurs de ces Vers tronqués, ou même entièrement ſupprimés, que de les voir expoſés aux froides railleries des Spectateurs d'un eſprit ſuperficiel, qui fixent leur attention ſur une imperfection légère, qui ſouvent n'en eſt une que parce que la langue & les uſages ont changé.

Sans doute il ſeroit à ſouhaiter qu'on fit ces changemens dans diverſes Tragédies & dans diverſes Comédies: mais ſouvent elles peuvent s'en paſſer, lorſqu'elles ſont jouées par de grands Acteurs. Il faut qu'un défaut ſoit extrêmement marqué, pour qu'ils ne trouvent pas le moyen de le faire diſparoître.

L'Auteur fait-il parler trop longuement le perſonnage avec lequel ils ſont en Scène: ils ſe gardent bien d'imiter ces Actrices, qui ſe perſuadent que, dès qu'elles n'ont rien à dire, elles ſont diſpenſées de prendre part à l'action de la Pièce, & qui pendant ce tems s'amuſent à parcourir des yeux la Salle & l'Aſſemblée. Par leur jeu muet, ils ont l'Art de parler, même pendant que l'Auteur les condamne au ſilence.

Des fineſſes qui appartiennent au Tragique.

ON croit avec raiſon, que l'objet de la Tragédie eſt d'exciter de grands mouvemens. On conclud delà, que les Acteurs Tragiques ne peuvent trop continuellement s'y livrer, & l'on ſe trompe. Souvent il importe que, dans les inſtans où il ſemble aux

ames communes qu'il devroient montrer la plus violente agitation, ils affectent la plus parfaite tranquillité. Les principales fineſſes de leur jeu ſont renfermées dans l'Art de ſavoir employer à propos ce contraſte.

La Tragédie ſe propoſant de ne nous repréſenter la Nature que par les côtés les plus impoſans, le premier devoir des Comédiens qui chauſſent le cothurne, eſt de donner à chacun de leurs perſonnages tout l'air de grandeur dont il eſt ſuſceptible. Jamais un Héros n'eſt plus grand que lorſque de puiſſans intérêts, des malheurs accablans, de cruelles offenſes, de vaſtes projets, ou de preſſans dangers, ne peuvent tirer ſon ame de ſon aſſiette naturelle. Plus l'Acteur Tragique, ſans contredire les ſuppoſitions de l'Auteur, nous offrira cette image, plus il prouvera ſon habileté.

La faveur éclatante dont Auguſte honore Cinna, n'a pu détourner ce dernier de conſpirer contre ſon bienfaiteur. Les deſſeins de ce fameux Conjuré ſont découverts. Auguſte le mande, pour lui annoncer qu'il connoit toute ſa perfidie. Qui ne voit que cet Empereur imprimera d'autant plus de reſpect, qu'il laiſſera moins éclater d'emportement; & que, plus il a ſujet d'être irrité de l'ingratitude d'un traître qu'il a comblé de biens, & qui veut le priver du Trône & de la vie, plus on ſera frappé de remarquer en lui la majeſté d'un Souverain qui juge, & non la colère d'un ennemi qui inſulte?

Qui ne voit auſſi que, moins on paroît étonné de la grandeur des projets qu'on a conçus, plus on donne une haute idée des reſſources qu'on a pour les exécuter, & que par conſéquent Mithridate produira plus cet effet, en communiquant d'un air ſimple à ſes fils le plan des opérations, par leſquelles il eſpère d'abaiſſer la fierté de Rome, qu'en le leur détaillant avec emphaſe, & du ton d'un homme qui

veut qu'on admire l'étendue de ſon génie & la ſupériorité de ſon courage ?

De même, qui peut diſconvenir qu'on ne ſe rende ſuſpect de n'être pas bien affermi contre le danger, lorſqu'on fait beaucoup de bruit à ſon approche ? qu'au contraire notre mépris pour la mort ſe manifeſte par la tranquillité avec laquelle nous l'enviſageons ; qu'ainſi la ſœur d'Héraclius & Léontine prouvent mieux combien peu de terreur excitent en elles les menaces de Phocas, ſi elles diſent à cet uſurpateur avec une froide gravité,

Tyran, deſcends du trône, & fais place à ton maître.
. . . . . .
Devine, ſi tu peux ; & choiſis, ſi tu l'oſes.

que ſi elles prononcent ces Vers d'un ton déclamatoire, & avec de violens tranſports !

En analyſant ainſi le dialogue d'une Pièce ; en évitant que ce qui n'eſt pas défaut ſoit regardé comme tel ; en nous cachant les vraies fautes, ou en les palliant ; enfin en ajoutant un nouvel éclat aux beautés ; vous obtiendrez la réputation de jouer la Tragédie avec fineſſe. Pour ſoutenir cette réputation dans certaines Scènes de diſſimulation, telles que celles d'Ariane avec Théſée, de Médée avec Jaſon, de Mithridate avec Monime, vous aurez beſoin d'une grande délicateſſe de jeu. Le talent d'allier dans ces Scènes la majeſté du cothurne, & le manége adroit d'une fauſſeté artificieuſe, n'eſt donné qu'à un petit nombre d'Acteurs & d'Actrices.

Après avoir lû ces réflexions, on ne doutera plus que la hauteur des ſentimens ne ſoit une condition eſſentielle pour jouer la Tragédie. Un Acteur qui n'a point l'ame élevée, bien-loin de pouvoir employer les contraſtes que nous exigeons, eſt à peine capable de les imaginer. Comment ſaura-t-il faire

l'uſage convenable de ces oppoſitions dans des rôles où elles ſont fréquemment néceſſaires ? Comment eſpère-t-il donc de jouer, d'une manière à ſatisfaire les Connoiſſeurs, pluſieurs rôles des Pièces de Corneille, de Racine, de M. de Voltaire & de Crébillon ?

Des fineſſes particulières au Comique.

AU lieu que le Comique noble ne nous montre la Nature que polie par l'éducation, le Comique du genre oppoſé nous la montre privée de cette culture. A cette différence près, non-ſeulement les deux genres ont le même objet, celui de nous corriger, ou du moins de nous amuſer par la peinture des égaremens de l'eſprit & des foibleſſes du cœur ; mais encore ils puiſent leurs fineſſes dans les mêmes ſources, dont le nombre ſe réduit à deux. Les Acteurs Comiques excitent notre gaieté, ou par l'air riſible qu'ils prêtent à leurs perſonnages, ou par le talent qu'ils ont de nous faire rire des autres perſonnages de la Pièce.

Il eſt une infinité de moyens de ſatisfaire à la première obligation. Celui auquel il faut principalement avoir recours, eſt de profiter des circonſtances qui peuvent ſervir à faire ſortir le caractère de votre perſonnage. L'homme dont vous nous offrez le portrait, eſt un Avare. Deux bougies ſont allumées dans ſa chambre : il doit naturellement en éteindre une. Vous nous peignez un faux Libéral. Il eſt contraint de faire une largeſſe, & le haſard veut qu'il laiſſe tomber quelque monnoie : il doit la ramaſſer, & ſe hâter de la remettre dans ſa bourſe.

Preſque toujours les caractères les plus ſimples ſont mixtes. Chaque imperfection eſt l'aſſemblage de pluſieurs autres. Sachez donc décompoſer le défaut que vous avez à nous peindre, & développez-nous, au-

tant que la conſtitution de la Pièce pourra le permettre, ceux qu'il traîne à ſa ſuite. Nous ſommes accoutumés à voir un Envieux chagrin & bruſque. Un Sot paroît toujours content de lui, & croit toujours que les autres doivent l'être.

Attachez-vous ſur-tout à copier les tics qui, chez les gens de l'état de votre perſonnage, ont coutume d'accompagner ſon ridicule dominant. Repréſentez-vous un Suffiſant titré? Ayez l'air diſtrait, & ne regardez que rarement celui à qui vous adreſſez la parole. Un Petit-Maitre de robe? Prenez des manières affectées & précieuſes. Dites avec langueur: *Cela eſt affreux. Il y a de quoi périr. Je ſuis furieux, déſeſpéré.*

Non-ſeulement profitez des moindres circonſtances, pour faire ſortir le ridicule de votre perſonnage, s'il en a quelqu'un; non-ſeulement développez-nous les défauts qui entrent dans la compoſition de ſon caractère, & prêtez-lui les tics communs chez les perſonnes de ſa condition: mais encore, ſi par haſard l'Auteur a négligé de le caractériſer par quelque travers, ſuppléez-y, en lui donnant ceux qu'on peut vraiſemblablement lui ſuppoſer. Si vous jouez le rôle du Valet d'un Riche impertinent, qu'on remarque en vous ce que peut ſur les Domeſtiques la contagion des mauvais exemples de leurs Maitres. Empruntez le ton & le maintien du Fat que vous ſervez. Lorſque vous ſerez ſur la Scène avec quelque honnête Artiſan; qu'on liſe dans vos yeux & dans votre action le plaiſir que les perſonnes d'une condition vile ont à humilier quelqu'un, dont ils envient la fortune ſans le reſpecter.

Voulez-vous d'autres manières de nous faire rire de votre perſonnage? Que ſes actions ſoient quelquefois contraires à ſes intentions. Nous ſommes toujours divertis par un Amant qui, tranſporté d'un violent courroux contre ſa Maîtreſſe, veut la fuir,

& qui par habitude prend le chemin de l'appartement de cette Beauté ; par un Etourdi qui dit fort haut ce qu'il deſire de tenir ſecret ; par un Balourd qui, chargé de deux lettres pour des maiſons ſituées l'une à droite & l'autre à gauche, ne fait pas attention, en ſe retournant, que la maiſon, qui étoit à ſa gauche, eſt maintenant à ſa droite.

Après avoir ſongé à rendre votre perſonnage riſible, vous devez chercher, ſi vous vous propoſez de jouer finement, à nous réjouir aux dépens des autres perſonnages de la Comédie. Vous pouvez ſouvent y réuſſir avec les ſeuls ſecours que la Pièce vous offre. Et pour les mettre à profit, vous n'avez qu'à rendre littéralement votre rôle où votre leçon eſt toute dictée.

Une des reſſources les plus sûres que vous puiſſiez trouver dans la Pièce, pour nous divertir aux dépens des autres perſonnages, eſt l'occaſion que l'Auteur vous donne de parodier quelques-uns d'eux. Ces imitations ſont fréquentes dans la Comédie. Elles ſont ſuppoſées être dictées, tantôt par le reſſentiment, ainſi que dans la Scène du Miſanthrope, où Célimène emprunte les tons par leſquels la prude & jalouſe Arſinoé a couvert du voile de l'amitié ſes diſcours déſobligeans ; tantôt par le ſimple enjouement, comme lorſque Damon, dans le Philoſophe Marié, répète après Céliante,

Ce portrait-là n'eſt pas fort à votre avantage :
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

Et lorſque Paſquin, dans l'Homme à bonnes Fortunes, affectant les grands airs de ſon Maître, adreſſe à Marton les mêmes diſcours tenus par Moncade à cette Suivante : *Suis-je bien, Marton ? .... Adieu, mon Enfant.... Je vous ſouhaite le bon jour.*

Autant ces imitations plaiſent-elles, quand elles

ſont rendues avec la fineſſe convenable, autant deviennent-elles froides & inſipides, quand elles n'ont pas cet avantage. Dans ce dernier cas, c'eſt un portrait ſans vie. Dans l'autre, c'eſt un portrait qui reſpire & qui penſe.

Pluſieurs perſonnes de Théâtre ne mettront, entre les imitations que je viens de citer, d'autres différences que celles qu'y ſuppoſent la condition & le ſexe des perſonnages. Les Acteurs & les Actrices d'un ordre ſupérieur, y en mettront de plus délicates. Ils remarqueront qu'il eſt permis à Damon & à Paſquin de faire éclater leur malice; qu'au contraire Célimène doit diſſimuler la ſienne; que Damon & le Valet de l'Homme à bonnes Fortunes, peuvent copier tous les tons de Céliante & de Moncade; mais que la Maitreſſe du Miſanthrope ne peut emprunter que quelques-uns de ceux d'Arſinoé; que ſi elle ne doit pas de fort grands égards à une fauſſe amie, elle s'en doit à elle-même, & qu'il faut qu'elle évite d'amener entr'elles la rupture à un éclat déshonorant pour l'une & pour l'autre.

Lorſque les grands Acteurs ne peuvent tirer de la Pièce les ſecours dont ils ont beſoin, ils les tirent de leur propre génie. Guidés par ce maître, ils s'ouvrent pluſieurs routes qui les conduiſent au but propoſé.

Souvent c'eſt un contretems, qui nous réjouit d'autant plus qu'il cauſe plus d'impatience à quelque perſonnage. Deux perſonnes s'introduiſent dans une maiſon. Il importe à l'une qu'on ignore qu'elle y eſt entrée. L'autre, par le bruit qu'elle fait, l'expoſe à être découverte. Un Maître croit ne pouvoir aſſez tôt lire une lettre que ſon Valet lui apporte. Celui-ci le déſeſpère par la lenteur avec laquelle il la cherche, ou par l'étourderie avec laquelle il prend un papier pour un autre. Eraſte, dans les Folies amoureuſes, ouvre avec empreſſement le billet qu'Agathe,

à la faveur d'un feint délire muſical, a trouvé le moyen de lui remettre. On compte qu'il va lire tranquillement ce billet. Tout-à-coup Criſpin interrompt ſon Maître, en répétant à pluſieurs repriſes les dernières notes chantées par la jeune Pupille d'Albert. Cette ſaillie eſt extrêmement comique, parce qu'on ne peut qu'être agréablement ſurpris par l'obſtacle imprévu qui trouble la lecture d'Éraſte. Cette même ſaillie a de plus le mérite d'être dans la plus exacte vraiſemblance, parce que la fureur du chant ſemble être une maladie, dont nous ne pouvons preſque nous garantir, lorſque nous avons entendu beaucoup chanter ou jouer des inſtrumens. De pareils contretems, inventés & placés avec art, renferment un double avantage. Ils nous font rire, & du perſonnage qui en eſt la cauſe, & de celui qui en ſouffre quelque incommodité. Je ne finirois point, ſi je voulois indiquer tous les moyens par leſquels, en repréſentant un perſonnage, on nous procure l'occaſion de nous moquer des autres perſonnages de la Pièce.

Par divers exemples que j'ai rapportés, il eſt aiſé de s'appercevoir que pluſieurs fineſſes contribuent ſeulement à rendre la Repréſentation plus agréable. Autant qu'il eſt poſſible, elles doivent, de même que celles qui ſont deſtinées à la rendre plus vraie, naître naturellement des ſuppoſitions établies par l'Auteur, & lorſqu'elles n'ont pas cet avantage, on deſire du moins qu'elles ne paroiſſent pas trop recherchées.

Sur-tout il ne faut point vouloir donner de l'eſprit à la perſonne que vous repréſentez, lorſqu'elle eſt cenſée devoir n'en point avoir, ou n'en avoir que peu. Il ne faut pas non plus employer une fineſſe qui ſuppoſe dans le perſonnage une entière liberté de raiſon, lorſque le trouble qui l'agite ne lui permet pas d'avoir une certaine attention à ce qu'il fait & à ce qu'il dit.

Ces deux règles ſont fondées ſur une qui eſt la baſe de toutes les autres. Quand on ne peut mettre de fineſſe ſans nuire à la vérité, il eſt eſſentiel de préférer le jeu vrai au jeu fin.

A cette maxime j'ajouterai celle-ci. Il eſt plus ſage de n'employer aucune fineſſe que d'en haſarder de manquées. En fait d'impreſſions agréables, nous aimons mieux n'en point éprouver, que d'en éprouver d'imparfaites.

Quelquefois, pour vouloir jouer trop finement un rôle, on le joue moins bien. Les traits ingénieux ne réuſſiſſent qu'autant qu'ils partent de ſource, & l'on ne commande pas toujours au génie. Diſpenſant librement ſes richeſſes, il ne les accorde jamais à qui veut les obtenir de force. Quand il refuſe d'aider les Comédiens, ils ne doivent point ſonger à lui faire violence.

Pourvu que leur jeu ſoit vrai, il plaira ſuffiſamment au plus grand nombre. Montmeny, qui repréſentoit ſi admirablement l'Avocat Patelin, le vieux Débauché dans Turcaret, le Valet dans les Bourgeoiſes à la Mode, M. de Lorme dans les trois Couſines, & en général tous les Payſans, jouoit très-médiocrement le rôle du Philoſophe Marié.

Cependant parce qu'il étoit toujours vrai & naturel, il étoit applaudi par la multitude dans ce rôle comme dans les autres; & peut-être l'auroit-il été moins, ſi, en forçant ſon génie pour jouer avec plus de fineſſe, il ſe fut expoſé à jouer avec moins de vérité?

Des Jeux de Théâtre.

ENTRE les fineſſes, les unes, pour être ſenties, n'ont beſoin que d'être écoutées. D'autres ont beſoin d'être vues, & même quelquefois ne ſont deſtinées qu'à l'amuſement des yeux. Ces dernieres ſe nomment *Jeux de Théâtre*. Par rapport aux Auteurs Drama-

tiques, l'acception de cette dénomination eſt moins bornée ; mais par rapport aux Comédiens, elle ſignifie ſeulement ce qui peut faire tableau pour le Spectateur.

Ainſi que les autres fineſſes, les Jeux de Théâtre contribuent à la vérité ou au ſeul agrément de la Repréſentation. Ceux de la première claſſe conviennent autant à la Tragédie qu'à la Comédie. Les autres, au contraire, ſont particuliérement du reſſort de la Comédie.

Plus ceux-ci ont une liaiſon intime avec l'action de la Pièce, plus ſans doute ils ſont parfaits. Mais cela n'eſt pas abſolument eſſentiel. Il ſuffit qu'ils n'y ſoient pas contraires, & qu'ils ſoient vraiſemblables. En général il ne peut y avoir trop de Jeux de Théâtre de toute eſpèce dans la Comédie. Il ne peut en particulier y en avoir trop de ceux de l'eſpèce dont il eſt ici queſtion. Une Comédie eſt faite pour être jouée, non pour être ſimplement récitée. Dire qu'elle gagnera beaucoup à la lecture, c'eſt dire qu'elle manque de pluſieurs des agrémens qu'on exige dans la repréſentation.

Les Jeux de Théâtre, qui contribuent à la vérité de la Repréſentation, & ceux qui ſervent ſeulement à la rendre plus agréable, peuvent s'exécuter par une ſeule perſonne, ou ils dépendent du concours de pluſieurs Acteurs.

Dans les deux ſuppoſitions, nous voulons que les mœurs ſoient toujours réſpectées. Il ſied à la Comédie d'être enjouée, non d'être libertine. Tout badinage dont les femmes ne peuvent rire avec décence, lui eſt interdit. On ne lui permet pas même le badinage qui dégénere en plate bouffonnerie. Le Comédien ne doit point traveſtir Thalie en une vile Baladine.

Lorſque les Jeux de Théâtre dépendent du concours de pluſieurs Acteurs, ceux-ci doivent ſe concerter

tellement, qu'il règne dans le rapport de leurs poſitions & de leurs mouvemens toute la préciſion néceſſaire. Phédre enleve l'épée d'Hppolyte. L'Acteur & l'Actrice n'ont-ils pas pris leurs meſures avec aſſez de juſteſſe, pour ne point ſe trouver dans cet inſtant trop éloignés l'un de l'autre, & pour que l'Actrice n'ait pas beſoin de chercher l'arme dont elle veut ſe ſaiſir : ce tableau n'a plus l'air vrai.

Si, des Acteurs étant ſuppoſés éprouver la même impreſſion, leur action doit être de même genre, ils ont deux règles à obſerver.

La vraiſemblance exige que le degré de leur expreſſion ſoit proportionné au degré d'intérêt que leurs perſonnages prennent à l'action qui ſe paſſe ſur la Scène. Dans les images que nous offre le Spectacle, de même que dans les Tableaux, la Figure principale doit avoir toujours ſur les autres le privilége de fixer principalement les regards.

Il n'eſt pas moins eſſentiel, dans les Jeux dont il s'agit, que les attitudes & les geſtes des divers Acteurs contraſtent enſemble le plus qu'il eſt poſſible. Tout au Théâtre doit être varié. Nous y portons le goût pour la diverſité à un tel point, que nous voulons non-ſeulement que les Acteurs diffèrent entr'eux, mais encore que chaque jour ils diffèrent d'eux-mêmes, du moins à certains égards.

Il n'eſt pas douteux que la variété ne ſoit néceſſaire aux Acteurs, qui veulent en même tems primer dans les deux genres Dramatiques. Il ne l'eſt pas non plus, qu'elle ne le ſoit même à ceux qui ſe bornent à l'un des deux genres, lorſque dans celui qu'ils choiſiſſent, ils ne ſe bornent pas à un ſeul caractère. Sur-tout il eſt manifeſte que dans ce dernier cas elle eſt encore plus eſſentielle à l'Acteur Comique qu'à l'Acteur Tragique. Au-lieu que celui-ci, même en embraſſant tous les genres de la Tragédie, & en jouant également dans le tendre, dans le majeſtueux & dans le terrible, ne re-

préſente jamais que des hommes d'un ordre ſupérieur, & n'a qu'un petit nombre de caractères à copier ; l'Acteur qui dans le Comique n'adopte pas une eſpèce particulière de rôles, repréſente des hommes fort diſtans les uns des autres par la naiſſance, par la profeſſion, & par les façons de penſer & de ſentir. Dans une Pièce, homme de Cour, & dans un autre, ſimple Citadin ; aujourd'hui Militaire étourdi, & demain grave Magiſtrat ; alternativement, impérieux & ſoumis, badin & ſérieux, indifférent & tendre, ſimple & ruſé, il doit chaque jour non-ſeulement changer ſon extérieur, ſes tons & ſon action, mais encore, pour ainſi dire, changer de maniere d'être.

Sur la différence que nous établiſſons entre l'Acteur Tragique & l'Acteur Comique, les Comédiens penſent de même que le Spectateur. Ils penſent auſſi de même que lui ſur la néceſſité dans laquelle ils ſont de prendre diverſes formes, lorſqu'ils veulent en même temps chauſſer le cothurne & le brodequin, & même lorſque, ſe renfermant dans le genre Comique, ils ont l'ambition d'y jouer des rôles de nature différente. Mais ils croient être diſpenſés de varier leur jeu, dès qu'ils ſe deſtinent à ne jouer que des rôles de même nature, & cette erreur produit au Théâtre une uniformité qui n'eſt pas moins déraiſonnable qu'ennuyeuſe.

Quelque reſſemblance qui ſoit entre certains perſonnages, ils différent toujours par quelques nuances. Le Beau-pere du Glorieux & l'Oncle du Philoſophe marié n'ont un même caractère que pour les juges auxquels échappent ces nuances délicates. En s'appliquant à caractériſer ce qui diſtinguent ces deux Financiers, l'Acteur fera diſparoître leur prétendue reſſemblance. Qu'il analyſe ainſi chacun des rôles qui paroiſſent à-peu près ſemblables : de cette étude naîtra néceſſairement la diverſité dans ſon Jeu.

Des Graces.

VOTRE Jeu eſt-il parfaitement vrai ? Eſt-il naturel ? Eſt-il fin & varié ? Nous vous admirons ; mais il vous manquera encore quelque choſe pour nous plaire, ſi vous ne joignez à ces avantages les graces du débit & de l'action.

En annonçant que tout doit être majeſtueux dans la Tragédie, j'ai renfermé en un ſeul mot tout ce qu'on peut dire ſur les graces qui lui ſont propres. Si je n'avois craint de donner trop d'étendue au Chapitre dans lequel j'ai traité des fineſſes particulières à la Comédie, j'aurois parlé des graces néceſſaires aux Acteurs Comiques.

L'Art d'emprunter ces graces eſt une des fineſſes les plus délicates du Comique noble. C'eſt dommage qu'il ne ſoit pas plus aiſé de définir cet Art, que d'en donner des préceptes : on peut dire ſeulement qu'en général il conſiſte à rendre la Nature élégante juſques dans ſes défauts. Ces ſortes de perſonnages, à la vérité, ſont des plus avantageux qu'il y ait au Théâtre : mais plus ils renferment d'agrémens, plus ils exigent chez l'Acteur cette eſpèce d'élégance dont il eſt ici queſtion.

Quiconque n'eſt pas capable de donner à ſon Jeu cette élégance aimable, fera ſagement de renoncer au haut Comique, & ce que je conſeille aux Acteurs, je le recommande encore plus aux Actrices. A la rigueur, ſans avoir les airs de nos femmes de Cour, elles peuvent ſe charger du rôle de la Comteſſe dans le Joueur, & de quelques autres rôles ſemblables dans les Comédies du dernier ſiécle. Mais qu'elles n'entreprennent point de jouer le rôle brillant de Céliante dans le Philoſophe Marié : nous voulons trouver en Céliante une folle ; mais nous ſouhaitons qu'elle extravague en folle de qualité.

Ce vernis ſéduiſant, cet élégant je ne ſais quoi, qui

nous charme dans le Jeu comique du genre noble; y eſt par-tout néceſſaire. Il varie ſelon les tableaux, mais on veut toujours le reconnoître.

Il n'importe pas moins, même en repréſentant des perſonnages auxquels les agrémens paroiſſent être beaucoup moins eſſentiels, de ne pas négliger ceux qu'on peut leur prêter avec quelque vraiſemblance. Orgon, dans le Tartuffe, eſt un homme qui a vécu à la Cour, & qui a ſervi avec diſtinction dans les armées. C'eſt nous en préſenter une fauſſe copie, que d'en faire un plat Bourgeois dans une petite Ville de Province *. Le Beau-pere du Glorieux eſt un Financier; mais c'eſt un Financier du temps préſent. Il peut-être riſible par ſon ton familier, déciſif & bruſque; mais il ne doit point être groſſier dans ſon maintien ni dans ſon action.

---

* *Voyez, à ce ſujet, la petite note qui eſt à la fin de la Lettre adreſſée à M. Remond de Sainte-Albine, page 166.*

** NOTES,

OU

OBSERVATIONS

Pour ſervir de Supplément aux différens articles de l'Abrégé précédent.

A EN juger par l'extrait que nous venons de donner, il eſt aiſé de voir combien de qualités ſont néceſſaires à un Acteur pour bien jouer la Comédie : le détail en ſeroit infini. C'eſt à ceux qui veulent ſe diſtinguer dans cette carrière, à ſe conſulter ſérieuſement eux-mêmes & ſans aveuglement, afin de ſe décider en conſéquence, & ſuivant la portée de leurs forces : *Quid valeant humeri, quid ferre recuſent.*

Jugez-vous de ſang froid, & d'un regard ſévère ;
Sondez votre génie & votre caractère :
Interrogez votre âge & vos penchans ſecrets,
Vos paſſions, votre âme, & l'eſprit de vos traits.
Aux rôles langoureux telle ſouvent s'obſtine,
Dont le dehors annonce ou Finette ou Juſtine ;
Et telle, avec un front impoſant & hautain,
Repréſente Marton que cajole Frontin.
Voulez-vous ſur la Scène exciter la tendreſſe ?

Il faut que votre abord, que votre air intéreſſe,
Et puiſſe faire éclore, en nos cœurs agités,
Le feu des paſſions que vous repréſentez....
Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée?....
Qu'un œil étincelant peigne une âme égarée;
Ayez l'accent, le geſte, & le port effrayant:
Que tout un peuple ému frémiſſe en vous voyant;
Laiſſez-nous preſſentir vos complots homicides,
Et ſur vos pas ſanglans traînez les parricides.
Sans un front ténébreux, vous m'offrirez en vain
La barbare Médée, un poignard à la main;
Caſſandre préſageant les maux de ſa patrie;
Les tranſports de Didon, les terreurs d'Athalie:
En vain vous prétendez m'offrir Sémiramis,
Bourreau de ſon époux, Amante de ſon fils,
Qui, dans un même cœur vaſte & profond abîme,
Raſſemble la vertu, les remords & le crime.
Le public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illuſion & non pas des attraits.
Pour graver ces tableaux dans le fond de votre âme,
A de ſombres dehors joignez un cœur de flâme;
Et qu'on vous voie enfin reſpirer tour-à-tour,
L'ambition, la rage, & la haine & l'amour.

On ſent bien que ce que dit aux Actrices M. Dorat, dans cette belle tirade de Vers, ne s'adreſſe pas moins aux Acteurs: les uns & les autres ont beſoin des mêmes préſens de la Nature. Mais comme rarement on ſait ſe rendre juſtice perſonnellement, vu l'influence de l'amour-propre, le plus sûr eſt de s'en rapporter à des amis ou à des Juges éclairés, qui ſoient ſans partialité & ſans flatterie. Les jeunes gens, par exemple, ambitionnent preſque tous de préférence les premiers rôles, perſuadés d'y

être toujours on ne peut pas mieux placés; ſans avoir ſouvent ni figure, ni taille, ni aucune des qualités requiſes. Erreur dangereuſe, qui dans la ſuite les expoſe à la honte de cent rechûtes réitérées, & à faire, d'une profeſſion agréable, le dernier & le plus triſte des métiers *. Quelle humiliation en effet pour un Acteur, que de ſe voir continuellement en bute à des mortifications, chaque fois qu'il paroîtra ſur la Scène! Et c'eſt infailliblement le ſort de quiconque oſe s'y expoſer en dépit de la Nature & du bon ſens **. Pour ſe conſoler, il ne lui reſtera plus qu'à ſe perſuader, comme font

---

* Ces ſortes de rôles exigent ſur-tout un certain air de Nobleſſe dans la phyſionomie, dans la tournure de la taille, & juſques dans le ſon de la voix. Ce n'eſt point préciſément une jolie figure, une belle jambe, un corps bien tourné, qui conſtituent cet air de nobleſſe. Avec toutes ces qualités, on peut avoir quelquefois l'air très-commun, & reſſembler plutôt à un beau laquais qu'à un homme de condition. L'air noble eſt un *je ne ſais quoi* qu'il eſt beaucoup plus aiſé d'appercevoir que de définir, mais ſans lequel on ne réuſſira que difficilement dans un premier rôle.

** *Anecdote.* Le ſieur Le Grand, Auteur & Comédien, mais d'une taille courte & d'une figure ingrate, après avoir joué un grand rôle tragique, où il avoit été mal reçu, vint haranguer le Parterre, & finit ſon diſcours par dire: « *Au reſte, Meſſieurs, il vous eſt* » *plus aiſé de vous accoutumer à ma figure, qu'à moi* » *d'en changer* ». Cette franchiſe parut le rendre dans la ſuite moins inſupportable aux yeux du Public.

tant de Comédiens, que c'eſt bien moins à ſon peu de talent qu'il doit attribuer ces ſortes de diſgraces, qu'à l'ignorance du Public ou aux cabales de ſes Rivaux. Douces illuſions qui n'abandonnent guère les Acteurs même les plus déteſtables. Semblables à ces Auteurs médiocres qui ne manquent jamais de rejetter ſur une raiſon ou ſur l'autre, le malheureux ſuccès de leurs Pièces !

Surpris d'y voir peu d'aſſiſtans,
Voici comme ils tournent la choſe :
Vendredi la pluie en eſt cauſe ;
Et Dimanche, c'eſt le beau tems. (Furetière.)

C'eſt ainſi que le Cardinal de Richelieu, apprenant le peu de réuſſite d'une de ſes Tragédies, s'écrioit : ... *Mais les Français n'auront donc jamais de goût !* ... Le nombre de ces mauvais Acteurs ſeroit donc beaucoup moins conſidérable, ſi ceux qui prennent le parti de la Comédie, vouloient auparavant conſulter mieux leurs forces. Mais la plupart, ſubjugués par l'attrait du Théâtre, ou le plus ſouvent par la néceſſité, ne ſe font Comédiens, que parce qu'ils veulent le devenir, ou comme un pis-aller, ne pouvant faire autre choſe. C'eſt par cette vocation inconſidérée qu'on ne voit que trop éterniſer l'ennui & le dégoût dans tous les Spectacles du monde.

Non qu'une même perſonne doive indiſpenſablement réunir la multiplicité des diſpo-

ſitions néceſſaires pour remplir tous les caracteres du Théâtre en général. On a vu juſqu'ici fort peu de *Garricks* ſur la Scène Françaiſe, comme ſur la Scène Anglaiſe; ce ſont de ces efforts dont la Nature n'eſt jamais prodigue, de ces phénomènes extraordinaires qu'elle manifeſte à peine chaque ſiècle; mais il y a des degrés dans les Arts, comme dans les états. Tel Acteur ne vaudroit rien pour un rôle principal, qui ſeroit peut-être excellent pour un Raiſonneur, un Confident & autres rôles ſubalternes. Il ne faut réjetter qui que ce ſoit, & au Théâtre, comme dans la vie civile, on a beſoin de toutes ſortes de perſonnages; chacun n'a ſeulement qu'à ſe mettre à ſa place: *tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.* Maxime connue, que les Comédiens ne devroient jamais oublier; mais qu'ils ne perdent que trop de vue par une ambition aveugle & mal placée.

AVERTISSEMENT.

Dans les Notes ſuivantes on aura ſoin de renvoyer une partie des Anecdotes à la fin de chaque article, lorſqu'elles ſeront, ou trop longues, ou en trop grande quantité; afin de n'interrompre le fil de chaque obſervation que le moins qu'il ſera poſſible: mais on inſérera dans le Corps de l'Ouvrage toutes celles qui pourront naturellement y entrer. Au reſte

on ne donne ces Hiſtoriettes que pour ce qu'elles ſont, & telles qu'on les a trouvées ou appriſes dans la recherche qu'on en a faite. Ce ſont de ces choſes trop indifférentes par elles-mêmes, pour devoir y apporter une ſcrupuleuſe attention. On rejettera cependant celles dont l'authenticité paroîtra un peu douteuſe; & ſi, dans le nombre des autres dont on aura fait choix, quelques-unes paroiſſent minutieuſes, ou ne ſont pas exactement bien liées à leur objet; malgré cela peut-être le Lecteur les verra-t-il ſans peine; à-peu-près comme dans nos Opéra-bouffons on n'entend pas moins certaines Ariettes avec plaiſir, quelque mal adaptées qu'elles ſoient à la Pièce.

NOTA BENE. *Beaucoup de ces Hiſtoriettes ſe trouvent dans un autre Recueil en 3 vol. ſous le titre d'*Anecdotes Dramatiques : *mais cette répétition doit d'autant moins nous être imputée, que la première impreſſion de notre Ouvrage eſt antérieure à l'autre de plus d'une année.*

Note (1) de la Page 78.

IL ſe rencontre quelquefois des Acteurs aſſez intelligens, ou aſſez heureux, ſoit pour appercevoir dans un rôle des fineſſes ou des ſaillies ſingulières, ſoit pour en imaginer de nouvelles, auxquelles l'Auteur-même n'auroit peut-être jamais penſé. En ce cas, peut-on en faire uſage, ou ne le peut-on point ? Pour moi, je crois que de ſemblables découvertes ne ſauroient bleſſer ni l'amour-propre, ni la réputation

d'un Auteur, & encore moins porter atteinte au mérite de ſon ouvrage, ſur-tout ſi ces fineſſes de l'Acteur étoient ſi bien placées, que, loin de former des diſparates, elles ne produiſiſſent qu'une richeſſe & un ornement de plus. Eſt-il défendu d'ajouter quelques embelliſſemens à un Temple ou à un Palais bâti par les plus fameux Architectes ? Une fleur ou un pompon de plus gâtera-t-il la parure d'une jolie femme ?.... C'eſt même à cette heureuſe audace qu'on a dû l'invention de bien des caractères qu'on ne connoît que par tradition, & dont la manière d'être ainſi rendus n'a jamais été indiquée par les Auteurs. C'eſt à un Comédien de Province, *feu Quinaut*, qu'on doit, par exemple, la façon agréable dont on joue actuellement le petit Milord du Français à Londres, & M. Pincé du Tambour nocturne. Je penſe qu'on ne feroit point mal, peut-être, de conſerver auſſi à de certains rôles un peu d'accent national : entr'autres, au rôle de *Concini* dans la Partie de Chaſſe d'Henry IV. Ce petit vernis, en rendant ces ſortes de caractères plus plaiſans, les feroit paroître moins odieux. D'ailleurs, il n'eſt guère ordinaire de voir un Etranger, fut-il de la première qualité, parler & ſur-tout prononcer le français auſſi purement qu'un Seigneur même de la Cour, ainſi que fait *Concini* dans cette Pièce. A la vérité, on ne doit riſquer de telles innovations qu'avec ſageſſe, & autant qu'on en

prévoit un ſuccès aſſuré : raiſon ſeule qui puiſſe les juſtifier & en autoriſer l'uſage *.

---

* Une attention à avoir lorſqu'on a quelque ſurpriſe à ménager, ou qu'on veut ajouter quelque choſe à une Piéce, c'eſt de ne pas oublier d'en prévenir les perſonnes en place, dont le caractère & l'autorité riſqueroient d'être compromis ſans cette précaution.

Anecdotes. Lorſque Bruxelles étoit aux Français (en 1747) on y joua *la Répétition interrompue*, Opéra-Comique, dans lequel il y a une Scène où le Souffleur ſe prend de querelle avec l'Acteur. La diſpute cette fois ayant paru pouſſée un peu loin, l'Officier général, qui commandoit en l'abſence du Maréchal de Saxe, n'ayant aucune notion de la Pièce, s'élance hors de ſa Loge, appelle la Garde, envoye en priſon les deux Champions (*qui jouiſſoient de ſon erreur*) & donna ainſi une Scène publique encore plus plaiſante que celle de la Pièce même..... On peut juger de la confuſion du Général lorſqu'il apprit que tout ce tintamare n'étoit qu'un jeu de Théâtre. La Pièce fut remiſe au retour du Maréchal, qui ne manqua pas, au moment de la Scène, de demander à cet Officier, en badinant, *pourquoi il ne jouoit pas ſon rôle* ?

Le ſieur Franciſque s'aviſa d'un *Lazzi* encore plus ſingulier, en préſence de l'Archiducheſſe MARIE-ELISABETH..... On devoit donner les deux Arlequins ; mais, au moment de commencer, un Acteur vint faire des excuſes au Public, en diſant qu'un des deux Arlequins étant tombé malade, le Spectacle annoncé ne pouvoit pas avoir lieu.... Tout-à-coup on entend, du fond d'une Loge, une femme qui s'écrie : *c'eſt bien impertinent de*

Mais charger inconſidérément une Pièce de penſées barroques, ou d'expreſſions tout-à-fait étrangères au ſujet; haſarder ſottement de baſſes bouffonneries comme font certains Farceurs; ce ſont de ces hardieſſes qu'on ne doit jamais ſe permettre, & dont l'Auteur & le Public auroient juſte raiſon de ſe plaindre. Liberté d'autant plus dangereuſe, qu'elle ne peut que dégénerer en licence & abus. On a obſervé que les Comédiens ſans goût, ſans génie, incapables de plaire par eux-mêmes, étoient ceux qui s'empreſſoient, avec le plus d'ardeur, à gâter ainſi les Pièces. Et, comme il y a, dans tous les pays du monde, plus de ſots que de gens d'eſprit; ces Acteurs à quolibets, accueillis de la foule, ſe croient autoriſer à défigurer leurs rôles par de mauvaiſes plaiſanteries, qu'ils s'imaginent ſans doute merveil-

---

changer ainſi de Pièce pour un mauvais rôle, tandis que je ſuis venue de dix lieues, avec ma compagnie, pour voir cette Repréſentation! Et, après pluſieurs autres propos plaiſans, cette femme finit par offrir de jouer le rôle elle même..... Alors, ſans autre façon, elle ſort précipitamment de ſa place, monte au Théâtre, ſe trouve habillée en moins de deux minutes, & paroît ſur la Scène pour jouer effectivement le rôle d'Arlequin.... C'étoit l'Arlequin lui-même. Mais on avoit eu ſoin de prévenir l'Archiducheſſe. On a employé ſouvent au Théâtre avec ſuccès pluſieurs *Lazzi* à-peu-près ſemblables, qu'il ſeroit cependant très-dangereux de pouſſer trop loin.

leuſes, mais qui n'amuſent que le bas peuple & font gémir les honnêtes-gens. Il eſt ſur-tout très-imprudent d'attendre qu'on ſoit ſur la Scène pour ſe livrer, ſans réflexion, à de certaines ſaillies équivoques. Ce n'eſt point là le moment de hazarder des im-promptus dont l'Acteur eſt ſouvent dans le cas de rougir le premier. Il faut ſavoir ſe ſouſtraire à ces petites tentations de l'amour-propre, & ſe bien perſuader que tout ce qu'on peut dire dans le moment, ne vaudra jamais ce que l'Auteur a penſé & combiné tout à ſon aiſe dans le cabinet. Plutôt que de riſquer de telles incartades & de s'expoſer à la honte qui peut en réſulter, le mieux eſt de ne rien changer à un rôle & de le débiter exactement tel qu'on l'a appris *.

---

* *Anecdote.* Un Acteur que le Public autoriſoit, par ſes applaudiſſemens, à cette licence d'ajouter à ſes rôles, la pouſſa une fois juſqu'à la dernière impertinence. Dans le Criſpin du Légataire, en fabriquant le faux Teſtament au quatrième Acte, il oſa haſarder la poliſſonnerie ſuivante :

Item, *je donne & légue à MM. du Parterre....*
Pour ſiffler mon neveu..... le trou de mon.....

Or Eraſte étoit effectivement le neveu du Criſpin, qui, aveuglé par trop d'intérêt, ne s'oublia juſqu'à ce point, que parce qu'il voyoit ſon parent hué du Public. Et quoique ce même Public ne pût s'empêcher de rire de l'incartade, toute groſſière qu'elle étoit, il exigea néanmoins une réparation authentique de la

Il y a néanmoins de certaines occaſions, où, ſans manquer aux égards dûs à un Auteur, on peut, dans le beſoin, ſe permettre de légères licences : entr'autres le retranchement de quelques longueurs, qui ſouvent ne ſervent qu'à ralentir le jeu, qu'à affoiblir l'intérêt ou à refroidir l'action. Il eſt vrai qu'on ne ſauroit uſer trop de prudence à cet égard. On connoît la délicateſſe des Auteurs, & combien ils craignent ces ſortes de mutilations de la part des Comédiens.

Cependant, comme ces derniers, à force de pratique & d'uſage, connoiſſent mieux peut-être que les premiers, le bon ou le mauvais effet d'une Scène, d'une tirade ou d'une ſituation ; je penſe qu'on pourroit s'en rapporter à leur expérience. Car, de même qu'un ouvrage foible, aidé du jeu des Acteurs, peut quelquefois produire un grand effet ſur le Théâtre ; mille exemples prouvent auſſi qu'une Pièce n'eſt ſouvent

---

part de l'Acteur, qui s'en acquitta avec beaucoup d'eſprit, après avoir ſubi quelques jours de priſon. Pour cet effet, il prit un fauteuil & un tabouret ; le premier repréſentant le Parterre, & le ſecond, l'Acteur *en délit.* Enſuite, paſſant alternativement de l'un à l'autre, il fit, pour s'excuſer, une petite Scène fort plaiſante, *à l'inſtar* de celle de Soſie avec ſa lanterne dans Amphytrion : &, tout en s'excuſant, il trouva moyen de lacher, en paſſant, quelques légers ſarcaſmes au Parterre, ſans qu'il put s'en offenſer. *Voyez les autres Anecdotes à la fin de cet article, numero* 1.

rien moins, à la repréſentation, que ce qu'elle a paru à la lecture ou dans le cabinet. Les premiers connoiſſeurs s'y trompent tous les jours. Combien d'idées paroiſſent d'abord brillantes & heureuſes, qu'on ne trouve enſuite que languiſſantes, louches & ſurabondantes, expoſées au grand jour de la Scène, ou lorſqu'on en juge dans le ſang-froid de la réflexion ! C'eſt à cette ſurabondance, toujours nuiſible au ſuccès, qu'on peut attribuer la chûte de tant d'Ouvrages Dramatiques qu'on n'a pu relever qu'en les élaguant ſouvent d'un tiers. Ce ſont les branches gourmandes d'un arbre fruitier. Sans les heureux retranchemens que les Comédiens ont faits, ou fait faire, à beaucoup de Pièces, il y en a quantité dont le Théâtre ſeroit abſolument privé ; entr'autres, la Métromanie, dont l'Auteur, avant de la donner, a retranché plus de trois cents Vers. Sans compter le Diſſipateur, l'Enfant prodigue, l'Homme ſingulier, le Tambour Nocturne, la Fauſſe Agnès, le Double Veuvage, &c. dont on a ôté l'inutile & le verbeux. « Il y a une règle, dit M. *Paliſſot*, qui » préſcrit à tout Auteur, qui ne veut point en» nuyer, d'être court, ou d'avoir l'art de le pa» roître. Cet Art ſi difficile exclut toute abon» dance ſuperflue. En un mot, le luxe qui, » par-tout ailleurs, ſuppoſe la richeſſe, n'eſt » dans une action Théâtrale, qu'une preuve » d'indigence & de ſtérilité.

Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant,
L'eſprit raſſaſié de rejette à l'inſtant.

Moliere même, dans quelques-unes de ſes Pièces, n'eſt pas ſans de certaines longueurs qu'on a eu ſoin de marquer par des guillemets. « Dans l'impoſſibilité où ce grand Homme » avoit toujours été de corriger ſes produc- » tions, il avoit permis à ſa Troupe d'y faire » ainſi les retranchemens convenables, auxquels » lui-même ſe plioit de ſon vivant. Cette do- » cilité qu'on ne ſauroit trop admirer, dit *ſon* » *judicieux Commentateur*, doit faire préſu- » mer que, s'il eût paru néceſſaire de faire à » ſes Ouvrages quelques autres corrections plus » eſſentielles, il les eût également avouées ». Or pourquoi ne le feroit-on pas cent ans après, en remplaçant ſur-tout quelques détails, qui ne peignent plus rien, par d'autres qui reſſembleroient davantage? Et pourquoi, à plus forte raiſon, les Comédiens de nos jours, n'oſeroient-ils retrancher tant de choſes ſurabondantes, qui ſe trouvent dans bien des Pièces certainement moins reſpectables que celles de Moliere? Si les Auteurs revenoient au monde, ne ſe corrigeroient-ils pas? Par quel ſcrupule puéril ne pas faire ce qu'ils feroient eux-mêmes?....

Effectivement, dans le feu de la compoſition, un Auteur, ſe laiſſant aller à ſon génie, penſe

n'en avoir jamais aſſez dit ſur la matière qu'il traite; ſon imagination échauffée ſéduit preſque toujours ſon jugement; & lorſqu'il a enfanté un morceau dont il croit avoir lieu d'être content, & pour lequel ordinairement il ſe ſent une tendreſſe de pere; ce n'eſt pas un petit effort pour lui que de ſe déterminer a en faire le ſacrifice. Son attachement pour ſes productions eſt tel, qu'il ne peut dérober à l'impreſſion, ni réſiſter au penchant de rendre publiques les choſes même reconnues pour froides & nuiſibles à la Repréſentation. *Voyez, à la fin de l'article, l'Anecdote numero 2.*

On aura toujours peine à concevoir comment l'incomparable Moliére, ayant une Troupe & un Spectacle à conduire, des rôles à apprendre & à repréſenter, un Monarque à ſatisfaire, une ſanté délicate à ménager, des Envieux à combattre, & par-deſſus tout cela, amoureux d'une femme coquette dont il étoit jaloux & qui lui faiſoit tourner la tête, &c; on aura, dis-je, peine à concevoir comment en ſi peu de tems il a pu produire tant de chef-d'œuvres. Que n'auroit-il donc pas été, ou quelles autres merveilles n'eut-il pas enfantées, s'il avoit ſeulement vécu vingt ans de plus, dégagé de tous ces embarras, dont un ſeul auroit ſuffi pour occuper un homme ordinaire! C'étoit vraiſemblablement cette étendue de génie, qu'il ſe ſentoit en lui-même, qui lui fit dire un jour à Boileau, juſte admirateur du Miſantrope: *Vous n'y êtes pas, vous verrez bien autre choſe!*

Il eſt néanmoins d'expérience que rien n'écraſe une Pièce comme les longueurs, & ne rétablit ſon ſuccès comme ces ſortes de retranchemens. Si quelqu'un d'obſcur oſoit ſe citer pour exemple, l'Auteur de ces réflexions a abrégé, avec réuſſite, une douzaine de vieilles Pièces oubliées, ou du moins qui ne ſe jouoient plus ; entr'autres, l'*Amour uſé*, Comédie de D.... qu'il a réduite en trois Actes. Reſſerrée dans des bornes plus étroites, elle a produit, à l'exécution, tout l'effet qu'en auroit pu attendre ſon illuſtre Auteur. On ſait cependant que celui-ci n'a jamais eu que la mortification d'en voir la chûte, ainſi qu'il le dit lui-même dans la Préface de cette Pièce. Combien de petits Opéras nouveaux n'ont dû ſouvent leur peu de ſuccès, qu'à la longueur ou à la trop grande quantité d'Ariettes dont on a coutume de les ſurcharger ! Ninette à la Cour en fut une preuve, avant qu'on eût pris le parti de l'élaguer. Mais, comme notre opinion ne pourroit manquer de rencontrer beaucoup de contradicteurs, il eſt bon de l'appuyer de celle de Mr. Rémond de Sainte Albine.

« A la place des Comédiens, dit-il, je rayerois de pluſieurs Pièces un grand nombre de » déclamations inutiles qui font languir les » Scènes & refroidiſſent les Spectateurs : je » porterois plus loin la hardieſſe, & non-ſeulement je ſupprimerois quelques Vers de Corneille, mais je prendrois, pour des rôles en-

» tiers, la liberté qu'ils ont priſe pour celui de » l'Infante dans le Cid, & pour celui de Livie » dans Cinna. Si je ne pouvois pas remédier » par moi-même aux fautes d'un Auteur, j'au- » rois recours aux Poëtes aſſez modeſtes, s'il en » eſt, pour ſe donner la peine de perfectionner » les ouvrages des autres; je les engagerois à » corriger divers diſcours défectueux, mais » pourtant néceſſaires, & ſur-tout à couper le » Dialogue dans les endroits où naturellement » un perſonnage doit être interrompu par celui » à qui il parle », &c. &c.

On peut ajouter, à cette autorité, ce que dit M. de Voltaire à M. le Duc de la Valliere, dans la Préface de la Sophoniſbe de Mairet, retouchée & remiſe au Théâtre depuis peu..... « Nous avons des jeunes gens, dit-il, qui font » très-bien des Vers ſur des Sujets aſſez inutiles. » Ne pourroit-on pas employer leurs talens à » ſoutenir l'honneur du Théâtre français, en » corrigeant tant de Pièces de Corneille tom- » bées dans un plus grand oubli que Sopho- » niſbe, & qui ne furent jamais lues de per- » ſonne après leur chûte ? On pourroit même » refaire quelques Scènes de *Pompée*, de *Ser- » torius*, des *Horaces*, & en retrancher d'autres, » comme on a retranché entièrement les rôles » de Livie & de l'Infante dans ſes meilleures » Pièces. Ce ſeroit à la fois rendre ſervice à la » mémoire de Corneille & à la Scène fran- » çaiſe, qui reprendroit une nouvelle vie.

» Cette entrepriſe ſeroit digne de votre pro-
» tection & même de celle du Miniſtère. Nous
» avons plus d'une ancienne Pièce qui, étant
» corrigée, pourroit aller à la poſtérité & faire
» de prodigieux effets », &c. &c.

Anecdotes. N°. 1. Le haſard fournit quelquefois, ſur la Scène, des choſes ſi naturelles, des ſituations ſi heureuſes, qu'elles ſemblent avoir été inventées, dites ou méditées par le Comédien.... Un Acteur, débutant en cette Ville par le rôle du Glorieux, s'embarraſſa tellement dans le tapis, en ſortant avec Liſimon à la fin du ſecond Acte de cette Pièce, qu'il ſe laiſſa tomber tout de ſon long ſur le Théâtre. Juſques-là il n'y avoit rien d'étonnant & qui ne pût bien arriver à tout le monde : mais ce qu'il y eut d'extraordinaire & de plaiſant, c'eſt que, tout de ſuite après, Paſquin, qui reſte ſeul ſur la Scene, ſe trouva dans le cas de dire, en continuant ſon rôle :

Voilà mon Glorieux bien tombé.... ſa hauteur, &c.

L'application de ce Vers dut produire, & produiſit en effet, d'autant plus de ſurpriſe & de riſées parmi les Spectateurs, qu'il s'y trouvoit un rapport ſingulier avec la circonſtance, & perſonnellement avec l'Acteur, qui, outre ſa chûte naturelle, n'avoit juſqu'alors rien moins que réuſſi dans ſon début.

Lorſque Baron, dans le Comte d'Eſſex, laiſſa tomber ſa jarretière ſur le Théâtre ; ſi cet accident lui fût arrivé étant en Scène avec la Reine ou la Ducheſſe, certainement il n'auroit pu la rattacher en préſence de l'une ou de l'autre, ſans choquer les ré-

gles de la bienſéance & du reſpect : au-lieu que, ne ſe trouvant en ce moment que vis-à-vis du traître Cecil, qu'il étoit en droit de traiter cavalièrement, rien ne l'empêchoit de remettre ſa jarretière devant lui, la jambe appuyée ſans façon ſur un des balcons du Theâtre, & de continuer à lui parler, comme il fit, en le regardant à peine, & lui tournant le dos. Ce n'étoit même pour lui qu'une belle attitude de plus, une nouvelle grace qui ajoutoit encore à la vérité de la ſituation. C'eſt donc au ſeul haſard que Baron dut cette occaſion de faire ainſi briller ſa préſence d'eſprit, & de manifeſter ce trait d'aiſance théâtrale qui lui a fait tant d'honneur. D'autres Acteurs voulurent l'imiter depuis, mais toujours infructueuſement. Ces ſortes de choſes, n'étant que l'effet du moment, ne ſauroient être repétées avec quelque ſuccès, ſur-tout dès qu'elles paroiſſent préparées avec affectation.

Un Acteur, jouant Harpagon, ſe laiſſa tomber ſur ce Théâtre en courant, & en criant au voleur à la dernière Scène du quatrième Acte de l'Avare, qu'on nomme ordinairement la Scène de la Caſſette : mais, loin de chercher mal-adroitement à ſe relever tout de ſuite, il eut la préſence d'eſprit de continuer ſon rôle par terre, comme un homme affaiſſé ſous le poids de la douleur & du déſeſpoir, & ne ſe releva qu'à l'endroit où la nature & la vérité lui permettoient de le faire : ſi bien que le Public fut perſuadé qu'il étoit tombé exprès, pour rendre ſon jeu plus neuf & plus brillant.

Lorſque Mademoiſelle Duclos, jouant le rôle de Camille dans les Horaces, ſe laiſſa tomber ſur la Scène après ſon imprécation, par la précipitation avec laquelle elle vouloit fuir ſon frère ; un Acteur intelligent, jouant le rôle d'Horace, n'auroit ſans doute pas man-

qué de ſaiſir cette occaſion pour la poignarder dans ſa chûte même; au-lieu de faire comme le Sieur Beaubourg, qui ôta ſon chapeau d'une main & lui préſenta l'autre fort civilement, pour aller un inſtant après l'aſſaſſiner froidement dans la couliſſe. La ſingularité de cet accident, bien ſaiſi, eût corrigé peut-être l'atrocité de l'action & la faute même du Poëte, dit l'Abbé Nadal.

❁

Si le haſard fournit quelquefois aux Acteurs des ſituations auſſi heureuſes que brillantes, le même haſard ne procure pas moins au Public des occaſions fréquentes de ſaillies & de bons mots..... On jouoit le Méchant de M. Greſſet; & au moment que l'Acteur diſoit ces deux Vers:

Enfin ſi je n'ai pas ſuivi cette conquête,
La faute en eſt aux Dieux qui la firent ſi bête.

La belle Madame de Forcalquier entra à la Comédie; & comme, en la voyant, on ne ceſſoit de l'applaudir, on s'écria du Parterre: *Paix donc, Meſſieurs, faut-il interrompre ainſi un Spectacle?* Un Plaiſant ſe mit à déclamer: *la faute en eſt aux Dieux qui la firent ſi* BELLE.

Un Acteur qui venoit de Flandre, débutoit à Paris dans le rôle d'Andronic avec fort peu de ſuccès, & lorſqu'il vint à dire: *Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?* un Plaiſant répondit: *L'ami, prenez la poſte & retournez en Flandre.*

❁

On donnoit, dans une Ville de Parlement, *Samſon*, Tragi-Comédie, ſuivie du petit Opéra de Lucile. On ſait qu'Arlequin, dans la première Pièce, a coutume de ſe ſervir d'un gros Dindon, pour parodier le princi-

cipal perſonnage, lorſqu'il emporte ſon père ſur ſes épaules. Mais le Dindon s'étant échappé de l'endroit où on l'avoit enfermé, parut ſur le Théâtre au milieu de la petite Pièce, &, tout effrayé, s'envola dans une Loge occupée par un Magiſtrat qui étoit au Spectacle avec ſa femme & ſes enfans; & comme toute cette famille ne paſſoit pas pour être la plus ſpirituelle du pays, un Plaiſant s'aviſa de chanter, ſur l'air du premier quatuor de cet Opéra : *Où peut-on être mieux qu'au ſein de ſa famille*?... Ce qui, ſur le champ, par une ſaillie du Parterre, fut répété en *Chorus*.

❀

Un Acteur qui avoit du talent, mais une difficulté d'organe & une mauvaiſe prononciation, venoit de débuter, à Paris, à la Comédie Françaiſe. Quelqu'un interrogé ſur ce qu'il en penſoit : *Fort bon*, répondit-il; *il ne lui manque que la parole.*

❀

Un ancien Comédien, ayant débuté à Paris par le rôle de Mithridate, avec quelques petites diſgraces du Public, s'avança pour haranguer le Parterre, auquel il dit qu'il travailloit depuis quinze ans à ramener le bon goût & le naturel au Théâtre. Sur quoi un Plaiſant lui répondit par ces deux Vers du rôle qu'il venoit de jouer :

Prince, quelques raiſons que vous puiſſiez nous dire,
Votre devoir ici n'a pas dû vous conduire.

❀

La même aventure étoit déja arrivée à un Acteur après la Tragédie d'Andronic : car ayant fini auſſi ſon diſcours d'excuſes, un Plaiſant lui dit ce Vers de la même Pièce :

Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus ?

à quoi l'Acteur répondit fièrement :

Non, d'en avoir tant dit, j'en ſuis même confus.

D'autres racontent cette Anecdote différemment : ils diſent qu'au Gentilhomme Guépin, Comédie en un Acte de *Viſé*, les jugemens pour & contre furent partagés entre le Parterre & les autres Spectateurs des Loges & du Théâtre : qu'un de ces derniers, ami de l'Auteur, au moment des ſifflets & des brouhaha, s'avança ſur le bord de la Scène & dit : *Meſſieurs, ſi vous n'êtes pas contens, on vous rendra votre argent* : un Plaiſant lui cria :

Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus ?

Un autre répondit pour lui :

Non, d'en avoir tant dit, il eſt même confus.

Pour que cette Anecdote fut vraie, il faudroit que Campiſtron eût dérobé ces deux Vers aux beaux-eſprits du Parterre, pour l'inſérer, quinze ans après, dans ſa Tragédie d'Andronic : ce qui n'eſt guère croyable.

L'Hiſtorien du Théâtre Français prétend que l'Anecdote ſuivante eſt tout auſſi douteuſe ; mais d'autres ſoutiennent qu'elle eſt vraie, & que le Vers a été retranché depuis, à l'impreſſion de la Pièce : quoiqu'il en ſoit, la voici telle qu'elle eſt.

Dans la Tragédie d'Argélie, ou de Coriolan, de l'Abbé Abeille, une Actrice diſoit à une autre :

Ma ſœur, vous ſouvient-il du feu Roi notre Père ?

Celle-ci tardant trop à répondre, un Plaiſant prit la parole en déclamant pompeuſement ce Vers de Jodelet :

Ma foi, s'il m'en ſouvient; il ne m'en ſouvient guère.

Un Acteur débutant dans le rôle de Polyeucte, étoit très-mal reçu du Public; quelqu'un s'aviſa de crier : *Eh! Meſſieurs, vous martyriſez ce pauvre diable avant l'heure.*

Ma foi, répondit un autre, *c'eſt un prêté-rendu; il nous martyriſe auſſi diablement lui-même.*

On avoit dit autrefois de Lanoue, dont la figure étoit fort décharnée, qu'il jouoit d'autant mieux ce rôle là, qu'il avoit parfaitement l'air à la choſe.

Anecdote. N°. 2. A propos de cette foibleſſe d'Auteur, en faveur de ſes Ouvrages; on ſait que le fameux Cardinal de Richelieu réuniſſoit, à la gloire de favoriſer hautement les lettres, la manie de vouloir être Auteur lui-même & de faire jouer ſes Pièces dont une ſeule, dit-on, lui coûta près d'un million à faire réprésenter. Ce fut pour celle-ci, *Mirame*, que fut bâtie l'ancienne Salle de l'Opéra au Palais-Royal. On raconte même qu'il oublia tellement ſa gravité pendant qu'on jouoit cette Tragédie, qu'au milieu des applaudiſſemens; où la complaiſance, ſans doute, entroit pour beaucoup, tantôt il ſe levoit & s'élançoit hors de ſa Loge pour ſe montrer à l'aſſemblée; tantôt il impoſoit ſilence, pour fixer l'attention ſur les endroits qu'il jugeoit les plus beaux, & qu'en un mot il s'abandonnoit à des tranſports & autres démonſtrations trop peu meſurées pour un homme de ſon Rang. Quelque temps après il compoſa, avec Deſmarets, *Europe*, Comédie-Héroïque, roulant toute ſur la politique;

qu'il envoya enſuite par l'Abbé de Boisrobert * à Meſſieurs de l'Académie Françaiſe, en les priant d'en dire leur avis, ſans le flatter en aucune façon. Mais ceux-ci ayant obéi trop ponctuellement par une critique des plus ſévères, le Cardinal en fut ſi piqué, qu'il déchira ſa Pièce ſur le champ, & en jetta les morceaux ſous une cheminée, où heureuſement pour lui ce n'était pas la ſaiſon de faire du feu : car, s'étant couché la rage dans le cœur, il lui prit au milieu de la nuit un mouvement de tendreſſe pour cette chère production ; &, après avoir fait réveiller un de ſes Secrétaires, ils ſe mirent tous deux à raſſembler & à recoller les morceaux épars de cette Comédie. Corrigée, raccourcie & recopiée en 24 heures, elle fut reportée le ſur-lendemain à Meſſieurs les Académiciens. Ceux-ci, avertis de l'effet de leur première cenſure, loin d'y retoucher cette fois, y donnerent une approbation unanime. Le Cardinal ôſa la faire jouer, dans cette confiance, pendant les jours les plus brillans du Cid. Mais, à l'annonce d'Europe, dont l'Acteur venoit de faire un éloge pompeux & magnifique, il s'éleva un murmure dans le Parterre, & l'on demanda hautement le Cid à la place. Le Miniſtre en fut ſi outré

* Cet Abbé de Boisrobert étoit un homme de beaucoup d'eſprit, comblé des bienfaits du Cardinal, & qui, par le charme de ſa converſation & le talent de railler finement, ſavoit divertir & délaſſer ſon bienfaiteur de ſes grandes occupations. Il étoit ſupérieur dans l'art de déclamer. Un jour, en récitant un morceau de la Mariamne de Triſtan, il entra ſi bien dans la paſſion, qu'il fit pleurer le Cardinal, tous ceux qui étoient là, & Mondori lui-même, le plus fameux *Tragédien* de ſon tems. Auſſi cet Abbé ayant été diſgracié, à cauſe de certains propos hardis & de ſa mauvaiſe conduite ; & le Cardinal étant alors tombé malade, ſon Médecin lui preſcrivit, pour toute ordonnance, *une priſe de Boisrobert* ; ce qui le fit bientôt rentrer en grace.

qu'il ſe ligua contre cette Tragédie, ſur laquelle il ordonna cette fameuſe critique, qui n'en fit que mieux ſentir toutes les beautés. On n'ignore pas, non plus, que le même Cardinal avoit offert cent-mille francs à Corneille, pour qu'il lui cédât la gloire d'avoir fait cette Pièce, & que celui-ci les refuſa encore plus glorieuſement.

Note (2) de la page 79.

LES Nuances ſont au Théâtre de ces beautés de l'Art, de ces coups de Maître, dont les Comédiens ordinaires n'ont pas même de notion, ou qu'ils n'emploient que par haſard ; mais dont le bon ou le mauvais uſage diſtingue l'Acteur qui a véritablement du talent, d'avec celui qui n'en a que l'apparence & l'effronterie. Il y a des Comédiens qui, ayant oui dire qu'il falloit des nuances dans un rôle, & qui, voyant l'effet merveilleux que cette agréable magie produit lorſqu'elle eſt bien ménagée, ſe ſont fait une habitude d'en mettre à tout propos, & de les placer à tort & à travers. « Ils » appellent cela des tons de vérité, dit M. Do» rat ; mais ces tons, tout-à-fait diſparates avec » ceux qui précédent & qui ſuivent, paroiſſent » quelquefois trop bruſques, trop ſaillans, *ſur*» *tout dans la Tragédie*, & tombent preſque » toujours dans ce bas familier, qu'il faut éviter » avec autant de ſoin, que l'emphaſe & le giganteſque. D'ailleurs ces paſſages, une fois ſaiſis, » dégénèrent en refrains monotones, que le

» Spectateur attend & que l'Acteur ne man-
» que jamais ; ce qui prouve qu'ils ſont le fruit
» d'une combinaiſon *mal-adroite*, & ne par-
» tent point de l'ame, unique ſource des tons
» de vérité ». Ces ſortes de nuances, ainſi mal employées, ſont celles du mauvais genre; telles qu'on en voit *dans certains talens factices*, qui ne ſont que trop à la mode. Néanmoins ce ſont ces nuances-là même que le gros du Public ne ceſſe d'applaudir, au haſard, machinalement, & ſouvent ſans avoir entendu un ſeul mot de ce qu'a dit l'Acteur. C'eſt ſur-tout à la fin d'une tirade qu'on remarque ordinairement ces ſortes de tons, *ou de refrains*, qui, après un grand éclat de voix, tombant tout-à-coup dans le bas, ont l'art de faſciner la multitude & d'arracher les applaudiſſemens. Illuſion moins produite alors par la force du naturel & de la vérité, que par ce grand contraſte de ſons haſardé d'après je ne ſais quelle routine d'un nouveau genre de déclamation. Vrais tons de parodie, plus capables de faire rire de pitié, que d'exciter l'admiration des Connoiſſeurs. Il y a des Comédiens qui n'ont preſque établi leur réputation qu'à la faveur de cette eſpèce de Clinquant; tant le preſtige de ces tranſitions eſt par lui-même éblouiſſant juſques dans l'abus qu'on en fait ! Mais comme il n'y a que l'Acteur vraiment éclairé qui ſache en faire la différence & les placer à propos; il n'eſt auſſi que l'homme d'un gout exquis capable d'appré-

cier les meilleures & de déterminer ſon ſuffrage avec juſteſſe & diſcernement.

Les véritables nuances ſont de pluſieurs eſpèces : tantôt c'eſt une gradation inſenſible des mouvemens de l'ame, tantôt un paſſage ſubit d'un ton à un autre, de la rapidité à la lenteur, de la joie à la triſteſſe, de la fureur à la modération ; mais toujours conformément à l'idée de l'Auteur & à la ſituation du perſonnage.

Quelquefois ce ſont des coups de pinceau néceſſaires pour faire ſortir une maxime, une penſée, pour détacher un bon mot, une fineſſe, une plaiſanterie, qui ſouvent, ſans le ſecours des nuances, ne produiroient qu'un demi-effet. Par exemple, ſi, lorſque Liſimon, dans le Glorieux, dit : *Quoi donc !... j'aurai ſu faire un miracle incroyable en rendant aujourd'hui ma femme raiſonnable.....* Si, dis-je, l'Acteur ne s'arrête pas court, en baiſſant la voix au moins d'une octave, pour ajouter, comme par réflexion : *choſe qu'on n'a pas vue & qu'on ne verra plus :* cette petite plaiſanterie ne ſortira point & ne fera pas la moindre ſenſation.

De même, dans l'Avare, lorſqu'Harpagon qui, dans la plus violente colère, ne perd jamais de vue ſon intérêt, dit, à l'avant-dernière Scène du cinquième Acte : « Cet affront vous regarde, » Seigneur Anſelme, & c'eſt vous qui devez » vous rendre partie contre lui : & faire, *á vos* » *dépens*, toutes les pourſuites de la juſtice, pour » vous venger de ſon inſolence » : ſi cette petite

réflexion intéreſſée, *à vos dépens*, n'eſt pas détachée du reſte de la phraſe, comme en paſſant & par une nuance courte, mais ſenſible; elle ne fera non plus d'effet que ſi Moliere ne l'eût pas miſe là. Et ainſi, lorſque l'Acteur ajoute: « Voilà » Monſieur le Commiſſaire qui eſt un honnête-» homme, *à ce qu'il dit*, qui n'oubliera rien, » &c. »: ſi cette petite paranthèſe, *à ce qu'il dit*, n'eſt pas détachée & nuancée comme la précédente, elle gliſſera en pure perte, ſans qu'on s'en apperçoive. Ce ſont-là, ſi on veut, des miſères à citer; mais quelques minutieux que ſoient ces exemples, ils peuvent être adaptés à d'autres plus importans en mille occaſions différentes. Dans l'Avocat Patelin encore, ſi toute la Scène du ridicule plaidoyer de M. Guillaume n'eſt pas contraſtée, à chaque mépriſe ou tranſition, par des inflexions de voix fortement oppoſées, elle ne fera ſûrement pas l'effet qu'elle peut produire, & qu'elle produit ordinairement, lorſqu'elle eſt rendue comme elle doit l'être.

D'autres fois, les nuances naiſſent d'un accord juſtement combiné entre deux Acteurs, dont l'un contribuera à faire briller l'autre, ou du moins qui ſe ſerviront d'ombre & de luſtre mutuellement, c'eſt-à-dire que l'extrême vivacité de celui-ci ne fera que mieux éclater l'extrême ſangfroid de celui-là, *& vice versâ*. Ainſi plus un Maître dira à ſon Valet, avec la véhémence de la colère: *Comment! double*

coquin, me tromper de la ſorte ! plus il fera ſaillir la tranquille plaiſanterie de ce dernier qui n'excitera que mieux la riſée, s'il répond avec un air de bonne-foi : *Je m'y ſuis vu contraint, ou le diable m'emporte.*

De même, dans la Pièce de l'Étourdi, plus Lélie ſemblera déterminé à vouloir ſe percer de ſon épée pour intéreſſer davantage Maſcarille, plus l'indifférence & les froides réponſes de celui-ci paroîtront piquantes, & produiront un vrai Comique de ſituation. Dans l'Avare, à la ſixième Scène du troiſième Acte entre Maître Jacques & l'Intendant ; plus ce dernier, ſur la menace du bâton, affectera de hauteur & de ſupériorité, plus il impoſera à l'autre & en fera ſentir la puſillanimité naturelle : il eſt mille autres contraſtes différens par leſquels un Acteur contribue à faire reſſortir l'autre. *

---

* Une nuance, dans le genre noble, qui ne manque jamais non plus ſon effet, c'eſt au quatrième Acte du Miſantrope, lorſque Alceſte furieux contre ſa Maîtreſſe, finit par lui dire avec la plus grande violence :

» Percé du coup mortel dont vous m'aſſaſſinez,
» Mes ſens, par la raiſon, ne ſont plus gouvernés ;
» Je céde aux mouvemens d'une juſte colère,
» Et..... * *je ne réponds pas de ce que je peux faire.*

* Par cette ſuſpenſion ſubite & inattendue, le Miſantrope, qui ſait ce qu'il ſe doit à lui-même & à une Femme de qualité, au-lieu de terminer groſſièrement

Quelquefois un ſilence bien ſaiſi, bien ménagé, peut donner lieu aux plus heureuſes nuances, ou du moins ſervir à les préparer. Par exemple, dans la Métromanie (ſans parler de ce merveilleux coup de Théâtre du 3e. Acte, où les trois Acteurs expriment leur étonnement par un ſilence auſſi plaiſant que naturel) je citerai un autre effet moins connu peut-être, d'une ſurpriſe également muette & expreſſive. C'eſt au cinquième Acte, lorſque Baliveau impatienté & excédé de la mépriſe opiniâtre de ſon ami Francaleu, lui dit avec l'aigreur & le ton de la plus mauvaiſe humeur: « non, nous ne te» nons rien, puiſqu'il faut vous le dire: & cet » homme de bien, au mérite de qui vous êtes ſi » ſenſible, eſt le pendard à qui j'en veux..... A quoi ordinairement on ſe borne à répondre tout de ſuite avec un grand étonnement, *eſt-il poſſible !* Il ſemble effectivement que l'idée de l'Auteur ſe trouve par-là tout-à-fait remplie, & qu'elle ne puiſſe pas même aller plus loin. Mais le Comédien montrera ici plus d'Art & d'intelligence, s'il commence d'abord, ſans parler, par

---

la tirade, ſemble au contraire devoir ſe contenir au plus fort de ſa menace & de ſon emportement, en ne laiſſant même échapper le dernier Vers qu'à regret & avec une intonation dans le bas extrêmement marquée. Il y a, dans ce rôle, pluſieurs paſſages ſuſcéptibles de nuances encore plus brillantes & plus ſenſibles, dont je n'ai guère vû que M. *de la Rive* faire uſage avec quelques ſuccès.

exprimer fortement ſa ſurpriſe ſur le viſage ; ce qui premièrement fait tableau, pour peu qu'il ait le maſque expreſſif : & ſi enfin, après une courte pauſe, il ne laiſſe échapper, *eſt-il poſſible ?* qu'avec une expiration de voix comiquement ſourde & même un peu traînante, comme un homme abaſourdi, pétrifié, anéanti de quelque nouvelle inattendue. Cette manière de rendre ce petit paſſage produira le plus grand effet, & tel qu'on ne ſauroit ici le dépeindre par la ſeule expreſſion du diſcours.

On feroit des Volumes de tous les exemples concernant les nuances propres à être employées, tant dans la Tragédie, que dans la Comédie. Ce ſont ces ſortes d'oppoſitions qu'on peut appeller la Magie de l'Art, moins difficiles encore dans la pratique, que dans le choix & ſur-tout dans l'adreſſe de ſavoir les placer avec modération, & ſans abuſer de leur uſage brillant & ſéducteur. C'eſt ce qui fait la différence de l'Acteur médiocre à l'habile Comédien ; ſi bien que, de cent traits ou Comiques ou Tragiques d'une Pièce, celui-ci n'en laiſſera pas échapper un ſeul & ſaura les faire valoir tous également. J'ai vû à cet égard un Acteur en faire la gageure, & la gagner, pour le rôle de M. le Blanc dans la Fille Capitaine, & celui d'Arnolphe dans l'École des Femmes. Enfin, pour donner en deux mots une juſte définition des nuances ; ce n'eſt autre choſe que le *forte* & le *piano* de

de la Muſique, que le *clair* & l'*obſcur* de la Peinture, l'un & l'autre ménagés ſelon les règles de l'Art, de la Nature & du Goût: & c'eſt encore ici le cas où un ſeul exemple de *vive voix* vaudroit mieux, que tout ce qu'on pourroit écrire.

Note (3) de la page 80.

MALGRÉ les efforts que fait ici M. de Ste. Albine, pour ſuppoſer de l'eſprit aux perſonnes de la Profeſſion, on ne peut diſconvenir qu'il n'y ait beaucoup d'Acteurs qui n'en n'ont d'aucune ſorte, & qui ſont même d'une ignorance profonde. Néanmoins, ce ſont quelquefois ceux-là qui réuſſiſſent au Théâtre au-delà de toute vraiſemblance *. Il eſt vrai qu'ils doivent être pourvus d'un certain tact, d'un certain inſtinct, joint aux moyens phyſiques & à toutes les qualités de la Nature; & il faut qu'elles ſoient développées & conduites par un bon

* *Anecdote.* Un Acteur dans le rôle d'Agamemnon d'Iphigénie en Aulide, au-lieu de ce dernier Vers de la première Scène : *C'eſt Achille; va, pars : dieux! Ulyſſe le ſuit*; dit: *C'eſt Achille, va, pardieu! Ulyſſe le ſuit.* Un autre, en commençant le rôle d'Hippolyte dans Phèdre, au lieu de ce Vers: *Le deſſein en eſt pris, je pars, cher Théramène*; dit: *Le deſſein en eſt pris, je pars & te ramène, &c. &c.* On en a vu qui ont pouſſé l'ignorance juſqu'à inférer & à réciter dans leurs rôles les petites notes d'une Pièce, comme dans Tartuffe, où il y a: *C'eſt un ſcélérat qui parle*, &c. &c.

Maître, dont la capacité puiſſe ſuppléer à celle que n'a point un Acteur : comme la célèbre Le *Maure* de l'Opéra, & bien d'autres qu'on pourroit citer, en ont fourni des exemples. Ce ſont de ces Machines bien organiſées, dont un habile homme ſait connoître tous les fils & les reſſorts, & les faire mouvoir à ſon gré. Je ne ſais ſi de telles Machines bien dirigées ne ſeroient pas préférables à ces Acteurs indociles qui ne veulent avoir pour guide, qu'un ſot orgueil ou un ridicule entêtement. Ce qui paroîtra même fort ſingulier, c'eſt que les gens véritablement doués d'eſprit & de connoiſſances, ne ſe diſtinguent pas toujours le plus par le talent Théâtral ; & j'ai obſervé que ceux qui raiſonnoient le mieux ſur la Comédie, la jouoient ordinairement le plus mal. J'en ſuis fâché pour l'honneur de la Profeſſion : mais on ne peut pas ſe refuſer à une expérience réfléchie & réitérée.

Il eſt donc à préſumer que ce que M. Rémond de Ste.-Albine nomme *eſprit* dans un Acteur, n'eſt autre choſe qu'un certain tact, un certain ſentiment naturel, dont effectivement il ne peut ſe paſſer *. Or c'eſt ce tact qu'on peut appeller

* Le Sentiment, c'eſt-à-dire, cette aptitude prompte à ſaiſir & s'approprier toutes ſortes d'impreſſions, avec la facilité de les faire éprouver aux autres ; ce je ne ſais quel ſens qui juge, au premier abord, ſans le ſecours de l'analyſe ni du raiſonnement) le ſentiment, dis-je, eſt ſi eſſentiellement néceſſaire pour jouer la Comédie, que je le regarde comme la prin-

le vrai talent de la Profeſſion, préférable à l'eſprit proprement dit. « Avec de l'eſprit, dit un » homme qui en a beaucoup, (M. *le Prince de* » *L....*), tous les jours on voit quantité de » gens qui ne réuſſiſſent en rien. Avec une con- » formité de diſpoſitions & une aptitude à ſa » Profeſſion, on voit des gens médiocres venir » à bout de tout ce qu'ils entreprennent. Ceux » qui n'ont même que cette eſpèce d'inſtinct, » franchiront des obſtacles & des écueils qui » arrêteroient des gens d'eſprit ; parce que » ceux-ci, le plus ſouvent, apperçoivent trop » le danger, au-lieu que les autres ne le voient » point du tout. Heureux donc les hommes

---

cipale qualité d'un Acteur, en quelque genre que ce ſoit. C'eſt pour cela que les femmes, qui ont beaucoup plus de ſenſibilité que les hommes, quoique ſouvent moins inſtruites, réuſſiſſent ordinairement mieux ſur la Scène, ſur-tout quand elles ont de la figure & les autres agrémens naturels. Il eſt sûr qu'elles diſent & font tout avec meilleure grace ; qu'avec un ſon de voix intéreſſant, ſi propre à plaire & à émouvoir, elles ont, de plus, certaine ſoupleſſe dans le cœur, certaine diſpoſition méchanique à ſe prêter à toutes les paſſions de leurs perſonnages : diſpoſition moins commune aux hommes, quoique plus capables d'une application forte & d'une attention ſuivie. On en a la preuve dans toutes les Troupes, & même à Paris, dans chaque Spectacle, où le nombre des bonnes Actrices ſurpaſſe le plus ſouvent le nombre des bons Acteurs ; différence, qui ne peut venir que d'une ſupériorité de ſentiment dans les premières.

» nés avec le talent de leur état & à qui les » circonſtances font embraſſer celui qui eſt fait » pour eux » ! Le Maréchal de Saxe diſoit ne ſavoir, abſolument parlant, qu'une ſeule choſe, mais qu'il la ſavoit bien ; c'etoit le métier de la guerre *. Si l'on peut comparer le petit au grand, j'ai connu des Acteurs qui n'auroient pas ſçû raiſonner ni juger d'une Pièce de Vers ; mais qui ſavoient parfaitement bien rendre un rôle, ſoit dans la Tragédie, ſoit dans la Comédie.

Pour dire les choſes comme elles ſont, la

---

* *Anecdote.* Il le ſavoit ſi bien, ce métier de la guerre, qu'il a paru toute ſa vie le faire en badinant. A Tongres, la veille de la bataille de Rocoux, il donna ordre à M. Favart, Directeur de ſa Comédie, de compoſer, un couplet de chanſon pour annoncer cet événement comme une bagatelle, dont le ſuccès ne lui ſembloit pas même douteux : le couplet fut fait entre les deux Pièces & chanté par une Actrice fort aimable, ſur l'air : *De tous les Capucins du monde* ; le voici :

Demain nous donnerons relâche,
Quoique le Directeur s'en fâche.
Vous voir combleroit nos deſirs ;
On doit céder tout à la gloire :
Nous ne ſongeons qu'à vos plaiſirs,
Vous ne ſongez qu'à la Victoire.

Enſuite il fit annoncer, pour le ſur-lendemain, le *Prix de Cythère & les Amours Grivois*, qu'on repréſenta effectivement comme un prélude des Réjouiſſances publiques. Ce qui fit dire, au camp, qu'il avoit préparé le triomphe avant la Victoire.

plupart des gens de ſpectacle en général cultivent peu les Lettres : du moins n'en ai-je connu qu'un très-petit nombre qui en eût véritablement le goût. Les hommes entraînés, par le jeu, les plaiſirs & la diſſipation, ou quelquefois abſorbés dans leurs occupations théâtrales, ne trouvent pas même le tems de vaquer à leurs affaires domeſtiques. Les femmes, de leur côté, ſouvent moins occupées de leur talent que de tout autre objet ; toujours plus empreſſées à plaire qu'à s'inſtruire ; ne ſe jugeant ordinairement qu'avec des yeux de complaiſance & de prévention : preſque tous enfin, craignant moins l'ignorance que l'étude & le travail, liſent à peine ce qui eſt de leur compétence & dont ils pourroient tirer quelque inſtruction. Indifférence produite chez les uns & les autres, ou par un excès d'amour-propre & d'aveuglement, ou par une ſorte de pareſſe & d'inhabitude contractées dans la jeuneſſe, ſouvent privée d'éducation : tellement qu'il eſt très-rare de trouver dans une Troupe quatre à cinq Sujets qui aient ſeulement fait leurs études*. J'ai

* *Anecdote.* Feu Drouin, celèbre Acteur de la Province, honteux de ne ſavoir pas le latin, s'aviſa de prendre un Maître à l'âge de trente-cinq ans. Il eſt vrai que cette Science acquiſe ne lui procura pas plus de lumières ſur un Art, qu'il avoit déjà approfondi ſans ce ſecours. L'Art du Comedien n'a effectivement pas plus de rapport avec la Langue Latine, qu'avec la Langue Arabe ou l'Eſclavonne.

vu les Comédiens d'une grande Ville ne pouvoir donner le *Malade imaginaire*, faute d'un Acteur en état de repréſenter le rôle du *Præſes*..... Dans ce rôle, on ne parle, il eſt vrai, qu'un mauvais latin; mais encore faut-il ſavoir le prononcer, & des *longues* ne pas faire des *breves*. Il y en a qui pouſſent la ſtupide indolence juſqu'à venir froidement rendre un rôle ſur la ſcène, ſans avoir jamais lû la Pièce; & il eſt à remarquer que les plus ingnorans ne ſont pas toujours les plus modeſtes *.

Il faut convenir que les ſucceſſeurs de Moliere ont furieuſement dégénéré de leur illuſtre Fondateur, &, malheureuſement, nous en faiſons de plus en plus l'humiliante épreuve... Autrefois, du moins, on pouvoit compter quelques Auteurs parmi nos Confrères; & Dancourt, Montfleuri, Baron, Le Grand, Champmêlé,

* *Anecdote.* Feu Armand s'amuſa à raconter à quelques Comédiens de Province, l'Hiſtoire d'un Fourbe qui, ſous prétexte de dévotion, s'étoit introduit dans une honnête maiſon, avoit abuſé de la crédulité du Maître, s'étoit fait donner tout ſon bien; avoit voulu épouſer ſa fille, ſéduire ſa femme, faire déshériter ſon fils, &c. Or, l'Hiſtorien mit tant de pathétique & de vérité dans ſa narration, qu'il les fit fondre tous en larmes; mais aucun ne s'apperçut ſeulement que c'étoit mot-à-mot l'Hiſtoire du Tartuffe qu'il venoit de leur raconter ſous des noms différents; parce qu'aucun d'eux vraiſemblablement n'avoit jamais lû la Pièce en entier; & que chaque Acteur ne connoiſſoit que le rôle qu'il devoit y jouer.

Hauteroche, LaThuilerie, Poiſſon, Romagnéſi, Riccoboni, la Noue ont, en quelque ſorte, honoré la Profeſſion : mais depuis ce dernier, ſi on excepte M. Monvel, & peut-être cinq à ſix autres parmi toutes les Troupes, notre ſilence nous accuſe & décèle évidemment notre incapacité en fait de productions littéraires ou théâtrales. Vainement objectera-t-on que, de tous ces Comédiens *Auteurs*, à peine y en avoit-il trois qui euſſent du talent pour la ſcène ; & que, d'après même nos obſervations, cette culture des Lettres moins négligée, ne ſeroit tout au plus favorable qu'à la vanité du Comédien, ſans être plus avantageuſe à la perfection de l'Art. Objection ſpécieuſe & peu ſuffiſante pour autoriſer ce défaut démulation, ſur-tout dans une profeſſion qui ſuppoſe & qui exige au moins des connoiſſances ordinaires *.

* Ces ſortes de Comédiens ne reſſemblent guère au portrait, que fait M. Geſſner, d'un homme né véritablement Artiſte : « Si le goût de celui-ci, dit-» il, ne devient pas une paſſion ; s'il ne préfere pas » la gloire à la fortune ; ſi la ſociété des Critiques » éclairés n'eſt pas celle qui a le plus de charmes » pour lui ; ſi les heures qu'il conſacre à ſon Art » ne ſont pas les plus délicieuſes de ſa vie ; ſi des » ſonges utiles ne l'en occupent pas encore dans la » nuit ; ſi le matin, à ſon reveil, il ne vôle pas à » l'étude avec une nouvelle ardeur ; ſi ſon cœur n'eſt » pas agité au nom des grands-hommes de ſon Art ; » enfin, s'il n'a pas toute autre ambition que de

Quelques gens, prévenus ſans doute que de très-bons Acteurs étoient ainſi fort peu lettrés, ſe ſont aviſés de répandre que Mlle. Dangeville n'avoit pas même d'eſprit. Soit

---

» flatter le mauvais goût, & qu'il ne travaille pas » pour les vrais Connoiſſeurs ; ſous le nom d'Artiſte, » il uſurpe un titre, dont il ne peut jamais eſpérer » de glorieux effets ».

Malgré tout ce qui eſt dit dans cette obſervation ſur l'impéritie de la plupart des Comédiens, on ne doit pas néanmoins trop rigoureuſement conclure du général au particulier.... Sans me contredire, je pourrois citer quelques Acteurs & Actrices très-bien nés qui ont véritablement de l'eſprit, des connoiſſances & des talens ; il ne faut pas toujours avoir fait des Pièces ni avoir appris le latin pour cela. Si je me diſpenſe de les nommer, c'eſt dans la ſeule crainte que mon ſilence ſur d'autres, que je connois, ne devint contre eux une Satyre parlante : & mon intention aſſurément, en cherchant à corriger, n'eſt pas d'offenſer qui que ce ſoit. Au reſte, ce qui eſt conſolant pour les Acteurs vraiment inſtruits & eſtimables, c'eſt que le Public, à la longue, ne manque jamais de rendre juſtice & de diſtinguer le mérite par-tout où il ſe trouve ; ſon opinion ſe règle ordinairement ſur le plus ou le moins de motifs qu'on lui fournit, ſoit en bien ſoit en mal. Je dirai plus : c'eſt qu'un Comédien, malgré le préjugé populaire, peut, non-ſeulement par ſes mœurs & ſes talens, faire tomber cette eſpèce de proſcription & occaſionner une exception en ſa faveur ; mais il peut tirer quelquefois, de cette humiliation apparente, un nouveau ſujet de gloire & de conſidération.

qu'on ait voulu parler de cet eſprit d'épigramme & de malignité que ſemblent annoncer les rôles de ſoubrettes, ou d'un certain jargon de *Caillettes*, qu'elle n'avoit ſûrement pas : ſoit qu'on n'eut ſemé ce bruit que par jalouſie de métier, ou bien même pour la ſingularité du fait & le plaiſir de hazarder une eſpèce d'invraiſemblance : de quelque façon que cela ſoit, il eſt certain que l'erreur a exiſté. Erreur, il eſt vrai, démentie chaque fois que cette incomparable Actrrice paroiſſoit ſur la Scène, car elle y manifeſtoit, non-ſeulement ce tact, cette intelligence & ce jugement ſi néceſſaires pour la Comédie; mais encore l'eſprit, le feu, le naturel, le ſentiment, & toutes les autres qualités de l'ame d'une excellente Comédienne.

Voici ce qu'en dit M. de Saint-Foix : « Ce » qui achève de caractériſer la perſonne de gé» nie dans Mademoiſelle Dangeville, c'eſt » qu'elle eſt ſimple, vraie, modeſte, timide » même, n'ayant jamais le ton orgueilleux du » talent, ignorant d'ailleurs toute cabale, &, » dans le centre de la Tracaſſerie, n'en ayant ja» mais fait aucune ». Quel modèle ! mais quelle Critique pour les trois quarts des Comédiens ! Il me paroit que ce n'eſt pas-là le portrait d'une femme ſans eſprit.

Dans le tems que cette célèbre Actrice ornoit la Scène Françaiſe, tout le monde en général étoit ſéduit par ſes rares talens, auxquels chacun applaudiſſoit avec tranſport : « c'eſt l'effet

» qu'ils ont toujours produit ſur toutes les claſ-
» ſes des Spectateurs, & il n'y eut jamais, à ſon
» égard, ni refroidiſſement, ni partage d'opi-
» nions. Mais auſſi quel enjouement, quelle
» vivacité, quelle fineſſe dans ſes rôles de Sou-
» brette ! Quelle décence, quelle vérité dans
» ceux du genre noble ! Tout fut marqué à ſon
» coin véritable, tous les traits furent expri-
» més, toutes les nuances ſaiſies & diſtinctes :
» en un mot, Mademoiſelle Dangeville eut le
» vrai génie de ſon Art ; & elle y joignit tout
» ce que l'eſprit & le goût peuvent ajouter au
» génie ». Nous terminerons cet éloge, extrait d'*une Lettre ſur l'état préſent des Spectacles*, par une réflexion très-naturelle : c'eſt que, non-ſeulement ce ſeroit de cette grande Actrice qu'on devroit attendre un Traité ſur l'Art du Comédien, dont elle a mieux connu les principes que perſonne ; mais que, ſi jamais il y eût au Théâtre un modèle fait pour être imité, & même pour être copié dans tous ſes détails, c'étoit certainement celui-là : modèle d'autant moins dangereux à ſuivre, que le jeu de cette charmante Actrice étoit dans la Nature ; ou plutôt c'étoit la Nature même embellie de tous les charmes de l'Art ; ce qu'on ne pourroit pas dire de beaucoup de Comédiens *.

* *Anecdote.* Les Comédiens Français, qui ont toujours conſervé une eſtime particulière pour Mademoiſelle Dangeville, viennent de ſe ſignaler, à ſon égard,

d'une manière auſſi honorable pour eux, que flatteuſe pour elle. Ils ont été célébrer ſa Fête le 15 d'Août (1775), à ſa maiſon de Vaugirard, en lui donnant une Repréſentation de la Partie de Chaſſe de Henry IV, ſur un petit Theâtre conſtruit dans un des Boſquets de ſon Jardin. Il s'y eſt trouvé quantité de perſonnes diſtinguées venues exprès de Paris. L'illuſion paroiſſoit complette, ſur-tout au ſecond Acte, où la Foret étoit repréſentée par la Nature même. Tous les Comédiens, hommes & femmes, ſe ſont efforcés de lui témoigner leur zèle; & cette Pièce, ainſi que la ſuite des plaiſirs de cette journée, ont été autant de triomphes pour cette admirable Actrice. Entr'autres Couplets, qui ont été chantés à ſa louange ſur differens Airs, en voici quelques-uns, ſur l'Air de : *J'aime mieux ma Mie, au gué.*

Pour Dangeville un Couplet
Peut d'abord ſe faire;
Mais il faut qu'il ſoit parfait
Digne de lui plaire....
Oh! j'en ſais un sûr moyen,
C'eſt d'y mettre pour refrein
Le nom de Molière
Au gué,
Le nom de Molière.

Le talent diſparoiſſoit
De la Scéne entiere:
Dangeville commençoit
Sa belle carrière;
Là bas cet homme divin,
De ſon goût, de ſon jeu fin,
La fit héritière,
Au gué,
La fit héritière.

Quand aux Français on fêta
Cette Ombre ſi chère,
Un plaiſir vif tranſporta
Loges & Parterre :
Mais tout haut chacun diſoit
Que Dangeville manquoit
A la Centenaire,
Au gué,
A la Centenaire.

Jamais pareil hommage n'avoit été rendu à cette célèbre Actrice, pendant qu'elle faiſoit les beaux jours du Théâtre Français. Peut-être même n'auroit-elle pas reçu celui-ci de ſon vivant, ſi la retraite de tout Comédien ne mettoit preſque, entre ſes Confrères & lui, un intervalle auſſi immenſe qu'entre la vie & le tombeau. Effectivement, une fois retirés, les meilleurs Acteurs ne portent guère ombrage à leurs Succeſſeurs : *le talent qui n'eſt plus ceſſe d'être envié.*

Note (4) *de la Page* 83.

ON doit, ſans doute, en jouant la Comédie, paſſer rapidement de l'un à l'autre de ces divers mouvemens de l'ame dont il eſt ici queſtion : mais il faut ſavoir encore quelquefois ſe plier à toutes ſortes de caractéres mêmes les plus oppoſés. Cette rare aptitude, cette capacité preſque magique, conſtitue en quelque ſorte le véritable Comédien, & le diſtingue du ſimple Acteur. Pour peu qu'on veuille y faire attention, on conviendra de la prodigieuſe diffé-

rence de l'un à l'autre. Le ſimple Acteur, proprement dit, remplira, ſi l'on veut, parfaitement bien un genre, ſoit tragique, ſoit comique, ſans pouvoir ſortir de-là, ni jamais s'étendre plus loin. Aulieu que l'habile Comédien ſaïſira toute eſpèce de caractère. Vrai Caméléon, il prendra toutes ſortes de formes indiſtinctement; paſſera du rôle d'un jeune homme à celui d'un vieillard; d'un rôle de valet à celui de petit-maître, & les repréſentera tous avec un égal ſuccès. Ainſi M. Le Kain eſt un grand Acteur, Melle Clairon une grande Actrice, & M. Garrick un grand Comédien *.

* *Anecdote.* Ce nouveau Roſcius Anglais, indépendamment de ſes Talens ſupérieurs, poſſede, dit-on, une de ces phyſionomies qui ſe montent & ſe dèmontent pour prendre tel caractère qu'il lui plaît. Outre pluſieurs traits qu'on raconte de lui à ce ſujet (comme d'avoir pris plaiſir quelquefois à dérouter & à inquiéter des Peintres de portraits, en leur produiſant ſa figure, aujourd'hui d'une façon, demain d'une autre;) voici un nouveau trait dans le même genre qu'on aſſure très véritable, quoique preſque contraire à toute vraiſemblance..... Une Dame Anglaiſe, de ſa connoiſſance, deſirant avoir le portrait d'un Lord ſon parent, qui avoit la manie de ne pas vouloir ſe laiſſer peindre, pria M. Garrick de la ſeconder dans ce deſſein. Celui-ci, après avoir attentivement examiné & étudié les traits, les tics, les façons, & tout ce qui pouvoit le mieux caractériſer le perſonnage en queſtion, fut ſe préſenter, avec ce viſage emprunté, à un Peintre, & fit tirer ainſi ſon portrait. Tout le monde y reconnut ſi bien la reſſemblance du Lord, que le Lord lui-même tout le premier parut fort inquiet ſur les moyens qu'on avoit pris pour le peindre auſſi reſſemblant.

A la vérité ces ſortes de talens, ſur-tout portés au point incroyable où cet illuſtre Protée a pouſſé le ſien, ſont ſi rares, que, ſur cent bons Acteurs, à peine trouve-t-on un bon Comédien*. Deux obſtacles, entr'autres, ſemblent principalement s'oppoſer à la réuſſite de pareilles métamorphoſes : ſavoir, la ſtructure ou la conformation naturelle de l'Acteur & la prévention invincible du Public. Et ſi le célèbre Garrick n'eût pas réuni à ſes talens ce double avantage ; je veux dire que, ſi la Nature ne lui eût pas donné une taille, un organe & une figure également propres à toute eſpèce de perſonnage, ſoit dans un genre, ſoit dans un autre ; & que peu-à-peu il n'eût pas accoutumé le Public à ſes différentes transformations ; peut-être malgré

---

* *Autre Anecdote encore plus ſingulière que la précédente, & qu'on tient d'un Homme très-véridique* (*M. de la Place*). Hogarts, fameux Peintre Anglais, vouloit avoir le portrait de Fielding, Auteur de Tom-Jones, pour le placer à la tête d'une édition de ſes Œuvres ; mais étant mort ſans s'être jamais fait peindre, on étoit fort embarraſſé pour avoir ſa reſſemblance ; lorſque l'étonnant Garrick, informé du deſir de Hogarts ſon ami, ayant d'ailleurs beaucoup vécu avec Fielding, ſe préſenta un jour aux regards du Peintre avec la figure du défunt. . . . . Hogarts en fut épouvanté au premier abord juſqu'à ſe trouver mal ; mais, s'étant remis, il ſe dépêcha d'en tirer l'eſquiſſe qu'il fit graver. C'eſt la même qui eſt à la tête des Œuvres de Fielding, que l'on dit fort reſſemblante. Avec une pareille aptitude à l'imitation, comment ne pas jouer ſupérieurement la Comédie !

ſon génie imitateur, eût-il été obligé de ſe borner a un ſeul genre, comme tant d'autres *.

En conſéquence, M. Préville, quoique peut-

---

* *Anecdote.* Un Acteur, qui jouoit auſſi de tout, mais jamais rien de bien, maltraité journellement du Public, s'aviſa un jour de le haranguer. « Je ne ſais, Meſ» ſieurs, dit-il, par où j'ai eu le malheur de vous dé» plaire, je fais tout ce que je peux, & je me prête à » tout de la meilleure volonté du monde, ſans pouvoir » réuſſir à vous contenter ». Je joue dans le Tragique & dans le Comique. — *Tant pis*, répond-on — Je joue des premiers, des ſeconds & des troiſièmes rôles. — *Tant pis* ! — Je chante dans l'Opéra-Bouffon. — *Tant pis* ! — Je danſe même dans les Ballets. — *Tant pis* ! Après quoi, fixant le Public avec un air d'attendriſſement, *ingrat Parterre, que t'ai-je fait*, dit-il ? *tu me forceras à m'en aller.* — *Tant mieux.* — Et chaque raiſon ainſi alléguée étoit toujours ripoſtée d'un *tant pis* ou d'un *tant mieux.* A la fin excédé, hors de lui & ne ſachant plus que dire, il s'échappa juſqu'à envoyer tout crûment le Parterre..... oú l'honnêteté ne permet pas de penſer. — *Tant mieux*, répond encore un autre Plaiſant.... Cependant l'Acteur, ſe tournant tout de ſuite, par réflexion, dit fort poliment.: .... *Meſdames, ce n'eſt pas pour vous que je parle au moins* ! — *Tant pis* ! répond une voix flutée qui partoit du fond d'une Loge. Toute cette Scène ſingulière fut interrompue, à chaque inſtant, par les riſées & les brouhaha réitérés du Public : ce qui, joint à la conſtance opiniâtre de l'Acteur, la fit durer près d'un quart-d'heure. Ce fut la nouvelle du jour ; & ſur-tout il n'étoit queſtion dans toute la Ville que de la touchante apoſtrophe, d'*ingrat Parterre* ; ſi bien que pendant long-tems on ne demandoit plus à la porte de la Comédie un billet du Parterre ; mais on diſoit : *donnez-moi un Ingrat.*

être tout auſſi Comédien que M. Garrick, aura toujours beaucoup de peine à réunir généralement les ſuffrages dans certains caractères nouveaux, ainſi qu'il le fait dans tant d'autres preſque auſſi oppoſés, mais auxquels le Public eſt accoutumé depuis long-tems. Je pourrois citer d'autres Acteurs qui ont été forcés de renoncer à la ſéduiſante prétention de jouer ainſi de tout; & qui ont pris le parti de s'en tenir aux différens caractères d'un ſeul emploi. Ne ſeroit-il pas même à craindre que, dans le prodigieux contraſte de tant de rôles, ce qu'on gagneroit du côté de l'admiration publique, on ne le perdît ou du moins qu'on ne l'affoiblît beaucoup du côté de l'effet théâtral? Car enfin un Comédien, quelque talent qu'il ait, doit faire, par exemple, dans une Tragédie, moins d'illuſion aux Spectateurs, s'il lui ont vû repréſenter, la veille, un rôle de charge ou de bas comique. On ne ſauroit maîtriſer ſa mémoire ou ſon imagination au point d'oublier tout-à-fait ce qu'on vient de voir, ou ce qu'on voit tous les jours: & peut-être M. Garrick lui-même n'eſt-il pas venu juſqu'ici, ſans en avoir fait l'expérience & l'obſervation. Et à ſuppoſer qu'il ne fut point dans ce cas, cela ne concluroit rien pour d'autres Comédiens, ce grand Homme étant fait pour ſervir, à tous égards, d'exception à la règle générale *.

* Voyez plus loin la fin de la note 17.

Ceci

Ceci paroît conduire a la queſtion qu'on fait ordinairement, quel eſt, du tragique ou du comique, le plus difficile à bien repréſenter? .... Je penſe que l'un n'eſt guère plus difficile que l'autre, & que leurs ſuccès ne dépendent que du plus ou du moins des qualités naturelles de l'Acteur. La ſeule différence, c'eſt que le Comique peut ſouffrir une certaine médiocrité qui n'eſt pas ſupportable dans le Tragique. Il en eſt du dernier genre, comme de ces inſtrumens, où il faut exceller pour être agréable. Si, par la faute de l'Acteur, la Tragédie ne produit pas dans l'ame de fortes impreſſions, elle ne paroît plus, ſur la Scène, qu'un genre informe, languiſſant, monotone, qui, n'étant ni plaiſant ni pathétique, dégénere en froide *déclamation*. Il vaudroit mieux alors ſe borner à la lire, que de la voir repréſenter. Au-lieu que, pour peu que la Comédie ſoit paſſablement rendue, on en peut toujours tirer quelqu'amuſement.

Quant à la compoſition d'une Pièce, ou ſérieuſe ou comique, il eſt sûr que la charpente en eſt également difficile; que l'une & l'autre ne ſont pas moins les chef-d'œuvres du génie que les derniers efforts de l'imagination: & s'il faut, comme il a été dit & rebattu ſouvent, avoir beaucoup d'eſprit pour en produire même de médiocres, il faut en avoir prodigieuſement pour en faire d'excellentes. Il n'eſt rien moins qu'aiſé de combiner une intrigue, de bien filer une ſcène, & de ſoutenir dès carac-

tères dans l'un & l'autre genre. Cependant, ſans ôſer décider de la prééminence, ou quel eſt celui qui préſente le plus d'obſtacles, je crois pouvoir me permettre une réflexion: c'eſt que pour bien peindre les hommes, leurs mœurs & leurs paſſions, il faut avoir vécu avec eux, les connoître, & avoir eu du moins le tems d'étudier la Nature. Moliere, Regnard, Deſtouches & autres n'ont point produit leurs chef-d'œuvres avant l'âge de quarante ans; & on a vû quelquefois de jeunes gens donner des Tragédies paſſables preſque au ſortir du Collége. Pourquoi cela? Parce qu'ils peuvent en fabriquer les perſonnages, ſoit d'après l'Hiſtoire, ſoit d'après les Pièces de ce genre, qui ſeules, par le grand rapport qu'elles ont entr'elles, leur ſuffiſent pour modèles dans ces premiers eſſais. Au-lieu que les caractères de la Comédie doivent êtres peints d'après l'expérience & l'étude du monde, & qu'enfin le Poëte tragique ne vit, pour ainſi dire, qu'avec les morts, & l'Auteur comique avec les vivans. D'ailleurs, comme dit le Pere Brumoy, « on n'a » guère qu'a ſe replier ſur ſoi-même pour puiſer dans ſon ame des ſentimens qu'on eſt » bien aſſuré de faire entrer dans tous les cœurs, » dès qu'on les a trouvés dans le ſien. Mais » l'Auteur comique doit, au contraire, ſe » multiplier & ſe reproduire preſque en autant » de perſonnes, qu'il en veut avoir à contenter » & à divertir ».

De toutes ces raiſons ne pourroit-on pas inférer que la différence doit être, à-peu-près, pour l'Acteur la même que pour l'Auteur? Entre deux perſonnes, reſpectivement pourvues des moyens néceſſaires, l'une pour le tragique, l'autre pour le comique, la ſupériorité ne ſemble-t-elle pas plus longue & plus pénible à acquérir dans ce dernier genre que dans le premier? Les caractères ne ſont-ils pas plus variés, & les contraſtes plus oppoſés dans le comique que dans le tragique? Peut-être encore eſt-il moins facile d'imiter la Nature que de l'outrer; plus difficile de faire rire que de faire pleurer; plus aiſé de ſe paſſionner pour dire, *je vous adore*, que d'attraper le point juſte de bien dire, *je vous aime*..... (*Voyez plus loin l'article V des obſervations détachées.*

D'un autre côté, répliquera-t-on, pourquoi les Auteurs & les Acteurs tragiques ſemblent-ils avoir plus de part à la grande célèbrité, que les Auteurs & les Acteurs du genre oppoſé, à l'exception peut-être de Moliere ſeul & de Mlle Dangeville? Pourquoi dans le monde s'entretient-on plus ſouvent de Tragédies que de Comédies, & ſait-on par cœur un plus grand nombre de Vers de celles-là que de celles-ci? Pourquoi la plupart des Auteurs comiques ſemblent-ils exclus de l'Académie Françaiſe, tandis que les tragiques y ſont preſque tous inſcrits? Pourquoi cite-t-on avec plus d'enthouſiaſme les Champmêlé, les Baron, les Lecouvreur, les

Dufreſne, &c. que d'autres excellens Acteurs purement comiques leurs contemporains? Pourquoi enfin, à mérite égal entre les uns & les autres, le Peuple & les Grands ſont-ils toujours moins entraînés vers ceux-ci que vers ceux-là? Car il eſt d'expérience que les meilleurs Acteurs ou Actrices de Paris attirent ordinairement plus de monde à nos Spectacles de Province dans la Tragédie que dans la Comédie; & qu'ainſi M. Le Kain & Mlle. Clairon y ſeront plus ſuivis, que M. & Mme. Préville ou autres du même genre *. Cette eſpèce de prévention, en faveur des premiers, ne viendroit-elle pas de la dignité impoſante de leurs perſonnages, comme nous le

* Il pourroit y avoir une diſtinction: c'eſt que, généralement parlant, les gens un peu âgés aimeront moins, par exemple, certaines Tragédies de Racine, qui ont toujours tant d'attraits pour la Jeuneſſe, que certaines Comédies de Molière & autres bonnes Pièces de caractere, capables de les conduire à des réflexions amuſantes, en leur rappellant ce qu'ils ont vu toute leur vie. Outre que le changement phyſique, opéré dans le goût & dans le tempérament, contribue à cette prédilection; c'eſt que, lorſqu'on a un peu connu les hommes, on a bien plus de ſatisfaction à juger & à ſentir ſur la Scène la vérité des Reſſemblances, que dans un âge, où à peine peut-on avoir une légère notion des caractères. Or on ne voit une copie avec certain plaiſir, qu'autant qu'on en connoît parfaitement l'original: comme la peinture d'une paſſion n'affecte l'âme, qu'autant qu'on eſt phyſiquement en état d'en éprouver les effets.

dirons plus loin ? Ou bien, eſt-ce que l'homme ſeroit généralement moins porté à rire qu'à pleurer ; plus agréablement affecté par la triſteſſe que par la joie ? Ou plutôt, cette préférence ne ſeroit-elle pas fondée ſur la difficulté de pouvoir ſe rendre compte des principes d'un Art qui paroît ſurnaturel, qui étonne, qu'on admire, & dont on parle ſans preſque le concevoir, ou du moins ſans pouvoir en faire de juſtes comparaiſons ? Au-lieu qu'il n'en eſt pas de même des divers caractères comiques dont il n'eſt guère poſſible qu'on ne connoiſſe aſſez les originaux, pour pouvoir les comparer avec les copies. Enfin il n'eſt pas douteux qu'il ne paroiſſe plus difficile de bien peindre la Nature connue, que cette eſpèce de Nature idéale qui n'exiſte que dans l'imagination. Ce ſont-là de ces queſtions ſur leſquelles on n'eſt jamais parfaitement d'accord : comme lorſqu'on demande lequel de ces deux Arts, la Peinture ou la Sculpture, offre le plus de difficultés à ſurmonter * ?

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

---

* *Anecdote.* Louis XIV demandoit à Racine quel étoit le Génie qui avoit le plus illuſtré ſon ſiècle : ..... celui-ci, ſans héſiter, lui nomma Molière. *Je ne l'aurois pas cru*, lui dit le Roi ; *mais il faut bien que cela ſoit, puiſque vous le dites ; car vous vous y connoiſſez mieux que moi.* Cet aveu noble & généreux de la part de Racine, malgré une rivalité de gloire &

une petite brouillerie qu'il y avoit eue entr'eux, fait honneur à cet Auteur Tragique, & ſemble décider la queſtion, en accordant la prééminence à l'Auteur Comique.

Molière, dans une autre occaſion, n'avoit pas été moins généreux au ſujet des *Plaideurs*, qu'on cherchoit à déprimer. *Ceux qui regardent*, dit-il, *cette Pièce comme une ſottiſe, me paroiſſent eux-mêmes de vrais ſots.* Malgré cette déciſion reſpectable, il eſt néanmoins d'expérience que cette petite Comédie ne plaît que dans les Villes ou il eſt d'uſage de plaider en public; ailleurs à peine la comprend-on. Au reſte, Deſpréaux étoit du même avis que Racine, touchant la ſupériorité de Molière ſur tous les autres grands Génies de leur ſiècle; & ce dernier ſembloit l'accorder à Lafontaine. *Nos beaux-Eſprits ont beau ſe trémouſſer*, (diſoit-il un jour) *ils n'effaceront pas le bon-Homme.*

Note (5) *de la page* 88.

LA fureur des applaudiſſemens produit ſouvent cette manie de vouloir tout forcer. Rien de plus ordinaire que d'abuſer de ſon organe & de ſon feu naturel, ſur-tout parmi les Acteurs tragiques qui s'y trouvent autoriſés par le mauvais goût du Public. Et le Public, ſans examiner ſi c'eſt ainſi, ou non, que doit parler le Héros qu'on repréſente, n'applaudit qu'autant qu'on *s'égoſille* & qu'on s'emporte: tellement qu'on a plus l'air d'un Energumène, que d'un Héros paſſionné. Cependant on ne devroit s'attacher qu'à faire *parler* ſimplement la Nature, & non à la faire *crier*. La plupart des Acteurs ſont ſi mal-adroits ſur cela, qu'ayant ſeulement une

tirade de dix Vers à débiter avec un peu de véhémence, ils y en mettent tant & d'une manière ſi outrée dès le commencement, qu'il leur reſte toujours les deux ou trois derniers Vers de trop, auxquels leur organe ſemble ne pouvoir plus fournir, faute d'avoir ſû ménager leur force juſqu'à la fin. Ceſt principalement dans une ſortie qu'un Acteur tragique ſe ſignale & ſe fait un mérite de beaucoup de tapage & d'éclat; tandis qu'un jeu noble & tranquille produiroit ſans doute un bien meilleur effet ſur l'eſprit des Spectateurs. Le célèbre Baron jouoit, dit-on, avec plus de force que perſonne, &, malgré cela, n'étoit jamais forcé : auſſi le plus grand rôle le fatiguoit beaucoup moins qu'un rôle médiocre n'auroit fatigué tout autre.

« Un ſeul mot, prononcé avec une certaine » majeſté impoſante, excitera quelquefois plus » de terreur qu'un long diſcours rempli de véhé- » mence; & quiconque a moins d'oreille que » de diſcernement, n'applaudira jamais un Ac- » teur qui ne fait que du bruit. L'impétuoſité, » avec tout ſon fracas, eſt bien plus près du ri- » dicule que de la dignité, & il eſt même des » ſentimens fort élevés qui ne paroiſſent jamais » plus que dans la tranquilité de l'ame. Enfin » on ne ſauroit approuver un emportement que » la penſée de l'Auteur & la ſituation du per- » ſonnage contrediſent formellement; & l'on » mépriſe l'Acteur fait pour nous affecter dou- » cement, qui ne nous donne que des ſenſations

» contraires. C'eſt ici qu'il faut convenir qu'au » Théâtre la Nature & toutes ſes faveurs ne » ſauroient ſe paſſer de principes, d'exemples » ni d'exercice *. »

Note (6) *de la page* 90.

C'Est une vérité, confirmée par l'expérience, qu'on ne paſſe point à un Acteur des défauts réels & phyſiques, quand même le perſonnage l'exigeroit ; autrement la magie de l'imitation, c'eſt-à-dire cette ſecrette comparaiſon de l'Art *rivaliſant* la Nature, en quoi conſiſte le plaiſir de la Comédie, ſe trouveroit abſolument détruite : & l'Acteur, ainſi défiguré, ne ſeroit plus qu'un objet de riſée ou de compaſſion. En un mot, la réalité d'un défaut n'eſt pas moins déſagréable & pénible à la vue, que la fiction ou l'imitation en eſt ſouvent pleine de charmes. C'eſt ce qu'éprouva un Comédien du Théâtre de Londres.

Cet Acteur, après avoir pendant vingt ans joué la Comédie avec ſuccès, eut le malheur de s'eſtropier & de reſter *boiteux*. Malgré cette diſgrace, comme ſon genre étoit le tragique, il conclut, de cet accident, qu'il étoit l'homme du monde le plus propre à faire au moins le rôle de Richard III, que Shakeſpear, Auteur de

* Extrait des Acteurs Anglois.

cette Tragédie, a jugé à propos de rendre *boiteax ;* mais lorſqu'il vint à réciter ces paroles : *les chiens aboient en me voyant boiter ;* ce fut une riſée, ou plutôt une huée ſi générale, qu'il fut obligé de quitter la ſcène où il ne lui fut plus poſſible de ſe montrer.

Il eſt dit, dans le même article, qu'on ne doit pas porter à un certain point la délicateſſe ou la ſévérité concernant l'élégance de la taille ou les graces de la figure dans un Acteur ; ſur quoi je me bornerai à citer un petit paſſage d'un *Eſſai ſur la Connoiſſance du Théâtre Français*, où l'Auteur (*M. Duclairon*) ne paroît pas pouſſer l'indulgence auſſi loin que M. Rémond de Sainte-Albine. Voici ce qu'il en dit : « Il faut » que les perſonnes de Théâtre aient reçu ces » agrémens qui préviennent d'abord en leur » faveur, qui flattent les yeux, pour qui prin- » cipalement ils ſemblent être faits, & qui ſont » les témoins des images que l'on veut repré- » ſenter à notre eſprit. Il eſt impoſſible qu'une » choſe aille au cœur, quand elle commence par » choquer les yeux & les oreilles ; on a donc » raiſon de s'informer, dans le début d'une jeune » Actrice, *ſi elle eſt jolie ;* puiſque c'eſt la pre- » mière choſe que l'on doit exiger d'elle : quel- » ques années après on pourra vraiſemblable- » ment demander *ſi elle eſt bonne Comédienne ?* » On devroit pareillement s'informer ſi un Dé- » butant eſt bien fait, ſur-tout lorſqu'il veut » ſe charger des rôles de Princes & d'Amou-

» reux : ſi l'on dit qu'il a la tournure & la figure » ignobles, mais qu'il a des talens; que per- » ſonne ne récite mieux un Vers, &c.; répondez » que cet homme eſt un Acteur de répétition, » qui ne doit jamais paroître que dans la foule, » pour n'être point diſtingué ».

Quant à ce qu'ajoute un peu plus loin M. de Sainte-Albine : *Qu'on peut voir, ſans être bleſſé du défaut de vraiſemblance, une jeune Beauté ſe charger d'un perſonnage de vieille, &c.;* je crois qu'on pourra la voir peut-être avec plaiſir, pour la ſingularité ſeulement, ſur-tout ſi c'eſt un ſujet agréable au Public; ainſi que Mademoiſelle Dangeville, lorſqu'elle rempliſſoit le rôle de la Marquiſe dans Nanine, ou celui de la Comteſſe dans les Plaideurs. Cette charmante Comédienne ſembloit en effet s'amuſer elle-même, en raviſſant de plaiſir tous les Spectateurs. Mais je doute qu'à la longue une Actrice jeune & jolie pût ſoutenir l'illuſion ſans que l'on ne fût bleſſé de ce défaut de vraiſemblance, ou, pour mieux dire, de cette eſpèce de *caricature* qui ne peut qu'affoiblir la vérité d'un perſonnage, quelques ſoins qu'on mette à le bien rendre d'ailleurs. On paſſera plutôt cette invraiſemblance dans un rôle d'Opéra, genre de Spectacle moins ſuſceptible de vérité; où exiger des règles, ce ſeroit détruire la choſe même dans ſon principe, puiſqu'elle n'exiſte que par l'irrégularité. Auſſi s'embarraſſe-t-on moins d'y contredire la Nature & le bons ſens que dans la Comédie, qui ne permet

jamais de s'écarter ni de l'un ni de l'autre, pour quelque raiſon que ce puiſſe être.

Note (7) de la page 93.

L'AUTEUR veut dire, ſans doute, une phyſionomie expreſſive; ce qui eſt un peu différent: car on voit ſouvent des perſonnes qui ont l'air *ſpirituel*, ſans avoir dans la phyſionomie aſſez d'expreſſion pour le Théâtre, où tout doit être extrêmement marqué & d'une touche forte & vigoureuſe: ſans quoi, au lieu de tableaux, on n'offrira le plus ſouvent que des ébauches imperceptibles. Ainſi de fort petits traits, une petite phyſionomie, quoique *ſpirituelle*, ne ſeroient point du tout propres à aucune eſpèce de roles d'expreſſion. Ce qu'on dit plus loin ſur la diſproportion de la taille, me paroît d'autant mieux fondé, que l'un & l'autre excès ſont également vicieux. J'ajoutèrai qu'on devroit du moins avoir l'attention de ne pas ſe déplacer, comme on le fait tous les jours; c'eſt-à-dire, qu'un Acteur d'une certaine figure ou d'une corpulence marquée, ne devroit jamais ſe charger des rôles légers de Petits-Maîtres & d'autres ſemblables. Quelqu'un d'une figure féminine ou d'une taille fluette, a le plus grand tort auſſi d'ambitionner de remplir des rôles d'une certaine importance, tant dans le Tragique que dans le Comique. Un homme ne paroît jamais

ſi petit, que lorſqu'on le voit monté ſur des échaſſes. Tel brillera dans le rôle de l'Etourdi, par exemple, qui ſera peut-être très-déplacé dans celui du Miſanthrope. Je me rappelle, à ce ſujet, d'avoir vû jouer à Paris le rôle d'Achille, dans l'Iphigénie de Racine, par un jeune Acteur de cette tournure. J'en fus révolté, ſur-tout au dernier couplet de la ſixième Scène du quatrième Acte, *rendez grace au ſeul nœud qui retient ma colère, &c.* A ſon air d'impudence, il me ſembla voir un jeune Sous-Lieutenant défier inſolemment ſon Général. Je ſuis perſuadé que ce ne fut pas autre choſe que ce défaut de taille qui me fit cette impreſſion; car d'ailleurs l'Acteur jouoit très-bien, & ſa rodomontade n'étoit même ſi ſenſible, que par rapport à l'*exiguité* de toute ſa perſonne, ſur-tout à côté de la figure impoſante de celui qui repréſentoit Agamemnon. « Achille, comme on ſait, étant un Héros fier, » grand, impétueux, fait pour balancer lui ſeul » l'autorité du Chef des Grecs, pour ſauver » Clitemneſtre & ſa fille, & capable d'im- » poſer même au Grand-Prêtre; celui qui » en fait le perſonnage doit répondre à cette » idée, ainſi qu'aux promeſſes foudroyantes » qu'il fait en ſortant, lorſqu'il dit :

Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je reſpire,
Les Dieux auront en vain conjuré ſon trépas;
Cet Oracle eſt plus ſûr que celui de Calchas.

Note (8) *de la page* 94.

CETTE obſervation touchant les imperfections extérieures d'une perſonne de Théâtre, peut s'appliquer a ſa conduite & s'étendre juſqu'a ſes mœurs. Plus expoſées aux regards du Public que celles d'un ſimple particulier, elles ſont auſſi plus en bute à la Satyre ou à la Louange; l'une & l'autre, en ce cas, toujours hyperboliques : ſemblables à ces objets qui, dans une Optique, paroiſſent groſſir au-dela de leur exiſtence réelle. Les Gens de cette Profeſſion, ſur-tout les femmes & ceux qui ont quelque talent, pour peu qu'ils ſoient jaloux de leur réputation, ne ſauroient donc, à toutes ſortes d'égards, s'obſerver trop ſoigneuſement, afin de ne donner a la Malignité que le moins de priſe qu'il eſt poſſible. Et comme naturellement on eſt porté à tout exagérer, ſoit en bien, ſoit en mal, ce même Public, qui s'amuſe ſouvent à charger les ridicules & les défauts des Acteurs ou des Actrices, ſe plaira une autre fois à exalter leurs vertus & leurs qualités à un tel excès, qu'on leur attribuera des actions, des propos ou des traits au-deſſus de la vérité, & auxquels même ils n'auront peut-être jamais penſé. C'eſt ainſi qu'en fait de bonne ou de mauvaiſe renommée des perſonnes de Théâtre, on peut toujours en rabattre de moitié: il ne faut en effet qu'un

ſeul Particulier pour établir ou pour détruire la réputation d'un Acteur *.

Cette conſidération devroit bien engager les Gens de cette Profeſſion, (à laquelle ils auroient tant d'intérêt de donner quelque luſtre) non-ſeulement à obſerver dans le monde un main-

---

* *Anecdote.* Feu Dubr* , Comédien du Théâtre Français, ne pouvant faire croire au Public qu'il étoit bon Acteur, étoit parvenu du moins à lui perſuader qu'il avoit un jugement exquis. Comme il vouloit être loué de quelque choſe, il payoit un homme (ſix-cents livres par an, dit-on) pour faire en tous lieux ſon éloge, & ſpécialement pour répandre dans le Parterre & dans les Cafés : *qu'il étoit un Juge excellent en fait de Pièces de Théâtre, auxquelles il ſe connoiſſoit mieux que tous ſes Confrères, & qu'il étoit de plus le premier homme du monde pour former un Acteur*, &c. Ce fut une réputation établie ſans que perſonne en pût produire les titres. Mais, comme qui que ce ſoit n'avoit de raiſons pour la détruire, cette opinion paſſa de bouche en bouche, & il n'en fallut pas davantage pour la perſuader généralement, ainſi que tant de menſonges qu'il eſt toujours fort aiſé d'accréditer, à moins qu'il n'y ait beaucoup de gens intéreſſés à les contredire..... N'avoit-on pas répandu dans le Public, il y a trente ans, que la belle G**, Actrice de la Comédie françaiſe, étoit ſi *complaiſante & ſi bonne*, qu'elle n'avoit pas la force du refuſer ſes faveurs à qui que ce fût ; & n'y a-t il pas eu des gens aſſez ſots pour ſe préſenter dans cette ridicule perſuaſion ? N'a-t-on pas dit qu'une autre Actrice, qui jouoit avec beaucoup d'eſprit, n'étoit pourtant qu'une Bête, & ce bruit, de même, n'a-t-il pas eu cours dans le tems ? Tout ſe dit, tout ſe répete & tout ſe croit.

tien plus honnête & moins indécent ; mais encore à ſe traiter entr'eux tout autrement qu'ils ne font la plupart du tems. C'eſt une choſe des plus choquantes parmi les Comédiens, & qui ne contribue pas peu à les dégrader aux yeux du Public, que ce ton trivial qu'ils affectent enſemble dans la Société : *vrai ton de tripot & de mauvaiſe compagnie*, ſur-tout entre hommes & femmes. Je voudrois, s'il étoit poſſible, qu'on bannît de chez eux ce terme grivois de *Camarade*, & qu'on en ſubſtituât un autre moins commun, tel que ceux dont on ſe ſert dans les Profeſſions qui tiennent aux Sciences, aux Arts ou aux Belles-Lettres. Ce nom, d'ailleurs, ſemble trop rapprocher les ſimples Manœuvres des véritables Artiſtes *.

Je crois qu'en effet je ſerois moins choqué d'entendre un Acteur en ſous-ordre appeller M. le Kain, *mon Confrère*, ou ſe ſervir de telle autre dénomination, que de voir employer par-tout indiſtinctement cet autre mot,

* *Anecdote.* Le ſieur Chaſſé, célèbre Acteur de l'Opéra, voulant payer à un Décrotteur ſon petit ſalaire : celui-ci, de la meilleure foi du monde, le refuſa en diſant : *qu'il ne prenoit jamais d'argent de ſes CAMARADES.* Comment donc, dit Chaſſé tout ſurpris ? — *C'eſt que je ſuis auſſi de l'Opéra : C'eſt moi qui fais les rôles de MONSTRES, comme vous les rôles de ROIS.* — Ah ! pardon, mon CAMARADE, de ne vous avoir pas reconnu plutôt, lui dit Chaſſé, en lui faiſant une profonde révérence.

qui ne convient guères que dans le Militaire, ou entre Ecoliers ou Valets ; & fort peu, à ce qu'il me ſemble, dans une ſociété d'hommes & de femmes à talent.... J'ai peut-être tort ; mais il eſt des antipathies de toute eſpèce. On objectera que ſouvent les Officiers & même les Généraux traitent leurs Soldats de *Camarades*, à la bonne-heure ; c'eſt un terme guerrier qui peut du moins leur convenir. Malgré cela, ce titre alors ne pouvant être réciproque ni réverſible des derniers aux premiers, on ſent bien que cette façon amicale n'eſt qu'un détour, un prétexte dont ſe ſert un Supérieur, pour ſe mettre un moment au niveau de ſon ſubalterne. C'eſt ainſi qu'un grand Seigneur dira, *mon ami*, à un Porte-faix, ſans aucune conſéquence.

Quoi de plus ignoble encore que de ſe tutoyer & de s'apeller mutuellement un *tel*, ou *la une telle*, comme à peine on le pratique dans les plus viles conditions ? Ce tutoiement ne choque point les bonnes mœurs, il eſt vrai ; mais, à l'égard des femmes, il choque tout au moins la politeſſe & la véritable galanterie ; & s'il eſt permis quelquefois au Reſpect, dit M. de Fontenelle, d'être un peu familier envers cette belle moitié du genre humain, il faut auſſi que la familiarité ſoit toujours un peu reſpectueuſe..... Je conviens que, dans le monde, chez le Militaire, parmi les jeunes-gens de qualité, on ſe *tutoye* & l'on s'appelle un *tel* indifféremment ;

indifféremment ; mais il n'y en a aucun qui ne s'abſtienne de ces façons de parler envers les Dames ; ni l'on ne voit guère un étourdi de dix-huit ans tutoyer un homme de ſoixante, comme tous les jours on le fait impudemment parmi les gens de Théâtre. Vous n'entendrez même jamais des perſonnes bien nées nommer une Actrice vivante, ſans y joindre le titre de *Mademoiſelle*. Ce n'eſt ordinairement qu'après leur mort qu'on le retranche. Ainſi l'on dira, la Gauſſin, la Lecouvreur, comme on dit, Corneille, Racine, Moliere, Bouchardon, &c ; mais tant que les Gens à talens vivent, il eſt de la décence de dire Monſieur un *tel*, Mademoiſelle une *telle*. Autrement on paſſe pour n'avoir ni éducation ni politeſſe. L'exception ne peut avoir lieu, tout au plus, que pour les Acteurs proprement dits.

Enfin, quoiqu'il en ſoit, on avouera du-moins que toutes ces façons groſſières ne ſont pas abſolument du meilleur ton ; & que, bien loin que ce ſoit jamais là un moyen d'en impoſer au Peuple ou au petit Bourgeois, ni de détruire ce vernis de deshonneur & de mépris répandu ſur la profeſſion, ce n'eſt au contraire que la dégrader encore & affermir le préjugé de plus en plus. Doit-on s'étonner après cela que le Théâtre ſoit preſque un objet de ſcandale aux yeux de bien des gens prévenus qui, faute de le fréquenter, n'en connoiſſent ni la morale ni la pureté ? Si c'étoit là, penſent-ils,

l'école de la Vertu, de la Politeſſe & des Sentimens, y verroit-on la dépravation des mœurs, & les marques de la plus baſſe éducation? Y verroit-on des femmes même, auſſi libres dans le propos que dans la conduite, à qui les juremens ou les termes les plus indécens ne ſont pas moins familiers qu'à des Harangères, ou à des Grenadiers, &c. &c?

On a deſiré depuis long-tems, & même on a tenté d'effacer certaine idée infamante attachée anciennement aux Gens de Spectacle; mais je crois que plus de bienſéance ou moins de *mauvais ton*, & ſur-tout une plus plus grande régularité de mœurs, ſeroient de bien meilleurs argumens que toutes les apologies qu'on pourroit faire. Cette profeſſion, chez les Romains, ne dut ſon aviliſſement, dans l'opinion publique, qu'au ſeul aviliſſement des Eſclaves qui l'exerçoient: peut-être, parmi nous, le même effet ne vient-il que de la même cauſe. Il eſt bien rare qu'un corps ne ſe reſſente un peu de la corruption de ſes membres..... * Quel remède en ce cas?.....

* Au Théâtre Hollandais, une Actrice eſt obligée, par état, de veiller à ſa réputation: ſans cela, les autres Comédiens ne voudroient point jouer avec elle; « c'eſt ainſi » que les mœurs, dit M l'Abbé de la Porte, ſavent tout » reſpecter, tout anoblir dans une Nation ſobre & » modeſte, qui n'en eſt pas encore venue à changer ſes » amuſemens en principes de débauche & de corrup- » tion, & en motifs d'indécence, d'effronterie & de » proſtitution ».

Toute une autre conduite, encore une fois, tout un autre ton, & le préjugé tombe de lui-même : *ſublatâ causâ, tollitur effectus.*

Certaines perſonnes, trop affectionnées à une routine vicieuſe pour vouloir la corriger, taxeront ſans doute ces réflexions de ridicule ou de pédanterie ; auſſi n'eſt-ce pas pour de telles gens qu'on les haſarde ; & l'on aſpire moins à déraciner de vieilles habitudes, qu'à détourner les ames honnêtes & ſenſibles, d'en contracter de nouvelles qui ne pourroient que les *avilir* de même.

Cependant, malgré tous les défauts annexés, en quelque façon, aux perſonnes de Théâtre, on ne ſauroit diſconvenir, ſans injuſtice, qu'il n'y ait beaucoup d'exceptions dans le nombre, comme on l'a déjà dit ; & que, de toutes les profeſſions, ce ne ſoit peut-être la plus capable des différens traits de bienfaiſance & d'humanité. Le vertueux Moliere en a donné aſſez ſouvent l'exemple ; on ne peut trop répéter, pour l'honneur du Théâtre & même du genre humain, ces traits de généroſité qui caractériſoient cette belle ame, quoiqu'ils ſoient connus de tout le monde *.

* Anecdotes. *Combien*, diſoit cet homme divin au jeune Baron, qui lui annonçoit un Comédien de campagne que la pauvreté empêchoit de ſe préſenter, *combien faut-il lui donner ? .... Quatre piſtoles*, répondit-il au haſard. *Donnez-lui ces quatre piſtoles pour moi*, lui dit Moliere, *& en voilà vingt qu'il faut que*

vous lui donniez pour vous ; & il joignit à ce préſent un habit magnifique.

Voici un autre fait qui mérite encore plus d'être rapporté. Il venoit de donner l'aumône à un Pauvre : un inſtant après le Pauvre court après lui, & lui dit : *Monſieur, vous n'aviez peut-être pas deſſein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami*, dit Moliere, *en voici un autre* ; & il s'écria : *Où la vertu va-t-elle ſe nicher ?*

On peut joindre ici le trait connu de la célèbre le Couvreur envers le Comte de Saxe : il lui écrivit, de Courlande, de lui chercher un ſecours d'argent : cette fameuſe Actrice vendit ſa vaiſſelle & ſes bijoux, & lui fit une ſomme de quarante mille livres.

Autre exemple du généreux déſintéreſſement d'une Comédienne, dont l'obſcurité ſeule a peut-être empêché qu'on n'y ait fait attention dans le lieu-même où l'action s'eſt paſſée... Un jeune Acteur, qui fréquentoit familièrement chez elle, s'aviſa de décamper un beau matin, & d'emporter ſes robes, ſes bijoux, & généralement tout ce qu'elle poſſédoit. On fait courir après le Fugitif, on le rattrape, on ſe ſaiſit de ſa perſonne & de ſes coffres, & les Créanciers font arrêt deſſus. Mais cette Actrice, pour ne point flétrir la réputation du jeune homme, dont cependant elle n'avoit rien moins que lieu de ſe louer, loin de réclamer ſes effets, comme elle en avoit le droit, aima mieux les perdre ſans eſpoir, en déclarant juridiquement que, les lui ayant donnés en pur don, elle n'avoit plus rien à y prétendre. Sur quoi, l'Acteur élargi de priſon & renvoyé de la Ville, les effets furent vendus au profit des Créanciers. L'Actrice, réduite à rien,

n'eut pour elle que le témoignage intérieur d'une belle action. *Où la vertu va-t-elle ſe nicher pour le coup* ! On pourroit citer cent traits ſemblables de ces Héroïnes de Théâtre, dont on ſerait d'autant moins étonné, que la conduite la plus équivoque, loin d'exclure l'exceſſive bonté d'ame, ſemble quelquefois même la ſuppoſer.

Dans une Ville de France, un Particulier, d'une profeſſion très-honnête, qu'on ſe diſpenſera de déſigner, ſurchargé de famille, & par des malheurs inouis reduit à la dernière indigence, fut obligé d'avoir recours à la bienfaiſance de ſes confrères pour ſe tirer de l'affreuſe ſituation où il ſe trouvoit. On fit une quête où l'on ramaſſa environ quatre à cinq-cents livres ; ce qui étoit peu de choſe vû le nombre conſidérable des perſonnes de cet état.... Quelques mois après, un ſimple Danſeur de la Comédie ſe rompt ou ſe démet le tendon d'Achille, & ſe voit hors d'état peut-être d'exercer jamais ſa profeſſion... Les Acteurs s'aſſemblent ; &, dans le petit nombre de ſujets qui compoſent la Troupe, on fait dans l'inſtant une bourſe de près de cent-cinquante louis pour le Danſeur eſtropié ; différence manifeſte de l'eſprit d'humanité chez les Comédiens, à celui des autres profeſſions.

J'ai ouï dire que le célèbre Jé*** n'avoit pas de plus grand plaiſir que de ſe tranſporter tous les ans dans le ſein de ſa famille, & d'y combler de bienfaits une foule de parens auſſi honnêtes que peu riches : pauvreté dont lui-même a toujours fait gloire, loin d'avoir la foibleſſe d'en rougir, comme il n'eſt que trop ordinaire dans le monde & ſur-tout parmi les gens de cet état.

On connoît la Directrice d'un des meilleurs Spectacles de la Province (*Madame Deſtouches Lobreau*) dont tous les traits de bienfaiſance & d'humanité mériteroient certainement un long chapitre.... Sans parler de la façon noble & généreuſe avec laquelle elle dirige ſon Spectacle & ſe fait adorer de tous ſes Sujets de ſa Troupe ; ſans faire mention de cette grandeur d'ame qu'elle met dans tous ſes procédés, on peut dire que ſa Maiſon a toujours été l'aſyle des Infortunés, qui ont ſouvent trouvé, auprès de cette femme reſpectable, une reſſource aſſurée contre la miſère. Je lui connois annuellement, à ſa charge, plus de quinze perſonnes ; ſans compter quantité d'Orphelins qu'elle fait élever comme ſes propres enfans. Avec une telle façon de penſer, on ne parvient guère ſans doute à ſe faire un ſort brillant dans cette carrière. Auſſi ne s'y eſt-elle pas enrichie autant qu'elle auroit pu le faire ; & ce n'eſt qu'à l'exceſſive bonté de ſon cœur, qu'elle aura dû l'honorable médiocrité de ſa fortune. Rare & ſublime exemple à oppoſer à ces ames endurcies dans l'opulence, qui n'ont jamais connu la douceur inexprimable de faire des heureux. Mais la Vertu n'eſt jamais en pure perte, & Madame *Lobreau* vient de l'éprouver d'une façon bien glorieuſe : puiſqu'enfin l'intérêt univerſel qu'elle a excité en ſa faveur, contre les Envieux qui ont cherché à la dépoſſeder de ſon Privilége, n'a été qu'une nouvelle marque de l'eſtime ſingulière qu'on a pour elle de toutes parts : eſtime précieuſe, qui lui a valu, dans cette occaſion, l'Auguſte Bienveillance de toute la Famille Royale.

Autre Anecdote, & quoique d'un Théâtre étranger, *Homo ſum, humani à me nil alienum puto*..... M. Tompſon, Auteur du Poëme des Saiſons, étoit quelquefois, par ſon peu de fortune, réduit aux der-

niers expédiens ..... M. Quin, célèbre Acteur Anglais, informé que cet illuſtre Ecrivain venoit d'être arrêté, à Londres, par un de ſes Créanciers, va le trouver, & lui dit : « Monſieur, je viens vous » remercier : j'allois mourir d'une maladie de lan- » gueur, lorſque je me ſuis fait lire votre Poëme des » Saiſons; mais il m'a fait tant de plaiſir que, pour » marque de ma reconnoiſſance, je vous avois mis » dans mon Teſtament pour deux-cents livres ſterling. » Actuellement que ma ſanté eſt rétablie, j'ai cru qu'il » valoit mieux vous payer ce petit legs de mon vivant, » que d'en donner plus tard la peine à mon Exécuteur » teſtamentaire. ». Et après avoir gliſſé ſur la table un billet de banque de cette ſomme, il diſparut ſans laiſſer même à M. Tompſon le tems de lui répondre. (*Extrait des Œuvres mêlées de Monſieur de la Place*).

Entre pluſieurs autres traits de cette nature, qui font honneur aux perſonnes de cette profeſſion, l'on ne peut pas oublier la fameuſe Repréſentation de Rodogune donnée au Théâtre Français en 1760, au profit de la petite Nièce, ou du petit Neveu, du grand Corneille. On doit encore moins oublier le zèle auſſi admirable que généreux, avec lequel Meſſieurs les Comédiens ſe ſignalèrent à cet égard. Epoque à jamais glorieuſe à leur mémoire, ſur-tout par les heureux effets qui en réſultèrent, comme on ſait, en faveur du Rejetton intéreſſant de cette race illuſtre.

Une louange encore bien méritée qu'on ne peut leur refuſer ; c'eſt non-ſeulement d'avoir célébré avec enthouſiaſme la Centenaire de Moliere par deux Pièces nouvelles le 17 Février 1773 ; mais c'eſt d'avoir conſacré le produit de cette Repréſentation à élever une Statue de marbre à cet illuſtre Reſtaurateur de la Scène Françaiſe ; *honneur*, dit M. Bret, *décerné dans un*

moment de tranſport & d'amour, par un acte public *qui le rend digne de ce grand Homme...* Toutes les fois qu'il s'agira de ſe diſtinguer par de pareils traits de grandeur d'ame & de généroſité ; on ne trouvera guères les Comédiens en défaut. Tel eſt l'eſprit qui les caractériſe en général ; aſſemblage ſingulier de vices & de vertus, la plupart tenant à l'Amour-propre, & comme on n'en voit guère dans tout autre état.

❀

Il y a quantité de faits ſemblables, d'autant plus naturels aux Comédiens, qu'étant à la ſource des grands ſentimens de toute eſpèce, ils ne peuvent guères manquer d'en puiſer & d'en retenir quelques-uns pour eux-mêmes. *Frequens imitatio tranſit in mores*, dit Quintilien. Peut-être auroit-on bien de la peine à trouver de pareils exemples de bienfaiſance & d'humanité dans certains Corps tout oppoſés, quoique beaucoup plus reſpectables.

Note (9) de la page 96.

RENONCER aux Rôles qui ne nous conviennent plus, eſt un effort qu'on auroit bien moins de peine à gagner ſur l'eſprit des Acteurs, que ſur celui des Actrices, qui ont toujours plus de prétentions du côté de la figure, & qui ſavent rarement ſe rendre juſtice. « J'ai joué hier tel » perſonnage, ſe diſent-elles chaque jour, » pourquoi ne le jouerois-je pas encore au- » jourd'hui » ? Le ſacrifice de certains Rôles, qui leur rappelle celui qu'il faut faire de leur jeuneſſe, leur coûte trop pour pouvoir s'y déterminer d'elles-mêmes, avant que d'en avoir

été averties par quelque déſagrément, qui leur annonce qu'elles doivent ſonger à la retraite.

Le Public de Paris a pouſſé quelquefois ſur cela l'indulgence à l'excès, ſoit par reconnoiſſance, ſoit peut-être par habitude ; ce qu'on ne feroit point dans les Théâtres de Province, où le Public eſt fort peu ſuſceptible du premier ſentiment. N'a-t-on pas vu, de nos jours ; Melles. *Gauſſin* & *Silvia* jouer, à un certain âge, des Rôles qui n'étoient sûrement plus de leur compétence ? Les Spectateurs de Paris, accoutumés à ces Actrices, pouvoient moins peut-être y prendre garde, & être moins frappés du défaut de vraiſemblance ; mais les étrangers en ont toujours été choqués au point de ne pouvoir revenir de leur étonnement. Melle. Dangeville ni Melle. Clairon ne ſe ſont pas miſes dans le même cas. Elles ont quitté trop tôt la Scène, & n'ont laiſſé après elles que des regrets qui ſemblent, à juſte titre, ſe renouveller tous les jours.

De toutes les raiſons qui ſont détaillées dans cet article touchant l'inconvénient de s'expoſer ſur la Scène dans certains Rôles, & à un certain âge, on peut conclure que les hommes comme les femmes devroient une bonne fois ſe rendre juſtice, & de longue main ſe précautionner, afin de pouvoir prendre décidément un parti, quand il en ſeroit temps. Rien de ſi déſagréable, rien qui rappelle une idée plus affligeante, que de voir des Rôles de

vieux ou de vieilles repréſentés par des Acteurs ou des Actrices qui le ſont à un point trop ſenſible. On ne veut au Théâtre que l'imitation de la Nature, non la Nature même, & encore moins ſes infirmités, qui ne peuvent, comme on vient de le dire, qu'attriſter le Spectateur par de fâcheuſes réflexions. Bien des gens ne voyoient pas, ſans quelque peine, feu Sarrazin jouer, ſur ſes derniers jours, les Rôles même de vieillards. On ſouffroit à lui voir manquer ſouvent d'organe & des autres moyens néceſſaires, lorſqu'il étoit obligé de ſe livrer au moindre emportement.

On a éprouvé au Théâtre de Bruxelles un déſagrément pareil au ſujet du vieux *Quinaut*. Cet Acteur qui, dans ſon temps, avoit eu beaucoup de talent, en laiſſoit encore par fois appercevoir quelques foibles reſtes; mais il n'en excitoit que plus les regrets du Public: ſemblable à ces triſtes débris, qui ne ſervent qu'à rappeller l'idée d'un beau monument qui n'exiſte plus. Ce qu'il y avoit de ſingulier dans cet Acteur, c'eſt qu'au-lieu de ſe montrer, dans ſes Rôles de père, du moins tel qu'il étoit, il avoit la manie de s'y caractériſer & de s'y vieillir encore davantage: en ſorte qu'il paroiſſoit toujours beaucoup plus vieux que ſon perſonnage, & que lui-même n'étoit effectivement. Erreur dans laquelle ne tombent que trop ſouvent les Comédiens d'un certain âge, qui ont plutôt l'air alors du bon-homme *Caſſandre*,

que d'un père reſpectable. Comme ſi, à ſoixante ans, on avoit beſoin de chercher à ſe vieillir, pour repréſenter un homme de cinquante *.

---

* *Anecdotes.* Baron, âgé de plus de 75 ans, & jouant encore Rodrigue dans le Cid, excita une riſée générale à ce paſſage :

Je ſuis jeune, il eſt vrai : mais, aux ames bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Mais ce grand Comédien, ſans ſe déconcerter, recommença ces deux Vers avec tant d'aſſurance & de ſang-froid, en affectant même d'appuyer ſur le premier hémiſtiche, *je ſuis jeune, il eſt vrai* ; qu'il en impoſa au Public, & le força de l'applaudir & de l'admirer. D'autres diſent que, le Parterre s'étant remis à rire à cette ſeconde repriſe, l'Acteur s'avança ſur le bord de la Scène, & dit : *Meſſieurs, ſi on me met dans le cas de recommencer une troiſième fois, je quitte le Théâtre & je n'y reparois jamais.....* menace auſſi impertinente, que peu croyable. Quoi qu'il en ſoit, depuis cette petite avanie, il abondonna tout-à-fait ce perſonnage, & ne ſe réſerva, des jeunes premiers rôles, que celui d'Antiochus dans Rodogune, qu'il remplit juſqu'à la fin. Quelque conſidération qu'on eût pour les talens de cet Acteur, il eſſuya encore dans cette même Tragédie, par rapport à ſon âge, une nouvelle mortification, au début de Mademoiſelle Balicourt, jouant le rôle de Cléopatre, en 1727 : car toutes les fois que celle-ci le nommoit *ſon Fils*, il partoit un éclat de rire qui ne faiſoit que redoubler, ſur-tout à cet endroit où elle dit, *approchez, mes Enfans*, en parlant à Rodogune repréſentée par Mademoiſelle Duclos, âgée alors de plus de cinquante ans,

& à Baron qui en avoit près de ſoixante & quinze. Leçon importante pour ceux qui, loin de ſavoir ſe rendre juſtice, ſe deplacent ainſi mal-à-propos, ſans avoir le mérite de ces célèbres Acteurs.

Le même Baron avoit encore joué auparavant, c'eſt-à-dire à plus de 68 ans, le rôle du jeune Machabée coëffé en toquet & vêtu en manches pendantes: il falloit pour cela ſans doute qu'il eût quelques reſtes de la plus ſéduiſante figure. La belle Dancourt remplit auſſi les rôles d'Amoureuſes juſqu'à l'âge de ſoixante ans. Mais de pareils exemples doivent d'autant moins tirer à conſéquence, qu'il faudroit joindre, aux graces de la Nature, autant de talent qu'en avoient ces grands Acteurs, pour oſer afficher autant de prétention & s'expoſer comme eux au ridicule de jouer, dans la vieilleſſe, des rôles à inſpirer de l'Amour, contre toute vraiſemblance. Je dis *Vraiſemblance*, & non pas *Vérité*: car il pourroit très-bien arriver, que, des gens d'un certain âge, par une biſarrerie extraordinaire, fiſſent encore des paſſions, ſans être pour cela propres à être mis ſur la Scène. On en pourroit même citer, quoiqu'en très-petit nombre, qui ont été dans ce cas: &, ſans parler de la célèbre Ninon, on peut aſſurer avoir vu une jeune & jolie perſonne de dix-ſept ans amoureuſe-folle d'un homme de près de ſoixante, qui, outre les diſgraces de cet âge, n'avoit rien d'ailleurs qui en pût dédommager; & le mariage, qui, au bout de dix ans, a réſulté de cette inclination ſingulière, n'y a même porté aucune atteinte. Vérité, qui ne ſeroit certainement pas admiſſible au Théâtre, par la raiſon qu'on n'y veut rien voir contre la vraiſemblance ſur quelque objet que ce puiſſe être.

Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable;
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

Une merveille abſurde eſt pour moi ſans appas ;
L'eſprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas.

❦

Anecdote..... A la première repréſentation de l'*Eſprit de divorce*, Comédie en un Acte, de M. de Morand, bien conduite, bien écrite & aſſez amuſante ; quelques perſonnes ſe plaignirent qu'il y avoit un caractère de belle-mère hors de toute *vraiſemblance*. Cela étant venu aux oreilles de l'Auteur, il ne prit conſeil que de l'inquiétude paternelle, & s'avançant ſur le bord du Théâtre, il dit : « Meſſieurs, on trouve » que le principal caractère de ma Pièce n'eſt point » dans *la vraiſemblance* qu'exige le Théâtre. Tout ce « que je puis avoir l'honneur de vous aſſurer, c'eſt » qu'il m'a fallu beaucoup diminuer de la vérité, » pour le rendre tel que je l'ai repréſenté ». Juſques-là il n'y avoit point de mal. Mais, à l'annonce de l'*Eſprit de divorce*, quelqu'un cria dans le Parterre : *avec le Compliment de l'Auteur*. Celui-ci ſe crut inſulté ; &, ne conſultant que ſa vivacité provençale, il jetta ſon chapeau au milieu du Parterre, en diſant : *Celui qui veut voir l'Auteur, n'a qu'à lui rapporter ſon chapeau*. Perſonne ne fut aſſez curieux pour cela ; on ſe contenta de lui répondre : que, *puiſqu'il avoit perdu la tête, il n'avoit pas beſoin de chapeau*. Mais un Exempt vint poliment arrêter l'Auteur & le conduiſit chez M. le Lieutenant de Police, qui ſe borna à lui interdire le Spectacle pour quelque tems.

Note (10) *de la page* 97.

CECI ne doit pas, je crois, faire regle générale ; car j'ai connu, & je connois des Acteurs d'un caractère naturellement très-ſé-

rieux, mais ſans avoir une figure triſte, plus capables de faire rire dans des Rôles de Valet, de Payſan & autres ſemblables, que des Comédiens d'un extérieur fort gai. J'ai remarqué même que le véritable *vis comica* ſe rencontroit plus ſouvent chez les premiers que chez les ſeconds, ainſi qu'on le voit quelquefois dans la ſociété. Je citerai, entr'autres, pour exemple, feu Drouin, qui n'étoit rien moins qu'enjoué à la Ville. Mais, au Théâtre, c'étoit le comique le plus vrai, le plus plaiſant, & peut-être le plus chaud, dans ſon ſang-froid, qu'il y ait jamais eu en ce genre *. La grande

* Il paroîtra peut-être ſingulier ou peu intéreſſant, qu'au-lieu de citer des Acteurs renommés, & ſur-tout l'illuſtre Moliere (qui, dans le monde étoit, dit-on, très-ſérieux) on s'aviſe de faire mention d'un ſimple Comédien de Province..... Mais ne peut-il pas s'en trouver dont les talens, contre le préjugé commun, ne le cédent en rien à ceux des Comédiens de Paris? Pour s'en convaincre, il ne faut que fréquenter quelque tems les deux Théâtres de cette Capitale avec un œil impartial & connoiſſeur: & ſans contredit, feu Drouin étoit du nombre des meilleurs & n'étoit point un Charlatan, comme bien d'autres. Il eſt vrai que ce genre de talent a beſoin d'être placé dans un certain point-de-vue, pour être apperçu & apprécié à ſa juſte valeur. On a connu les Préville, les Molé, les Briſart, les Cailleau & autres, qui n'étoient cenſés que *Bons* en Province, & qui ſont des *Dieux* à Paris. Ce n'eſt que là auſſi que peut être mis le vrai Sceau à la Célébrité. Tels Acteurs ſont reſtés toute leur vie dans une ſorte d'obſcurité, qui, placés ſur le premier Théâtre du monde, ſe ſeroient

attention que doit avoir un Acteur qui ſe deſtine à cet emploi, c'eſt de ne pas forcer ſon caractère; c'eſt-à-dire, de ne pas ſe donner un air de vivacité, lorſqu'il a une taille ou une phyſionomie toute oppoſée. Conſeil que je donnai un jour à un des premiers Comiques de la Province, qui cherchoit mal-à-propos à mettre dans ſes Rôles de Valet une certaine agilité, un certain papillotage, dont le contraſte avoit trop peu de rapport avec ſa ſtructure naturelle. C'eſt ainſi peut-être que M. Préville, par une juſte combinaiſon, & ſans préjudicier à ſon feu naturel, a cru devoir, dans les mêmes Rôles, diminuer peu-à-peu de ſon ancienne légèreté, à meſure qu'il a acquis plus de corpulence & d'embonpoint; jugeant bien ſans doute qu'autrement ce ſeroit choquer par une oppoſition trop ſenſible.

Enfin, ſoit dans un Valet, ſoit dans une Soubrette, rien n'eſt ſi mauſſade qu'une vivacité d'emprunt, qu'une gaieté factice & apprêtée; rien qui ſemble plus fait pour attriſter tout le monde que ces joies de commande,

---

fait la plus haute réputation. Mais pour l'acquérir en Province, ou dans les Pays étrangers, il faudroit, & des talens trop extraordinaires, & des Spectateurs, en général, qui ſuſſent moins ſe défier de leurs propres jugemens.

Coutume, *Opinion*, Reines *de notre ſort*,
Vous réglez *des* Mortels & *la vie* & *la mort*.

qu'on ne voit que trop parmi nos Paſquins & nos Liſettes ; comme les Sots ne paroiſſent jamais plus inſupportables, que lorſqu'ils ont des prétentions à l'eſprit. Quant à cette loi que M. de Sainte-Albine voudroit impoſer aux Acteurs Comiques de ne s'affecter jamais d'aucune eſpèce d'événement, ce ſeroit défendre à quelqu'un d'avoir jamais la fièvre ni aucune ſorte de maladie. Les affections de l'ame ne ſont certainement pas moins indépendantes de nous-mêmes, que les affections du corps. Tout ce que peut faire un Acteur, c'eſt d'éviter de s'expoſer ſur la Scène, juſqu'à ce que le calme ait été rendu à ſon cœur. Mais rarement ces orages ſont-ils de durée, ſur-tout dans un Comédien qui ſait prendre ſur lui, qui aime ſon métier, & qui eſt en poſſeſſion de l'eſtime publique. L'amour-propre & l'envie de plaire ſont les argumens les plus forts, les remèdes les plus efficaces pour détruire, ou du moins pour tempérer l'humeur la plus noire & la plus enracinée. Tout eſt oublié dans ces momens d'ivreſſe où l'on eſt ſur la Scène.

Le chagrin n'eſt donc pas le ſeul obſtacle à la gaieté d'un Acteur & à la vérité de ſon jeu : il en eſt d'autres bien plus difficiles à vaincre, même pour le Comédien le plus capable de les ſurmonter. Dans le nombre j'en citerai deux principaux : premierement, le défaut de ſilence & d'attention de la part des ſpectateurs. Rien de plus décourageant pour un Acteur doué de quelque

quelque talent, que de *s'égoſiller* en pure perte vis-à-vis d'une aſſemblée tumultueuſe qui ne l'écoute point. Inconvénient, auquel on eſt expoſé, non à Paris, mais dans tous les Théâtres où il n'y a point une police établie, & où le Public abonné vient au Spectacle machinalement, par habitude ou par déſœuvrement, ſans faire jamais attention à aucune Piece *.

Je connois tels Spectateurs a qui on pourroit donner, comme nouvelle, la Comédie même la plus uſée, avec la ſeule précaution d'en changer le titre, ſans qu'ils puſſent s'appercevoir de la ſupercherie. Cela eſt ſi vrai, que der-

* Cette froide indifférence provient d'une eſpece de ſatiété. Tout amuſement trop répété ne peut que dégénérer, & à la fin paroître inſipide. Si l'on n'avoit, comme à Athènes, des Spectacles qu'à certains jours de l'année, on ſeroit ſans doute plus attentif. On l'eſt à ceux de Paris, dira-t-on, quelques fréquens qu'ils ſoient... . Mais, outre l'ordre établi pour le ſilence; outre que le monde de la veille n'eſt pas celui du lendemain; c'eſt qu'il n'y a point d'abonnement général, & qu'on paye CHAQUE FOIS, ſur-tout au Parterre; ce qui ſemble donner une valeur plus directe & plus ſenſible à ce qu'on va entendre, & fournir un motif plus récent d'attention. Au-lieu que, dans toutes les principales villes de l'Europe, la Comédie, au moyen d'un léger abonnement, eſt devenu un paſſe-tems ſi commun, ſi journalier & à ſi bon marché, que le Public, loin d'en ſentir le prix, ſe refroidit, le dégoûte, & ſe fait une habitude de ne plus écouter du tout. On aime mieux s'entretenir d'affaires ou de nouvelles avec ſon voiſin.

nierement, dans une aſſemblée, on demandoit à un Agréable du Pays, qui diſoit avoir paſſé la ſoirée au Spectacle, quelles Pieces on venoit de repréſenter ? *Ma foi, je n'en ſais rien*, répondit-il, *je n'ai pas lû l'Affiche* *... Comment le Comédien le plus expérimenté, peut-il, faute d'être écouté & de s'entendre lui-même, ne pas ſortir des bornes du naturel & de la vérité? Ne perd-il pas alors toute l'impreſſion, tout le feu qui doit l'animer dans le caractère qu'il a à repréſenter ? Enfin ſi on n'eſt pas tout entier à ſoi, eſt-il poſſible de ſaiſir les paſſions & de les reproduire aux yeux du Spectateur avec autant de force & d'énergie, qu'on eſt capable de les concevoir ? Combien même de Pieces & d'Acteurs n'ont dû leur chûte qu'à ce défaut d'attention ? Au contraire, devant un Public attentif, on voit bientôt naître cette chaleur des applaudiſſemens ſi néceſſaires, ſoit pour échauffer le Spectacle & le Comédien, ſoit pour ajouter au jeu de celui-ci un certain degré de confiance d'où réſultent cette vérité & cette expreſſion qui conſtituent, en partie, le vrai mérite théâtral. Devant un Public attentif, jamais on ne ſe voit fruſtré de cette douce récompenſe ſi légitimement due aux talens, & même aux ſeuls efforts qu'on fait pour en acquérir; eſpece de larcin fait à l'Acteur,

* Voyez, à la fin de l'article, les Anecdotes à ce ſujet, N°. 3.

luttant continuellement entre le blâme & la louange, pour éviter l'un comme pour mériter l'autre. J'en appelle à ceux qui n'ont joué la Comédie que pour leur plaiſir ; car ce ſont de ces choſes qu'il faut avoir éprouvées pour les ſentir, & dont, ſans cela, on ne juge jamais qu'imparfaitement *.

Enfin ce ſilence flatteur eſt un des avantages réels & ſenſibles des Acteurs de Paris, ou autres en réputation, qui, en paſſant, viennent débuter dans une troupe permanente & établie depuis long-temps. Outre le choix des Rôles, le preſtige de la prévention & le charme de la nouveauté, ils ont pour eux cette attention ſi favorable du Public, qui leur permet de prendre, à leur aiſe, toutes ſortes d'inflexions, ſans être obligés de forcer la Nature. Au lieu que le Comédien *domicilié*, qu'on n'écoute point, ſe trouve dans le cas de crier preſque toujours pour pouvoir ſe faire entendre. Il y a beaucoup de Villes où, pour jouir de l'agrément attaché au mérite théâtral, on ne devroit jamais jouer qu'en paſſant ; & c'eſt ce que

* *Anecdote.* C'eſt à-peu-près dans ce ſens, que Mlle Clairon répondit à un des premiers Gentilshommes de la Chambre, qui lui faiſoit des reproches de ce qu'on avoit ceſſé, au quatrième Acte, une Tragédie nouvelle généralement huée juſques là..... *Ma foi, Monſeigneur*, dit elle, *je voudrois bien vous voir ſiffler pendant quatre Actes, pour ſavoir quelle mine vous feriez au cinquième* !

bien des Comédiens, dont les talens ne ſeroient rien moins que merveilleux *à l'uſer*, ont l'adreſſe de faire, pour ſe conſerver une Réputation. Réputation, qui n'eſt ſouvent fondée que ſur une douzaine de Rôles excellens, uſurpés ſur les différens emplois de la Comédie. Si de tels Acteurs ſéjournoient ſeulement ſix mois dans certaines Villes, ils auroient bientôt occaſion de faire comme le célèbre Baron. Lorſqu'en jouant la Tragédie, il entendoit parler trop haut derrière lui, (c'eſt-à-dire ſur le Théâtre, où ſe plaçoient alors les gens du bel air) il ſe retournoit fort bien du côté de ces perſonnes, leur adreſſoit les Vers qu'il avoit à dire, & par-là leur impoſoit ſilence *.

---

* *Anecdotes.* Un jour le même Baron, entrant ſur la Scène dans le rôle d'Agamemnon, diſoit d'un ton fort bas ce Vers qui commence la Pièce : *Oui, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton Roi qui t'éveille.* On lui cria, *plus haut..... Si je le diſois plus haut, je le dirois plus mal*, répondit-il froidement, & il continua ſon rôle.

Le Sieur Dufrêne, à qui on cria de même une fois, *plus haut*, repliqua avec encore plus de hauteur, *& vous, plus bas* ! On dit qu'il alla au For-l'Evêque pour cela ; qu'enſuite il fut obligé de demander excuſe au Public, & que c'eſt, en partie, par rapport à cette mortification, qu'il ſe retira du Théâtre. Ce qu'il y eut de ſingulier dans cette excuſe, qui commençoit ainſi : *Meſſieurs, je n'ai jamais mieux ſenti toute la baſſeſſe de mon état, que par la démarche que je fais aujourd'hui* : ce qu'il y eut de ſingulier, dis-je, c'eſt

L'autre obſtacle à la gaieté d'un Acteur & au développement de ſon jeu, c'eſt d'avoir continuellement devant les yeux, au ſpectacle, certaines perſonnes qu'il ſait être acharnées à déprimer ſes talens. Prétendus Ariſtarques, qui haſardent leurs déciſions d'un ton ſi haut & ſi tranchant, qu'elles ſont entendues, & de l'Acteur qui en eſt la victime, & d'une partie des Spectateurs, qui ſouvent s'y laiſſent entraîner. On ſent bien qu'il n'en faut pas davantage pour déconcerter le Comédien le plus intrépide, & même pour abâtardir les talens les plus décidés & les mieux affermis. On a obſervé que, plus on étoit connoiſſeur, plus on étoit indulgent ; & que c'eſt le propre de l'ignorance, comme de la méchanceté, de n'appercevoir que les défauts d'un Acteur, ſans faire attention à ſes qualités.

---

que le Parterre, prenant le change ſur cette phraſe, interrompit l'Acteur par ſes applaudiſſemens, ſans vouloir le laiſſer continuer. Après, par réflexion, ce même Parterre, s'étant apperçu de ſa mépriſe, prit le parti d'en rire, aimant mieux rire de ſoi, que de ne pas rire du tout. Ce n'eſt pas la première fois que le Public s'eſt mépris ; & l'on peut ſe rappeller, entr'autres, l'aventure du Miſanthrope, dont la chûte, à la première Repréſentation, ne vint, peut être, que de l'erreur & de la confuſion du Parterre au ſujet du Sonnet, qu'il avoit d'abord trouvé excellent, & dont Alceſte un moment après fait ſentir tout le ridicule, *dans ces colifichets dont le bon ſens murmure.*

Anecdotes. N°. 3. L'ignorance du ſiécle dernier, à l'égard des productions théâtrales, n'eſt ni moindre, ni différente de celle de nos jours.... Un vieux Magiſtrat, qui ne fréquentoit jamais le Spectacle, ſe détermina cependant à aller voir l'Andromaque de Racine dont tout le monde faiſoit des éloges infinis. La petite Pièce étoit les Plaideurs : mais le vieux Magiſtrat s'imagina bonnement que cette Comédie faiſoit partie de la Tragédie qu'il venoit de voir repréſenter ; car rencontrant par hazard Racine qu'on lui montra en ſortant, il lui dit : « Je ſuis très-content, Monſieur, de votre » Andromaque ; c'eſt une fort jolie Pièce : je ſuis ſeu- » lement étonné qu'elle finiſſe ſi gaiement. J'avois eu » d'abord quelque envie de pleurer ; mais j'avoue ſin- » cèrement que la vue des petits chiens m'a fait rire » de bon cœur ».

Ceci me rappelle un autre trait d'ignorance encore plus incroyable..... Dans une des principales Villes de Commerce on jouoit Rhadamiſte de Crébillon : un de ces Docteurs qui critiquent à tort & à travers, s'étoit placé dans un coin de l'Amphithéâtre, préciſément à côté de la première Danſeuſe de la Troupe (*Mlle. Lefévre.*) Cet homme paroiſſoit en vouloir beaucoup aux Comédiens ; car, dès le commencement de la Pièce, il s'étoit déja tourmenté à exhaler ſa bile ſur l'un & ſur l'autre ſans raiſon. Enfin lorſque Arſame dit : *Que Corbulon armé menace l'Ibérie*, &c. *Corbulon !* répete le ſot Critique entre les dents : *comme ils eſtropient les noms ! Corbulon au-lieu de Crébillon !* & chaque fois qu'on prononçoit, *Corbulon*, c'étoit même ironie, même aigreur de ſa part, voulant toujours abſolument que ce fût *Crébillon.* Cependant, la Tragédie finie, la Danſeuſe s'en va derrière les Couliſſes ; &, rencontrant l'Acteur qui avoit joué le

rôle du Roi, lui dit avec un air d'intérêt & de bonne-foi : « Prenez donc garde, mon cher ami, on ſe » plaint dans l'Amphithéâtre que vous eſtropiez tous les » noms & que vous ne ſavez pas vos rôles... *Comment* » *donc, dit l'autre ?....* Eh ! oui, oui, tous tant que » vous êtes, vous avez toujours dit *Corbulon*, au-lieu » de *Crébillon*, je l'ai entendu moi-même ». On peut ſe figurer l'effet que produiſit dans le Public ce trait de balourdiſe de la Danſeuſe, & du prétendu Ariſtarque.

C'eſt dans cette même Ville, où, dans un grand Opéra Français, le ton du premier air ſe trouvant apparemment fort bas, quelqu'un du Parterre cria au Chanteur : *plus haut* ; &, où, une autre fois, un des Spectateurs prit ſérieuſement le cinquiéme acte de l'Andrienne, *pour une mauvaiſe Parodie de Zaïre*, &c.

Une Pariſienne ſe faiſoit lire le ſujet de la Tragédie de Bajazet, & dans le moment où le Lecteur liſoit : *La Scène eſt à Conſtantinople..... Ah, ah !* interrompit-elle, *je ne croyois pas que la riviere de Seine allât juſques-là.*

Et ce fat ignorant qui, aux premières Repréſentations de *Veniſe ſauvée*, Tragédie de M. de la Place, demandoit de la meilleure foi du monde à l'un de ſes voiſins : *Quand eſt-ce que Veniſe arrivera donc ?....* Telle eſt l'eſpèce de Juges auxquels le Comédien eſt ſoumis, ou doit ſe ſoumettre la plupart du tems.

Le Marquis de *Sablé* ſortant d'un grand dîner ; vint voir l'Opéra de Village, petite Comédie de Dancourt ; & comme il y a un endroit où l'on chante : *les vignes & les prés ſeront ſables* ; ce Seigneur, qui étoit ſur le Théâtre, s'imaginant qu'on le nommoit par *deriſion*, donna, en pleine aſſemblée, un ſoufflet à l'Auteur qui étoit à côté de lui.

Dans les premières Repréſentations du *Cocu imaginaire*, un Particulier de Paris s'étoit mis dans la tête que Moliere avoit voulu le jouer, & même il étoit ſur le point d'en aller porter ſes plaintes à la Police, lorſqu'un de ſes amis l'en empêcha en lui diſant : *Au bout du compte, de quoi vous plaignez-vous ? il vous a pris par le beau côté ; car, entre nous, vous ſeriez bien heureux d'en être quitte pour l'*IMAGINATION.

J'ai vû un Seigneur Anglais grimper ſur le Théâtre, l'épée à la main, pour tuer l'Acteur qui faiſoit le rôle du Lord, dans la Surpriſe de la haine ; s'imaginant que celui-ci vouloit le contrefaire ſur ſon accent national.

L'aventure de la Métromanie à Toulouſe, il y a près de 25 ans, fit aſſez de bruit dans le temps, pour qu'on s'en ſouvienne encore aujourd'hui..... Un des Capitouls, qui ſe trouvoit à la Comédie, ſe figurant qu'il étoit apoſtrophé par ce Vers de Francaleu : *Mon-*

ſieur le Capitoul, vous avez des vertiges : tout furibond interrompt le Spectacle, envoye l'Acteur en priſon, & fait défendre la Pièce de ſon autorité privée. Sur quoi les Étudians s'ameutèrent d'une telle force, en demandant chaque jour la Métromanie à haute voix, qu'on fut obligé de la redonner huit jours après. Enſuite vint une lettre de Monſieur le Duc de Richelieu, Commandant du Languedoc, laquelle portoit que, « puiſqu'on avoit fait une première ſottiſe d'in-» terdire cette Pièce, on n'en auroit pas dû faire » encore une plus grande de la laiſſer rejouer; & » qu'en conſéquence il ordonnoit qu'on la défendît » une ſeconde fois ». On annonça cet ordre, & perſonne n'oſa ſouffler.

Gaubier de Barrault, étant Ambaſſadeur en Eſpagne, aſſiſtoit à une Comédie où l'on repréſentoit la Bataille de Pavie : &, voyant un Acteur Eſpagnol terraſſer celui qui repréſentoit FRANÇOIS I, en l'obligeant à lui demander quartier dans les termes les plus humilians, il ſauta ſur le Théâtre, & en préſence de tout le monde, il paſſa ſon épée au travers du corps de cet Acteur.

On trouvera encore plus loin quelques autres Anecdotes à-peu-près dans le même genre.

Note (11) *de la page* 101.

SI les Acteurs & les Actrices qui ont à jouer des Scènes d'amour & de tendreſſe, doivent, pour plus de vérité, avoir quelque

eſpece d'inclination momentanée les uns pour les autres ; à plus forte raiſon ne devroient-ils pas ſe déteſter, comme ils ſont la plupart du temps. La moindre tracaſſerie, entre vous & la perſonne vis-à-vis de laquelle vous aurez à rendre quelque morceau de ſentiment ou de paſſion, influera ſur votre jeu, au point que le Public s'appercevra de votre contrainte & de votre froideur, quelques efforts que vous faſſiez pour montrer le contraire. L'antipathie mutuelle va quelquefois ſi loin, dans certaines circonſtances, qu'à peine deux Acteurs peuvent-ils ſe fixer l'un l'autre. Comment, avec une pareille diſpoſition de l'âme, en pouvoir manifeſter une toute oppoſée ?

Or il faut, quelque loin qu'un talent puiſſe atteindre,
Éprouver pour ſentir, & ſentir pour bien feindre.

Cette conſidération, parmi tant d'autres, devroit bien rendre les Comédiens un peu plus circonſpects dans leurs diſputes & dans leurs inimitiés, & les engager à ne jamais perdre de vue l'effet qui ne peut manquer d'en réſulter pour l'exécution de leurs Rôles. Que du moins le motif de leur intérêt, de leur honneur & de leur repos produiſe ſur eux ce que ne peut faire l'eſprit de bienſéance & d'honnêteté. Mais c'eſt demander l'impoſſible : ce ſont des inconvéniens en quelque ſorte inhérens à la profeſſion, d'autant plus difficiles à prévenir, qu'il n'eſt

point d'état au monde où l'amour-propre & la jalouſie dominent plus ſouverainement qu'au Théâtre, ni qui fourniſſe plus d'occaſion de ſe haïr & de ſe détruire mutuellement.

Note (12) *de la page* 104.

IL y a deux moyens, entr'autres, non de corriger, mais d'adoucir en quelque ſorte le défaut dont il eſt ici fait mention. Premierement, c'eſt de ne jamais forcer ſon organe : agréable ou non, quel qu'il ſoit, il ne faut ni le groſſir ni le prendre dans *le clair*, & encore moins l'outrer ; on doit ſe faire une regle là-deſſus, ſi l'on veut réciter avec vérité. Outre qu'en criant, ou en prenant un ton de fauſſet, on ne peut pas être maître de ſes inflexions ; c'eſt que, ſi votre voix a quelque défaut, il ſera bien plus ſenſible alors, qu'en la contenant dans un juſte *medium*, & qu'en ne lui donnant que l'étendue qu'elle doit avoir. Non qu'il faille en abuſer au point de parler ſi bas, qu'on vous entende à peine de l'orcheſtre, ou qu'on vous prenne pour un aſthmatique : *In vitium ducit culpæ fuga, ſi caret arte.* Rien n'eſt ſi froid au Théâtre que de parler trop bas, rien qui peine plus l'attention du Spectateur, qu'une voix grêle & débile ; comme rien n'eſt ſi déſagréable que d'entendre une voix criarde ou clapiſſante. Il eſt vrai qu'on eſt expoſé quelquefois à l'inconvénient de parler trop haut,

devant *un Public babillard & tumultueux*, dont l'Acteur veut, bon gré, malgré, ſe faire écouter ; ce qui le porte immanquablement à réciter faux, & à ſortir du naturel & de la vérité, comme nous venons de le dire.

Je crois que, pour donner à ſon organe l'étendue néceſſaire & la vraie proportion qui convient au Théâtre, il faudroit ſe figurer que l'Acteur à qui on parle eſt placé au bord de l'amphithéâtre. Par ce moyen, la voix ne ſeroit ni trop foible pour les Spectateurs éloignés, ni trop forte pour ceux qui ſe trouvent plus près ; juſte milieu auſſi difficile qu'eſſentiel à obſerver, tant pour l'organe, que pour les différentes expreſſions du viſage, & autres mouvemens d'un perſonnage.

Le ſecond moyen de rectifier le défaut dont il s'agit, c'eſt de s'écouter ſoigneuſement ; de prendre bien ſes tems, ſes repos, afin de pouvoir maîtriſer ſon organe & le varier le plus qu'il eſt poſſible, au jugement de l'oreille, qui ſeule peut ſuffire pour en décider dans le moment.

En conſéquence, il faut avoir la précaution de ne pas enjamber trop précipitamment ſur ce qu'on a à dire d'une phraſe à l'autre ; non-ſeulement afin de pouvoir reprendre haleine aiſément ſoi-même, mais auſſi afin de donner au Spectateur le temps de reſpirer. Trop de précipitation fatigue l'auditoire, comme trop de lenteur ; & il y a dans la récitation, comme

dans la muſique, une eſpèce de marche & de meſure naturelle, qu'un certain tact fait toujours obſerver invariablement. Le Public, ſans ſavoir nos règles, connoît fort bien le trop ou le trop peu de tous ces divers effets du Théâtre, quoiqu'il n'en juge ſouvent qu'à l'aide ſeule du ſentiment. D'ailleurs, ce trop de précipitation conduit l'Acteur à une monotonie dont il ne peut trop chercher à ſe garantir. Pour cet effet, on ne doit pas recommencer la phraſe qui ſuit du même ton qu'on a fini la précédente ; ſans quoi, la voix n'étant toujours que trop portée à monter, on ſe trouveroit ſouvent, dans le cours d'une Piece, une octave & demi au-deſſus du ton ordinaire. C'eſt ce qu'on voit arriver dans les Sociétés de petits Bourgeois, & dans beaucoup d'Aſſemblées publiques ou particulières, dans leſquelles on finit par crier *à tue-tête & par s'égoſiller* juſqu'à ne plus s'entendre. Il faut au contraire obſerver une différence ſenſible entre l'abaiſſement & l'élévation de la voix ; c'eſt-à-dire (qu'on me paſſe la comparaiſon pour mieux me faire entendre, car ici le précepte touche de bien près au ridicule) c'eſt-à-dire donc que, ſi l'on a fini la phraſe, par exemple, à l'octave en haut, il faut commencer la ſuivante à l'octave en bas. Enfin on doit s'appliquer, principalement dans le cas d'une organe dur & déſagréable, à faire des nuances marquées & à forte touche par-

tout où l'on préſumera qu'elles peuvent être bien placées, le tout néanmoins ſans préjudicier à la vérité du Rôle, ni à la chaleur de l'action *. Obſervez que cette opération ſera infructueuſe, ſi vous attendez à être ſur la Scène pour la mettre en exécution, ſans avoir eu auparavant la précaution de la préparer chez vous par un travail aſſidu & infatigable, ainſi que pour tout ce qui concerne l'Art du Théâtre en général.

* On lit dans l'Hiſtoire que Caïus-Gracchus avoit ordinairement, lorſqu'il haranguoit, un Eſclave caché derrière lui avec une eſpèce de Diapazon, nommé *Tonorion*, qui, n'étant entendu que de l'Orateur, ſervoit, dit Cicéron, à le ramener à un ton modéré, dès que ſa voix montoit trop haut ou faiſoit quelques efforts diſcordants : *quò illum à contentione revocaret.* On a vu à Paris une grande Actrice à qui une telle reſſource eut été d'autant plus néceſſaire, qu'elle étoit rarement à l'uniſſon de ſon Interlocuteur, ſur-tout en prenant la réplique. Diſſonnance que les talents ſupérieurs de l'Actrice empêchoient même le Public d'appercevoir. Le meilleur Diapazon, en pareil cas, eſt, on le repète, un peu d'oreille, d'habitude & d'attention.

Note (13) *de la page* 107.

CETTE volubilité ſuppoſée ici néceſſaire dans une Soubrette, me paroît un petit paradoxe capable d'induire en erreur, & dont on pourroit abuſer, en faiſant, de toutes les Li-

ſettes du Théâtre, des babillardes impitoyables, telles qu'on en voit ſur la Scène italienne. A mon avis, cela ne doit pas être ſur la Scène françaiſe, ſi ce n'eſt dans certaines Pièces marquées, qui exigent un débit rapide. Il faut d'ailleurs ſavoir faire la différence d'une Servante bavarde & acariâtre, avec une Soubrette fine, ruſée & pleine d'eſprit. Celle-ci doit paroître d'autant plus s'écouter, réfléchir & ſe poſſéder, qu'elle aura peut-être des intrigues importantes à conduire. Quand ce ne ſeroit que de petits tours d'eſpiéglerie à faire à différens perſonnages de la Piece, cela ſuppoſeroit toujours une malice un peu tranquille & ſagement combinée.

On ſait fort bien que, pour jouer l'une ou l'autre Liſette, il ne faut pas avoir la mâchoire lourde & peſante, non plus que pour toute autre eſpèce de Rôle; mais il ne s'enſuit pas qu'un bavardage continuel, uniforme & fatigant, puiſſe conſtituer l'excellence d'une Soubrette, comme bien des gens pourroient le croire. L'extrême volubilité ne fait pas le plaiſant d'un Rôle, excepté dans la petite Piece du Babillard, où Nérine, obligée de contrefaire & de parodier le caractère principal, peut fort bien s'égayer & ſe livrer même à une petite Charge. (Car la charge, pour le dire en paſſant, n'eſt pas moins permiſe que néceſſaire, toutes les fois que l'occaſion ſe préſente de contrefaire un perſonnage; c'eſt la ſeule circonſtance où

l'on puiſſe outrer un peu l'imitation de la Nature, afin de donner plus de piquant à l'intention où eſt l'Acteur de faire rire aux dépens d'un autre; comme auſſi lorſqu'un Valet contrefait le Marquis, ou une Servante la Comteſſe, &c.) Mais, dans tout autre cas, cette affectation de réciter avec vîteſſe, dégénère en une monotonie auſſi déſagréable, que peu comique. Mademoiſelle Dangeville ne donnoit point du tout dans ce ſyſtême là, & n'en étoit pas moins très-plaiſante.

Je penſe donc qu'une Servante, au Théâtre, doit être en général à peu-près, dans ſon genre, ce qu'un Valet eſt dans le ſien; c'eſt-à-dire, qu'ils doivent avoir l'un & l'autre au ſuprême degré le naturel, la vivacité, le feu, & ſurtout ce *vis comica* ſi rare, & pourtant ſi néceſſaire dans ces ſortes de perſonnages. Sans quoi, l'on trompe l'attente du Spectateur. Tel qu'un Arlequin, dont le maſque annonce le rire & la joie, & qui n'eſt ſouvent rien moins que comique & divertiſſant.

Note (14) *de la page* 108.

POUR remédier à cette affluence de mauvais Comédiens, qui ne ceſſent d'inonder & d'infeſter impunément la Province & l'Etranger, il y auroit un moyen auſſi sûr que facile; mais il faudroit s'entendre. Ce ſeroit de déſigner une douzaine de bonnes troupes réparties dans

dans les meilleures Villes à Spectacle, étrangeres ou autres, où il y auroit un Maître ou Profeſſeur, fut-ce même le Directeur, nommé & autoriſé par chaque Gouvernement pour y former des Élèves, conformément au contenu de nos premieres Lettres. Ces Élèves, à qui on ne donneroit que de très-modiques appointemens, ſeroient d'autant moins à charge à un Spectacle, qu'il y faut néceſſairement des *Acceſſoires* qu'on paie toujours au-delà de leur valeur, & dont ces Élèves choiſis pourroient tenir lieu d'une façon moins déſagréable. Le Public, ayant à les former, ſe feroit un plaiſir de les adopter & de s'y attacher; comme on eſt ordinairement porté à le faire envers ceux qui éprouvent nos ſoins ou nos bienfaits. Nul Acteur, nulle Actrice, inconnus & ſans réputation, ne ſeroient reçus dans aucune bonne Troupe ſans un Brevet d'apprentiſſage ou de capacité, émané d'une des douze Ecoles, où l'on ſuppoſe qu'on n'admettroit que des Sujets nés avec des diſpoſitions sûres & non équivoques. On pourroit d'autant moins craindre quelque partialité de la part des Profeſſeurs conſtitués, qu'aucun ne ſeroit aſſez dupe ni aſſez lâche pour favoriſer des Apprentis par une fauſſe approbation, au préjudice & au riſque de ſon honneur, de ſon devoir & de ſa réputation.

Par ce moyen du moins, il n'y auroit plus tant de Directeurs trompés, ainſi qu'on ne peut

manquer de l'être tous les jours, même pour les moindres emplois de la Comédie. Le Public, dans chaque ville, ne ſeroit pas expoſé à ſupporter, pendant une année entiere, certains Sujets mauſſades & ſans talent, qui, outre leur déſagrément perſonnel, occupent la place d'autres Acteurs faits pour procurer autant de plaiſir, que ceux-là cauſent d'ennui & de dégoût. Cette double conſidération eſt d'autant moins indifférente, qu'elle intéreſſe, & le bien public en général, & celui d'un Entrepreneur en particulier. Qu'un Peintre, qu'un Sculpteur, ou d'autres Artiſtes, ne produiſent que de mauvais ouvrages; perſonne n'eſt obligé d'en faire l'emplette ni de s'en charger, &, quand il ſe trouveroit quelqu'un d'attrapé, ce ne ſeroit qu'un très-petit malheur. Dans le nombre de tant de faux connoiſſeurs, il eſt très-indifférent qu'il y ait de temps en temps quelques dupes. Mais de mauvais Acteurs ont ordinairement contracté des engagemens pour une année entiere avec un Directeur; ils en auront reçu quelquefois des avances conſidérables; & ſouvent ces engagemens ne peuvent ſe rompre qu'avec des difficultés ou des dédommagemens très-onéreux. Et, à ſuppoſer qu'on put le faire à peu de frais, on n'a pas toujours ſous la main, pour les remplacer, d'autres Sujets préciſément du même emploi. Voilà donc un préjudice réel pour l'Entrepreneur qui a été trompé dans cette eſpèce de commerce, & un déſagrément effec-

tif pour tout un Public, d'avoir à ſupporter long-temps des Acteurs vraiment inſupportables. De plus, quand on trouveroit à les remplacer, ils ſont ou trop aveugles ou trop entêtés pour ſe ſoumettre à la raiſon, de quelque façon qu'on s'y prenne, ou quelque autorité qu'on emploie ponr les y déterminer *. Sans doute on n'auroit beſoin ni de Brevet ni de tout autre garant de capacité, ſi l'on pouvoit faire débuter un Acteur avant de l'engager, comme dans tous les Théâtres de Paris, où *à l'œuvre on peut connoître l'ouvrier.* Mais dans la Province & chez l'Etranger, où l'on eſt réduit à engager les Sujets au haſard, *ſur parole*, ou ſur une réputation très-douteuſe & ſouvent uſurpée, il n'eſt guère poſſible de ſe paſſer d'une pareille ſûreté. Au reſte, je ne ſais ce qu'on penſera de cette propoſition ; mais, ſi je m'abuſe, ou ſi l'idée n'en eſt pas bonne, elle peut du moins ſervir à en faire naître une meilleure, pour remédier à l'inconvénient dont il s'agit : inconvénient de la plus grande conſéquence pour tous les Théâtres de l'Europe. Au pis-aller, on peut faire de cette idée, comme de tant d'autres beaucoup plus importantes, qu'on admire, qu'on approuve, & qu'on laiſſe là.

---

* *Anecdote.* Dans une des Villes méridionales de France, certain Chanteur déteſtable de tout point, mais engagé avec cette clauſe ridicule, *en chef & ſans*

partage, fût vainement ſollicité par ſon Directeur de ſe départir de ſes droits, en faveur d'un autre Chanteur en ſecond, moins mauvais que lui. Un jour que le Public lui en marquoit ſon mécontentement d'une façon plus énergique qu'à l'ordinaire, il s'avança effrontément ſur le bord de la Scène & dit en Jargon Provençal : *Meſſieurs ! je ſuis honnête-homme : on me* paye *pour chanter, je chante & je chanterai. My pagoun per canta, io canti è canterai.* On trouva ce genre de probité tout auſſi opiniâtre que ſingulier.

Cette opiniâtreté, aſſez ordinaire aux mauvais Acteurs, n'eſt pas moins commune aux Théâtres des autres Nations, qu'à ceux de France ; ainſi que le prouve ce qui vient d'arriver au Sr. Macklin. Cet Acteur, par ſon obſtination, a occaſionné dernièrement au Spectacle de Londres un vacarme épouvantable pendant plus de deux heures de ſuite. Outre les pommes, les oranges, les huées, & les autres humiliations de toute eſpèce dont cet Acteur s'eſt vu aſſailli ; le Public furieux, qui avoit déjà fait ſortir toutes les femmes de la Salle, alloit ſe porter peut-être aux extrémités les plus funeſtes, lorſqu'un homme du Parterre, par un expédient fort ſimple, a mis fin à cette Scène tumultueuſe. Pour cet effet, il s'eſt ſaiſi d'une longue planche, au bout de laquelle il a écrit avec de la craie, en très-gros caractères : *DE PAR LE PUBLIC : Défenſes ſont faites à Macklin de reparoître jamais ſur aucun Théâtre de Londres.* Enſuite, à la vue de tout le monde, ayant élevé cette planche comme une eſpèce d'etendard de l'autorité plébeïenne ; le peuple, qui eſt jaloux de ſa liberté juſques dans les plus petites choſes, ſatisfait ſans doute, & en même-tems enorgueilli de cette ſentence républicaine, s'eſt appaiſé tout d'un coup, en l'accueillant d'une acclama-

tion générale. Auſſi-tôt le Directeur s'eſt préſenté, & a dit très-reſpectueuſement : *Qu'on ne manqueroit pas de ſe ſoumettre à cet Arrêt du Public.* Et comme il n'y avoit point d'autres Pièces prêtes pour le moment, il a ſupplié l'Aſſemblée de vouloir bien ſe retirer, & l'argent a été rendu à la porte.

Note (15) *de la page* 108.

ON ne ſauroit imaginer combien de gens, hommes & femmes, ſe perſuadent que *rien n'eſt plus facile que de jouer la Comédie*, & combien il s'en préſente tous les jours dans chaque Troupe avec cette ridicule perſuaſion. Ce qu'il y a de plus incroyable, c'eſt que, dans le grand nombre, ſi peu de perſonnes aient la moindre des diſpoſitions néceſſaires pour pouvoir s'expoſer ſur la Scène. Malgré cela, tous ont la fureur de vouloir ſe charger des Rôles les plus difficiles & de la plus grande importance *. On connoît, à cet égard, cent aventures, cent anecdotes ſingulières. M. Préville a même un répertoire d'hiſtoriettes là-deſſus, toutes plus divertiſſantes les unes que les autres, auxquelles il donne encore un nouveau ſel par la manière agréable dont il les raconte, & dans le récit deſquelles il eſt quelquefois auſſi plaiſant en ſociété, que ſur le Théâtre même.

* *Anecdotes.* On a eu la prudence d'eſſayer pluſieurs de ces Poſtulans téméraires dans de petits rôles, ou

même dans de ſimples annonces, avant de leur confier d'autres rôles de conſéquence..... Un de ceux-là qui, dans toute une Tragédie, n'étoit chargé que de cet hémiſtiche; *C'en eſt fait, il eſt mort* ; répondit, quand il fallut parler: *C'en eſt mort, il eſt fait.* Un autre, dont le rôle ſe réduiſoit à ces deux mots, *ſonnez, trompettes*; qui vint dire : *trompez, ſonnettes*: celui-ci, au lieu de dire: *Madame, voilà une lettre qui preſſe*, s'écria: *Ah, mon Dieu, que de chandelles, &c. &c.*

Il y en a d'autres d'une effronterie & d'une intrépidité à toute épreuve..... Dans la Parodie de Théſée, l'Acteur chargé du rôle de Roi étant décampé de Paris en poſte, au moment du Spectacle; le nommé *Leger*, domeſtique de M. Favart, qui ſavoit toute la Pièce par cœur, à force de l'avoir entendu répéter, ſe propoſa effrontément pour remplir ce rôle. Comme c'étoit la ſeule reſſource pour ce jour-là, on y conſentit. Sa figure, ſa voix, ſes geſtes, & ſur-tout ſa confiance inſolente, étoient d'un ridicule & d'un comique ſi parfait, qu'il fut applaudi généralement. Dès le ſoir même, ce fou, ſans s'appercevoir de la dériſion, ayant pris la choſe au ſérieux, donna congé à ſon Maître, demanda mille écus d'appointemens, & ſe crut le premier Acteur du monde.

Note (16) *de la Page* 109.

Par un menſonge heureux, voulez-vous nous ravir?.....
Au ſévère Coſtume il faut vous aſſervir:
Sans lui, d'illuſion la Scène dépourvue,
Nous laiſſe des regrets & bleſſe notre vue.

M. Dorat.

L'ART de ſavoir ſe caractériſer au Théâtre,

ſuivant ſon perſonnage, n'eſt pas un objet auſſi indifférent par lui-même qu'on pourroit le penſer. L'Acteur, en paroiſſant ſur la Scène, ne prouve jamais mieux qu'il a conçu ſon Rôle, que par la manière dont il a ſû ſe mettre. C'eſt la première choſe qui frappe le Spectateur ; & bien des Comédiens ne doivent pas moins quelquefois le ſuccès d'une Scène à leur habillement particulier, qu'à la façon de rendre leur perſonnage.

En conſéquence, on ne ſauroit trop blâmer certaines Actrices, plus coquettes que bonnes Comédiennes, qui, pour jouer, par exemple, une Servante, au-lieu de conſerver une ſimplicité convenable, tant dans leurs ajuſtemens que dans leurs coëffures & leurs habits, affectent de ſe parer comme la Demoiſelle de la maiſon, au tablier près, qui à peine les diſtingue. Paſſeroit-on au Glorieux, au Magnifique ou au Diſſipateur de ſe préſenter ſur la Scène en habits tout unis comme de ſimples Bourgeois ? Pourquoi permettre donc à une Soubrette de paroître avec une magnificence ainſi déplacée, & de choquer auſſi ouvertement les convenances théâtrales ? Comment pourra-t-elle ſe rendre tant ſoit peu plaiſante & faire la moindre illuſion ſous un accoûtrement qui contraſtera ſi fortement avec ſon perſonnage ? Un Acteur, en jouant Harpagon, perſuaderoit-il ſon avarice avec un habit galonné ou d'étoffe

d'or ? On ſait bien qu'on peut embellir la Nature au Théâtre ; mais du moins ne faut-il pas la défigurer & la rendre tout-à-fait méconnoiſſable. Par cette raiſon, & puiſque l'occaſion ſe préſente d'en parler, il ſemble que ce même Harpagon ſeroit mis plus convenablement dans un autre équipage, toujours à l'antique, à la vérité, mais qui ne fût pas ſi fort éloigné de nos mœurs, que le *haut de chauſſes*, le *pourpoint* & les *aiguillettes*. Nous en avons fait l'expérience ſur ce Théâtre avec le plus grand ſuccès, ayant haſardé de les retrancher, moyennant quelques légers changemens dans la Pièce. Ce *pourpoint* & ces *aiguillettes*, ſans être encore de mode du tems de Moliere, n'étoient pas du moins tout-à-fait oubliés ; au-lieu que, de nos jours, un homme vêtu de la ſorte ne pourroit pas ſe montrer dans la rue ſans paſſer pour extravagant, & même ſans attrouper les Enfans & la Populace.

Le gros du Public, obligé de ſe prêter à cette façon ſingulière de s'habiller, en éprouve chaque fois peut-être une certaine répugnance ou contention d'eſprit, qui, le jettant dans des réflexions critiques, lui fait perdre le fil de la Pièce, le jeu de l'Acteur, & ne peut manquer d'altérer ſon plaiſir & ſon amuſement. Je penſe donc, malgré ce reſpect accrédité pour tout ce qui ſe trouve établi, qu'un habit à la vieille mode (du dernier ſiécle ſi l'on veut, qu'on ſuppoſera avoir pu ſe conſerver) eſt plus que

ſuffiſant pour caractériſer ce perſonnage, qui n'eſt préſumé porter un vêtement pareil, que parce qu'il le tient de ſes ancêtres, & ſur-tout *parce qu'il ne lui coûte rien.* Effectivement il ne ſauroit être cenſé l'avoir fait faire exprès dans l'ancien goût, préférablement au goût moderne, ce dernier n'étant pas plus diſpendieux. Ce ſeroit alors ſingularité plutôt qu'avarice de ſa part. On en peut dire autant de Géronte dans le Diſſipateur, qu'il eſt mal-adroit de venir jouer avec un habit garni d'anciennes guipures, puiſque l'habit n'eſt fait, dit-on, *que depuis dix ans;* principalement, ce perſonnage ſe trouvant ſeul ainſi vêtu, & dans une Pièce & dans un temps où cette mode ne peut que choquer la raiſon & les convenances *.

---

* L'Auteur a eu la ſatisfaction de ſe rencontrer, à cet égard, avec un homme de Lettres fort eſtimable, *M. Bret*, qui, depuis la première édition de ce Recueil, en a donné une ſuperbe des Œuvres de Moliere en 6 volumes, avec des Obſervations ſavantes ſur chaque Pièce. Pour nous appuyer de ſon autorité, nous allons rapporter ce qu'il dit dans le Diſcours préliminaire de ſon ouvrage. « C'eſt une contradiction peu ſoutenable, dans la » repréſentation de quelques Pièces de Moliere, de voir » les perſonnages ridicules y conſerver la vieille manière de s'habiller, tandis qu'aucun des autres Acteurs » n'y ſuit cet ancien uſage. Avec quelques changemens » convenus dans le Dialogue de ces Comédies, on » feroit diſparoître ce contre-ſens, & leur effet moral » ne pourroit qu'y gagner. *Harpagon*, vêtu comme

Une autre négligence, qui n'eſt que trop ordinaire à la plupart des Acteurs, ſouvent trop familiers avec le Public, c'eſt lorſque, dans un Rôle de Roi, ou autre d'un certain rang, ils ne daignent pas ſeulement s'habiller conformément au caractère, ſous prétexte, ou que le Rôle eſt de peu de conſéquence, ou qu'il ne doit pas y avoir ce jour-là beaucoup de monde au Spectacle..... Un Roi n'en eſt pas moins Roi, pour n'avoir que peu de choſes à dire; & une

---

» un de nos Avares, feroit plus d'impreſſion ſur nous. » *Son pourpoint, ſes aiguillettes & ſon vieux haut de* » *chauſſe* nous empêchent de trouver, ſous ſes traits, » l'Avare de notre quartier. Celui-ci même ſe mé- » connoît à la faveur des différences particulières qu'il » voit entre Harpagon & lui, & il ſe diſpenſe de » rougir ».

On pourroit ajouter que, puiſqu'on a ſi bien réuſſi à introduire le Coſtume le plus exact & le plus vrai dans le Tragique, au-lieu de faire les choſes à demi, on devroit porter la même attention juſques dans le Comique. Ainſi, ſuppoſé qu'on aimât à ſe rappeller quelquefois, dans quelques Pièces, les habillemens de nos Ancêtres, pourquoi, par une bigarrure & une contradiction inſupportables, ne les conſerver qu'à certains perſonnages, à l'excluſion de tous les autres? Croit-on, par exemple, qu'on ne verroit pas avec quelque plaiſir les deux Précieuſes ridicules & juſqu'à Marote même, reſpectivement habillées comme Maſcarille & Jodelet? Ces ſortes d'omiſſions au Théâtre ne proviennent donc que d'une négligence à ſe caractériſer. Je crois pourtant qu'il faudroit opter, & ſe décider une bonne fois pour toutes.

Aſſemblée publique, pour être peu nombreuſe, n'en eſt pas moins reſpectable : l'un ne doit rien perdre de ſa dignité, ni l'autre des égards qui lui ſont dûs. C'eſt donc manquer même aux bienſéances théâtrales, que de ſe relâcher en pareil cas.

Que dire, après cela, de ces Acteurs, & ſurtout de ces Acteurs d'Opéra, qui, ayant à jouer le Role d'un Père reſpectable, au-lieu de s'habiller convenablement, affectent de ſe chauſſer & de ſe coëffer avec la ridicule prétention d'un Petit-Maître ? Ou ſi quelque homme cenſé leur fait obſerver qu'ils n'ont pas l'air de ce qu'ils repréſentent, & qu'une perruque caractériſtique ſeroit moins diſparate que leur chevelure artiſtement arrangée ; ils vous allèguent, avec un ton de ſuffiſance, qu'il y a dans le monde des pères qui portent leurs cheveux ou une perruque à bourſe juſqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Comme ſi, pour peindre la Nature, on ne devoit pas toujours la ſaiſir par ſon côté le plus vrai, & qu'au Spectacle enfin le plaiſir dût être meſuré par le compas de l'analyſe & de la combinaiſon ! Ceci me rappelle ce que diſoit un jour un vieux Comédien à un jeune Acteur, qui, devant jouer le petit Rôle du Valet mal-vêtu dans le Glorieux, s'amuſoit à poudrer & à ajuſter avec le plus grand ſoin ſa chevelure ; « Tu peignes ta perruque, lui dit-» il ! Tu ne feras jamais rien, mon enfant »... Il avoit raiſon de parler ainſi, il eſt des Rôles

& des circonſtances où effectivement, *Souvent un beau déſordre eſt un effet de l'Art.*

Cette mal-adreſſe à ſe caractériſer, ne ſe manifeſte pas moins lorſque ces mêmes Acteurs viennent, ſur le bord de la Scène, ſe *pavaner* dans une Ariette, avec un air de préſomption inſoutenable, quoique ſouvent de la taille la plus ingrate, ou de la figure la plus ignoble : ou bien bien lorſque, ſous l'accoûtrement d'un vieillard, d'un payſan ou autre ruſtre, ſans égard à l'eſſence de chaque caractère, ils ſemblent ſe délecter à faire les beaux bras & la belle jambe, & à ſe donner des *Graces* comme de jeunes *Agréables.*

Je connois un Chanteur dans ce goût là, qui, toujours gourmé ſous le perſonnage même le plus groſſier & avec la mine la plus baſſe, veut ſans ceſſe avoir l'air d'un Héros de l'antiquité Grecque ou Romaine. Il croit faire des merveilles, lorſqu'il vient *s'égoſiller* ſur la Scène, comme il feroit au Lutrin, & mettre de l'emphaſe & de la dignité, où il ne faut que de la ſimplicité & du naturel. Eſpèce de Capitan, dont la vanité perſonnelle influe ſur tous les Rôles, juſques ſur ceux de Lubin, du Déſerteur, de Silvain & autres de ce genre *.

* Quand l'orgueil n'eſt que ridicule, du moins il n'excite guère que le rire ou la pitié. Mais quel ſentiment ne fait-il pas naître ; lorſqu'il réunit l'inſolence avec la baſſeſſe..... Par exemple, que penſer

C'eſt encore un de ces Acteurs qui ont la manie d'obſerver, ſoit en parlant, ſoit en chantant, les liaiſons les plus recherchées du langage. Liaiſons qui ſentent le puriſme, tout au plus néceſſaires dans les Vers ou dans le Diſcours ſoutenu ; mais non permiſes ni ſupportables dans la Proſe commune, dans le Dialogue familier ; ni même dans le chant, pour peu qu'elles y paroiſſent dures ou équivoques. Affectation d'ailleurs contraire au parler naturel & aux règles les plus connues de la Grammaire & de l'uſage ; ſur-tout dans les Naſales, dont la liaiſon trop exacte eſt un vice réel de prononciation, auſſi déſagréable à l'oreille, que nuiſible à la clarté du Diſcours. C'eſt bien pis lorſqu'on haſarde une façon de prononcer abſolument oppoſée aux principes de l'orthographe, en faiſant ſonner la dernière ſyllabe de certains mots, comme s'ils étoient terminés par un *e* muet, ainſi que dans *état*, *détruit*,

---

d'un Acteur qui, éternellement ſurchargé de dettes, pour vouloir faire des dépenſes au-deſſus de ſa portée & ſe donner des airs au-deſſus de ſon état, ne ceſſe d'être à charge au Public, ſoit pour des gratifications, des bénéfices ou des loteries (qu'on ne tire point) ſoit pour des quêtes, des ſouſcriptions ou d'autres prétextes baſſement intéreſſés ?..... N'eſt-ce pas ce qu'on appelle demander publiquement la charité, & un pareil contraſte n'eſt-il pas auſſi indigne que révoltant ?

effet, *horreur*, ou bien en faiſant trop ſentir l'*e* muet des terminaiſons féminines, telles que dans *hymené-e*, *empi-re*, *couron-ne*, *deſtiné-e*, *envi-e*, &c. Pourquoi vouloir s'exprimer ſur la Scène autrement que dans la Société ? Le Public eſt-il là pour apprendre tous les raffinemens de l'orthographe la plus ſévère & la plus étudiée ? *

Mais, dira-t-on, l'on doit cependant rendre ſenſible l'*e* muet dans le débit des Vers..... à la bonne heure ; mais puiſqu'il eſt nommé *muet*, du moins ne faut-il pas l'articuler avec un excès ridicule ; ou bien, on auroit l'air de *gaſconner*. J'ai vu, il n'y a pas long-temps, cette affectation régner à la Comédie françaiſe à un point révoltant, principalement parmi les Acteurs tragiques, dans certaines finales maſculines terminées par une *s* ou par un *x*, telles

---

* Rien n'eſt plus ordinaire, que d'entendre dire tous les jours au Théâtre : mon intention *n'*eſt de vous obliger : ſa main *n'*eſt à frapper, non *n'*a donner légère ; Colin *n'*eſt ici ; le vin *n'*eſt bon..... Et puis, il a tort *t'*en vérité ; quand un Amant *t*eſt *t*inconſtant ; tout le camp *p*ennemi ; je vais ſur le champ *p*à Paris ; vos frères *z*et vos ſœurs *z*étoient allés *z*à la campagne ; il eſt ſix heures *z*et demie..... J'ai oui-dire à un premier rôle : *je ne veux plus manger mon bled den herbe. Tenez, prenez ma clef fet ſoyez diligent ; Antoine ! ce nom m'eſt bien bourgeois* ; & cent autres liaiſons dont il eſt aiſé de ſentir le ridicule, pour peu qu'on connoiſſe la langue, & qu'on en ait l'uſage.

que dans ces mots : *ſuivez mes* PAS, *j'en atteſte les* DIEUX, & autres ſemblables, dont on feſoit ſonner exceſſivement la derniere lettre. Il faut convenir que rien ne met plus au ſupplice le Spectateur, qui a quelque connoiſſance du Théâtre & de la Nature, que ces ſortes d'afféteries, de diſparates & de difformités. Quoique le gros du Public ne paroiſſe pas le plus ſouvent s'en appercevoir, il ne laiſſe pas d'éprouver une certaine ſenſation qui lui déplaît, ſans en pouvoir dire la véritable cauſe.

Pourquoi encore, par un abus, tout au moins contraire à la bienſéance, permet-on de jouer les Rôles du Tartuffe & de Triſſotin, chacun vétu en manière d'Abbé * ; tandis que tous deux ſont deſtinés, dans chaque Pièce, à épouſer la fille de la maiſon ? « Pourquoi, dit M.

---

* Il a été autrefois défendu aux gens de Spectacle, à peine d'exil & de punition corporelle, de paroître ſur le Théâtre revêtus d'habits Eccléſiaſtiques. Telle eſt la Loi du Code Théodoſien, renouvellée par les Capitulaires de Charlemagne, & de quelques autres Rois de France : *Si quis ex Scenicis veſtem Sacerdotalem, vel qualicumque Eccleſiaſtico Statu ſimilem indutus fuerit, corporali pœnæ ſubſiſtat & exilio tradatur.* Quoique cette Loi n'ait jamais été bien exactement obſervée, pourquoi les Comédiens de nos jours ne ſe font-ils pas un devoir de s'interdire à eux-mêmes cette eſpèce de profanation : ou du moins, pourquoi ne pas chercher à la mitiger par la manière de s'habiller dans ces ſortes de caracteres, qu'il ſuffiroit de déſigner, tout au plus, par un demi-Coſtume ?

» *Bret*, par cette préférence d'habillement ; » chercher à faire une application à un état, » toujours digne de nos égards, lorſqu'il ne » détruit pas lui-même nos diſpoſitions à le » reſpecter ? Croit-on d'ailleurs que l'effet mo- » ral du Tartuffe n'y gagneroit pas, ſi nous » avions à redouter ſon impoſture & ſa ſcélé- » rateſſe, même parmi les gens du monde » ? Ce n'étoit pas de cette façon que feu Mont-ménil ſe mettoit dans ce Rôle, qui exige la plus grande ſimplicité extérieure ; auſſi eſt-ce le ſeul à qui je l'aie vu jouer dans le vrai genre. Il ſavoit du moins s'y caractériſer décemment, & non, en étalant une chevelure *poudrée à blanc*, comme feroit tout au plus un de nos Abbés Petits-Maîtres. Que doit dire ou penſer le ſcrupuleux Orgon, en voyant, *dans ce dévot perſonnage*, cette marque de vanité mondaine & de frivolité *.

La poſtérité ne croira jamais à quel point les abus s'étoient naturaliſés & avoient pris force de loi ſur nos Théâtres par l'empire de

* On pouſſe encore l'indécence dans cette Pièce, juſqu'à donner un nouveau vernis de groſſièreté aux traits hardis qui s'y trouvent en pluſieurs endroits, entr'autres dans ces deux paſſages : *Mon Dieu ! que de ce point l'ouvrage eſt merveilleux* ! & plus loin : *Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisſe* ? ..... auxquels paſſages on oſe ajouter une démonſtration des plus révoltantes. Il faut avoir bien peu de nobleſſe & d'élévation dans l'âme, pour ſe livrer à d'auſſi baſſes incongruités !

l'habitude

l'habitude, touchant ce même défaut de ſavoir ſe caractériſer convenablement, mais plus encore dans la Tragédie que dans les autres genres. Une courte deſcription de ces abus ne ſera point déplacée ici pour l'inſtruction & la curioſité des jeunes gens, qui n'en ont pas vu le règne ridicule & preſqu'incroyable.

« Quand les paniers furent inventés, & que cette » extravagance fut devenue la parure des Dames Fran- » çaiſes, il étoit eſſentiel que les Comédiennes, dans » les Pièces où elles peignoient les mœurs de la Na- » tion, employaſſent cet ajuſtement. Ainſi *Dorimène*, » *Cidaliſe*, *Araminte* & *Beliſe* étoient dans l'obliga- » tion de le porter. Mais que *Cornelie*, *Andromaque*, » *Cléopâtre*, *Phédre* & *Mérope* aient parues vêtues de » cette manière, c'eſt ce qu'on ne ſe perſuadera » jamais, qu'en admirant la foule des contradictions » que la cervelle humaine ſe plaît à raſſembler.

» J'ai toujours vu les Rôles de Payſannes, juſqu'à » celui de Martine des Femmes ſavantes, joués avec » de grands paniers; & l'on auroit cru pêcher contre » les bienſéances, en paroiſſant autrement. Ce n'eſt » pas tout, cet uſage s'introduiſit juſques dans la » parure des Héros. Au retour d'une victoire, un » Capitaine Grec ou Romain paroiſſoit ſur notre » Théâtre avec un panier tourné de la meilleure grace » du monde, & auquel les efforts des peuples qu'il ve- » noit de combattre, n'avoient pu faire prendre le » moindre petit pli.

« Rien n'étoit ſi comique que l'habit tragique. Au » lieu de ces beaux caſques qui décoroient ſi bien les » anciens Guerriers, nos Comédiens, en voulant les » repréſenter, portoient tout ſimplement des chapeaux » à trois cornes, pareils à ceux dont nous nous ſer-

» vons dans le monde. Il eſt vrai que, pour ſe donner » un air plus extraordinaire, ils y ajoutoient des plu- » mes, dont l'énorme hauteur les mettoit ſouvent dans » le cas d'éteindre les luſtres, qui alors éclairoient la » Scène, ou de crever les yeux à leurs Princeſſes, en » leur faiſant la révérence. Ils portoient auſſi des per- » ruques aſſez ſemblables à nos perruques quarrées, » des gants blancs, & des culottes bouclées & jarre- » tées à la Françaiſe. Les décorations étoient *tachées* » des mêmes défauts: elles ſe bornoient à un miſérable » Palais, à une triſte campagne, & à un appartement » noir & enfumé. Les luſtres, qui, comme je viens de » le dire, étoient accrochés ſur nos Théâtres, don- » noient fort ſouvent un démenti à certaines décora- » tions. Comment ſe perſuader, par exemple, que » l'on étoit dans un jardin, en pleine campagne, où » dans le camp d'Agamemnon, lorſque des chandelles » ſuſpendues au plafond, venoient frapper les yeux » & l'odorat des Spectateurs? De quel front un Acteur » pouvoit il dire au milieu de ces nombreuſes chandel- » les?.... *Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous* » *luit.*

» Mais ce qui anéantiſſoit encore plus l'illuſion, c'é- » toient les bancs qui garniſſoient la Scène, & la foule » des Spectateurs qui rempliſſoient le Théâtre. On ne » ſavoit quelquefois ſi le jeune Seigneur qui alloit » prendre ſa place, n'étoit point l'*Amoureux* de la Piè- » ce, qui venoit jouer ſon rôle. C'eſt ce qui donna lieu » à ce Vers: *On attendoit Pyrrhus, on vit paroître un fat.*

» Le Comédien manquoit toujours ſon entrée: il » paroiſſoit trop tôt ou trop tard, ſortant du milieu » des Spectateurs, comme un *Revenant*; il diſparoiſ- » ſoit de même, ſans qu'on s'apperçut de ſa ſortie. » Enfin tous les grands mouvemens de la Tragédie » ne pouvoient s'exécuter, & les coups de Théâtre » étoient toujours manqués, &c. &c. (*Extrait d'une Lettre à M. de Crébillon ſur les Spectacles*).

Tels étoient les abus dont gémiſſoit la Scène françaiſe, lorſque tout a changé de face par les ſoins courageux d'une célèbre Actrice (*Mademoiſelle Clairon*) & d'un Acteur qui a l'ame vraiment tragique (*M. le Kain*), l'un & l'autre ſecondés par la généroſité d'un grand Seigneur *, & ſur-tout éclairés & enhardis par les conſeils & les lumières de quelques Gens de Lettres & de pluſieurs Amateurs pleins de zèle pour la gloire du Théâtre français. Voici effectivement ce qu'en avoit dit M. Marmontel quelque temps avant cette glorieuſe innovation : « il s'eſt introduit, dit-il, à cet égard, » (*de la décence des vêtemens*) un uſage auſſi » difficile à concevoir qu'à détruire. Tantôt » c'eſt Guſtave qui ſort des cavernes de Dé- » carlie avec un habit de velours bleu céleſte » à paremens d'hermine (*Dufrene l'a joué* » *ainſi*) ; tantôt c'eſt Pharaſmane qui, vétu » d'un habit de brocard d'or, dit à l'Ambaſ- » ſadeur de Rome, (*feu Sarrazin étoit habillé* » *de même*)

La Nature mâratre, en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des ſoldats:

* M. le Comte de Lauraguais a ſacrifié près de quarante mille livres pour les changemens qu'il a fallu faire au Théâtre ſeul par rapport à la ſuppreſſion des Balcons, &c.

» De quoi faut-il donc que Guſtave & Pha-
» raſmane ſoient vétus ? L'un de peau, l'autre
» de fer (*comme on le fait à préſent*). Comment
» les habilleroit un grand Peintre ? Il faut don-
» ner, dit-on, quelque choſe aux mœurs du
» temps : il falloit donc auſſi que le Brun fri-
» ſât Porus & mît des gants à Alexandre.
» C'eſt aux Spectateurs à ſe déplacer, non au
» Spectacle ; & c'eſt la réflexion que tous les
» Acteurs devroient faire à chaque rôle qu'ils
» vont jouer ; on ne verroit point paroître Cé-
» ſar en perruque quarrée, ni Ulyſſe ſortir
» tout poudré du milieu des flots. Ce dernier
» exemple nous conduit à une remarque qui
» peut être utile. Le Poète ne doit jamais pré-
» ſenter des ſituations que l'Acteur ne ſauroit
» rendre. Telle eſt celle d'un Héros mouillé,
» qui devient ridicule dès que l'œil s'y re-
» poſe ». M. de Marmontel ajoute, « qu'il ne
» préſume pas que ces réflexions produiſent
» *actuellement* aucun fruit ; & que ſon ambition
» ne va point juſqu'à prétendre corriger ſon
» ſiecle », &c. En quoi il a eu, & la ſatisfac-
tion de s'être trompé, & la gloire d'avoir vû
ſes conſeils contribuer à cette heureuſe intro-
duction du vrai coſtume, malgré la pente na-
turelle du Public à tout condamner ſans en-
tendre, & à rire de tout avant de raiſonner.
(*Extrait de l'Encyclopédie, article* Décoration
théâtrale, *que nous ne plaçons ici, que pour ren-
dre à M. de Marmontel ce qui lui appartient.*)

Nous terminerons cet article par un autre joli tableau de M. Dorat, ſur l'état défectueux où a ceſſé d'être la Scène françaiſe depuis cette époque.

Le Public n'y voit plus, borné dans ſes regards,
Nos Marquis y briller ſur de triples remparts.
Ils ceſſent d'embellir la Cour de Pharaſmane,
Zaire ſans témoins entretient Oroſmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes Seigneurs
Nonchalamment ſourire à l'Héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la Couliſſe,
Par leur caquet bruyant interrompre l'Actrice,
Perſiffler Mithridate, &, ſans reſpect du nom,
Apoſtropher Ceſar, ou tutoyer Néron.

Note (17) de la page 110.

CETTE diverſité ou non-reſſemblance de chaque Rôle, qu'on recommande ici, & plus loin dans un autre chapitre, regarde plus, en quelque façon, l'Auteur que le Comédien. Si le premier a bien ſû varier les diverſes paſſions de ſes perſonnages ſuivant leur caractère; le ſecond, après en avoir fait une juſte analyſe & les avoir parfaitement conçus, n'a qu'à les rendre tels qu'il les verra indiqués. Leur différence étant bien marquée, & chacun ne parlant que le langage qui lui eſt propre, c'eſt alors une muſique toute notée pour l'Acteur le moins intelligent. Il y en a peu d'aſſez mal-

adroits pour prendre le change, & pour faire fâcher le Comte de Tuffiere, comme M. Géronte ou Lucas, ou ceux-ci comme le premier ; ni pour ne ſavoir pas diſtinguer l'amour d'un jeune-homme, de celui d'un vieillard, à moins que ce ne ſoient des Acteurs auſſi bornés & auſſi ineptes, que ceux qu'on vient de déſigner dans la Note précédente. Ce ſeroit donc perdre ſon temps que de s'appéſantir ſur des préceptes concernant ces ſortes de choſes. C'eſt ainſi que pour dire ſimplement, *bon jour*, François Riccoboni ſe fatigue à détailler inutilement dix ou douze façons différentes de l'exprimer. Comme ſi la ſituation ou le caractère de chaque perſonnage ne les indiquoit pas ſuffiſamment.

Il eſt vrai qu'il y a, au Théâtre, de certaines nuances délicates à obſerver dans chaque caractère, dont l'un ne reſſemble à l'autre qu'imparfaitement, quoique d'un même genre ; nuances qui ne ſont pas toujours à la portée de tout le monde. Le Jaloux de l'Ecole des Femmes, n'eſt pas le Jaloux de l'Ecole des Maris ; le Chevalier à la mode n'eſt pas l'Homme à bonnes-fortunes ; les Petits-Maîtres Bourgeois ne ſont pas les Petits-Maîtres de la Cour. (A l'égard de ces derniers, on ne les rendra jamais bien, ſi l'on n'en a les originaux ſous les yeux. Leurs tons & leurs manières ne faiſant que varier d'une année a l'autre, le portrait n'en ſeroit non plus reſſemblant, que celui d'une belle

femme peinte d'après le ſeul récit de ſa beauté.) De même le Valet du Glorieux ou du Diſſipateur n'eſt pas celui de la Coquette ou de l'Étourdi, ni la Soubrette du Tartuffe ou du Légataire, celle du Préjugé à la mode ou du Philoſophe marié. On ſait bien encore, par exemple, que l'étonnement d'un Roi, n'eſt pas celui d'un Payſan ; ni l'admiration d'un homme d'eſprit, celle d'un ſtupide ; que les larmes, la crainte ou la douleur d'un Héros s'expriment tout autrement que celle d'une femme ; & ainſi de tant d'autres contraſtes non moins frappans, dont un plus long détail ſeroît auſſi inutile que minutieux. Mais ce ſont de ces différences aſſez ſenſibles par elles-mêmes pour ne s'y méprendre que rarement, pour peu qu'on ait de tact & d'intelligence *....

* Une nuance eſſentielle à obſerver, & à laquelle peu d'Acteurs font attention : c'eſt la différente façon d'exprimer l'Amour dans certains perſonnages, ſoit tragiques, ſoit comiques. Aſſurément Mithridate & Pharaſmane peuvent être auſſi exceſſivement amoureux qu'Arſame & Xiphares : mais ils ne doivent pas le témoigner ni s'énoncer de même ; & rien, par exemple, n'eſt plus ridicule que de faire ſoupirer, comme des *Céladons*, Achille, Gengis-Kan, le Miſantrope ou Mahomet. Chacun de ces perſonnages n'aime que relativement à ſa manière, & ſuivant la trempe de ſon génie & ſa conſtitution naturelle. Ainſi, loin de ſe répandre en déclamations langoureuſes vis-à-vis de l'objet de leur tendreſſe, ils ne doivent peindre leur paſſion qu'avec des touches mâles, vigoureuſes, conformes à leur caractère & à l'idée de l'Auteur.

On a vu fort ſouvent des Acteurs d'un très-grand mérite, qui n'ayant, comme bien des Peintres, qu'une ſeule manière d'exprimer chaque paſſion ou de rendre chaque perſonnage, ont employé par-tout la même uniformité. Feu la Thoriliere, quoique du plus rare talent, manifeſtoit toujours excluſivement le genre de comique qui lui étoit perſonnel.

C'eſt ce défaut de ſavoir bien prendre un caractère qui fit dire à M. de Saintfoix, parlant à Mademoiſelle la Mothe (à qui il reprochoit d'avoir mal rendu le Rôle de la Fée dans l'Oracle, & qui recevoit fort durement ſes plaintes) : *Enfin, Mademoiſelle, j'avois beſoin dans ma Pièce d'une* Magicienne, *& non pas d'une* Sorciere. On pourroit citer d'autres Acteurs, s'ils n'étoient vivans, qui jouent ou qui chantent tout de la même manière, & dont les Roles ſemblent jettés dans le même moule. Modèles qu'il faut bien ſe garder d'imiter, parce que leur propre caractère domine plus dans chaque Rôle que le perſonnage, qui n'y ſemble qu'acceſſoire & en ſecond. Cependant, dit M. Dorat :

Le Perſonnage ſeul nous plaît & nous étonne :
Tout le charme eſt détruit, quand on voit la Perſonne.

Il y a d'autres Acteurs qui, ayant embraſſé un emploi diſtinctif dans la Comédie, ne ſavent jamais en ſortir pour des Rôles d'un genre différent. Ont-ils, par exemple, coutume de

jouer les Valets ou les Soubrettes ? S'ils ſe chargent de quelque perſonnage d'une condition plus relevée, ils laiſſeront appercevoir preſque par-tout ou Paſquin ou Liſette ; & le genre caractériſtique de l'Acteur percera à chaque Scène. C'eſt ce qu'on voit ſouvent arriver dans le Rôle du Tartuffe, lorſqu'il eſt repréſenté par un Comique ; ou dans celui de Céliante du Philoſophe Marié, lorſqu'il eſt rendu par une Soubrette. De tels ſujets ne peuvent pas ſe flatter d'être véritablement Comédiens. Dans chaque perſonnage, on ne doit entrevoir l'Acteur proprement dit, que le moins qu'il eſt poſſible.

Quelquefois il ſera d'autant plus difficile à l'Acteur qui ſe déplace, de faire ſentir la différence d'un caractère à un autre tout oppoſé, quelque talent même qu'il ait pour cela, que le Spectateur prévenu contre ce déplacement croira y appercevoir une diſconvenance & une irrégularité qui ne ſeront que le produit trompeur de ſon imagination, plutôt que de l'incapacité de l'Acteur. Le Public, voyant donc une Soubrette remplir ce même rôle de Céliante ou de toute autre femme de qualité, ſe figurera toujours, par cet eſprit de prévention, qu'elle y mêle des geſtes, des tons, ou autres expreſſions de ſervante, quoiqu'il n'en ſoit rien dans le fait. D'où il réſultera que, pour ſe ſouſtraire à ce reproche, elle cherchera à ſe donner des airs, des manieres ; &, par une af-

fectation inſipide & outrée, elle répandra la plus froide monotonie dans tout ſon perſonnage.

Mademoiſelle Luzi, Actrice de la Comédie Françaiſe, eſſaya un jour de repréſenter Amenaïde dans Tancrede. C'étoit, aſſurément, la plus belle figure, la plus noble contenance & le plus bel organe qu'on pût jamais deſirer, ſans compter pluſieurs autres qualités naturelles dont elle étoit pourvue. Malgré cela, elle ne réuſſit point dans cet eſſai, autant qu'elle l'auroit fait immanquablement, ſi le Public, qui ne l'avoit vue juſqu'alors que dans les Soubrettes, n'eût été prévenu contre cette nouvelle métamorphoſe. Cependant, de l'aveu des Connoiſſeurs, Melle. Luzi, par ſa propre conſtitution, eſt moins bien placée dans ces derniers rôles, qu'elle ne le ſeroit dans ceux d'Amoureuſes ou de Princeſſes, ſi primitivement elle en eût pris l'emploi. On dit plus : c'eſt que ſi le Rôle d'Amenaïde eût été ſon premier début au Théâtre Français, & qu'elle n'y eût jamais paru dans le genre oppoſé, il n'eſt pas douteux qu'elle eût d'abord enlevé tous les ſuffrages, n'eût-ce été que par les eſpérances qu'elle laiſſoit entrevoir. M. Augé avoit fait auparavant une pareille tentative avec encore moins de ſuccès, & je ne ſais ſi ce peu de ſuccès ne vint pas des mêmes raiſons.

Melle. Dangeville, toute ſupérieure qu'elle étoit, n'auroit pas mieux réuſſi; parce qu'ayant abandonné le Tragique depuis long-tems, le

Public l'avoit abſolument perdue de vue dans ces ſortes de Rôles. Il faut néceſſairement que le Spectateur ſe faſſe peu-à-peu à la diſſemblance de tant de caractères oppoſés. A la longue, il s'y habitue ; mais il ne faut pas lui laiſſer le temps de ſe prévenir ; ainſi que M. Garrick a eu l'adreſſe de le faire à Londres, comme on l'a obſervé, en jouant toujours dans les deux genres alternativement. Précaution à laquelle il doit peut-être, en partie, le ſuccès de cette Magie Théâtrale qui lui attire l'admiration univerſelle *.

* *Anecdote.* Après la mort de la célèbre le Couvreur, Mlle Dangeville, fort jeune, débuta dans la Tragédie par le rôle d'Hermione, qu'elle joua onze fois de ſuite avec le plus heureux ſuccès. M. de Voltaire, qui en fut témoin, la ſollicita vivement de ſe charger, dans Brutus, du perſonnage de Tullie, dont elle tira effectivement tout le parti qu'on en pouvoit tirer; mais rebutée par la médiocrité du rôle, & encore plus par les tracaſſeries qu'elle eſſuya, à cette occaſion, de la part des Partiſans de Mlle Dufrêne, elle conçut un tel dégoût pour le Tragique, qu'elle y renonça entièrement, au regret de tous les Connoiſſeurs. Elle s'en tint dès-lors aux ſeuls caractères dans leſquels elle a ſi fort excellé, & où elle s'eſt fait tant d'Admirateurs & ſi peu d'Imitatrices ! Mais ſi cette grande Comédienne, faite pour réuſſir dans tous les genres, eut continué à chauſſer le Cothurne ſans interruption, il eſt moralement certain qu'elle s'y ſeroit tout autant diſtinguée que dans le Comique, & qu'elle auroit eu la gloire peu commune de ſe montrer tour-à-tour Thalie & Melpomène, ſur-tout n'ayant rien

On ſait qu'il n'y a pas trente ans que les Rois de la Tragédie jouoient les Rôles de Payſans dans la Comédie; & les Reines, les Rôles de Soubrettes; entr'autres, la fameuſe Deſmarres, dont Mᵉˡˡᵉ Dangeville fut l'élève. Le Public y étoit ſi accoutumé, qu'il n'y faiſoit pas même attention. S'il eſt permis de ſe citer, l'Auteur de cet Ouvrage a rempli autrefois les premiers Rôles Tragiques, conjointement avec les Rôles de Valets. On n'étoit point du tout étonné, après l'avoir vu dans Oroſmane ou le Comte d'Eſſex, de lui voir jouer, dans la petite Pièce, Merlin du Retour imprévu, ou Scapin de la Sérénade, &c.

Cette eſpèce de diſparate ſembloit ne point nuire du tout à l'illuſion, mais dans la ſuite, par certaines convenances, s'étant borné au ſeul Comique pendant trois ou quatre ans con-

---

dans ſa conſtitution naturelle qui pût y mettre obſtacle. Voici, entr'autres, un des couplets qui lui furent adreſſés, dans le tems, à ce ſujet.

Sur l'Air de Joconde :

Dans Hermione & Cléanthis
Quel ſuccès eſt le vôtre ?
Dans l'une je me divertis,
Je ſuis touché dans l'autre :
Mon cœur, à vos ſuprêmes loix,
Eſt ſi prompt à ſouſcrire,
Que je n'attends que votre choix
Pour pleurer ou pour rire.

ſécutifs, lorſqu'il s'eſt aviſé, au bout de cet intervalle, de reparoître dans le Tragique, il n'y a pas eu moyen de ramener le Public à ſon ancienne habitude. Le contraſte lui ſembloit ſi ridicule, qu'il ne pouvoit s'empêcher de rire où il devoit pleurer. Tellement qu'il lui a fallu abjurer le cothurne & n'y plus ſonger. D'ailleurs, faute d'un uſage ſuivi, l'air contraint & embarraſſé ſuccede bien vîte à cette noble aiſance ſi néceſſaire à un Acteur tragique. Contrainte qui ne fait qu'augmenter encore par la prévention viſible du Public. Pour paſſer du genre *bouffon* au genre *ſérieux*, la gradation eſt bien plus ſenſible, c'eſt-à-dire, qu'il eſt beaucoup plus difficile de monter du Comique au Tragique, que de deſcendre du Tragique au Comique. On ne ſupportera pas, ſans rire, M. Préville dans une Tragédie ; & peut-être Monſieur le Kain ſeroit-il trouvé fort plaiſant dans un Rôle de *caricature*. C'eſt ce qui arrive tous les jours dans le monde. Nous rions, malgré nous, en voyant un homme de rien affecter *gauchement* l'importance & la dignité. De même nous pouvons être amuſés de voir quelquefois une perſonne de qualité ſous le plus vil traveſtiſſement. Ces ſortes de métamorphoſes paſſagères ne manquent jamais leur effet.

Un Acteur comique, pour ne point choquer l'opinion générale, doit donc éviter de ſortir de ſon genre accoutumé, & de paſſer ambitieuſement au genre oppoſé. Mais, par une rai-

ſon contraire, un Acteur tragique, pour ſe conſerver les bonnes grâces du Public, peut ſe déplacer de temps a autre, pourvu que ce ſoit dans des Rôles ſans prétention & de peu de durée : autrement, loin de lui ſavoir gré de ce déplacement, on ne manqueroit pas de le juger à la rigueur.

Note (18) *de la page* 111.

C'EST un défaut d'être trop à la Scène, comme de n'y être pas aſſez : l'un eſt négligence, l'autre eſt affectation ; & la multiplicité des jeux de Théâtre, ainſi que le trop peu, nuiſent également à la vérité de l'action. C'eſt ici où paroît le jugement d'un Acteur de ſavoir ſe renfermer dans de juſtes bornes.

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,
Quos ultrà citràque nequit conſiſtere rectum.

Rien n'eſt ſans doute ſi mauſſade que ceux qui, après avoir dit une tirade de leur rôle, regardent de côté & d'autre dans les Loges ou dans le Parterre, & font la converſation des yeux avec celui-ci ou celle-là, ſans prendre aucun intérêt à ce qui ſe paſſe ſur la Scène.

Celles dont les regards furtifs & careſſans
Paroiſſent mendier les applaudiſſemens.

Rien ne déplaît & ne doit déplaire davantage

au Public, que ces ſortes de diſtractions, de négligences ou d'affectations.

Le Public dédaigneux hait ce vain artifice ;
Il ſiffle la Coquette, il applaudit l'Actrice.

M. DORAT.

Mais auſſi je ne vois rien de plus inſupportable que ces Acteurs qui veulent tout faire valoir dans un Rôle. On doit faire attention que les grands coups de Maître, au Théâtre, ſont preſque toujours amenés par quelque ſacrifice ; & que le véritable Art conſiſte à négliger certains détails, pour appuyer davantage ſur d'autres. Si c'eſt une Soubrette qui médite à part quelque petit tour malicieux, elle aura grand ſoin de mettre le Spectateur dans ſa confidence ſur l'eſpiéglerie qu'elle va faire. Toujours ſémillante, toujours en l'air, jouant ou ricanant ſans ceſſe, elle fatiguera l'œil du Connoiſſeur par une Pantomime éternelle. C'eſt une mal-adreſſe, ou de ne pas laiſſer au Public le plaiſir de prévoir & de deviner ce que vous allez faire ; ou de ne pas lui ménager l'agrément de la ſurpriſe ſur ce que vous aurez fait. Il eſt ſuppoſé aſſez pénétrant par lui-même pour en juger d'avance, ſelon l'intérêt & la ſituation de votre perſonnage, ſans que vous veniez l'en inſtruire ou l'en prévenir mal-à-propos. De même, une Amoureuſe, ſoit dans le Comique, ſoit dans le Tragique, croyant manifeſter mieux ce qui

ſe paſſe, ou plutôt ce qui ne ſe paſſe pas, dans ſon âme, ſuivant les différentes paſſions de ſon rôle, affectera des élans, des gonflemens de gorge, & cent autres grimaces de cette eſpece; & à force de vouloir trop exprimer, elle ne fera rien ſentir du tout. Ces ſortes d'affectations ſont auſſi froides, qu'elles ſont minutieuſes & éloignées de la Nature.

Je me rappelle d'avoir été un jour au ſupplice en jouant le Jaloux dans l'Ecole des Maris avec une excellente Actrice, ou ſoi-diſant telle. C'étoient tant de mines & de mauvaiſes fineſſes de ſa part dans tout le cours de ſon rôle, qu'à chaque inſtant j'étois obligé de me détourner pour n'être pas cenſé les appercevoir. Sans cela, je faiſois perdre au Public, & le plaiſir de la fauſſeté d'Iſabelle, & celui de la duperie de ſon Tuteur: plaiſir qui ne pouvoit être déja que trop affoibli par cette pantomime exceſſive de l'Actrice, & par la contrainte viſible de l'Acteur. A force de ſubtiliſer ainſi, à force de vouloir mettre de l'eſprit & de la fineſſe à tout, on perd de vue la nature & on ſemble la compter pour rien dans tout ce qu'on dit & dans tout ce qu'on fait... Certaines perſonnes prennent ſouvent cette façon de jouer la Comédie pour une grande preuve d'intelligence; mais les vrais Connoiſſeurs, au contraire, la regarderont toujours comme un défaut de naturel & de jugement.

Note

Note (19) *de la page* 113.

Mon viſage eſt ingrat pour exprimer la joie, diſoit plaiſamment feu la Noue, dans l'Époux par Supercherie, & il ne le diſoit jamais qu'avec de grands applaudiſſemens, parce qu'il affectoit de l'appliquer à ſa figure, qui, en effet, n'annonçoit rien moins que la gaieté. D'ailleurs, il ſavoit très-bien rendre tous les autres ſentimens de l'âme. Il eſt beaucoup d'Acteurs pires que cela, dont le viſage ne ſait même rien exprimer, ni joie, ni triſteſſe, ni tendreſſe, ni fureur &c; ou du moins, c'eſt ſi foiblement, qu'à peine peuvent-ils faire la moindre ſenſation. D'autres qui, voulant marquer un certain degré de peine & de douleur, ne montrent qu'une grimace toujours ſoûriante & pleine d'afféterie; ou, par un excès oppoſé, ne préſentent qu'un viſage & des traits en contorſion. Preuve que ces ſortes d'Acteurs ne ſentent rien de ce qu'ils veulent faire ſentir dans ce moment. Si l'on venoit annoncer à telle Actrice, à qui on reproche ce défaut, l'aſſaſſinat réel de ſon fils, de ſon pere ou de ſon Amant; on verroit bien-tôt dans ſes yeux toute une autre douleur, & dans ſes traits toute une autre expreſſion, à laquelle il ne ſeroit guère poſſible de ſe méprendre.

C'étoit vraiſemblablement pour remédier aux inconvéniens de ces figures ingrates, que

les Anciens avoient introduit ſur la Scène des maſques aſſortis à chaque caractere & à chaque paſſion. Outre les avantages effectifs qui en réſultoient, par rapport à la vaſte étendue de leur Théâtre, où les plus belles expreſſions du viſage auroient été en pure perte ; c'eſt que, au moyen de ces maſques, toutes les phyſionomies étoient caractériſées ſelon la convenance de chaque perſonnage ; & qu'un Acteur, déja flétri par l'âge, pouvoit jouer même le rôle d'un jeune homme amoureux, ſans choquer la vraiſemblance. Chez nous, la figure à couvert eſt ſouvent un des grands obſtacles au talent & à la vérité de la repréſentation.

Heureux donc les Comédiens à qui la nature a donné de ces phyſionomies auſſi belles qu'expreſſives, capables de manifeſter toutes les paſſions de l'âme, ſans jamais être défigurées par aucune ; comme celle d'un Acteur & d'une Actrice qu'on a eus à ce Théâtre, & qui étoient certainement faits pour le premier Théâtre de l'Europe * Tous deux, avec une âme vraiment pathétique, dans les morceaux même les plus terribles d'une Tragédie, n'en paroiſſoient que plus beaux, plus ſublimes & plus intéreſſans. L'énergie, la nobleſſe, la vérité qu'ils donnoient à l'expreſſion de leurs traits, formoient à tout moment de ces tableaux faits pour ſervir de modeles aux plus grands Peintres. On ſe ſou-

* *Le Sieur* de la Rive : La D^lle^ Roſalide Dhan***,

vient encore ici de Bayard, de Ninias, de Montaigu ; ainſi que de Zelmire, de Caliſte, d'Olimpie & autres de ce genre, où cet Acteur & cette Actrice, dans le déſordre des plus vives douleurs, ſembloient ajouter encore a la beauté de leur figure. Combien d'autres, dans de pareilles ſituations, ne ſavent rendre la leur, que grimacière, convulſive & même rebutante. C'eſt ce qui faiſoit dire d'une Actrice, aſſez bonne d'ailleurs : *on a beau l'applaudir, elle fait toujours mauvaiſe mine.*

Rien ne conduit donc, avec plus de certitude, au talent de la Comédie ou de la Tragédie, que cet heureux aſſemblage de traits propres à exprimer ce qui ſe paſſe dans l'âme d'un Acteur. Comment ſans cela réuſſir à émouvoir toute une aſſemblée, & faire parvenir à chaque Spectateur cette impreſſion des divers caractères, ſouvent ſi oppoſés les uns aux autres ? Comment, même dans nos petits Opéra, tels que Silvain, Lucile, le Déſerteur ; l'Amitié à l'épreuve, &c. une Chanteuſe pourra-t-elle, ſans une figure extrêmement expreſſive, répondre à la ſituation touchante de ces perſonnages, & en communiquer l'intérêt à un Public tout entier ? Il y a cette différence : c'eſt que l'Actrice chantante, animée & ſecondée par une muſique imitative & pittoreſque, rendra bien plus aiſément toutes ces agitations de l'âme, que l'Actrice parlante, qui ne peut tirer la force de ſes intonations & la vé-

rité de ſes inflexions, que d'elle-même & des ſeuls mouvemens de la Nature. Effectivement, le Muſicien ayant déja fait la moitié de l'ouvrage du Chanteur, celui-ci ſeroit bien maladroit, s'il ne ſavoit pas s'y diſtinguer avec une ſorte d'aiſance & de ſupériorité : ſans compter l'avantage réel de la muſique, dont la mélodie par elle-même prête au ſentiment, comme le ſentiment ajoûte à l'expreſſion. Avec une telle reſſource, comment ſe fait-il néanmoins qu'il y ait ſi peu de bons Acteurs & de bonnes Actrices dans les Opéra ? Lorſque tout eſt chant, il eſt certain que leur ineptie eſt beaucoup moins ſenſible, & que le Chanteur le plus gauche ſe tirera paſſablement du jeu d'une Ariette ou d'un Récitatif. Mais, s'il eſt queſtion de débiter quatre lignes de proſe ; ſur dix, vous en trouverez à peine un ſeul qui en diſe le ſens & qui ſoit ſupportable ; à moins qu'il n'ait été Comédien, avant que d'être Chanteur ; d'où il eſt aiſé d'inférer que la Comédie eſt bien plus difficile à jouer que l'Opéra *.

A propos de ce genre de Spectacle, qui fait

* On dit que le Sieur Chaſſé, célèbre Acteur de l'Académie Royale de Muſique, ayant eſſayé, à la ſollicitation de quelques-uns de ſes Admirateurs, de jouer un rôle de Roi dans la Tragédie *Parlée*, n'en put jamais venir à bout, quelques ſoins qu'il ſe donnât pour cela. On pourroit citer cent exemples d'une tentative auſſi infructueuſe parmi des Chanteurs.

aujourd'hui partie de tous les Spectacles de l'Europe ; ce ne ſera point ſortir de notre ſujet, que de haſarder, en paſſant, une petite obſervation, en la ſoumettant toutefois au jugement & à la déciſion des gens de l'Art.... C'eſt de ſavoir ſi, dans l'accompagnement du chant, MM. les Symphoniſtes ne pourroient pas un peu contenir leur pétulance ordinaire, & adoucir davantage le ſon trop importun de leurs inſtrumens ? N'y auroit-il pas moyen d'en faire taire au moins la moitié, ſur-tout pendant que chantent les femmes dont, au grand regret du Public, la voix ſe trouve preſque toujours étouffée ſous ce brillant charivari ? Car enfin, on aura beau vouloir modérer & adoucir tant d'inſtrumens, comme quelquefois on en vient à bout dans la marche du *Huron* ou des *deux Avares*, (parce que ce n'eſt ſans doute que pour un ſeul air & pour peu de temps) à la longue, tous ces *piano* réunis, & ordinairement mal ſoutenus dans un Orcheſtre nombreux, ne peuvent manquer de produire un *forte* déſagréable.... On paſſera, on admirera même cette bruyante harmonie dans tous les autres cas : elle paroîtra, qui plus eſt, néceſſaire pour accompagner, ou plutôt pour affoiblir *certaines voix de Cathédrale*, qui ne font toujours que trop de bruit pour les oreilles délicates *. Mais on croit devoir demander

* J'ai vu, au Spectacle de B***, une Dame de la

grace pour ces voix mélodieuſes & touchantes, qui feront tout le charme d'un Opéra, dès qu'on pourra les entendre, à ſon aiſe, ſans contrainte, & ſans être obligé, en quelque ſorte, de mettre ſon attention à la torture.

C'eſt à quoi devroit du moins veiller avec plus de ſoin un *Directeur d'Orcheſtre*, dont quelquefois l'unique talent eſt borné à cette petite partie. Le Public lui en ſauroit certainement plus de gré, que de le voir ſe débattre & s'agiter, à propos de rien, comme une eſpèce d'énergumène au milieu de tous ces Muſiciens. Effectivement, à quoi bon cette agitation convulſive, qu'à faire accroire à la multitude, que le talent des Chanteurs, des Chanteuſes, & la magie entiere d'un Opéra, réſident dans la vertu d'un ſimple bâton de meſure. Semblable à ces Joueurs de gobelets, qui font dépendre leurs tours les plus ſubtils de leur *petit bâton de Jacob*. Les Spectateurs, ſans enthouſiaſme & ſans partialité, ne ſont jamais la dupe de toutes ces grimaces inutiles : car, diſent-ils, ou ces Symphoniſtes ſavent leur métier, ou ils ne le ſavent point : s'ils ne le ſavent point, il faut les renvoyer & en mettre d'autres à leur place, vû que toutes les contorſions imaginables ne les rendront pas plus habiles. Si ce ne ſont pas des ignorans, comme il eſt à préſumer ; tous ces

---

première qualité, fort aimable, obligée de ſe boucher les oreilles, par rapport aux cris perçans de ce même Chanteur, dont on vient de parler à la Note 16.

Batteurs de meſure, à grand fracas, ſont donc de vrais Charlatans, dont la pantomime ridicule eſt un outrage réel, & pour les Muſiciens, & pour les Chanteurs, qui ne paroiſſent plus, aux yeux du Public, que des machines ou des Marionnettes organiſées..... Obſervez d'ailleurs qu'on ne ſe ſert de ce bâton ſuperflu dans aucun Opéra d'Italie, ni même, à Paris, aux Italiens : ce n'eſt qu'au grand Opéra qu'il paroît indiſpenſablement néceſſaire, parce que, dit-on, la Symphonie eſt obligée d'y ſuivre le chant *.

* « Bien des Amateurs n'approuvent point la » trop grande quantité ou variété d'inſtrumens. Ils » prétendent qu'alors les accompagnemens paroiſſent » ſi chargés, ſi monotones & ſi confus, qu'à peine » même la tête peut tenir à tout ce tintamare. On » auroit, diſent-ils, beaucoup plus de plaiſir à en- » tendre nos Opéra, s'ils étourdiſſoient un peu moins » les oreilles. Cela fait que l'Orcheſtre, à force d'être » ſans ceſſe en jeu, ne ſaiſit, ne frappe jamais, & » manque preſque toujours ſon effet. On déſireroit, » par exemple, qu'après une Scène de Récitatif, un » coup d'archet inattendu réveillât le Spectateur le » plus diſtrait, & le forçât, ou d'être attentif aux ima- » ges que l'Auteur va lui préſenter, ou de ſe prêter » aux ſentimens qu'il veut exciter en lui ; & voilà » ce qu'un Orcheſtre trop nombreux ne fera point, » ſur tout s'il eſt occupé à *racler* continuellement..... » Une autre raiſon plus forte : c'eſt que ces accom- » pagnemens trop multipliés ſont tout le contraire de » ce qu'ils devroient faire. Au lieu de fixer plus agréa- » blement l'attention du Spectateur, ils la détruiſent » en la partageant. Autant vaudroit-il, ajoute-t-on,

» introduire dans une Comédie trois ou quatre actions ou intrigues différentes. Assurément elles ne » pourroient manquer de s'entre-nuire les unes les autres ». (*Extrait d'une Lettre à M. Grimm sur la Musique*).

Telle est aussi l'opinion du Comte Algarotti dans son Essai sur l'Opéra : « On diroit que la Musique ne » fait que naître parmi nous, dit-il : on ne cesse de » vouloir l'embellir, d'y ajouter tous les jours de nouveaux ornemens ; & l'on ne songe pas que c'est étouffer ses graces naturelles sous ce faste, sous ces pompons, sous cette parure dictée par le faux goût & par la satiété. Et plus loin il ajoute : A quoi sert le » grand nombre d'instrumens, qui accompagnent la » voix, sinon le plus souvent à la couvrir & à l'étouffer ? » Pourquoi ne pas faire travailler davantage les Basses ? » Pourquoi ne pas diminuer, au-lieu d'agmenter, comme on fait, cette quantité de violons, qui sont, » dans la Musique, ce que sont les ombres dans la » Peinture ? Une des découvertes, dont certains Musiciens modernes croyent pouvoir le plus s'enorgueillir, » & qui reçoit le plus d'applaudissemens au Théâtre, c'est » de faire aller ensemble, dans un air, une voix avec » un haut-bois, un cor de chasse ou une clarinette, & » de leur ménager, à différentes prises & reprises, un » combat sans fin, & un duel à toute outrance. Ces » sortes d'assauts sont du goût le plus faux & le plus » absurde, & doivent nécessairement déplaire à un » Connoisseur, qui ne cherche dans la Musique que » l'imitation de la belle Nature.

Ces deux autorités me rappellent encore une observation semblable tirée du *Nouveau Spectateur*. Dans l'Opéra de M. le Chevalier Gluck, quand Orphée supplie les Démons de lui rendre Euridice sa femme, & qu'ils répondent, *non*, *non* ; on a remarqué que ce *non*, quoique prononcé par le Chœur avec une

force étonnante, n'empêche point d'entendre la voix d'Orphée, qui cependant, loin de crier, chante avec beaucoup de douceur. Or, pourquoi l'entend-on ſi bien ? Parce que l'Auteur a eu la précaution de ne point trop charger ſa Muſique d'accompagnemens. Car, bien loin, dit on, qu'une plus grande quantité d'accords eût produit un meilleur effet, elle n'auroit ſervi au contraire qu'à forcer les Symphoniſtes de couvrir la voix, quelque attention qu'ils euſſent pu avoir d'adoucir le ſon de leurs inſtrumens. Ainſi, ajoute-t-on, c'eſt toujours moins la faute de ceux ci, que des Compoſiteurs, lorſque le Public a lieu de ſe plaindre à cet égard.

A plus forte raiſon, certains *Docteurs* en Muſique ont donc le plus grand tort d'oſer impudemment retoucher aux Chef-d'Œuvres des plus habiles Compoſiteurs, ſur-tout de leur vivant, & de les ſurcharger mal-à-propos d'une nouvelle ſymphonie, étrangère, bruyante & tout-à-fait diſparate. Ces prétendus Reſtaurateurs des ouvrages d'autrui devroient plutôt tâcher d'en produire un ſeul de leur façon, que de haſarder, dans pluſieurs, des corrections qui les défigurent. Mais de pareilles productions ſont au-deſſus de leurs forces, & n'appartiennent qu'à quelques Génies privilégiés..... *pauci quos æquus amavit Jupiter, &c.*

Je connois un fameux Orcheſtre qui a le plus parfait rapport à cette obſervation, & qui n'en paſſe pas moins pour un des meilleurs de l'Europe. Renommée due inconteſtablement au mérite réel des Symphoniſtes qui le compoſent, & dont le Maître de Muſique s'arroge *modeſtement* toute la gloire. *Sic vos, non vobis.*

On a cru pouvoir ſe permettre cette digreſſion, par l'intérêt qu'on ne peut s'empêcher de prendre à cette partie ſéduiſante des Spectacles de nos jours.

Note (20) *de la page* 115.

RIEN ne dénote plus l'embarras d'un Acteur que la multiplicité des geſtes. Dès que ſur la Scène on n'eſt pas maître de ſon jeu ni libre dans toute ſa perſonne, on ne peut s'empêcher de s'abandonner à un mouvement continuel des pieds, de la tête & des bras. C'eſt pourquoi les Apprentis geſticulent beaucoup, quoiqu'il ſemble qu'on devroit en attendre l'excès oppoſé. Les Acteurs machines ne tombent pas moins ſouvent dans ce défaut. Cherchant à faire ſentir ce qu'on voit bien qu'ils ne ſentent point, ils s'agitent & ſe remuent toujours infiniment plus qu'il ne faudroit.

Ce trop de geſtes n'eſt pas moins inſupportable dans un Acteur, que les redondances ou ſuperfluités de paroles dans le diſcours. Mais il n'eſt pas auſſi aiſé, qu'on pourroit le croire, de ſe poſſéder ſur cet article & de jouer, comme on dit, *les mains dans les poches*. La modération dans le geſte ne ſauroit provenir que d'une aiſance éprouvée, d'une mémoire ſûre & invariable, & en général d'une longue habitude du Théâtre. Modération d'autant plus néceſſaire, qu'une trop grande geſticulation ne ſe fait preſque jamais qu'aux dépens de l'expreſſion du viſage. C'eſt néanmoins ſur le viſage que les mouvemens de l'âme doivent ſe peindre encore plus ſenſiblement que par les

geſtes & par la voix, *dominatur autem maximè vultus*, dit Quintilien. J'ai remarqué qu'on perdoit toujours d'un côté, ce qu'on employoit de trop dans l'autre. Obſervez un homme, dans une violente colère, à qui on aura lié & garotté les bras: quelle fureur terrible n'appercevra-t-on pas ſur ſon viſage, & principalement dans ſes yeux, où cette paſſion de l'âme, toute ramaſſée, pour ainſi dire, n'en ſera que plus expreſſive ! Effectivement, il n'y a dans chaque individu qu'une certaine quantité de chaleur & de ſentiment, qui, diviſée & répandue ſur toute l'habitude du corps, a beaucoup moins de force & d'énergie, que ſi tout eſt porté & raſſemblé ſur une ſeule partie. *Vis unita fortior.*

De tous les objets qui concernent l'Art du Comédien, celui-ci eſt peut-être le ſeul, ſur lequel il n'y a point de leçon à donner. C'eſt de la Nature ſeule qu'il en faut prendre, & ce n'eſt guères qu'au Collége qu'on exerce aujourd'hui à geſticuler. La Nature, dit Cicéron, a marqué à chaque paſſion, à chaque ſentiment, ſon expreſſion ſur le viſage, ſon ton & ſon geſte particulier : *Omnis enim motus animi ſuum quemdam habet à naturâ vultum & ſonum & geſtum.* C'eſt donc à elle ſeule à donner aux bras les geſtes propres à exprimer les ſentimens de l'âme. Et même, tous les détails ſur cet objet & ſur les tons néceſſaires dans le débit oratoire ou théâtral, dont on a rempli bien des

Traités, ſont auſſi inutiles, que la leçon du Maître de Philoſophie dans le Bourgeois Gentilhomme, ſur la prononciation des cinq voyelles.

Les Grecs & les Romains avoient, dit-on, malgré cela, une Muſique appellée hypocritique, c'eſt-à-dire, *Contrefaiſeuſe*, ou autrement l'Art des geſtes, connu ſous le nom *d'Orcheſis* chez les uns, & ſous celui de *Saltatio* chez les autres, pour lequel il y avoit même des écoles publiques. Mais il eſt à préſumer que les regles & les principes de cet Art étoient employés chez les Anciens à tout un autre uſage, qu'à ce que nous nommons geſticulation *. En effet

* Cet Art des geſtes fut porté ſi loin chez les Romains, que les Pantomimes ſavoient exécuter toutes ſortes de pièces & exprimer tout ce qu'ils vouloient dire, ſans rien prononcer. C'étoient des hommes qui avoient, pour ainſi dire, une langue à chaque doigt; qui parloient en gardant le ſilence & qui pouvoient faire un récit entier ſans ouvrir la bouche.

« Tot linguæ, quot membra viro: mirabilis eſt Ars
« Quæ facit articulos, ore ſilente, loqui.

Leur geſticulation devoit être d'autant plus chargée, qu'ils étoient maſqués & qu'ils repréſentoient dans de fort vaſtes enceintes. D'ailleurs, lorſqu'on eſt privé de l'expreſſion du diſcours, il eſt néceſſaire d'y ſuppléer du moins par des ſignes ou des démonſtrations capables de ſe faire entendre. Reſſource dont nous n'avons nullement beſoin dans nos petites Salles, ni dans nos pièces écrites, qui diſent tout ce qu'il faut dire, ſans le ſecours de tous ces geſtes multipliés. » Autre-

celle-ci, chez nous, ne doit être guidée que par une eſpece d'inſtinct naturel, ou, tout au plus, par une routine aidée de quelques obſervations. On peut bien rectifier les geſtes défectueux, modérer ceux qui ſont trop multipliés, varier ceux qui ſont trop uniformes ; mais on ne peut ni indiquer, ni enſeigner quels ſont les meilleurs ; ou ſi l'on peut apprendre quelque choſe là-deſſus, c'eſt à n'en faire jamais que le moins qu'il eſt poſſible. Enfin, ſi la parole & le geſte ne s'excluent pas mutuellement, comme le prétend M. Rouſſeau, l'un du-moins ne doit être tout au plus que l'exten-

---

» ment, dit le célèbre Rouſſeau, ce ſeroit admettre » deux langages, & joindre l'Art Pantomime à la pa- » role qui le rend ſuperflu. Le langage du geſte étant » la reſſource des muets, devient ridicule entre ceux » qui parlent ; & il eſt abſurde, ajoute-t-il, de dire » à-la-fois la même choſe à la même perſonne & de » bouche & par écrit, &c. &c.

Les Romains, dit-on, préféroient aux Repréſentations des Comédiens, celles de ces habiles Pantomimes. Ceux-ci étoient à Rome en ſi grande conſidération, dit Sénèque, que les Maris & les femmes ſe diſputoient à qui leur céderoit le haut du pavé : *Mares Uxoreſque contendunt ; uter det latus illis.* Les plus fameux étoient Pylade & Bathylle : l'un protégé par Auguſte, & l'autre par Mécène. On obſervera, en paſſant, que les Italiens ſemblent ſe reſſentir un peu de cette grande geſticulation. Peut-être auſſi ce penchant tient-il à la conſtitution du climat ; car les Nations du Nord ſont beaucoup moins habituées à geſticuler, que celles du Midi.

ſion ou le ſupplément de l'expreſſion de l'autre, ſuivant que le ſuggére la Nature.

On demande quelquefois ſi un Acteur a de beaux geſtes, il vaudroit bien mieux s'informer s'il n'en a point. Ne s'eſt-on pas apperçu qu'il en ait trop ? C'eſt une préſomption qu'il les a naturels & non factices, ceux-ci étant trop ridicules pour n'être pas remarquables. On ne peut guère dire, en ſortant de la converſation la plus vive & la plus intéreſſante, ſi, en diſcourant, on a eu de bons ou de mauvais geſtes; parce que vraiſemblablement ils auront été dans la nature & ſans apprêt.

Il eſt inutile de faire obſerver que les geſtes particuliers à la Tragédie doivent être modérés & pris auſſi dans la Nature, dont ne dépendent pas moins les paſſions tragiques, quoique d'un autre genre, & exprimées d'une autre maniere que celles de la Comédie. On verra plus loin ce que dit M. de Marmontel à cet égard; ainſi nous nous bornerons à indiquer le moyen de remédier à l'inconvénient de cette geſticulation exceſſive. Le ſeul que je connoiſſe, c'eſt de ſe lier, pour ainſi dire, les mains en apprenant ſes rôles & en les travaillant, ſoit pour la Comédie, ſoit pour la Tragédie ; & même de porter cette attention juſques dans les répétitions qu'on en fait au Théâtre. Enſuite, à l'exécution, laiſſez aller vos geſtes ſans y prendre garde & tels que l'eſprit de votre rôle & la ſituation de votre perſonnage vous les

ſuggéreront. Alors, ſi vous êtes capable de vous en bien pénétrer, c'eſt-à-dire, ſi vous avez de l'âme & des entrailles ; non-ſeulement le geſte propre ſuivra infailliblement, mais il ſeroit même dangereux qu'en s'en préoccupant trop, on ne riſquât de ſe diſtraire & de tomber dans la gêne ou l'affectation. C'eſt par cet expédient, qu'en très-peu de tems on eſt venu à bout de corriger, de ce défaut, bien des jeunes Acteurs : défaut, qui nuit d'autant plus au talent, qu'il dénote toujours la contrainte, & manifeſte un air emprunté ; ſur-tout s'il eſt porté au point qu'on l'apperçoit dans preſque tous les Commençans. On obſervera qu'il faut prendre garde ne pas tomber dans un excès contraire, en tenant, pendant toute une pièce, les mains dans la ceinture ou dans les poches : la modération, dans une choſe, n'en exclut pas l'uſage à un certain point.

Un autre moyen très-propre à diminuer, aux yeux du Public, ce déſagrément d'une geſticulation exceſſive, au cas qu'on ne puiſſe en ſurmonter la pente habituelle ; c'eſt de tâcher du-moins, dans le débit ou dans l'action, de ſoutenir ſes bras, & de ne pas les laiſſer tomber, à tout moment, d'une maniere lourde & bruyante, juſqu'a fatiguer l'œil du Spectateur *. Il y a d'autres Comédiens aſſez con-

* J'ai vu, à la Comédie-Françaiſe, une aſſez-bonne Actrice, entr'autres, manifeſter ce penchant à geſticuler,

nus, dont les geſtes, ſemblables à des tics particuliers, ſont ſi uniformes & ſi fréquens, qu'à chaque mot, ils ont l'air de ſe donner, pour ainſi dire, des *meâ culpâ*. Saccades monotones, plus ſenſibles encore dans la Tragédie ou le haut Comique, que dans les autres caractères moins élevés de la Comédie. De même, en voulant étudier ſes geſtes & leur donner quelquefois une certaine grace arrondie, il faut bien ſe garder d'y mettre trop de recherche & d'affectation.

D'un geſte toujours ſimple appuyez vos diſcours ;
L'auguſte Vérité n'a pas beſoin d'atours.

M. DORAT.

En général, on ne peut trop s'abſtenir de faire ce qu'on appelle *les beaux bras* en quelque genre que ce ſoit ; à plus forte raiſon, dans certains perſonnages naturellement groſſiers, comme on l'a dit plus haut. Cette affectation y paroîtroit encore plus inſipide & plus déplacée que par-tout ailleurs. Enfin j'ajouterai un

---

juſques dans Phédre mourante. On en voit même bien peu, tant en hommes qu'en femmes, qui ſoient exempts de ce défaut : il n'y a guère que les talens faits à qui on ne puiſſe pas le reprocher. On connoît tel Acteur d'un mérite éminent, qui, dans tout un rôle, ne fait preſque point de geſtes, dont la femme ne peut pas dire une parole, ſans faire mouvoir ſes bras continuellement.

dernier

dernier avis aux Geſticulateurs : c'eſt d'éviter, & de laiſſer aux Acteurs Italiens, cette puérile exactitude du geſte à la choſe. Mauvais exemple, que la plupart de nos Comédiens n'imitent que trop ; ſur-tout lorſque, croyant mieux exprimer la ſenſibilité du cœur, ou autres paſſions de l'ame, ils s'appliquent fortement la main ſur la poitrine, comme s'il étoit queſtion du cœur phyſique en cette occaſion ! Autant vaudroit indiquer, par le geſte, chaque partie du corps dont on eſt dans le cas de parler ; ce qui ne pourroit manquer de paroître, on ne peut pas plus ridicule, ou extravagant.

Note (21) *de la page* 116.

POUR réciter les Vers, comme ils doivent être récités, tant dans le Tragique, que dans le Comique, il faut avoir d'abord pour principe que la meilleure façon de parler & de s'exprimer au Théâtre, eſt toujours celle qui approche le plus de la converſation ordinaire, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins indiquée par la ſituation ou le caractère de chaque perſonnage. Comme il n'eſt, ni dans la vérité, ni dans la nature, de s'énoncer en paroles cadencées ; l'Acteur doit mettre autant de ſoin à faire diſparoître la meſure & la rime, que l'Auteur en a mis a les trouver Pour y réuſſir, feu la Noue avoit coutume de faire copier les rôles de ſes éleves tout de ſuite comme de la

Proſe, & de les leur faire réciter préciſément de même que celle-ci. Il prenoit garde cependant qu'ils ne fiſſent rien perdre à la verſification de ſa nobleſſe ni de ſon harmonie naturelle. Telle étoit ſa méthode à l'égard des femmes & des Commençans, qui ordinairement ne ſont que trop portés à cadencer les Vers & à en faire ſentir chaque hémiſtiche : eſpece de chant favorable à la mémoire, mais auſſi inſupportable à l'oreille, que contraire à la vérité de la récitation. Ce n'eſt même que faute de ſavoir eſquiver cette fatigante conſonnance de la rime, que les Pièces en Proſe ſont toujours rendues plus naturellement que les Pièces en Vers. Dans celles-ci, il ſe rencontre à peine un Acteur en état de les dire comme il faut, & qui ſache y joindre ſeulement le régime avec le verbe *. Sans autre égard au mé-

* *Anecdote.* C'étoit ſur-tout le vice de l'ancienne Déclamation : & j'ai connu un vieux Comédien ſi habitué à faire ſonner la rime & à cadencer les Vers, qu'une fois dans ce paſſage de Mithridate :

Quand le ſort ennemi m'auroit jeté plus bas,
Vaincu, perſécuté.....

ne ſe rappellant pas aſſez-tôt le dernier hémiſtiche du ſecond Vers, il ne put s'empêcher, par une certaine routine de la meſure, d'y ſubſtituer machinalement, *Tati, tatou, tatas*, ſans diſcontinuer le reſte de la Tirade & ſans même ſe déconcerter.... C'eſt cet Acteur, qui, toute ſa vie, accoutumé d'aller à la Buvette à chaque

chaniſme des Vers, que de n'en point altérer la meſure, on ne doit s'occuper que de ſens de l'Auteur, qui, dans cette occaſion comme dans d'autres, doit toujours guider le Comédien. D'ailleurs, ce ſont les points & les virgules qui ſervent à marquer les repos dans le diſcours; comme font les pauſes, les ſoupirs & les demi-ſoupirs dans la Muſique. En un mot, pour rendre cette diction meſurée plus naturelle, il ne faut s'appliquer qu'à réciter des phraſes, plutôt qu'à déclamer ou à cadencer des Vers; car les Vers ſont, au Théâtre, comme les décorations, une MAGIE, dont on aime à ſentir l'illuſion enchantereſſe, ſans en voir le preſtige trop à découvert.

C'eſt le ſecret de l'Art: imitez ces accens
Dont l'aiſe Jéliote avoit charmé nos ſens.
Toujours harmonieux, & libre ſans licence,
Il n'appeſantit point ſes ſons & ſa cadence.
Sallé, *dont Terpſicore avoit conduit les pas,*
Fit ſentir la meſure & ne la marquoit pas.

Enfin une Pièce en général n'aura été bien dialoguée par les Acteurs, qu'autant que le

---

entre-Acte d'une Pièce, ſe trouva un jour ſi ivre à la fin de la même Tragédie, qu'en prononçant le dernier Vers, *venez, & recevez l'ame de Mithridate*, il finit par offrir une image très-dégoûtante de ſon perſonnage expirant; ſur-tout pour Xipharès obligé d'en recevoir les derniers embraſſemens dans la Pièce.

gros du Public ne ſe ſera pas apperçu, ſi elle étoit en Proſe ou en Vers. Prenons, pour exemple, le premier paſſage venu, tel que celui-ci du Miſanthrope, dont nous arrangerons chaque phraſe, comme elle doit être tranſcrite & récitée. C'eſt Alceſte qui parle à ſon ami :

« Allez, vous devriez mourir de pure honte.—
» Une telle action ne ſauroit s'excuſer & tout
» homme d'honneur s'en doit ſcandaliſer.— Je
» vous vois accabler un homme de careſſes &
» témoigner pour lui les dernieres tendreſſes: —
» de proteſtations, d'offres & de ſermens vous
» chargez la fureur de vos embraſſemens : — Et
» quand je vous demande après quel eſt cet
» homme à peine pouvez-vous dire comme
» il ſe nomme?— Votre chaleur pour lui tombe
» en vous ſéparant & vous me le traitez à moi
» d'indifférent ? — Morbleu ! c'eſt un echoſe
» indigne, lâche, infâme de s'abaiſſer ainſi juſ-
» qu'à trahir ſon âme.— Et ſi, par un malheur,
» j'en avois fait autant..... je m'irois de regret
» pendre tout à l'inſtant ».— On voit, par cet exemple, la façon de lier les Vers & de les faire enjamber l'un ſur l'autre, ſans en altérer le ſens ni la meſure. On ne s'eſt même permis de ſuſpendre l'avant-dernier Vers, que pour marquer, par une légère nuance, l'indéciſion du Miſanthrope ſur ce qu'il auroit à faire, s'il étoit, comme il le dit, capable de toutes les foibleſſes qu'il reproche à ſon ami. J'ai vu de bons Comédiens qui prétendoient devoir s'ar-

rêter préférablement après le premier hémiſtiche du dernier Vers, en diſant : *Et ſi, par un malheur, j'en avois fait autant je m'irois de regret.... pendre tout à l'inſtant.* Néanmoins, comme la penſée eſt ordinairement plus prompte que la parole, & que celle-ci eſt toujours précédée de l'autre ; je crois, ſi je ne me trompe, que, lorſqu'Alceſte a tant fait que d'entamer la phraſe à ce point, il ſait ſûrement ce qui doit la finir, & qu'avant de dire : *je m'irois de regret....* il eſt déja décidé ſur ce qu'il a à faire, c'eſt-à-dire, de s'aller pendre, plutôt que de ſe noyer ou de ſe brûler la cervelle. Ainſi la ſuſpenſion ſeroit moins bien placée en cet endroit-ci que dans l'autre. Quoi qu'il en ſoit, ſans cette liaiſon des Vers, de quelle inſipidité ne ſeroit pas à l'oreille cette fréquence éternelle de rimes, qui, comme un grelot répété & mouvant, ne peut que fatiguer à la longue l'attention de l'Auditeur. Et puiſqu'on cherche même à éluder le déſagrément de cette conſonnance dans les moindres paſſages en proſe, combien, à plus forte raiſon, la continuité n'en ſeroit-elle pas ſenſible dans les Vers, & ſur-tout dans les Vers rédondans, dont le ſecond n'eſt ſouvent qu'une répétition du premier, tels que ceux-ci :

Je vous vois accabler un homme de careſſes,—
Et témoigner pour lui les dernières tendreſſes.—

Au-lieu qu'on en ſauve la ſuperfluité & la

monotonie, en les liant & en les récitant tous les deux comme s'il n'y en avoit qu'un ſeul. Mais, dira-t-on il eſt une règle qui défend aux Poëtes l'enjambement dans les Vers ; pourquoi vouloir le preſcrire aux Acteurs dans la récitation de leurs Rôles ?.... N'en déplaiſe à Richelet, je doute que cette règle, ou plutôt cette nuiſible entrave, doive s'étendre juſqu'aux ouvrages de Théâtre. Certainement, on ne diſconvient pas que la rime & la meſure ne ſoient fort harmonieuſes, & même fort agréables dans toutes les autres pièces de Poëſie, parce qu'alors c'eſt le Poëte ſeul qui parle & non le perſonnage. J'ai obſervé même que, dans le chant, la conſonance de la rime étoit indiſpenſablement néceſſaire, & que plus elle y étoit multipliée, plus elle flattoit l'oreille. C'eſt alors un agrément qui s'incorpore & s'identifie avec le charme de la Muſique, d'où il réſulte un tout auſſi ſéduiſant qu'harmonieux.

. . . . . *Cette double impoſture,*
Sans la défigurer, embellit la Nature.

Agrément, qu'on n'éprouvera point dans une Ariette ou dans une Chanſon, dont les paroles ſeroient en Proſe, ou en *Vers blancs*, telles qu'on en voit quelquefois, mais dont il eſt aiſé de ſentir le baroque & l'ineptie. Quant à la Comédie, le Drame & la Tragédie, je penſe que tout doit céder à la Nature & à la vérité, qui en font tout l'enchantement,

& que ce ſeroit le détruire, ou du moins l'affoiblir, que d'y faire contraſter un enchantement d'une autre eſpece. Enfin pour dérober encore mieux à l'oreille cette uniforme répétition de la rime, il faut même, en certain cas, ne porter l'*inflexion* que ſur le dernier mot de la phraſe, & couler ſur la pénultieme rime, afin qu'elle ſoit comme abſorbée dans le Vers ſubſéquent ; ainſi que dans les exemples ſuivans :

Certes, pour un amant, la fleurette eſt mignone
Et vous me traitez là de gentille perſonne ?

. . . . . .

Me voyez-vous, ma ſœur, chercher des ſoupirans
Et, pour vous les ôter, m'offrir à leur Encens ?

. . . . . .

On intente un procès ſur votre mariage
Et je ne ſerois pas ſenſible à cet Outrage !

Il ſe trouve bien ſouvent des tirades de trois ou quatre Vers qu'on eſt de même obligé de réunir & de réciter tout de ſuite. Auquel cas, comme l'haleine ne pourroit y ſuffire que difficilement, c'eſt à l'Acteur intelligent à prendre adroitement ſa reſpiration dans l'endroit qui paroîtra l'indiquer le mieux, & plutôt toujours dans le courant du Vers qu'à la fin, en évitant ſoigneuſement d'appuyer & de s'arrêter ſur la rime. La ponctuation ſuivante en indiquera encore à-peu-près la maniere ; en obſer-

vant, à la fin du Vers, pourvu que le ſens le permette, de ne s'arrêter non plus aux virgules, que s'il n'y en avoit point. On peut quelquefois paſſer ſur la règle, en faveur de l'effet. Exemple :

J'eus un Maître autrefois, que je regrette fort
Et que je ne ſers plus .... attendu qu'il eſt mort.—
Il ne me faiſoit pas de fort gros avantages,
Il me nourriſſoit mal, me payoit mal mes gages
Jamais aucuns profits ; — & ſouvent en hyver
Il me laiſſoit aller preſque auſſi nud qu'un ver.—
Mais je l'aimais;—pourquoi?— c'eſt qu'il me faiſoit rire
Et que de mon côté je pouvois tout lui dire. —
Il m'appelloit ſon cher, ſon ami, ſon mignon
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon :—
Mais pour Monſieur le Comte,—au diantre ſi je l'aime.—
Il eſt toujours gourmé, renfermé dans lui-même
Portant toujours au vent, fier comme un Ecoſſois.—
Je ne puis le ſouffrir, à vous parler françois
Et dût-il m'enrichir, ... que le diable m'emporte
Si je voulois ſervir un maître de la ſorte.

Exemple, pour la Tragédie, tiré de Mérope.

POLIFONTE.

Madame, il faut enfin que mon cœur ſe déploie : —
Ce bras qui vous ſervit m'ouvre au trône une voie : —
Et les Chefs de l'Etat tout prêts de prononcer
Me font entre nous deux l'honneur de balancer. —

Nos ennemis communs, l'amour de la patrie;
Le devoir, l'intérêt, la raiſon, tout nous lie
Tout vous dit qu'un Guerrier, vengeur de votre époux
S'il aſpire à régner, peut aſpirer à vous. —
Je me connois, je ſais que blanchi ſous les armes
Ce front triſte & ſévère a pour vous peu de charmes: —
Je ſais que vos appas encor dans leur printems
Pourroient s'effaroucher de l'hyver de mes ans: —
Mais la raiſon d'Etat connoît peu ces caprices: —
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent ſe couvrir que du bandeau des Rois. —
Je veux le ſceptre & vous, pour prix de mes exploits. —
N'en croyez point, Madame, un orgueil téméraire: —
Vous êtes de nos Rois & la fille & la mère
Mais l'Etat veut un Maître; — & vous devez ſonger
Que, pour garder vos droits, il les faut partager.

MÉROPE.

Le Ciel, qui m'accabla du poids de ſa diſgrace
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace. —
Sujet de mon Epoux, vous m'oſez propoſer
De trahir ſa mémoire & de vous épouſer! —
Moi, j'irois de mon fils, du ſeul bien qui me reſte
Déchirer avec vous l'héritage funeſte! —
Je mettrois en vos mains ſa Mère & ſon Etat
Et le bandeau des Rois .... ſur le front d'un Soldat!*

---

* Il eſt aiſé de voir qu'on ne ſuſpend cet hémiſtiche, *& le bandeau des Rois....* que pour mieux faire ſortir ce

POLIFONTE.

Un ſoldat, tel que moi, peut juſtement prétendre
A gouverner l'Etat, quand il l'a ſû défendre.—
Le premier qui fut Roi, fut un Soldat heureux.—
Qui ſert bien ſon pays, n'a pas beſoin d'Ayeux:—
Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie,
Ce ſang eſt épuiſé, verſé pour la Patrie
Ce ſang coula pour vous; —& malgré vos refus
Je crois valoir au moins les Rois que j'ai vaincus;—

---

qui ſuit, tant par un coup-d'œil de hauteur & de dédain, que par une nuance dans le bas, indiſpenſablement néceſſaire en cette occaſion. On peut remarquer encore que, loin d'abuſer de cette liberté de lier les Vers, & loin de vouloir s'en faire une *manie*, on ne la met en pratique qu'autant que le ſens l'exige: ou ſi l'on paroît quelquefois en faire un uſage trop affecté, c'eſt, tout au plus, lorſque les choſes ont entre elles un rapport immédiat, & ſur-tout que la phraſe n'en ſouffre point. Car il ſeroit ſans doute ridicule, pour ne pas dire extravagant, qu'en cherchant à épargner à l'oreille un léger déſagrément, on s'expoſât à mettre à la torture le bon-ſens & la raiſon. Au reſte, quelque ſcrupuleuſe attention qu'on apporte à cette liaiſon des Vers, il n'en reſte que trop toujours que la néceſſité oblige à ſéparer, par la conſtitution même des phraſes & la nature de la verſification. Il ſe trouve quelquefois des tirades où le ſens eſt renfermé dans chaque Vers; auquel cas, on ne peut pas ſe diſpenſer, malgré qu'on en ait, de faire ſentir la rime. Mais on ſait qu'il n'y a point de règle ſans exception.

Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

Et plus loin ;

Il eſt encor douteux ſi votre fils reſpire : —
Mais quand, du ſein des morts, il viendroit en ces lieux
Redemander ſon trône à la face des Dieux,
Ne vous y trompez pas ; — Meſſene veut un Maître
Eprouvé par le tems, digne en effet de l'être
Un Roi qui la défende : — & j'oſe me flatter
Que le vengeur du trône a ſeul droit d'y monter.

Exemple tiré de l'Ecole des Femmes.

Quoi ! j'aurai dirigé ſon éducation
Avec tant de tendreſſe & de précaution ! —
Je l'aurai fait paſſer chez moi dès ſon enfance
Et j'en aurai chéri la plus tendre eſpérance ! —
Mon cœur aura bâti ſur ſes attraits naiſſans
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans ! —
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever juſques ſur la mouſtache
Lorſqu'elle eſt avec moi mariée à demi ? —
Non parbleu, non parbleu ! petit ſot mon ami
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines ;
Ou je rendrai, ma foi, vos eſpérances vaines
Et de moi tout-à-fait vous ne vous rirez point.

Dans toute cette tirade, Arnolphe n'a guère que quatre à cinq endroits où pouvoir prendre

ſa reſpiration. Tout le reſte doit être coulé par une récitation un peu preſſée & preſqu'uniforme, avec même fort peu d'inflexions marquées.... On ſent fort bien que cette façon de lier les Vers deviendroit impraticable à certains Comédiens, plus à plaindre qu'à blâmer, qu'une haleine difficile & trop courte oblige de s'arrêter à chaque hémiſtiche. On ſent bien encore qu'il ſeroit impoſſible de ſuivre par-tout à la rigueur cette méthode, principalement dans le Tragique, dont la marche eſt preſque toujours plus lente que dans le Comique. Mais il y a moyen de rectifier, ou du moins de mitiger, ces ſortes d'inconvéniens dans l'un comme dans l'autre, en ne perdant jamais de vue la règle qui conſiſte à rapprocher, le plus qu'il eſt poſſible, le dialogue en Vers du langage naturel; ſans nuire, on le répéte, à la dignité de la verſification, ſur-tout dans la Tragédie, qui exige ordinairement, dans le débit, une certaine élévation que jamais on ne doit méconnoître *.

* Cependant il ne faut pas abuſer de ce principe au point de courir de Vers en Vers, ſans reprendre haleine, comme font d'autres Acteurs, qui, à force de les faire enjamber les uns ſur les autres, ſe trouvent quelquefois contraints de s'arrêter où le ſens ne finit point. *Dùm ſtulti vitant vitia, in contraria currunt.*

On croit s'être apperçu de deux obſtacles à cette liaiſon des Vers, ſur-tout dans les rôles tragiques & autres du même genre. Le premier eſt une eſpèce de peſanteur, une prononciation traînante qui ôte la fa-

Bien des Poëtes peut-être, habitués au Rhythme & à la cadence des Vers, n'approuveront point cette manière de les réciter, dans l'idée qu'on pourroit en affoiblir la grace & l'harmonie ; mais pour peu qu'ils veuillent réfléchir & ſe dépouiller de prévention, ils ſentiront que, de cette façon au contraire, la verſification n'aura rien à perdre, & que la Nature & la vérité auront tout à gagner. Cela dépen-

---

cilité de pouvoir dire deux Vers de ſuite. Le ſecond obſtacle eſt une habitude de hoquet, ou une aſpiration contractée à la fin de chaque Vers. Aſpiration vicieuſe & monotone, par laquelle vainement on croit ſuppléer au défaut d'âme ou d'entrailles, & qui n'eſt pas moins pénible au Comédien, que déſagréable au Spectateur. Ce double inconvénient n'eſt que trop ordinaire dans tous les Théâtres, & même à la Comédie Françaiſe parmi les Acteurs de la plus haute réputation ; car, à l'exception de deux ou trois de ces Meſſieurs, un peu moins inexacts que les autres dans la liaiſon des Vers, la plupart ſemblent même n'y pas faire attention. De-là cette monotonie inſipide qu'on leur reproche avec juſte raiſon dans la Tragédie, & très-ſouvent même dans la Comédie.

Certaines gens prétendent que cette lenteur du débit eſt une *arme ſecrette* dont ſe ſervent quelques Comédiens pour écraſer un Auteur qu'ils veulent faire tember. Mais c'eſt plutôt de leur part une mauvaiſe habitude, qu'un raffinement de méchanceté, puiſqu'ils emploient cette lenteur dans les Pièces anciennes comme dans les nouvelles. D'ailleurs il n'eſt guère naturel de ſe nuire à ſoi-même, dans la vue de faire du mal aux autres. Du moins la choſe n'eſt-elle pas ordinaire de la part même des plus mal-intentionnés.

dra du débit, & ſurtout de ſavoir le conformer à la conſtitution de chaque perſonnage. C'eſt aux Maîtres de l'Art à développer cette méthode à leurs Éleves, & c'eſt à ceux-ci à voir & à étudier les grands modèles en ce genre.

On doit ſe garder d'imiter certains autres Acteurs à prétention, qui croyant réciter les Vers ſupérieurement, affectent de n'en faire la liaiſon, que lorſqu'il ſe rencontre au commencement du Vers ſuivant, un *mais*, un *car*, un *lui*, un *moi*, ou autres monoſyllabes qui n'ont ſouvent qu'un rapport très-éloigné avec ce qui précède. Ces mêmes Acteurs, dans tout le cours de leur rôle, non-ſeulement n'éviteront pas de couper & de cadencer les Vers d'une maniere inſupportable à des oreilles délicates ; mais ils négligeront, la plupart du temps, de joindre l'adjectif avec le ſubſtantif, &c. Tant il eſt vrai que ce n'eſt que machinalement qu'ils exercent leur profeſſion, & un pur haſard ſi quelquefois ils y réuſſiſſent.

Ce qu'il y a d'heureux du moins, c'eſt que, dans le grand nombre des perſonnes qui fréquentent le Spectacle, à Paris & ailleurs, il n'y en a peut-être pas la centieme partie en état de s'appercevoir de ce défaut de liaiſon dans les Vers. Sans cela, loin de regarder certains Acteurs, comme les Prodiges du Théâtre, ou comme les Coriphées de leur profeſſion, on rabattroit bientôt de cette haute opinion de leurs prétendus talens. Il n'eſt donc, en pareil

cas, que l'Artiſte ſeul & le vrai Connoiſſeur qui aient réellement à ſouffrir, & de cette impéritie du Comédien, & de cette aveugle & déſolante prévention du Spectateur. Inconvénient au ſurplus attaché à toute eſpece d'Art, où ſouvent les plus habiles ſont indiſtinctement confondus avec les plus ignorans; parce que, aux yeux de la Multitude, tout eſt préjugé; parce que peu de gens ont ce Tact particulier qui fait diſtinguer le bon, du mauvais; le faux, du vrai; le factice, du naturel: &, comme rien ne reſſemble plus à l'or que le clinquant, il n'eſt pas pas étonnant qu'on y ſoit trompé, ſi l'on n'a pas la véritable pierre de touche pour en faire la différence.

Mais.... puiſqu'il faut, objectera-t-on, tant de travail & de précaution pour bien dire les Vers, pourquoi ne pas écrire en Proſe toutes les Pieces, & ſur-tout les Pièces comiques? Il ſemble que ce ſeroit plutôt fait, & qu'autrement c'eſt employer ſon temps en pure perte.... On regarde, au contraire, la compoſition de ceux-la (non comme plus aiſée, que la compoſition de celle-ci, ce qu'il ſeroit abſurde d'avancer) mais on ſoutient qu'elle eſt du moins plus favorable, parce que, dit-on, la verſification prête & fournit plus à la penſée de l'Auteur, que la ſimple Proſe. Il eſt vrai que les entraves de la rime & de la meſure, outre le mérite de la difficulté vaincue, peuvent produire quelquefois l'effet de la poudre comprimée; c'eſt-à-dire, l'exploſion plus vive de telle maxime,

ou de telle ſaillie qui, dépouillée des charmes & de l'habillement de la Poéſie, ne ſeroit ſouvent rien moins que brillante & ſenſible. Epreuve aiſée à faire, en réduiſant en Proſe la premiere penſée venue. Au ſurplus, puiſque nos meilleures Comédies ſont écrites en Vers, il faut ſe plier à cet uſage, & s'attacher ſeulement à les réciter le plus naturellement que faire ſe pourra ; ſans vouloir ôter, aux Poëtes, ce moyen difficile & glorieux de plaire & qui fournit d'ailleurs une aide & un appui plus aſſurés à la mémoire.

Note (22) de la page 119.

AUTANT il eſt choquant de voir un perſonnage principal tomber dans les différentes fautes ou bévues qu'on vient de détailler ; autant il eſt inſipide de voir un Confident, une Confidente, ou autres Acteurs Subalternes, mettre dans leurs rôles une fois plus de prétention, de chaleur & d'intérêt qu'il n'en faut. C'eſt ce que je me rappelle avoir vu faire à Paris dans la Confidente de Mérope, dont on rendoit, il eſt vrai, le récit ſupérieurement ; mais dans tout le reſte, on affectoit un air & un ton de dignité, qui ne conviennent point au perſonnage d'Iſménie. Rien ne dénote donc le défaut de jugement ou d'attention de la part d'un Acteur, comme cette inexactitude des convenances dans chaque caractère. Pour peu, néanmoins,

néanmoins, qu'on voulût faire réflexion, il ſeroit bien aiſé de concevoir qu'il y a toujours des différences marquées d'un rôle à un autre, & que d'ailleurs, quelque attachés que ſoient des Serviteurs à un Maître, quel que ſoit leur zèle, quelque ſenſibles qu'ils puiſſent être au bonheur ou au malheur qui lui arrive, ils ne ſauroient jamais éprouver, ni la même impreſſion, ni le même dégré de douleur ou de joie, que ſi c'étoit pour un motif qui les concerneroit directement. En conſultant bien ſon cœur, on ſentiroit qu'il n'eſt pas dans la nature d'être pénétré d'un évènement qui nous eſt, en quelque ſorte, étranger, comme d'un évènement qui nous ſeroit perſonnel.

C'eſt donc à tort que la plupart des Confidents ou Confidentes viennent larmoyer ſur la Scène, le mouchoir à la main, ou ſe livrer à d'autres mouvemens paſſionnés, *à l'inſtar* des héros ou des héroïnes d'une Tragédie. Chacun doit modeſtement ſe renfermer dans les bornes indiquées par le caractère & la conſtitution de ſon perſonnage, & n'y mettre que la *doſe* d'intérêt qu'il exige. Par la même raiſon, lorſqu'on fait le récit d'une aventure heureuſe, ou malheureuſe, ou de quelque évènement agréable ou fâcheux arrivé il y a vingt ans; on ne doit pas y employer la même expreſſion, la même joie, ni le même pathétique, que ſi on ne l'avoit éprouvé que depuis vingt-quatre heures. On ne peut ni ſentir, ni inſpirer, pour

un objet très-éloigné, le même intérêt, que pour une choſe préſente & qui vient de ſe paſſer ſous nos yeux *. Enfin, action, diſcours, geſte, attitude & juſqu'au ſilence, tout, dans un Acteur, doit être relatif & proportionné aux convenances, ſelon que plus ou moins le requierent les perſonnages & les autres dépendances d'une Pièce, ainſi qu'on l'a obſervé plus haut.

Les Connoiſſeurs blâment encore une ſorte d'enflure ou d'excès qu'emploient ordinairement, & toujours aux dépens de la Nature & de la vérité, certains Acteurs accrédités, lorſqu'ils ont une penſée ou une maxime à faire

* S'il eſt permis de s'élever juſqu'à ſes Maîtres, cette petite réflexion ne pourroit-elle pas de même regarder les Auteurs pour le choix de leurs ſujets dramatiques ? Au-lieu de puiſer leurs perſonnages dans l'antiquité, ſouvent la plus reculée ; quel inconvénient y auroit-il à les rapprocher tout-à-fait de nos mœurs & de l'hiſtoire de nos jours ? Ce ne ſeroit, au contraire, qu'un moyen de plus pour réuſſir, & le Public ne pourroit que leur ſçavoir gré de lui retracer des faits modernes, toujours plus intéreſſans que les anciens ; des évènemens nationaux plus propres à attendrir leurs compatriotes & à exciter leur émulation, que des Héros Grecs, Romains, Arabes ou Chinois, &c. Les ſuccès brillans & ſoutenus de la Partie de Chaſſe de Henri IV, de Zaïre, du Siége de Calais, & de quelques autres Pièces, ſont des exemples encourageans qui confirment l'agrément & l'utilité de ſemblables Repréſentations.

valoir. Au-lieu de la débiter d'un *ton de nobleſſe & de ſimplicité*, ces mêmes Acteurs, croyant ſans doute en impoſer, ou ranimer les applaudiſſemens du Public, ont ſoin de faire ronfler la phraſe ou le Vers avec une telle emphaſe, qu'ils ont moins l'air de parler de bonne foi, que de faire la critique ou la parodie de ce qu'ils diſent. A quoi bon cette affectation ſurabondante & bourſoufflée ? Ou la penſée eſt ſublime, ou elle eſt médiocre : ſi elle eſt ſublime, elle n'a pas beſoin, pour être ſentie, d'un ton empoulé ni giganteſque : ſi elle n'eſt que médiocre, c'eſt ſe ſervir, pour la faire valoir, d'un charlataniſme uſé, dont les moins clairvoyans ne ſont point la dupe & qu'ils ne manquent jamais d'appercevoir.

Lorſque, par exemple, le Comte d'Eſſex rend ſon épée au Garde qui vient le déſarmer, & qu'il lui dit :

Vous avez dans vos mains ce que toute la Terre
A vû plus d'une fois utile à l'Angleterre.....

un Acteur intelligent, au lieu d'ajouter l'emphaſe à cette rodomontade déplacée, ne devroit-il pas chercher à déguiſer le défaut du Poëte ?

..... Cette emphaſe mauſſade
Eblouit quelquefois, jamais ne perſuade.
(M. François de Neufchateau).

Toute grandeur doit être ſimple, dit M. de

Voltaire, & l'empoulé ne convient pas même à *Céſar*. Le ton d'une fermeté modeſte ſeroit donc beaucoup plus convenable à la véritable Valeur, que la déclamation faſtueuſe dont bien des Comédiens ſe ſervent dans le paſſage cité & dans tout le Rôle en général. J'ai vu rarement donner, à ces ſortes de perſonnages, leur juſte degré de nobleſſe & de grandeur. A force de morgue & d'enflure, on en fait preſque toujours des Capitans inſupportables, au-lieu de Héros intéreſſans. Or, ſur la Scène, comme dans la ſociété, on répugne à entendre quelqu'un, fût-il du premier mérite, ſe vanter ſoi-même exceſſivement. S'il y eſt forcé quelquefois pour faire valoir des ſervices trop peu ſentis, ou lorſqu'il ſe ſent calomnié indignement, ainſi que le Comte d'Eſſex; l'Acteur doit alors employer tant de décence & de ſimplicité dans le ton de ſes diſcours (ſur-tout en préſence de ſa Souveraine) qu'il ne laiſſe entrevoir qu'une fierté noble, & non un orgueil révoltant: ſans quoi, le caractère principal, loin d'intéreſſer, ne pourroit paroître que fort inſipide & fort odieux.

Quant aux Confidens, dont je faiſois mention; ſans entrer dans de plus longs détails ſur ce qui les concerne, quiconque aura vu jouer le Rôle de Pirithoüs, dans Ariane, par M. le Kain, pourra apprendre quel ton de vérité il faut mettre dans de pareils Rôles pour les rendre importans, quelque peu qu'ils paroiſſent

l'être par eux-mêmes. Rien de plus vrai effectivement, rien même de plus ſublime, que la noble ſimplicité & le peu de prétention que ce grand Acteur a l'Art d'employer dans un Rôle, qui ſembleroit n'être pas digne de l'attention de tout autre ; mais dans lequel M. le Kain fera toujours autant de plaiſir aux Connoiſſeurs, que dans les Rôles d'Oroſmane, de Mahomet & autres de cette conſéquence, où il eſt toujours ſi ſupérieur. Tant il eſt certain qu'il n'y a point de foibles Rôles pour un habile Acteur ! Cependant je ne conſeillerois pas à quelqu'un d'une grande réputation d'abuſer de ce principe, & de ſe charger trop ſouvent, dans cette confiance, des plus mauvais Rôles, pour le ſeul mérite de les faire valoir. Ce ſeroit pour lui un piége d'autant plus dangereux & plus trompeur, que la plupart des Spectateurs ne ſavent juger du talent d'un Comédien, qu'à proportion de la bonté & de l'importance de ſes Rôles ; c'eſt-à-dire, qu'autant que ſes Rôles peuvent le faire briller par eux-mêmes.

Je me rappelle, à cette occaſion, d'avoir vû, à Paris, M. Préville repréſenter Lisban, dans la petite Piece d'*Heureuſement*. Quelques jeunes gens, dans le Parterre, en voyant arriver cet Acteur charmant ſur la Scène, s'attendoient qu'il alloit, ſelon ſa coutume, les faire rire *à gorge déployée* ; mais, trompés dans leur attente, par la faute du Rôle, plutôt que par celle de l'Acteur, ils ſuppoſerent que celui-ci

n'étoit pas en train, parce qu'il ne leur paroiſſoit point du tout jouer comme à ſon ordinaire ; & quoiqu'il tirât de ce perſonnage tout le parti qu'on en ſauroit tirer ; ces Meſſieurs, qui ne faiſoient pas attention à la nature du Rôle ni à ſon peu de valeur, ne pouvoient manquer d'être ſurpris de trouver cet Acteur ſi différent de lui-même.

Un Comédien excellent remplira, ſi l'on veut, le Rôle de Coraſmin, dans Zaïre, auſſi parfaitement qu'il puiſſe être rempli ; mais ce degré de perfection ne ſera ſenſible qu'aux yeux des Connoiſſeurs, & ſera tout-à-fait en pure perte vis-à-vis de la Multitude. Pour ſavoir diſtinguer le vrai mérite ſous un extérieur ſimple & modeſte, il faut une certaine pénétration de jugement qui n'eſt pas donnée à tout le monde. Un Artiſte expérimenté & un Amateur éclairé, ſeront ſeuls capables d'appercevoir & de démêler le talent dans un Confident, comme dans un premier Rôle ; ainſi qu'un habile Peintre connoîtra la bonté d'un portrait, ſans avoir égard à la qualité du perſonnage qu'il repréſente. Mais le gros du Public, qui ne ſe donne pas la peine de réfléchir, n'en jugera certainement pas de même.

Note (23) *de la Page* 122.

TOUT ce que dit M. de Sainte-Albine dans ce chapitre, concerne, en partie, les bienſéan-

ces Théâtrales. On entend par bienſéances Théâtrales, une certaine conformité d'action avec les lieux, le temps & les perſonnes ; c'eſt-à-dire, l'exacte obſervation de certaines regles de convenance qu'on ne ſauroit enfreindre ou négliger, ſans choquer les notions les plus communes, ou les moindres uſages reçus dans le monde. Ainſi, le manque de déférence d'un jeune homme pour un vieillard, ou d'un enfant pour ſon pere ; la groſſièreté d'un Amant envers ſa Maitreſſe, ou d'un homme bien né à l'égard d'une autre femme ; le trop de familiarité ou le défaut de ſoumiſſion de la part d'un inférieur vis-à-vis de ſon ſupérieur ; en un mot, tout ce qui péche viſiblement contre l'ordre des choſes naturelles, ou qu'on ne ſouffriroit pas dans la ſociété, n'eſt ni permis ni ſupportable au Théâtre. On ne ſauroit donc y contrevenir, peu ou beaucoup, ſans bleſſer ce qu'on appelle les Bienſéances. Si, par haſard, un Auteur avoit oublié de les obſerver, ce ſeroit au Comédien à y remédier, de façon que l'inexactitude en parût moins choquante.

Il y a des cas cependant où ces ſortes de négligences & de défauts pourront ceſſer d'être tels, & paroître non-ſeulement très-excuſables, mais encore très-bien placés. Par exemple, un perſonnage naturellement impoli & groſſier, ſe préſentant ſur la Scène dans un cercle de femmes, pourra fort bien, ſans inconvénient, s'aſſeoir & ſe couvrir devant elles.

Moins il affectera de gêne & de façons, plus il fera ſortir ſon caractère d'impoliteſſe & de groſſiereté. On excuſera auſſi un Valet parlant familiérement à ſon jeune Maître, le chapeau ſur la tête ; pourvû qu'il ne s'arroge cette permiſſion qu'autant que celui-ci aura beſoin des reſſources de ſon induſtrie. On lui paſſera alors une incartade à laquelle il ſemble être autoriſé par une circonſtance dont ſon état peut lui permettre, en quelque ſorte, d'abuſer & de tirer avantage ; ainſi que dans l'Étourdi, le Joueur, les Fourberies de Scapin & autres de ce genre. Dans tout autre cas, ce ſeroit non-ſeulement choquer les règles de l'honnêteté & de la ſubordination ; mais encore manifeſter le plus mauvais ton & la plus mauvaiſe éducation de la part de l'Acteur, ſur qui l'impreſſion peut influer perſonnellement. A plus forte raiſon, lorſqu'un Valet prendra de telles licences vis-à-vis d'un pere reſpectable, en préſence de la maîtreſſe, ou de la fille de la maiſon ; ou bien devant toute autre perſonne à qui il eſt cenſé devoir l'obéiſſance & le reſpect.

De même un homme de qualité, obligé de ſe traveſtir, devra toujours ſe reſpecter aſſez pour ne rien faire qui puiſſe dégrader le perſonnage caché. Ainſi Léandre, déguiſé en Payſan dans la fauſſe Agnès, ſe comportera en vrai Crocheteur, ſi, en diſant à ſon ridicule rival : *Ne vous échauffez pas, M. Deſmaſures ; cela pourroit avoir quelques mauvaiſes ſuites*, il

lui frappe ſur le dos avec une rudeſſe auſſi ignoble que brutale, quoiqu'il ſoit écrit dans la Pièce *de frapper rudement*; ce qui ne peut être qu'une mépriſe de l'Auteur. C'eſt tout au plus ce qu'on paſſera à l'Olive, dont l'état & la baſſe extraction ne l'obligent pas à autant de bienſéance ni de modération. Par la même raiſon, lorſque Liſimon frappe librement ſur l'épaule du Glorieux, l'Acteur ne doit pas, pour faire rire le Partere, lui donner un coup à l'eſtropier, & riſquer d'avilir ainſi la nobleſſe & la fierté du perſonnage dominant.

Le Glorieux, à ſon tour, en converſant avec ſon valet, loin de lui parler en face & comme ſous le nez, évitera même de l'approcher de trop près, & encore plus de le toucher d'une façon trop familiere.... Iſabelle & Liſette, au troiſieme Acte de cette Pièce, ſe garderont bien auſſi dans les deux tirades, dont l'une commence : *des effets de l'honneur je ſuis perſuadée ;* & l'autre : *vous n'êtes occupé que de votre nobleſſe*, &c. ſe garderont bien, dis-je, en s'adreſſant au Glorieux, de prendre un ton tragique, outré, dur & pédanteſque; au lieu d'un certain vernis d'intérêt, de douceur & d'aménité, ou tout au plus de ce *petit ton aigre-doux;* le ſeul, en pareille occurrence, qui puiſſe convenir à des perſonnes bien nées, & le ſeul peut-être capable de faire ſupporter ces deux longues remontrances faites coup ſur coup au Comte; comme ſi ces deux perſonnages fémi-

nins s'étoient concertés pour l'accabler tour-à-tour de duretés & d'humiliations..... Le vertueux Lycandre, ſous prétexte de ſe bien *coſtumer*, ne doit pas non plus s'habiller d'une façon triviale & meſquine: &, au-lieu d'un pere reſpectable, ſe donner l'air bas & commun d'un vieux Maître-d'Hôtel de Maiſon ruinée. Si, à cet accoûtrement mal conçu, il joint dans le débit une déclamation empoulée, ou un ton de Prédicateur *, ſon jeu n'en paroîtra que moins naturel, plus ridicule & preſque approchant de la parodie..... On ne devineroit pas la SOURCE où l'on a puiſé toutes ces obſervations ſur la même Pièce, & dans le même jour..... Il eſt vrai de dire auſſi que, dans cette repréſentation, c'étoient preſque tous les Dou-

* On ne prétend point aſſurément *ridiculiſer* le ton d'une fonction auſſi auguſte, à Dieu ne plaiſe; mais on veut ſeulement faire entendre que tel qu'il eſt, ce ne doit point être celui du Théâtre. Ce n'eſt pas (ſi on oſe le dire en paſſant) ce n'eſt pas que ce ton en lui-même, quoique conſacré par l'uſage & le tems, n'ait peut-être bien des choſes défectueuſes qui exigeroient une réforme toute auſſi indiſpenſable que dans la Tragédie. Moins d'emphaſe, plus de ſimplicité, moins de monotonie & plus de naturel conviendroient ſans doute mieux à l'éloquence & à la dignité de la Chaire, que le débit bourſoufflé & déclamatoire qu'on y employe ordinairement. Mais, cet objet n'étant point dans la claſſe de ces obſervations, on laiſſe, à quelqu'autre plus compétant, cette matière reſpectable à diſcuter. *Non ſunt miſcenda Sacra Profanis.*

bles qui jouoient.... Un Guide ou un Chef autoriſé, par exemple, n'eût-il pas garanti ces Acteurs de toutes ces groſſières bévues ? Il y a, au même Spectacle, bien d'autres irrégularités théâtrales, dont il eſt aiſé de s'appercevoir journellement & qu'on ne paſſeroit pas à la moindre Troupe de Province ; mais dont le tableau ou le détail ſeroit en pure perte aux yeux de certains DESPOTES de la Scène Françaiſe, auſſi orgueilleux qu'incorrigibles.

Autres exemples puiſés dans la Tragédie. Lorſque Britannicus eſt ſurpris par Néron aux pieds de Junie ; ſi ce jeune Prince n'emploie pas une certaine retenue & ne cherche pas à adoucir un peu, par le ton de voix, la dureté & la hauteur de ſes réponſes, & qu'il diſe à Céſar en face & avec la plus grande véhémence :

..... Rome met-elle au nombre de vos droits,
Tout ce qu'a de cruel l'injuſtice & la force,
Les empriſonnemens, le rapt & le divorce ?.....

Quelque droit que ſemblent donner à Britannicus la qualité de frère, ſa poſition actuelle & la vérité de ſes reproches ; non-ſeulement il choque la bienſéance en manquant au reſpect dû à la perſonne ſacrée de l'Empereur, tout uſurpateur qu'il eſt ; mais encore, par ſon ton d'arrogance & ſon peu de circonſpection, il paſſe les bornes de la franchiſe, dément ſon caractère de douceur, & affoiblit même l'intérêt de ſon perſonnage ; en autoriſant, pour

ainſi dire, Néron, par ce nouveau prétexte, à le faire périr à la fin de la Pièce. On ſait qu'une injure tire quelquefois toute ſa force du ton dont elle eſt dite, plutôt que de l'injure même.

Il en eſt à-peu-près ainſi de l'entrevue d'Arſace avec Aſſur au premier Acte de Sémiramis. Ce jeune Guerrier, qui ne ſe connoît encore que comme ſujet de l'Empire, doit, ce me ſemble, tout fier, tout Conquérant qu'il eſt, employer quelque modération dans le ton de ſes diſcours, vis-à-vis d'un homme en place, & qui eſt même ſur le point de partager le Trône avec ſa Souveraine; ſur-tout après avoir entendu ces quatre Vers de Mitrane :

» *Des Rois de Babilone Aſſur tient la naiſſance;*
» *Sa fière autorité veut de la déférence;*
» *La Reine le ménage, on craint de l'offenſer,*
» *Et l'on peut ſans rougir devant lui s'abaiſſer.*

Ce que l'Auteur fait dire au jeune homme eſt déja aſſez fort, ſans devoir y ajouter un air outré de bravade & de hauteur. Enfin, quelques raiſons de reſſentiment qu'Arſace puiſſe avoir, au fond de l'ame, contre cet Aſſur; ou quelque enhardi qu'il ſe ſente par ſes ſervices, & par la faveur & les bontés de Sémiramis, rien ne l'autoriſe à ſortir des bornes de la Bienſéance. Ce qu'on ſe permet de dire, en pareil cas, n'en a pas moins d'énergie,

pour être mitigé par une certaine retenue dans le ton, en uſage à la Cour & dans un monde poli. C'eſt un je ne ſais quoi qu'il eſt mal-aiſé de définir, mais que l'homme bien né ſent toujours à merveille. Telles ſont les circonſtances (on le répete) où le Comédien doit, en quelque façon, rectifier l'Auteur. De même, comme on vient de le voir, Agamemnon doit adoucir, par le ton de voix, ſon ordre à Clytemneſtre, lorſqu'il lui dit : *Madame, je le veux, & je vous le commande.* C'eſt donc à tort que certains Acteurs ſe livrent, dans ces deux Scènes & autres ſemblables, à une impudence, & à un emportement auſſi indécent que ridicule ; quoiqu'on les applaudiſſe ſouvent à outrance dans ces ſortes d'incartades & de déraiſonnemens.

On voit quelquefois d'autres défauts de bienſéance encore plus révoltans. C'eſt lorſqu'un enfant s'oublie juſqu'à répondre en face à ſon pere avec la derniere inſolence. Faute, que commettent ces mêmes Acteurs dans différentes Pièces, & ſur-tout dans le Rôle de St.-Albin du Pere de Famille, où on les entend crier d'un ton auſſi dur qu'indécent : *Des peres ! des peres ! il n'y en a point, il n'y a que des tyrans.* Aſſurément l'intention de l'Auteur & même le ſeul bon ſens indiquent aſſez de ne prononcer ces mots qu'à demi-voix, le corps un peu tourné, & avec un emportement ſi bas & ſi étouffé, qu'on puiſſe au moins ſuppoſer que le pere ne

les entend tout au plus qu'à moitié. Sans cela, le perſonnage de ce dernier ne peut manquer d'être inſulté ouvertement, & par conſéquent avili & humilié par ſon fils : inſulte qui mériteroit, de ſon pere, un traitement tout autre, *& beaucoup plus ſenſible*, que ſa ſimple malédiction, ſur-tout dans le premier mouvement d'une juſte colère. Qu'on apoſtrophe quelqu'un & qu'on lui diſe en face les dernières injures; l'affront ſera alors trop viſible & trop marqué, pour que l'Offenſé puiſſe ſe diſpenſer d'en tirer raiſon publiquement. Mais ſi on ne les murmure que bien bas, & comme entre les dents; outre que le ton en adoucit l'amertume, c'eſt que l'Offenſé, à qui elles s'adreſſent, pourra du moins, ſous prétexte de n'en avoir rien entendu, en eſquiver la honte & en diſſimuler le reſſentiment.

On ne finiroit point, s'il falloit citer toutes les façons, dont on ne ceſſe de manquer aux bienſéances théâtrales, & dont le même Acteur, qui nous a fourni preſque tous ces exemples, pourroit fournir cent autres de même eſpèce. Cet Acteur néanmoins, malgré tant de défauts, paſſe pour une *petite merveille* dans la Troupe où il eſt. Sans doute ces ſortes d'imperfections, ne paroiſſant puiſées que dans des ſources obſcures ou inconnues, ſeront peu propres à piquer la curioſité de la plupart des Lecteurs, empreſſés quelquefois d'en connoître ou d'en deviner les Originaux. Mais cepen-

tant, ſi l'on vouloit y réfléchir, peut-être pourroit-on, à juſte titre, les adapter à bien des Acteurs beaucoup plus célèbres, &, dans le fond, tout auſſi incapables que ceux dont il eſt fait mention dans cet Ouvrage. *Quid rides? mutato nomine, de te Fabula narratur*, ſeroit applicable à bien des gens de la profeſſion..... Ce n'eſt guère, en effet, que la différence du plus au moins, comme d'un Original à une Copie.

Que n'aurions-nous pas à dire de ces Actrices d'Opéra, qui, entr'autres, à l'Ariette du Tableau parlant, *vous étiez ce que vous n'êtes plus*, mettent dans leur chant & dans leur jeu tant de lubricité, d'indécence & d'affectation, qu'il y a de quoi indigner & faire rougir toute femme un peu ſuſceptible de pudeur & d'honnêteté. Si ces ſortes d'impreſſions ſe font ſentir à tout le Public en général, combien plus mortifieront-elles en particulier ce qu'il y aura de perſonnes âgées au Spectacle ! Pourquoi effectivement vouloir inſulter des Citoyens qui ſe trouvent au bout de leur carrière, & tourner en ridicule leurs infirmités naturelles ? Après cela, on ne doit pas être ſurpris qu'on ſe plaigne du mauvais exemple de pareilles Pièces. Cependant l'Acteur, avec un peu d'attention & de retenue, pourroit certainement pallier & adoucir ces eſpèces d'irrévérences. Il en eſt de même des Comédies anciennes de Montfleuri & autres de ce genre, où le terme de *cocu*

& de *cocuage* ſe trouve tant de fois, que, ſi l'on affecte encore d'appuyer pour les faire mieux ſentir, ces termes deviennent indécens à l'oreille, & froids ou dégoûtans à l'imagination. D'ailleurs, aujourd'hui on eſt ſi fait à la réalité de la choſe, que les termes ne portent plus en eux le moindre ſel.

Si l'on ne veut pas proſcrire tout-à-fait du Théâtre ces ſortes de Pièces, un Directeur intelligent devroit du moins avoir le ſoin de ne les faire repréſenter qu'en certains jours d'affluence & en préſence d'une nombreuſe aſſemblée. La quantité de Rieurs, l'ivreſſe de la foule & les autres preſtiges d'une joie tumultueuſe, pourroient étourdir ſur l'obſcénité de ces termes. Une Pièce produira un effet tout différent placée tel jour, ou arrangée d'une façon plutôt que de l'autre. Qu'on s'aviſe de repréſenter, en préſence de beaucoup de peuple & de petits Bourgeois, une de ces Tragédies politiques & compliquées, ou bien une de ces froides Comédies du jour, où régne un ton *quinteſſencié*, un *Néologiſme* inintelligible & perpétuel; il y aura de quoi dégoûter du Spectacle, pour ſix mois, ce genre de Spectateurs *.

---

* *Anecdote.* Un Payſan de très-bon ſens ſe trouva au Spectacle, pour la première fois de ſa vie, à la repréſentation d'une Tragédie qu'il écouta d'abord fort attentivement. Et comme on vint à l'interroger ſur ce qu'il éprouvoit, il répondit : « tout ce que je puis dire,

De

De même, ſi l'on donne devant une aſſemblée peu nombreuſe, une de ces Pièces remplies de *gravelures*; le Spectacle, faute de Rieurs, deviendra immanquablement froid & ſérieux; ſur-tout s'il n'eſt compoſé, en partie, que de femmes, ou de gens d'une certaine claſſe & d'un certain rang. Alors, loin que toutes ces ſales équivoques produiſent aucune riſée, vous verrez au contraire ce peu de monde révolté bâiller d'ennui, & les Dames détourner la tête ou ſe cacher de leurs éventails. C'eſt ce qui eſt arrivé plus d'une fois à la Femme Juge & Partie, à la Fille Capitaine & autres Comédies ſemblables, faute d'avoir été placées à propos & dans des jours convenables. Enfin les honnêtes-gens de toute condition ont une répugnance unanime pour ces ſortes de repréſentations; car le mauvais ton ne dégoûte pas moins au Théâtre, que dans la Société.

Il faudroit même porter le ſcrupule & l'attention, au point de ne donner les Pièces en général que relativement au genre de Spectateurs qui doivent les entendre. Par exemple, n'eſt-il pas de la dernière mal-adreſſe d'aller

---

» c'eſt que je vois des gens qui parlent, qui geſticulent » beaucoup, & qui s'entretiennent apparemment de » leurs affaires; mais comme ce ne ſont pas les miennes, » je penſe que je n'ai pas beſoin d'y prêter attention » d'avantage »..... Sur quoi, il ſe mit à regarder de côté & d'autre, & n'écouta plus du tout.

choiſir les Comédies les plus libres & les plus indécentes, pour un jour de Fête ou de Cérémonie publique, lorſqu'un Prince, lorſqu'une Princeſſe, honore le Spectacle de ſa préſence, ſur-tout dans des circonſtances particulières, où la Dignité ſe doit une certaine bienſéance extérieure, & où ce ſeroit même attriſter qui que ce fût, que de chercher à le réjouir? C'eſt ce qu'on a paru affecter de faire à Br**, il n'y a pas long-temps, à l'occaſion d'un Deuil général. Aſſurément le Spectateur ne pourra voir ces repréſentations qu'avec peine & contrainte, à proportion, ou de ſon reſpect pour ces Auguſtes Perſonnes, ou de l'eſpèce de dégoût qu'il croira y appercevoir de leur part *.

C'eſt donc à cette compoſition d'un Réper-

* A propos de cet art de ſavoir placer les Pièces convenablement; je me rappelle un trait de prudence d'un Directeur de Comédie, que j'ai vu fort approuver: On avoit annoncé, le jeudi, ſans y faire attention, *la Pompe funèbre de Criſpin*, pour le ſamedi. Or ce dernier jour, deux Malheureux ayant été le matin exécutés & brûlés vifs avec une ſorte d'appareil & d'éclat, ce Directeur eut la précaution de changer le ſoir la petite Pièce, ſans dire pourquoi, ſous prétexte de l'indiſpoſition d'un Acteur. Par ce moyen, non-ſeulement il prévint la mauvaiſe impreſſion de cette cérémonie burleſque du bûcher, par l'horrible application qu'on en auroit pu faire; mais encore il obvia à tous les ſots raiſonnemens qu'on n'auroit pas manqué de débiter à ce ſujet.

toire qu'on ne peut trop s'appliquer, tant pour le produit de la Recette, le ſuccès des Pièces & des Acteurs, que pour ce qui concerne en général le contentement du Public. C'eſt-là la véritable pierre de touche d'un Directeur ; ſans compter l'Art de connoître le génie des Comédiens, & l'Art plus difficile encore de ſavoir les diriger à ſon avantage & à leur ſatisfaction. Eſpèces de Hériſſons, qu'on ne ſauroit guère prendre que par un endroit ſenſible, qui eſt celui de l'Honneur.

Vouloir donc gouverner autrement une Troupe d'Acteurs, c'eſt auſſi mal entendre cette partie, que connoître peu ſes véritables intérêts. Plus les talens tiennent à l'amour-propre, plus ils ſont ſuſceptibles de délicateſſe & de ſenſibilité. Jamais, par exemple, *des menaces de priſon*, ou d'autres ſemblables, ne ſeront capables de contenir les perſonnes de Théâtre, comme le prétendent *certains Directeurs inexpérimentés*. Avec une telle méthode, les choſes ne peuvent manquer d'aller toujours tout de travers. Enfin, la direction d'un Spectacle exige des précautions & des ménagemens, dont la connoiſſance eſt ſi difficile & la manœuvre ſi épineuſe, que le Maréchal de Saxe diſoit plaiſamment que *ſon Armée lui coûtoit moins à conduire, que ſa Comédie à diriger.*

On ne doit pas moins, par les mêmes raiſons de Bienſéance, éviter de faire jouer à un père effectif, quelque jeune qu'il ſoit, le Rôle

d'Amoureux vis-à-vis de ſa propre fille, ou à un fils vis-à-vis de ſa mère, ou même à un frère vis-à-vis d'une ſœur, *& vice verſa*; à moins que cette paſſion ne fût ou malheureuſe ou ridicule. Rien ne choque plus la décence & les mœurs; rien ne nuit plus à la vraiſemblance & à l'intérêt, que de telles diſparités. On aura beau dire qu'au Théâtre on ne doit enviſager, dans l'Acteur, que le ſeul perſonnage; il n'eſt guère poſſible de faire tellement abſtraction de l'un avec l'autre, que l'illuſion ne ſoit affoiblie, & que même en ce cas le Spectateur n'en reçoive une impreſſion déſagréable, ſurtout quand on connoît les Acteurs depuis long-temps.

C'eſt pour cela que toutes les Scènes font bien plus d'effet, lorſqu'il y a un rapport direct entre les Acteurs. Par exemple, ſi celle qui joue Liſette dans le Glorieux eſt réellement la fille de celui qui joue Licandre; ſi, dans la Gouvernante, dans Mélanide, dans Zaïre, juſques dans le Malade imaginaire; enfin, dans toutes ces Pièces & autres, ſi ce ſont reſpectivement les pères & les enfans qui jouent les divers perſonnages; il n'eſt pas douteux que l'illuſion n'en ſoit plus ſenſible & plus frappante. Pourquoi certaines Pièces ont-elles eu tant de ſuccès dans leur nouveauté? Pourquoi telles Scènes, entr'autres, de la Surpriſe de l'Amour, du Dépit Amoureux, du Préjugé à la mode, ont-elles fait tant de ſenſation à Paris, en cer-

tain temps, ſur l'eſprit du Public? Ce n'eſt que par l'eſpèce de confidence où étoit le Spectateur de la relation viſible qui ſe trouvoit alors entre les perſonnages & les Acteurs *.

Qui ſait ſi le grand ſuccès d'Athalie, la première fois que cette Tragédie fut repréſentée à la Cour, par ordre du Régent, en 1716, ne fut pas dû, outre le mérite réel de la Pièce, au rapport qu'on trouva de l'âge du Roi avec celui de Joas? Rapport qui ne fit ſans doute que rendre le perſonnage de ce dernier plus intéreſſant. C'eſt-là ce qu'on peut appeller les heureux effets des circonſtances & de l'Apropos. Souvent même, d'une pareille influence, dépend la bonne ou mauvaiſe réuſſite d'une Pièce ou d'un Acteur **.

---

* On verra plus loin qu'il y a une diſtinction à faire au ſujet de ce rapport, ſur-tout lorſqu'il eſt odieux.

** *Anecdote.* La première répréſentation de Mithridate de la Calprenede ſe trouvant, par haſard, placée le jour des Rois; dans le moment que le Héros prend la coupe pour s'empoiſonner, un Plaiſant s'écria: *Le Roi boit.....* Il n'en faut certainement pas davantage pour faire tomber la meilleure Pièce. La même aventure arriva à la première repréſentation de la Mariamne de Monſieur de Voltaire, & je ne ſais ſi ſa chûte alors ne vint pas de la même circonſtance & de la même raiſon. On n'ignore pas cependant avec quel ſuccès cette Tragédie ſe releva quelque temps après.

Note (24) *de la page* 124.

Que ſur-tout la mémoire, à chaque inſtant fidelle,
Lorſque vous commandez, ne ſoit jamais rebelle,
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller, à ſon défaut, conſulter le Souffleur.

M. DORAT.

LE défaut de talent dans la plupart des Acteurs ne vient ſouvent que d'un manque habituel de mémoire : & ce manque de mémoire ne vient quelquefois que faute d'avoir appris leurs Rôles comme il faut. On ſe perſuadera les ſavoir à merveille, parce qu'on les aura récités dans la chambre ou à la répétition, ſans y manquer ; mais lorſqu'on ſe trouve ſur la Scène devant le Tribunal redoutable du Public, cette confiance illuſoire s'évanouit bientôt. La moindre diſtraction alors vous déroute, un mot échappé vous en fait oublier un autre ; on balbutie, on perd la tête, la machine ſe détraque ; & l'on eſt tout étonné de ſe voir entierement *déferré*, au moment qu'on s'y attend le moins. Vainement cherche-t-on à ſe remettre ; le trouble & l'embarras ne font qu'augmenter par les *Brouhaha* des Spectateurs ; au point qu'on ne ſait, ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, & qu'on finit par ne plus entendre un ſeul mot du Souffleur..... Etat le plus cruel où puiſſe jamais ſe trouver un Acteur, pour peu qu'il ait d'honneur & de ſenſibilité. D'où il réſulte qu'une fois déconcerté à cet excès, il

contracte une timidité qui ne le quitte plus, & qui met ſouvent un obſtacle invincible au développement des plus belles diſpoſitions *. Il eſt vrai que beaucoup d'Acteurs ont l'art de manquer de mémoire avec la plus grande intrépidité. D'autres ſavent y ſuppléer avec encore plus d'adreſſe & de préſence d'eſprit. Feu Duranci & ſa femme, tous deux, avec beaucoup de talent, étoient quelquefois dans l'un & l'autre cas. Loin de perdre jamais la tête ni de faire ſouffrir le Public pour cela, leur manque de mémoire n'étoit pour eux qu'une nouvelle ſource de ſaillies les plus plaiſantes. Mais, malgré ce ſuccès ſpécieux, ce ſont-là des modèles d'autant moins à ſuivre, que tout le monde ne s'en tireroit pas avec autant d'avantage, & qu'on riſqueroit de ſe trouver ſouvent la dupe de ſa négligence.

Pour obvier à de pareils inconvéniens, il faut donc commencer par bien apprendre ſon Rôle; mettre ſcrupuleuſement tout le temps convenable pour le ſavoir à la lettre & pour le poſſéder parfaitement; & ſe perſuader que la

* C'eſt cette timidité qu'un Maître ne ſauroit trop chercher à détruire dans un Elève, en ne lui laiſſant jamais entrevoir que la certitude de réuſſir: moyen le plus ſûr de lui inſpirer certaine confiance ſi néceſſaire au progrès du Talent. Confiance néanmoins qui doit être modeſte, & très-différente de l'effronterie qui révolte, au-lieu d'intéreſſer.

mémoire diminue preſque de moitié ſur la Scène & à l'exécution. Enſuite on doit répéter à haute voix, avec toutes les inflexions indiquées par le caractère du Rôle, & telles en un mot qu'elles devront être employées le jour de la repréſentation. Si vous n'avez perſonne pour vous ſervir de guide ou de témoin dans cette opération vocale ; que du moins votre oreille frappée, vous tienne lieu d'auditoire ; tâchez d'y apporter aſſez d'attention pour pouvoir vous juger vous-même ſur la juſteſſe de votre débit. Faute de s'être familiariſé avec ces diverſes inflexions de la voix & des paroles, on ſeroit tout ſurpris, au Théâtre, de n'en pouvoir produire une ſeule, qui fût juſte, naturelle, & telle que l'exige la vérité d'un perſonnage. Ce n'eſt pas tout ; après avoir ainſi travaillé votre Rôle avec le plus grand ſoin, il faudra le laiſſer repoſer au moins pendant huit jours, afin de lui donner une eſpèce de maturité néceſſaire. Tel eſt le méchaniſme de la mémoire, que, de quatre cents Vers appris du ſoir au lendemain, à peine en pourra-t-on dire vingt de ſuite ; au-lieu qu'on les récitera tous avec aiſance, au bout de cette huitaine de repos. Il vous reſtera encore à faire une opération qui paroîtra peut-être machinale, ennuyeuſe, pénible & même minutieuſe ; mais néanmoins la ſeule capable de vous aſſurer, au Théâtre, une mémoire auſſi imperturbable dès la premiere fois, qu'après la vingtieme. C'eſt de recommencer votre rôle

d'un bout à l'autre, & d'en répéter régulièrement chaque couplet dix à douze fois de ſuite ſans vous rebuter : c'eſt de plus d'obſerver toujours, comme on vient de le dire, la même articulation, les mêmes tons, les mêmes nuances & autres perfections de l'art, qui n'exigent pas moins particulièrement leur étude & leur maturité que tout le reſte.

Cet exercice fait avec la derniere exactitude, on peut ſe préſenter ſur la Scène en toute ſûreté. Loin d'avoir à craindre alors que la mémoire ne joue quelque mauvais tour, on ôſe garantir que des rôles ainſi travaillés ſeront ſûs pour très-long-temps, & ne s'oublieront même de la vie. Ce ſera, comme on dit, de la beſogne faite une fois pour toutes. Semblables à des caractères gravés profondément ſur le marbre où ſur l'airain, où ſans doute ils s'effaceront bien moins vîte, que s'ils n'y ſont tracés que ſuperficiellement. D'ailleurs, cette ſûreté de mémoire procurera bientôt à l'Acteur tant d'aiſance, de naturel & de vérité, que, ſans faire attention au rôle, il paroîtra plutôt parler d'après lui, que d'après l'Auteur. Car on ſait qu'au Théâtre l'Auteur ne doit jamais entrer pour rien, & que, pour peu qu'on entrevoye ſa phyſionomie, celle des perſonnages diſparoît ſoudain. Enfin on peut dire qu'une mémoire ainſi invariable eſt un des premiers avantages du Comédien, le fondement le plus ſolide de ſes eſpérances, & le plus prompt ache-

minement au talent de la Comédie. Avantage dont on eſt d'autant moins excuſable de manquer, que, ſi on ne le tient de la Nature, on peut toujours ſe le procurer par un travail opiniâtre & réitéré. *Labor improbus omnia vincit* *.

Rien n'eſt plus propre encore que cet exercice de la mémoire, pour prévenir ou pour détruire une certaine ſéchereſſe dans le débit ; c'eſt-à-dire cette prononciation trop bruſque & trop précipitée des paroles, aſſez ordinaire à la plupart des Comédiens. Défaut inſupportable, ſur-tout dans les caractères graves & marqués, où l'articulation ſemble même devoir être plus moëlleuſe & plus nourrie, que dans les rôles légers; quoique, dans les uns comme dans les autres, elle doive être également claire, nette & préciſe.

Anecdote. S'il eſt permis de mêler le ſacré avec le profane, on n'ignore pas qu'un célèbre Père de l'Egliſe (*St. Thomas d'Aquin*) avoit dans ſa jeuneſſe, la mémoire ſi dure & ſi ingrate, que, ne pouvant rien apprendre ni retenir, il déſeſpéroit de jamais rien ſavoir ; lorſqu'un jour de pluie, étant à ſa fenêtre, il apperçut, au bas, une grande pierre que des gouttes d'eau tombantes avoient creuſée par laps de temps.... Cet exemple lui fourniſſant une comparaiſon utile, ſervit à ranimer ſon courage ; & ayant dès lors redoublé d'étude & d'application, il ſut enfin triompher de la dureté de ſa mémoire, comme la pluie avoit triomphé de la dureté de la pierre.

Ce n'eſt donc qu'à force de répéter & de remâcher, pour ainſi dire, ſes rôles avec le plus grand ſoin, qu'on viendra à bout de prononcer ſi parfaitement, que ſans peiner l'attention du Spectateur, on ne lui fera jamais perdre un mot de ce qu'on aura à dire. Car on a remarqué que toute prononciation pénible à celui qui parle, n'eſt pas moins fatigante à l'oreille de celui qui écoute. Il me reſte à ajouter qu'il conviendroit de faire ces ſortes d'exercices étant aſſis; afin de trouver plus de facilité à parler debout, ſur-tout pour les organes foibles & les poitrines délicates. L'exécution d'une choſe, dit Quintilien, paroît d'autant plus aiſée, que le travail en a été plus difficile dans l'apprentiſſage. C'eſt ainſi que Démoſthènes, comme on ſait, vint à bout de vaincre une très-grande difficulté de prononcer, en mettant dans ſa bouche de petits cailloux. C'eſt pour cela auſſi que les Gladiateurs s'exerçoient avec des armes plus péſantes, que celles dont ils devoient ſe ſervir pour combattre en Public : *difficiliora enim debent eſſe, quæ exercent, quò ſit levius ipſum illud, in quod exercent.* Or, la poitrine ſe trouve décidément moins à l'aiſe dans un homme aſſis, que dans un homme qui eſt debout, ainſi que l'éprouvent quantité de Chanteurs & de Chanteuſes. Et, comme on ne doit rien négliger de tout ce qui peut conduire à la perfection d'un art qu'on veut exercer avec honneur, on ne riſque rien de faire l'expérience

de ces divers moyens, quelque minutieux qu'ils puiſſent paroître. Au reſte, nous ôſons les propoſer avec d'autant plus de confiance, que, durant trente ans, nous nous en ſommes toujours bien trouvés, tant nous-mêmes, que nos Elèves & tous ceux à qui nous en avons conſeillé la pratique *.

---

* *Anecdote.* A propos des effets de cet exercice de la mémoire ou de telle autre habitude que ce ſoit, je ne crois pas devoir me diſpenſer, en finiſſant cet article, de donner un avis eſſentiel aux jeunes Acteurs. C'eſt de prendre garde, aux répétitions, de ſe familiariſer trop avec certaines expreſſions équivoques ou étrangères à leurs rôles, comme pluſieurs le font quelquefois en badinant, & ſans en prévoir les conſéquences. Ils s'y trouveroient ſouvent attrappés à la repréſentation de la Pièce, comme le prouve l'Anecdote ſuivante. Une jeune Actrice fort jolie, de l'Opéra Comique, avoit à chanter dans ſon rôle ce couplet :

Un petit moment plus tard
Si ma mère fut venue,
Un petit moment plus tard,
J'étois..... j'étois perdue.

Mais, aux répétitions, ayant coutume de ſubſtituer, par plaiſanterie, au dernier mot, une rime un peu trop grenadière, la force de l'habitude lui fit prononcer ce malheureux terme, le jour de la Repréſentation, en préſence d'une Aſſemblée très-nombreuſe. Ce fut un coup de Théâtre général ; les uns huoient, les autres applaudiſſoient, pluſieurs Dames ſortirent préci-

pitamment de leurs Loges; d'autres, en réſtant, faiſoient des contorſions ridicules, & tous les jeunes gens crioient *bis, bis*; enfin jamais mot n'avoit peut-être produit un pareil tintamarre. L'Actrice ſeule étoit de ſang froid & paroiſſoit même étonnée qu'on fît tant de bruit *pour ſi peu de choſe*. Cependant un Exempt vint la prier très-poliment de le ſuivre à Saint-Martin, où elle fut joyeuſement eſcortée par une partie des Spectateurs.

Anecdote. N°. 3. Un des principaux Acteurs de la Comédie Françaiſe s'arrêta *court*, dans une Tragédie, à ce paſſage : *J'étois dans Rome alors....* qu'il eut beau recommencer deux ou trois fois ſans pouvoir rattraper le fil du rôle. A la fin voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'en ſortir, & que le ſouffleur, diſtrait ou déconcerté, le laiſſoit là auſſi mal-adroitement, il fixa celui-ci d'un œil de ſang-froid, en lui diſant avec un ton de dignité : *Hé bien, Monſieur !... que faiſois-je dans Rome ?*

Dans la Métromanie, Liſette, comme on ſait, ouvre la Scène, un rôle à la main, avec le Valet à qui elle dit : *Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.* Une des meilleures Actrices en ce genre, dont le nom pourroit faire ici l'éloge, ſe trouva arrêtée court ſur ce Théâtre, à la ſeconde Scène du ſecond Acte de cette Pièce, tant par les diverſes corrections dont ſa mémoire étoit embrouillée, que par l'incapacité du Souffleur : ſi bien qu'après ce Vers, *& je prétends ſi bien repréſenter l'Idole.....* la Soubrette ſentant que la mémoire lui manquoit & qu'elle ne pouvoit pas aller plus loin, y ſuppléa tout de ſuite, par le haſard le plus ſingulier, en s'aviſant de dire : *mais.... j'aurai plutôt fait de regarder mon rôle.* Alors elle le tira tout

naturellement de ſa poche, tel quelle l'avoit montré dès la première Scène; & c'étoit en effet celui de la Pièce même. Enſuite, s'étant remiſe tranquillement, elle continua ſans ſe démonter, comme ſi ce n'eût été qu'un jeu de Théâtre. Petite faute, qui tourna d'autant plus à la gloire de l'Actrice, que ſa préſence d'eſprit & la conſtitution de la Pièce ſembloient, en quelque façon, la juſtifier doublement.

La mémoire ayant fait auſſi faux-bond à un de ces Débutans effrontés (non-ſeulement qui ne doutent de rien, mais qui ne veulent pas même avoir l'air de jamais manquer), il prit le parti de faire taire tout uniment le Souffleur, en lui diſant à haute voix: *Paix, taiſez-vous, laiſſez-moi rêver un peu ſeulement....* A la fin voyant que rien ne venoit; *mon Dieu!* s'écria-t-il, en frappant du pied, *je le ſavois ſi bien ce matin!*

Un nommé Le Cocq, qui paſſoit pour avoir du talent, jouoit dans l'Iphigénie de Racine le rôle d'Achille, qu'il avoit même très-bien rendu pendant toute la Pièce; lorſqu'au dernier couplet du cinquième Acte, la mémoire lui manqua abſolument après ce Vers: *Le Prêtre deviendra ma première victime...* Mais, loin de s'interrompre pour écouter le Souffleur, & de perdre par-là l'effet aſſuré d'une ſortie brillante, il continua avec la même impétuoſité juſqu'à la fin, en déclamant, à tort & à travers, des mots ſans ſuite & ſans ſavoir du tout ce qu'il diſoit. De façon qu'il trouva moyen de terminer ſa tirade avec tant de véhémence & d'éclat, qu'il fut applaudi, *à tout rompre*, comme s'il eût admirablement dit les plus beaux Vers de Racine.

J'ai vû un autre Acteur, jouant le Doge dans Veniſe ſauvée, & ne ſe ſouvenant plus des deux derniers Vers qu'il avoit à dire, je l'ai vû, dis-je, achever ſa ſortie avec les plus grands applaudiſſemens, en prononçant avec beaucoup de fermeté & d'emphaſe : *Gardes ! qu'on le ſaiſiſſe, qu'on l'entraîne... & ...je ne ſais plus que niberte :* qui eſt un vieux mot de l'Argot comique.

Si ces deux Anecdotes marquent une grande intrépidité de la part des Acteurs, elles prouvent encore mieux le peu de cas que l'on doit faire des applaudiſſemens d'un Public qui les proſtitue ainſi, ſans avoir entendu un ſeul mot de ce qu'à dit l'Acteur. Certainement, on n'éblouiroit pas de même le Public de Paris, qui ſeroit difficilement la dupe d'un ſemblable charlataniſme.... Encore n'en répondrais-je pas, ſur-tout en certains jours, & depuis un certain temps..... Car on n'eut jamais tant ſujet de s'écrier à cet égard : *Quantum mutatus ab illo !*

Ce ſeroit ici l'occaſion d'exalter quantité de merveilles qu'on raconte de certaines mémoires extraordinaires, tant anciennes que modernes, & notamment de celle d'une jeune Anglaiſe, nommée *Camphell*, morte à Dunkerque en 1774, laquelle retenoit quelquefois, dit-on, trois Sermons dans un jour ; imitoit, en les débitant, le Prédicateur à s'y tromper, parloit parfaitement pluſieurs ſortes de Langues, &c. &c. Mais, outre qu'il entre communément beaucoup d'exagération dans de pareilles Hiſtoires, c'eſt que les exemples en ſont plus décourageans, qu'ils ne ſont inſtructifs. J'ai connu de ces belles mémoires qui apprenoient cinq à ſix-cents Vers du ſoir au lendemain,

& j'ai toujours remarqué que ces perſonnes-là-mêmes ſavoient leurs rôles le moins exactement ; qu'elles les oublioient auſſi vîte qu'elles les avoient appris, & qu'enfin elles ne diſoient jamais la Proſe à la lettre. Mauvaiſe habitude, qui expoſe à balbutier, ou à faire dans le diſcours des répétitions des mêmes mots, & par conſéquent des diſparates fort déſagréables. Ajoutez à cela qu'on n'eſt jamais ſûr d'un rôle qu'il faut toujours étudier de nouveau, chaque fois qu'on doit le jouer. Le plus ſûr, quoique le plus pénible, eſt donc, en ſuivant la méthode indiquée, d'apprendre la Proſe auſſi ſcrupuleuſement que les Vers, ſi l'on veut qu'elle ne ſorte jamais de la mémoire.

On doit ſe garder ſurtout d'imiter ces Acteurs ignorans & pareſſeux qui, pour abréger l'étude & la travail, oſent mutiler leurs rôles à tort & à travers, ſans y conſerver ſouvent aucune ſuite ni aucun ſens. Aſſurément ce n'eſt point là le genre de retranchemens qu'on a crû pouvoir ſe permettre, page 157, en parlant des longueurs à ſupprimer dans une Pièce. Autant ceux-ci ſont quelquefois utiles & même néceſſaires; autant les autres ſont téméraires, barbares & pernicieux à un ouvrage dramatique : & peut-être, on le répète en paſſant, certaines augmentations ſont-elles encore plus impertinentes & plus condamnables..... « Il eſt poſſible, » dit Mr. *Bret*, de faire quelques retranchemens aux » Pièces mêmes de Molière ; mais il y a de l'impudence » à vouloir y ajouter quelque choſe ». *

* J'ai entendu un Acteur jouant l'Avare, dans ce paſſage où Valere dit, qu'*il ne faut manger que pour vivre*; à quoi Harpagon lui répond avec tranſport : « Souviens-toi de m'écrire ces » mots, je veux les faire graver en lettres d'or ſur la cheminée » de ma ſalle »; j'ai entendu, dis-je, l'Acteur ajouter ſottement par réflexion : *en lettres d'or! non, non, en lettres noires, cela coûtera bien moins.....*

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS
DÉTACHÉES
SUR LA MÊME MATIÈRE.

I.

COMME l'on ne juge ordinairement des choſes, & ſur-tout d'une Pièce, d'un Acteur, & généralement de ce qui concerne le Spectacle, que par compaiſon; on ne doit pas être ſurpris, ſi quelquefois on eſt trompé dans ſon goût & dans ſes jugemens. Avant Corneille, Racine & Moliere, nos ancêtres prétendoient certainement avoir de très-bonnes Pièces de Théâtre, qui, en effet, ne ſont réputées mauvaiſes, que parce qu'il en a paru de meilleures depuis; & que, lorſqu'on a le mieux, rarement ſe ſoucie-t-on du pire. Ainſi, dans tous les Arts, les Poëtes, les Peintres, les Muſiciens & autres Artiſtes les plus célèbres de nos jours, ne reçoivent pas vraiſemblablement, de leur vivant, des éloges plus flatteurs ni des applaudiſſemens plus univerſels, que n'en ont obtenu, de leurs contemporains, les Artiſtes du quinzième & du ſeizième ſiècle. « Nous ſommes auſſi touchés de l'ébauche la plus groſſière dans les » premières découvertes d'un Art, que des

» beautés les plus achevées, lorſque la perfec-
» tion nous eſt une fois connue ». Tout eſt re-
latif au temps & aux circonſtances *.

---

* *Anecdotes.* Lorſque la Silvie, & la Sophoniſbe de Jean Mairet parurent au Théâtre, la première en 1621, & la ſeconde en 1629, ce fut une joie, une admiration ſi grande dans tout Paris, qu'on ne parla d'autre choſe pendant quatre ans ; & que, preſque trente ans après, les Pièces du plus célèbre des Poëtes Tragiques n'avoient pu encore les obſcurcir. Enſuite vint la Mariamne de Triſtan, dont le ſuccès s'eſt ſoutenu pendant cent ans : & puis, le Timocrate de Thomas Corneille qui eut quatre-vingts repréſentations conſécutives : ſi bien que les Comédiens, laſſés de repréſenter cette Tragédie, chargèrent un de leurs Acteurs de venir dire au Public : *Meſſieurs, vous ne vous laſſez point d'entendre* Timocrate, *que vous redemandez tous les jours, & où vous venez en foule : pour nous, Meſſieurs, nous ſommes las de le jouer ; ainſi trouvez bon que nous en ſuſpendions les repréſentations.* Il falloit que ce fut une manie aveugle pour cette Pièce, puiſqu'alors on avoit déjà les Chef-d'œuvres de Pierre Corneille. Effectivement, ce *Timocrate* n'a pas été rejoué depuis, & vraiſemblablement ne le ſera jamais..... Quand on penſe qu'une Pièce pareille eut quatre-vingts Rerépſentations, tandis que Britannicus n'en a eu que huit dans ſa nouveauté, il eſt permis de ſe défier des jugemens du Public.

*

Soixante ans auparavant, Henri II avoit été ſi content de la repréſentation de Cléopâtre captive, Tragédie de Jodele, qu'il lui fit compter cinq-cents écus de ſon épargne, & qu'il le combla par la ſuite

Il en eſt de même de certains Acteurs que ſouvent on ne trouve admirables dans une Comédie, qu'a proportion & relativement aux autres ſujets qui la compoſent. Tel aura paru merveilleux ſur le Théâtre d'une petite Ville, qui, placé dans un autre point de vue, verra bientôt s'éclipſer tout ce prétendu talent, dont il ne devoit le renom & la jouiſſance chimérique, qu'au peu de mérite de ſes autres Confrères. Nous en avons eu des exemples fréquens dans le Spectacle de Bruxelles, où les plus grandes réputations ſont venu échouer quelquefois, ou du moins ſe rapétiſſer d'une étrange manière. C'eſt pour cela que, dans les Théatres de ſociété, tout paroît d'autant plus excellent, que les Acteurs y ſont preſque tous a-peu-près d'une égale force. Un Directeur prudent doit donc bien prendre garde de ne pas mettre, dans ſes acquiſitions, une trop grande diſparité. Un Acteur d'un talent décidé, principalement s'il eſt ſeul dans une Troupe, efface tout ce qui l'environne, rend mauvais ceux qui ne ſont que médiocres, & jette le découragement parmi tous ſes Confrères. Pour obvier à ces inconvéniens, il ne faut jamais ſe borner à un ſeul Acteur d'un mérite diſtingué ; mais tâcher

---

de bienfaits ; quoique celui ci ſoit mort enſuite dans une extrême pauvreté, à force de libertinage & de diſſipations.

d'en raſſembler pluſieurs qui puiſſent partager l'attention du Public & en balancer les ſuffrages.

De même, dans les principaux emplois de la Comédie, on doit avoir attention de ne jamais donner de plus forts appointemens aux uns qu'aux autres. Outre que cette préférence eſt une humiliation réelle pour les moins payés, qui quelquefois valent mieux que ceux qui le ſont davantage, c'eſt gâter un Spectacle à n'en pouvoir jamais revenir. Rien n'eſt plus capable de détruire l'émulation & de jetter de l'humeur dans une Troupe, que cette ſorte de maladreſſe & d'impéritie *. On peut, s'il le faut,

* Cette règle exige une exception & ne doit avoir lieu, qu'en ſuppoſant les Acteurs les plus payés ne valoir guère mieux que les Acteurs qui le ſont moins. Il ſeroit injuſte, en effet, de confondre certains talens diſtingués, & quelquefois ſi extraordinaires, qu'ils n'admettent aucune comparaiſon.

Les principaux Acteurs Romains, par exemple, n'étoient pas vraiſemblablement tous payés avec la même profuſion que les Roſcius, les Dionyſia, les Eſopus leurs Confrères, à qui on donnoit plus de cent-mille francs par an : tellement que ce dernier, dit-on, malgré ſes grandes dépenſes, laiſſa, en mourant, deux millions de ſes épargnes. Nous avons, de nos jours, le fameux Garrick, qui jouit d'une fortune conſidérable, qu'il ne doit auſſi qu'à la ſupériorité de ſes talens. Le blâme de cette diſproportion d'appointemens ne tombe donc que ſur un abus introduit par le charlataniſme & l'uſurpation de certains Comédiens. Abus

récompenſer les talens ſupérieurs, par des moyens plus détournés. Il y a, ſans doute, bien d'autres précautions à prendre dans la direction d'un Spectacle pour s'en tirer avec honneur; mais ce n'eſt pas ici le moment de dévoiler des Myſtères, dont la connoiſſance ſeroit peut-être une critique trop ſenſible de la mauvaiſe régie & de l'incapacité de bien des Directeurs.

Cette diſproportion d'appointemens fit dire un jour à un Chanteur en ſecond, dont la voix n'étoit rien moins que goûtée du Public, qui lui en marquoit ſon mécontentement : *Meſſieurs*, interrompant la Scène, *il faut être juſte : je ne puis pas vous donner une voix de deux-mille écus, pour cinquante louis que je reçois par année*..... Une Figurante répondit à-peu-près la même choſe à un Maître de Ballets, qui lui diſoit de faire des entrechats..... *oui-dà, dit-elle*, avec une expreſſion un peu grenadière, *on vous en fera des entrechats pour ſix-cents livres par an !*... L'un & l'autre avoient raiſon; *ſelon le prix, la marchandiſe.* On eſt en droit d'exiger plus de talens de la part d'un Acteur qui gagne, par exemple, dix-mille francs, que de celui qui n'en gagne que cinq-mille. Lorſque quelqu'un ôſe donc s'annoncer avec d'auſſi

autant accrédité par la prévention du Public, que fortifié par la duperie des Directeurs. Mais l'obſervation ne peut regarder ces Artiſtes ſublimes, ces Etres rares qu'on ne ſauroit jamais effectivement, ni trop récompenſer, ni avec trop de diſtinction.

hautes prétentions, & paroître fouler ainſi aux pieds tous ſes autres Confrères, peut-il trouver étrange qu'on l'examine & qu'on le juge à la dernière rigueur ? *Parcere ſubjectis & debellare ſuperbos.*

Que n'auroit-on pas à dire, à plus forte raiſon, de certains Emplois ſubalternes qui ôſent de même aſpirer à cette prééminence des appointemens ? Si cela continue, on doit s'attendre à voir bientôt quelque *Souffleur de Comédie ou d'Opera*, aſſez Charlatan pour ſe faire donner deux-mille écus de gages, & des Enthouſiaſtes aſſez dupes pour les lui faire payer*. Tel eſt l'abus de ces réputations uſurpées dans tous les Arts : fauſſe monnoie qu'on laiſſe courir pêle-mêle avec la bonne, ſans que l'un ſonge à détromper l'autre. Ce ſont de ces injuſtices qui ſe perdent & ſe confondent parmi tant d'autres injuſtices.... Un autre uſage ſingulier chez les gens de cette profeſſion, & nommément dans la ſociété des Comédiens de Paris, (uſage qui m'a toujours paru auſſi ridicule, que cette inégalité d'appointemens) c'eſt d'y voir les Acteurs ſubalternes jouir impudemment des mêmes droits & prérogatives que les Acteurs principaux... Comment ne pas ouvrir les yeux

* Il exiſte une Troupe, où, par une prévention biſarre, on donne ſix mille livres d'appointemens à un *ſimple batteur de meſure* ; & où l'on ne paie que ceut louis l'Acteur qui joue les rôles de Rois.

ſur un abus, ou plutôt ſur une injuſtice auſſi criante? Pourquoi, par une diſparité des plus biſarres, confondre ſouvent le mérite le plus éminent avec le talent le plus médiocre? A ne conſulter que la raiſon & le bon-ſens, il me ſemble que, dans une Troupe de ſociété, les moindres ſujets ne devroient être mis qu'aux ſimples appointemens. Du moins ne faudroit-il régler les parts & les prérogatives, que relativement aux Emplois & au talent. Un quart ou un tiers de plus aux uns, & de moins aux autres, enfin quelque légère diſtinction ſuffiroit pour mettre chacun à ſa véritable place & pour rendre au vrai mérite ce qui lui appartient: balance auſſi néceſſaire, que facile a tenir. Il y a, d'ailleurs, certains rôles qui exigent des habillemens fort diſpendieux; à quoi il ſeroit juſte d'avoir égard. Mais il en eſt de cet abus, comme de tant d'autres qu'on laiſſe ſubſiſter par négligence ou par aveuglement.

Que conclure, après tout, de ſemblables propos?....
C'eſt que les Préjugés ſont la raiſon des ſots.

M. DE VOLTAIRE.

II.

On ne doit pas moins ſe défier, dans ſes jugemens, des effets d'une premiere impreſſion. Tel Acteur médiocre aura joué un rôle d'original, au gré des Spectateurs, lequel, par les

avantages de cette primauté, l'emportera immanquablement ſur un autre beaucoup meilleur qui ne viendra le rendre qu'en ſecond. Et même bien des Acteurs, à Paris, après dix années conſécutives d'eſſais infructueux, n'ont commencé d'être applaudis, dans la nouveauté d'un rôle, qu'à la faveur de cette premiere impreſſion.

Tel qui, depuis long-temps, rampoit foible & timide;
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.

M. DORAT.

De façon que, lorſque le Public a fixé une fois ſon goût & ſon approbation ſur un Acteur, vainement d'autres plus habiles tenteroient-ils, par de nouveaux ſuccès, de ſe faire adjuger la préférence. Outre la prévention, qui eſt toujours ſi impérieuſe en toute occaſion, il eſt dans la Nature, ou peut-être eſt-ce un effet de l'habitude, de revenir toujours machinalement à l'impreſſion agréable qu'on a reçue une premiere fois ſur quelque choſe que ce puiſſe être. Si, dans la ſuite, on ſe laiſſe entraîner aux charmes de l'inconſtance, ce n'eſt guère que lorſque le goût commence à ſe blaſer ſur ces premiers objets de notre plaiſir, trop uſés, à la fin, pour n'être pas inſipides. Nous ſommes alors, comme dit M.^de Voltaire, des Sybarites laſſés des faveurs de nos Maîtreſſes. Ce ſont de ces affections capricieuſes de l'âme, qu'on

éprouve tous les jours au Spectacle, comme dans la vie humaine, ſans qu'il ſoit fort aiſé d'en pouvoir rendre raiſon *.

III.

Il y a d'autres effets d'une première impreſſion plus ſinguliers encore que les précédens : c'eſt, dans l'idée du Public, l'influence du perſonnage ſur la perſonne même de l'Acteur, & *vice verſâ*. Inconvénient dont bien des Comédiens ont fait l'expérience dans certains rôles marqués au coin de la plus noire méchanceté ; tels que les Narciſſe, les Atrée, les Antenor, les Tartuffe & autres ſemblables, ſur-tout ſi c'eſt, dans l'un de ces ſortes de perſonnages,

---

* *Anecdote.* La Dlle. de Brie avoit joué d'original le rôle d'Agnès dans l'Ecole des Femmes. Les Comédiens la voyant vieillir, lui conſeillèrent de céder ce rôle à une autre Actrice plus jeune ; mais, dès que celle-ci parut ſur le Théâtre, tout le Parterre demanda la Dlle. de Brie avec tant d'inſtance qu'on fut obligé de l'aller chercher chez elle. Effectivement elle vint jouer le rôle, en habit de Ville, avec des applaudiſſemens qui ne finiſſoient point, & elle le joua juſqu'à l'âge de 65 ans. On fit ces Vers pour elle à cette occaſion :

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puiſqu'aujourd'hui, malgré ſes ans,
A peine des attraits naiſſans
Égalent ſa beauté mourante.

qu'on ait vu un Acteur pour la première fois; ainſi qu'il m'eſt arrivé dans le Commandeur du Père de famille. On ſouffre auſſi quelquefois, ou du moins on éprouve un certain mal-aiſe, en voyant un Acteur auquel on s'intéreſſe, chargé d'un perſonnage odieux; comme on l'a éprouvé dernièrement à Paris, en voyant M. Préville remplir le rôle du *Vindicatif*, Pièce nouvelle, dans laquelle ce charmant Acteur a paru fort au-deſſous de lui-même.

Dans la nouveauté de Britannicus, on fut, dit-on, obligé d'ôter à Floridor le rôle de Néron, parce que ce Comédien étoit ſi généralement chéri & eſtimé, que le Public ſe ſentoit quelque répugnance à lui voir remplir un auſſi méchant caractère. En effet, ce rôle ayant été donné à un autre Acteur moins aimé, la Pièce y parut gagner, & n'en fut que plus goûtée & plus applaudie. Et c'eſt peut-être, pour cette raiſon, qu'elle n'avoit été jouée d'abord que huit fois de ſuite.

Il y a en ceci néanmoins une diſtinction à faire, comme nous l'avons annoncé plus haut; c'eſt qu'autant un caractère vertueux gagne à être rempli par un Acteur connu pour avoir de la vertu; autant un perſonnage odieux ſe trouve mal placé chez un Acteur couvert d'opprobre, ou de la haine publique. Conſidération qui eſt dans la nature & dans la vérité. La Vertu eſt ſi belle par elle-même, qu'elle ne ſauroit jamais être trop chargée, c'eſt-à-dire, repréſentée

avec des couleurs ou des touches trop vraies, trop fortes, ni trop multipliées. Au lieu que le Vice, par ſa laideur, peut produire quelquefois une ſenſation trop douloureuſe, ſi, la la fiction étant déjà dans le perſonnage, la réalité ſe trouve encore dans l'Acteur. On a déjà dit qu'on ne vouloit au Théâtre que la ſimple imitation des choſes. Cela doit s'entendre principalement de celles qui ſont, par elles-mêmes, odieuſes & déſagréables, & dont l'exiſtence effective, ou trop apparente, deviendroit inſupportable au Spectateur. Par exemple, ſi l'Actrice, chargé du rôle de Roſalie dans le Barnevelt Français, qu'on joue avec ſuccès en Province, & dans le Pays étranger, eſt reconnue publiquement pour avoir une conduite & des mœurs licencieuſes ; ſi, à cette prévention générale, elle joint un jeu lubrique, & ſoutenu de tout le manége d'une *véritable Coquine ;* peut-être alors paſſera-t-elle pour avoir le mérite honteux de jouer parfaitement le rôle. La morale même de la Pièce, n'en ſera pas moins inſtructive : mais, malgré cela, cette Pièce, à coup sûr, révoltera les honnêtes-gens, ſans qu'il y ait de la faute de l'Auteur ; & cela, par le dégoût ſeul de voir ainſi & le perſonnage & l'Actrice ſous un point de vue auſſi odieux. On peut regarder, avec une ſorte de ſatisfaction, une couleuvre ou un crapaud en peinture, dont peut-être on ne

ſupporteroit pas l'image *réelle* ſans une extrême répugnance.

Tel objet eſt choquant dans la réalité,
Qui plait au Spectateur, s'il eſt bien imité.

M. DORAT.

Il en eſt de même des tableaux du Théâtre. Il ſeroit auſſi dégoûtant d'y faire tomber le maſque d'un lépreux, dit M. Bret, qu'il eſt plaiſant d'y arracher le maſque d'un fat. En conſéquence, ſi l'Actrice chargée de ce rôle de Roſalie, paſſe dans le monde pour honnête & décente, il n'y aura, dans la Pièce, de ſenſation déſagréable, que la gêne, tout au plus, de voir une perſonne eſtimable repréſenter un caractère auſſi vil & auſſi humiliant, comme on vient de le remarquer *.

Autre exemple: ſi l'Actrice qui joue le rôle d'Eugénie, dans la Pièce de ce nom, ſe trouve effectivement enceinte, même très-viſiblement; pourvu qu'elle ſoit jeune, jolie, vertueuſe, & ſur-tout mariée, ſa ſituation actuelle ne fera certainement aucun tort à ſon perſonnage: mais ſi elle n'eſt rien moins que cela, elle ré-

* Cette Pièce fait toujours le plus grand effet dans toute la Province; & même, en Angleterre, on donne quelquefois le même ſujet pendant quarante repréſentations de ſuite. Néanmoins on ne joue point ce Drame à Paris.

voltera indubitablement, au-lieu d'intéreſſer. On en fit l'épreuve, il y a quelque temps, ſur un certain Théâtre, dans le petit Opéra d'*Anette & Lubin* de M. de Marmontel: non l'autre Opéra du même nom, tiré de ſes Contes Moraux, par M. Favart. Celle qui devoit repréſenter le rôle d'*Anette*, étant fort avancée dans ſa groſſeſſe; on crut que cette circonſtance, & ce rapport feroient des merveilles; mais ce fut préciſémeut tout le contraire: pourquoi? parce que l'Actrice, quoique aſſez bonne Chanteuſe, étoit une vilaine petite femme, *dévergondée*, d'une groſſeſſe dégoûtante, & dont tout le monde ne faiſoit pas les honneurs au mari. Ce qui, joint à la conſtitution un peu trop libre de la Pièce, rendit la ſenſation trop forte, & trop révoltante aux yeux du Public, par rapport à la réalité de la choſe. A la Comédie, l'âme ne veut être que chatouillée agréablement, & non écorchée, pour ainſi dire, d'une façon trop ſenſible. En effet, il y a certains caractères naturellement ſi durs, ſi bas & ſi révoltans, qu'on répugne à en voir la ſeule repréſentation; tels que l'Ingrat, le Flatteur, le Vindicatif, & autres de ce genre, qui, trop odieux pour pouvoir être ridicules, ne ſont, comme les vices en général, que du reſſort de la Tragédie. Or, remarquez l'adreſſe de Moliere, dans ſon Tartuffe, qu'il ne fait paroître qu'au troiſième

Acte, ayant bien ſenti qu'un perſonnage auſſi odieux, quoique rendu même ridicule, auroit révolté pendant cinq Actes entiers. C'eſt par cette raiſon que Champmêlé fit difficulté de ſe charger du rôle du Grondeur dans la nouveauté de la Pièce; que Dufrêne répugnoit à jouer le Glorieux; & que par conſéquent M. Préville n'auroit pas dû ſe charger, en dernier lieu, du *Vindicatif*, qui n'étoit pas même ſon rôle: *ne ſutor ultrà crepidam.*

Il réſulteroit de cette obſervation, que, pour pouvoir bien remplir toute eſpèce de perſonnage, vertueux ou vicieux indiſtinctement, il ne faudroit être bien poſitivement ni l'un ni l'autre, du moins d'une façon trop publique ou trop notoire.

Pour en revenir à cette influence du perſonnage ſur la perſonne de l'Acteur, j'ajouterai que ces ſortes d'impreſſions vont encore plus loin dans l'eſprit de bien des gens, & s'étendent quelquefois hors du Théâtre & juſques dans la ſociété. On verra un Acteur ne jouant que les Valets ou les Payſans, & un autre Acteur rempliſſant les premiers Rôles, à égalité de talent, être reçus & accueillis, dans une maiſon, ſur un ton tout différent l'un de l'autre, quoique vus certainement tous deux avec le même plaiſir. On parlera à celui-là avec moins de façon & plus de cordialité. On traitera celui-ci avec une certaine déférence ou

diſtinction involontaire, qu'il ne devra ſans doute qu'à la dignité des différens perſonnages qu'on lui aura vû repréſenter.

Cette influence, en général, eſt ſi forte, que Moliere ayant été déſigné, quelques-temps avant ſa mort, pour remplir la premiere place vacante à l'Académie Françaiſe, il n'auroit pu y être admis, ſuivant la déciſion de cette Compagnie, qu'à condition qu'il eût tout-à-fait abandonné les rôles bas & ſubalternes, pour ne s'en tenir abſolument qu'à ceux du haut comique; comme ſi les uns dégradoient moins que les autres! Plus d'un domeſtique, à la Comédie, n'a-t-il pas ſouvent voulu quitter ſon Maître ou ſa Maîtreſſe, pour l'avoir apperçue la premiere fois, au Théâtre, ſous un perſonnage de vile condition? J'ai vu la femme-de-chambre d'une Actrice jouant les Soubrettes, n'avoir pû demeurer avec celle-ci deux jours de ſuite, ſans lui demander ſon congé ſous le même prétexte, *ayant trop de cœur*, diſoit-elle, *pour ſervir une ſervante comme elle.* Quelque choſe qu'on pût lui dire pour la détromper, rien ne fut capable de la tirer de ſon erreur. Tant il eſt naturel de ſe laiſſer ſéduire par le preſtige de l'illuſion & de ne juger des choſes que ſur la ſuperficie.

Ne ſeroit-ce point, par cette raiſon, qu'à Paris & ailleurs, on s'empreſſe avec plus d'ardeur d'aller voir le début des premiers rôles, que celui des autres caractères du Théâtre? Ou peut-

être cet empreſſement ne viendroit-il point de ce que ces ſortes de rôles ſuppoſant ordinairement de la jeuneſſe & des graces, les hommes & les femmes, ſans s'en appercevoir, s'y ſentent entraînés, par un charme inviſible, ou par cette impulſion de la Nature, qui nous porte à rechercher les agrémens de l'un & de l'autre ſexe? Eſpece de ſenſation, qui ne ſera jamais produite par la curioſité de voir repréſenter des rôles de Vieux, de Vieilles, de Valets, de Payſans, &c, qui amuſent peut-être plus quelquefois, mais qui flattent toujours moins que les premiers rôles : *trahit ſua quemque voluptas* *.

* *Anecdote.* Feu des Eſſarts, très-bon premier rôle de la Troupe de la Haye, ayant été un jour ſurpris à la chaſſe, ſur les plaiſirs du Stathouder, ſut profiter à propos de cette magie poétique & théâtrale pour ſortir d'embarras.... Un des principaux Gardes, qui n'avoit jamais vu cet Acteur que dans des rôles de Prince, l'ayant abordé en lui demandant, *de quel droit il venoit chaſſer en ce lieu-là?* l'autre, ſans ſe démonter, lui répondit, en déclamant avec l'air & le ton de la fierté la plus héroïque : *de quel droit, dites-vous?...*

Du droit qu'un eſprit vaſte & ferme en ſes deſſeins,
A ſur l'eſprit groſſier des vulgaires humains.

(Trag. de Mahomet.)

Ce qui en impoſa tellement au Garde, que tout étourdi du ton & de la réponſe, il ſe retira en diſant : *Ah!..... c'eſt autre choſe; excuſez, Monſieur, je ne ſavais pas cela.*

Il réſulte de cette obſervation que tout Artiſte, Acteur ou autre, qui veut ſe conſerver dans l'opinion publique une certaine conſidération, & ſur-tout une renommée conſtante, doit, à l'exemple du grand Corneille, ne ſe communiquer dans la Société que le moins qu'il eſt poſſible. Politique raiſonnée, que ſemble adopter un célèbre Acteur de nos jours. En effet, difficilement ſoutiendra-t-on, hors de la Scène, l'impreſſion qu'on aura pu y faire. Le Théâtre eſt une Optique tout à l'avantage du Comédien; mais avantage qui n'eſt qu'illuſoire & momentanée. Tel, dans un rôle impoſant, aura inſpiré l'eſtime, l'enthouſiaſme, la vénération; qui, hors de là, n'excitera peut-être que le mépris & le dégoût, ſoit par les platitudes ou les fatuités qui lui échapperont; ſoit par le peu d'eſprit ou la baſſeſſe d'âme qu'il laiſſera entrevoir : *le maſque tombe, l'homme reſte, & le héros s'évanouit.....* Ce ſont de ces objets qui doivent être conſidérés d'une certaine diſtance & dans un certain point de vue. Semblables à ces ſtatues ſuperbes & coloſſales placées au haut d'un frontiſpice : enviſagées de trop près, elles ne paroiſſent plus que hideuſes, énormes & dégoûtantes. Combien d'Auteurs ne ſe ſont fait connoître perſonnellement, qu'au détriment de leurs ouvrages ! Combien même de grands hommes ne ſont regardés comme des demi-Dieux, que parce qu'on n'a pas vécu en liaiſon avec eux, & qu'on n'a pas été à portée de

ſurprendre leurs foibleſſes ! Les héros gagnent toujours a n'être connus que par l'hiſtoire. Céſar, Alexandre & tant d'autres n'ont peut-être jamais été priſés par leurs contemporains, autant que nous les priſons nous-mêmes aujourd'hui ; *major è longinquo reverentia*, dit Tacite. Apophthegme applicable également aux héros de Théâtre, qui, la plupart, perdent beaucoup hors d'une perſpective auſſi favorable.

I V.

Dans toutes les opérations Théâtrales, on doit ſe propoſer, autant qu'il eſt poſſible, la plus exacte imitation de la Nature. En conſéquence, je ne ſçais s'il ne ſeroit pas convenable de s'aſſeoir ſur la Scène un peu plus ſouvent qu'on ne le fait ordinairement ; ſur-tout lorſqu'elle ſe paſſe dans un appartement, avec des femmes ou autres perſonnes peu accoutumées dans le monde à reſter debout. De courtes converſations au Théâtre, ſont cenſées durer quelquefois des heures entieres. D'ailleurs, non ſeulement le jeu des Acteurs aſſis paroît plus naturel, mais encore ils en ſont bien plus à leur aiſe, & les plus gauches ſemblent moitié moins embarraſſés. C'eſt un eſſai facile à faire dans la premiere Piece venue ; eſſai, qui ne pourroit manquer de réuſſir & d'être approuvé de tous les Connoiſſeurs.

Il y a des Comédiens qui, pour affecter un

air d'aiſance ſur la Scène, ſe font une habitude de toucher familièrement les perſonnes même à qui on doit le plus de reſpect, ou celles à qui on doit le plus de mépris..... On ſent aſſez combien, dans l'un & l'autre cas, c'eſt manquer aux bienſéances théâtrales *.

Il faut ſe garder encore, lorſqu'on a un Monologue à débiter, ou quelque apoſtrophe à faire, de paroître l'adreſſer au Parterre, comme ſi on lui parloit: car le Parterre, ou plutôt le Public qui le compoſe, n'exiſte jamais, ni dans une Pièce bien faite, ni pour un Acteur intelligent. On doit éviter d'un autre côté de baiſſer les yeux, comme ſi on regardoit à ſes pieds: ce qui affoibliroit toute l'expreſſion du maſque. En général, les yeux doivent être alors, à-peu-près, ceux d'un homme penſif, qui, au haſard, les tient tantôt ouverts, tantôt baiſſés, ſans les fixer préciſément nulle part. Situation dans laquelle il faut ſur-tout s'abſtenir de faire beaucoup de geſtes & de démonſtrations, qui ne pourroient manquer de paroître ridicules ou déplacées.

Quant aux autres poſitions, ou manières de

* J'ai vu, à la Comédie Françaiſe, de ſimples Confidens pouſſer l'indécence juſqu'à prendre ainſi familièrement, par la main, le Roi dans la Tragédie d'Œdipe: comme ſi l'on devoit jamais perdre de vue la diſtance immenſe du Souverain à ſon Sujet; quelque rang même que ce dernier tienne dans l'État.

converſer ſur la Scène ; je crois que la meilleure eſt de ſe tenir, autant qu'on le peut, le corps en face du Parterre, avec la tête à demi-tournée du côté de ſon interlocuteur, ſans contrainte & ſans affectation, à-peu-près comme on eſt, à la promenade, en cauſant avec quelqu'un. Outre que cette poſition n'eſt pas moins naturelle que toute autre, elle eſt certainement bien plus avantageuſe pour les changemens ou expreſſions du viſage, que lorſqu'on ne ſe fait voir que de profil, comme font les perſonnes timides qui n'oſent jamais fixer le Public un inſtant. Mais ſur-tout un perſonnage fier, ou qui ſe croit quelque ſupériorité, loin de parler jamais en face à un inférieur qu'il dédaigne, doit à peine le regarder du coin de l'œil. Tels que le Glorieux en cauſant avec ſon Valet-de-chambre, ainſi qu'on l'a obſervé plus haut ; & Clitandre avec Triſſotin au quatrième acte des Femmes ſavantes. Si les ſarcaſmes de ce ſage défenſeur des gens de Cour ne ſont pas aſſaiſonnés d'un air léger de dédain & de raillerie, ils riſqueront de paroître dégénérer en dureté groſſiere & triviale.... Il reſte encore à obſerver qu'il n'eſt ni poli, ni honnête de dialoguer en face ni trop près de quelqu'un au-deſſus de ſoi. Il y auroit même quelquefois des inconvéniens déſagréables, à ſe parler ainſi de trop près & comme ſous le nez. Or on doit faire, au Théâtre, ce qu'on feroit dans la Société ; à moins qu'on n'ait la figure moins avantageuſe en face que

de profil. C'eſt à chaque Comédien à étudier & à prendre la poſition qui pourra lui paroître la plus favorable.

« Par exemple, pour avoir bon air, dit-on, il » faut ſe tenir droit : oui ; mais non pas cepen- » dant ſe tenir trop droit. Outre que ce ſeroit » roideur, c'eſt que, lorſqu'on eſt obligé de ſe » montrer ſupérieur & de prendre un ton qui » en impoſe, on ne pourroit plus ſe redreſſer » ni manifeſter une contenance au-deſſus des » autres Acteurs. Sans compter que le corps » trop renverſé & la tête trop haute contrai- » gnent les épaules, tendent tous les muſcles, » & donnent de la difficulté au mouvement de » la poitrine & des bras..... Il ne faut pas, non » plus, pour montrer du reſpect ou de l'atten- » driſſement, ſe plier de la ceinture ; mais plu- » tôt de la tête ou de l'eſtomac, & ne pencher » que foiblement le corps. Cette poſition eſt » convenable à la ſituation, ſans être déſagréa- » ble à la vue. De même on doit marcher d'un » pas aſſuré, mais égal, modéré & ſans ſecouſſe, » & ne pas imiter certains Acteurs tragiques, » qui, croyant ſe donner un air de Grandeur, » marchent d'un pié ſi fortement appuyé, que » tout leur corps en reçoit un ébranlement..... (*Extrait de François Riccoboni*).

V.

On fait une queſtion, quoique aſſez frivole ;

que nous diſcuterons, en paſſant, afin d'en pouvoir tirer quelque inſtruction particuliere.... On demande, par exemple, de deux Acteurs, l'un Tragique, l'autre Comique, ayant à débuter enſemble devant un nouveau Public, à égalité de talent, à égalité même des mouvemens de crainte & autres embarras de l'âme : on demande, dis-je, pour qui il y auroit à parier, & lequel des deux aura le plus d'obſtacles naturels à ſurmonter pour réuſſir dans ſon début?... Sur quoi je penſe que, les ſujets plaiſans nous affectant toujours moins que les ſujets touchans, à égal degré de mérite; il eſt certainement plus difficile, en un tel cas, à l'Acteur comique de faire rire, qu'à l'Acteur tragique de faire pleurer. Ainſi l'avantage eſt entiérement du côté de celui-ci ; &, à tout prendre, ſon début eſt beaucoup moins périlleux que le début de l'autre.

De plus, une certaine aiſance & une certaine liberté d'eſprit ſont moins néceſſaires, ſur la Scène, à l'Acteur tragique, qu'à l'Acteur comique ; parce qu'enfin, celui qui eſt craintif, ou qui n'eſt pas tout-à-fait à ſon aiſe, ſe rendra difficilement plaiſant ou facétieux. Au-lieu que le *Tragédien*, en prenant un peu ſur lui, pourra du moins ſe livrer machinalement à certains mouvemens giganteſques, capables d'éblouir & d'en impoſer à la multitude, de laquelle, au défaut de larmes, il excitera du moins l'admiration. Mais plus l'autre au contraire ſera

d'efforts pour ſe rendre *jovial*, plus il paroîtra froid ou forcé, & abſolument dépourvû du ſel comique.

D'ailleurs, les Spectateurs ſe feront d'autant plus vîte à la figure & à tout l'extérieur de l'Acteur tragique, (pour peu qu'ils ſoient convenables à ſa poſition), que l'image de la douleur dans les autres nous touche & nous intéreſſe, dès le premier abord, par un ſentiment d'humanité relatif à nous-mêmes. Au-lieu que, pour rire de bonne-foi des plaiſanteries de quelqu'un, il faut en quelque ſorte avoir fait connoiſſance avec lui & s'y être familiariſé peu-à-peu. Une ſaillie d'un inconnu ordinairement nous affecte moins, que celle d'une perſonne accoutumée à nous divertir journellement. Entrez dans une aſſemblée de gens que vous ne connoiſſez point, livrés au rire & à la joie; & dans une autre aſſemblée abandonnée aux larmes & à la déſolation; vous prendrez bien plus vîte l'impreſſion de celle-ci, que de celle-là; & vous vous affligerez immanquablement, ne fût-ce que de l'affliction des autres. Voilà donc une diſpoſition du Public plus favorable à l'Acteur tragique, qu'à l'Acteur comique. Ajoutez que, les Spectateurs étant toujours plus portés, dans un premier début, à la critique & à la petite vanité de bien juger, qu'au plaiſir même de s'amuſer; c'eſt de leur part une nouvelle diſpoſition, plus pernicieuſe encore à celui qui doit faire rire, qu'à celui qui doit faire pleurer.

« Enfin toucher, c'eſt frapper les reſſorts du » cœur les plus naturels, la crainte & la pitié; » réjouir, c'eſt porter à rire, choſe très-natu- » relle, mais très-délicate. L'honnête-homme » & le payſan ont également le cœur ſenſible » & humain, l'un & l'autre ſont mûs par les » mêmes touches, il n'y a que le plus ou le moins; » mais les reſſorts qu'il faut employer pour les » divertir & les égayer tous deux, ne ſont pas » les mêmes dans celui-ci que dans celui-là. » Les paſſions ne dépendent que de l'Humanité; » le rire dépend de l'éducation; & tel rira d'un » trait délicat, qui ne ſe déridera point pour » une poliſſonnerie. De plus, l'Acteur comique » a trois claſſes à ſatisfaire, le Peuple, les » Savans & la Cour. Pour l'Acteur tragique, » tous les Spectateurs ſont réduits au même » niveau, celui de la ſenſibilité en général; au- » lieu que chacun ne juge d'un bon mot, d'une » plaiſanterie, qu'en les meſurant à ſa condi- » tion & à ſa portée. Or la portée & la condi- » tion de chaque homme mettent une grande » différence dans les choſes capables de le » réjouir, &c *.

Il réſulte de cette diſſertation deux choſes: la premiere, c'eſt qu'on ne ſauroit trop ſuſpendre ſa déciſion au ſujet d'un Acteur comique

* Extrait d'un petit Traité de la Tragédie & de la Comédie.

qui paroît ſur un Théâtre pour la premiere fois ; ainſi qu'à l'égard d'un Acteur tragique, par la raiſon inverſe : c'eſt-à-dire, à cauſe que celui-ci, par la nature de ſon rôle & la conſtitution du perſonnage, aura fort bien pû étonner, éblouir, enivrer, ſans laiſſer au Spectateur le temps de l'analyſe & de la réflexion.

Le ſecond réſultat, c'eſt qu'un Acteur chargé des rôles comiques, doit prendre garde de ne jamais s'efforcer à être plaiſant ; & encore moins lorſque la diſpoſition du Public & la ſienne perſonnellement ne lui permettent pas de l'être. C'eſt à l'habile Comédien à ſonder, à tâter alors ſon Auditoire : &, ſelon la bonne ou mauvaiſe diſpoſition de celui-ci, ce ſera au premier, ou à ſe livrer entiérement, ou à ſe tenir ſur la réſerve dans l'exécution de ſon perſonnage. Précaution eſſentielle à obſerver, principalement dans les caractères de bas Comiques & ceux qu'on appelle Rôles de charge, qui exigent ſouvent même, pour réuſſir, une eſpece d'ivreſſe de la part des Spectateurs, ainſi que nous l'avons dit plus haut.

V I.

Comme, dès le commencement de ce Recueil, on s'eſt propoſé de donner des extraits de tout ce qu'on trouveroit de mieux écrits ſur cette matiere ; on croit pouvoir placer ici une obſervation puiſée dans un manuſcrit, adreſſé,

il y a quelque années, en forme de lettre, à M. Rémond de Sainte Albine, ſur ſon excellent Ouvrage du *Comédien.*

Ce manuſcrit, dont on nous a communiqué la lecture, eſt le fruit de quelques momens de loiſir d'un Prince * favori de Mars & d'Apollon; également l'idole de ſes égaux, du Peuple & des Soldats, & dont la plus haute naiſſance fait certainement le moindre mérite:

Tous les Goûts à la fois ſont entrés dans ſon ame;
Amateur des beaux Arts, il en eſt le ſoutien;
Tout talent le ſéduit, tout mérite l'enflamme;
Et pour être un Grand-Homme, il ne lui manque rien.

C'eſt déſigner ſi clairement l'Auteur du manuſcrit, qu'il ſeroit difficile de le méconnoître, à cette légere eſquiſſe, pour peu qu'on eût vécu dans les Pays-Bas Autrichiens. Nous allons citer quelques lambeaux de cet ouvrage, qui commence ainſi:

A M. Remond de Sainte-Albine.

« Je ne ſçais, Monſieur, ſi vous avez attendu ce » que j'ai à vous dire au ſujet de votre ouvrage inti- » tulé le *Comédien*, & le tribut d'admiration que je » vous dois d'autant plus, que je vous ai lu avec beau- » coup d'attention. Si vous n'êtes plus, ce qui eſt très-

* M. le Prince de L.....

» poſſible ſans que je le ſache, la guerre ayant furieu-
» ſement dérangé mes connoiſſances ſur les lettres &
» ſur ceux qui leur font honneur; puiſſent vos mânes
» recevoir de ma part les éloges que vous méritez!
» Votre livre m'a été prêté par l'homme du monde qui
» en remplit mieux le titre, qui a le plus de connoiſ-
» ſances ſur ſon métier, & qui lui fait le plus d'hon-
» neur, & à nous le plus de plaiſir... Il paroît ſingulier
» que je m'aviſe de parler ſur cette matière; mais le
» monde eſt une Comédie.

Là, ſur la Scène, en habits différens,
Brillent Prélats, Miniſtres, Conquérans.

» Nous ſommes ſouvent plus Comédiens que ceux
» qui ſe montrent à nous depuis ſix heures juſqu'à neuf;
» nous le ſommes toute la journée; & en vérité, quand
» on a un peu couru les Cours & les Armées, on peut
» ſe flatter de réuſſir. *Sans corſet de baleine & ſans*
» *oripeau*, nous jouons les Rois tous les jours; nous
» jouons les Amoureux, nous jouons les Maris, les
» honnêtes gens, & c'eſt ſouvent de ce rôle-ci que
» nous nous acquittons le plus mal.

» Quoique tout ce que vous dites, Monſieur, ſoit
» admirable, vous reſſemblez un peu à nos Officiers
» qui, pour pouvoir ſe vanter d'avoir fait un livre
» ſur notre métier, impriment qu'un bon Général
» doit avoir la tête froide, connoître le pays, avoir
» des eſpions... que les Huſſards doivent être bien
» alertes, & bien montés... que la guerre de montagnes
» eſt plus difficile que celle de plaine... que les paſſages
» des rivieres ſont dangereux... qu'il faut du ſecret
» dans le conſeil, de la lenteur dans la délibération,
» de la promptitude... (que dis-je, ou plutôt que ne
» diſent-ils pas?) Or, en tout cela, il y a loin de la
» théorie à la pratique.

» Il en eſt même bien peu qui entrent dans les dé-
» tails ; ſouvent on en trouve qui font de bonnes cho-
» ſes, comme on fait de la proſe, ſans le ſavoir ;
» mais ils ne ſont pas en état d'en rendre compte : il
» en eſt ainſi de quantité de Comédiens qui, bons
» ſeulement pour eux-mêmes, ne ſont point capables
» d'en former, d'élever l'imagination des débutans
» dans leur carrière, de raſſurer leur pas chancelans,
» de guider leur bonne volonté, de corriger, par l'Art,
» leurs imperfections naturelles, de donner enfin des
» maximes ſûres pour faire revivre les Roſcius & les
» Barons ; je n'en ai connu qu'un ſeul qui fût en état
» de cela *.

» Ma tête, peu faite pour l'ordre, n'eſt rien moins
» que méthodique : s'il y a, dans ceci, quelque ſorte
» de diſtribution, ce ſera l'effet du haſard. J'ai cepen-
» dant envie d'en faire une, ſuivant les rôles, & je com-
» mencerai par les Soubrettes ; c'eſt le genre auquel je
» m'intéreſſe le plus.

L'illuſtre Auteur entre en matière ; & après avoir parcouru tous les caractères poſſibles du Théâtre, dont il fait l'Analyſe avec le jugement le plus profond & le plus exquis ; il finit par relever quelques petites erreurs de M. Rémond de Ste Albine, mais toujours avec ce ton de politeſſe & d'urbanité qui lui eſt naturel.

« Il y a bien peu à ajouter, Monſieur, continue-t-il,
» à ce que vous dites pour l'intelligence de la Tragé-
» die. Vous y découvrez des fineſſes dont on ne ſe
» ſeroit pas douté, qui donnent envie d'en chercher
» d'autres, & qui toutes tendent à la perfection d'un
» Art ſur lequel vous êtes le premier qui ayez bien

* *On ignore de qui le Prince veut parler.*

» parlé. Malgré mon envie de vous donner toujours » raiſon, je ſais m'en empêcher quelquefois, & je » prends, par exemple, la liberté de n'être pas de » votre avis au ſujet du fameux *qu'il mourût*, ſi digne » d'être cité pour modèle du ſublime. Pourquoi ne » voulez-vous pas que ce vieux Romain, frappé de » la fuite honteuſe de ſon dernier fils (& en train » d'ailleurs d'en perdre ce jour-là) diſe, dans ce pre- » mier tranſport d'honneur & de rage, *qu'il mourût*, » le plus vivement qu'il ſe puiſſe dire ? Le ſecond Vers » au contraire, n'eſt que l'effet d'une courte réflexion » qui part de la Nature. Doutez-vous de ces ames cou- » rageuſes qui ne reſpiroient que l'amour de la gloire » & de la Patrie ? L'exemple de cette femme de Lacé- » démone n'eſt-il pas encore plus fort ? de cette femme » qui, apprenant du Courier que ſes quatre fils ſont » tués, s'informe de la bataille & court au temple ren- » dre graces aux Immortels de la Victoire ? Cette vic- » toire n'étoit point cependant un intérêt auſſi per- » ſonnel, que ce qui regarde la honte d'une famille. » La Nature, étouffée à Sparte dans une occaſion gé- » nérale, devoit l'être bien plutôt à Rome dans une » occaſion, d'où s'en ſuivoit la gloire ou le dèshon- » neur d'une race ancienne & illuſtre. Au reſte, dans » ces ſortes de diſcuſſions qui préſentent deux faces, » chacun peut avoir ſon avis particulier, & pour en » bien décider, il faudroit avoir été dans la confidence » de l'Auteur.

» En revanche, ce que vous dites de Phédre, de Zaïre, » d'Agamemnon & de Burrhus, eſt on ne peut pas plus » judicieux. Vos réflexions ſont de tems-en-tems des » rayons de lumière qui viennent éclairer la marche » incertaine des Acteurs, qui juſqu'ici n'ont eu que » leur jugement à conſulter, & bien peu de conſeils à » recevoir. Ce que vous ajoutez, Monſieur, au ſujet » de Junie, de la ſœur d'Héraclius & de Léontine, du

» jeune Horace, de Rodogune, de Sévère, & ſur-tout
» votre *Acheve* des Machabées, auquel perſonne n'a-
» voit peut-être penſé, ſuffit pour qu'on ait à regret-
» ter que vous n'ayez pas pris la peine d'analyſer ainſi
» Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire &
» bien d'autres Auteurs, tant tragiques que comiques ;
» Analyſes qui ſeroient ſi néceſſaires au progrès de
» l'Art, &c. &c.

» Sans doute que Mithridate eſt tel que vous le re-
» préſentez. Il y a de malheureux Acteurs qui le dé-
» figurent, & qui en font un ſcélérat & un convul-
» ſionnaire. Auguſte doit porter ſon nom juſques dans
» ſa bonté ; & cette même bonté, plus noble & plus
» ſévère par cela même envers ce Cinna qui en a tant
» abuſé, doit être bien différente de celle de Titus.
» C'eſt à un autre que j'en dois la remarque, mais
» n'importe : on reſſent un ſi doux plaiſir d'une dé-
» couverte quelconque, à l'avantage du goût, qu'on
» ne regrette point d'avoir été prévenu. On s'en-
» courage, au contraire, & l'on ſe flatte d'en faire à
» ſon tour.

» Je me livre avec tant de plaiſir, Monſieur, à
» celui de vous louer, que j'en ai moins de ſcrupule
» à n'être pas toujours de votre ſentiment. Pourquoi,
» par exemple, déshonorez-vous vos belles citations
» par une infinité d'autres au-deſſous de vous-même,
» & de votre ſujet ? Pourquoi nous donnez-vous ce
» piéplat de Dorante du Bourgeois Gentilhomme, pour
» un élégant, pour un ruſé, pour un Seigneur de la
» Cour qui en ſait long ? Ni Molière, ni lui, n'ont
» peut-être en ce moment autant d'eſprit que vous
» leur en prêtez.

» Pourquoi mettre auſſi tant de malice dans l'inten-
» tion de Dorine ? Sans doute que c'eſt un effet de
» l'Art de dire à de certains Maris, *faits d'un certain*
» *modèle*, en baiſſant le ton au dernier hémiſtiche
» par une de ces nuances dignes de l'immortelle Dan-

» geville ; mais dans le fond, la Soubrette ne ſonge » guère ici qu'au plaiſant Muſeau, dont elle a déja » fait les honneurs : & pourquoi lui donner l'envie » d'humilier Orgon pour relever la vertu d'Elmire ? » Vous comptez, ſans doute, vous raccommoder avec » lui, en le faiſant homme de Cour, de guerre » & de bonne compagnie ; autant vaudroit tout d'un » coup en faire un Agréable. Eh ! point du tout, Mon- » ſieur, laiſſons-le dans ſon état de bonne Bour- » geoiſie, afin de nous le rendre encore plus intéreſ- » ſant. Moliere parle à la vérité, mais très-légèrement, » de ſes ſervices *. Comment ſe pourroit-il qu'un » homme auſſi borné, auſſi courbé ſous le poids des » préjugés, ait rendu réellement à l'Etat quelques » ſervices eſſentiels ? Eſt-il apparent ou naturel qu'un » homme du bon ton, voyant Tartuffe puni & hu- » milié, cherche encore à l'accabler par de nouvelles » injures ? Quoi qu'on en diſe, je crois qu'il n'a pas » plus vu l'armée que Verſailles ; ainſi laiſſons aux » Comédiens rendre ce caractère toujours bourgeoi- » ſement, pourvu que ce ſoit comiquement & ſans » platitude ; il ne faut pas encadrer magnifiquement » les Magots de Tenieres, leur vérité doit en faire le » plus bel ornement ; & s'il eſt vrai que le célèbre Au- » teur du Miſanthrope ait fait grimacer quelquefois » ſes autres figures, ces grimaces me ſont chères, puiſ- » qu'elles ſont vraies, & je ſerois bien fâché de voir » ſes Sganarelles meilleurs Gentils-hommes qu'ils ne » ſont, &c. &c**.

---

* Orgon n'eſt, ſans doute, ni Guerrier, ni Courtiſan ; c'eſt tout au plus un homme de Robe qui, dans le temps de la Fronde, aura ſoutenu au Parlement les droits de Louis XIV : mais il n'en eſt pas moins pour cela un homme fort ſimple & fort crédule.

** Cet Ouvrage ayant, en quelque façon, changé de forme, a été imprimé, à l'inſçu de ſon illuſtre Auteur, ſous le Titre de *Lettres à Eugénie*.

On peut ajouter à cette obſervation, qu'à force de vouloir ainſi tout annoblir au Théâtre, & ſur-tout certains perſonnages qui ne doivent pas l'être, non-ſeulement on s'écarte de la nature, & de l'idée de l'Auteur, en ôtant tout le comique & le piquant d'un Rôle fait pour réjouir ; mais on retombe encore dans une froideur inſipide, qu'on ne doit pas moins éviter ſur la Scène, que la charge la plus baſſe & la plus outrée.

Il reſteroit ſans contredit bien des choſes à obſerver ſur tout ce qui concerne le Spectacle en général. C'eſt une matiere inépuiſable pour quiconque voudra l'examiner & la voir dans ſon vrai point-de-vue. Il n'y a ni Pièces ni Acteurs, à Paris ou ailleurs, qui ne faſſe naître une foule d'obſervations critiques, chaque fois qu'on ſe trouve à la Comédie ; mais, ſoit pour ne point faire un Recueil volumineux, ſoit pour ne point s'écarter du principe d'Horace, *quidquid præcipies, eſto brevis*, &c ; on ſe bornera à ce qui a été dit juſqu'ici à ce ſujet. *Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.* Au ſurplus, tout ce qu'on pourroit ajouter, ne vaudroit jamais ce qu'on va lire dans le Chapitre ſuivant.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS
DE M. DE MARMONTEL,

Sur l'Art de la Déclamation, tirées de l'Encyclopédie.

C'eſt l'Auteur qui parle.

NOUS ne nous arrêterons point à la *déclamation* Comique ; perſonne n'ignore qu'elle ne doive être la peinture fidelle du ton & de l'extérieur des perſonnages dont la Comédie imite les mœurs. Tout le talent conſiſte dans le naturel ; & tout l'exercice dans l'uſage du monde. Or, le naturel ne peut s'enſeigner, & les mœurs de la Société ne s'étudient point dans les livres ; cependant nous placerons ici une réflexion qui nous a échappé en parlant de la Tragédie, & qui eſt commune aux deux genres. C'eſt que, par la même raiſon qu'un tableau deſtiné à être vû de loin, doit être peint à grandes touches, le ton du Théâtre doit être plus haut, le langage plus ſoutenu, la prononciation plus marquée que dans la Société, où l'on ſe communique de plus près ; mais toujours dans les proportions de la perſpective, c'eſt-à-dire, de maniere que l'expreſſion de la voix ſoit réduite au degré de la Nature, lorſqu'elle parvient aux oreilles des Spectateurs. Voilà dans l'un & l'autre genre la ſeule exagération qui ſoit permiſe ; tout ce qui l'excede, eſt vicieux.

On ne peut voir ce que la *déclamation* a été, ſans preſſentir ce qu'elle doit être. Le but de tous les Arts eſt d'intéreſſer par l'illuſion ; dans la Tragédie, l'intention du Poëte eſt de la produire ; l'attente du

Spectateur eſt de l'éprouver ; l'emploi du Comédien eſt de remplir l'intention du Poëte & l'attente du Spectateur. Or, le ſeul moyen de produire & d'entretenir l'illuſion, c'eſt de reſſembler à ce qu'on imite. Qu'elle eſt donc la réflexion que doit faire le Comédien, en entrant ſur la Scène ? La même qu'à dû faire le Poëte en prenant la plume. *Qui va parler ? Quel eſt ſon rang ? Quel eſt ſa ſituation ? Quel eſt ſon caractère : Comment s'exprimeroit-il, s'il paroiſſoit lui-même ? Achile & Agamemnon ſe braveroient-ils en cadence ?* On peut nous oppoſer qu'ils ne ſe braveroient pas en Vers, & nous l'avouerons ſans peine.

Cependant, nous dira-t-on, les Grecs ont cru devoir embellir la Tragédie par le nombre & l'harmonie des Vers. Pourquoi, ſi l'on a donné dans tous les temps au ſtyle dramatique une cadence marquée, voulois la bannir de la *Déclamation* ? Qu'il nous ſoit permis de répondre, qu'à la vérité priver le ſtyle héroïque du nombre & de l'harmonie, ce ſeroit dépouiller la Nature de ſes graces les plus touchantes ; mais que, pour l'embellir, il faut prendre ſes ornemens en elle-même, la peindre, ſinon comme elle a coutume d'être, du moins comme elle eſt quelquefois. Or, il n'eſt aucune eſpèce de nombre que la Nature n'emploie librement dans le ſtyle ; mais il n'en eſt aucun dont elle garde ſervilement la périodique uniformité. Il y a parmi ces nombres un choix à faire & des rapports à obſerver ; mais de tous ces rapports, les plus flatteurs ceſſent de l'être ſans le charme de la variété... Nous préférons donc, pour la Poëſie dramatique, une Proſe nombreuſe aux Vers ?.... Oui, ſans doute : & le premier qui a introduit des Interlocuteurs ſur la Scène tragique, Eſchyle lui-même, penſoit comme nous ; puiſqu'obligé de céder au goût des Athéniens pour les Vers, il n'a employé que le plus ſimple & le moins cadencé de tous, afin de ſe rap-

procher autant qu'il lui étoit poſſible de cette Proſe naturelle dont il s'éloignoit à regret. Voudrions-nous pour cela bannir aujourd'hui les Vers du Dialogue? Non; puiſque, l'habitude nous ayant rendu inſenſibles à ce défaut de vraiſemblance, on peut joindre le plaiſir de voir une penſée, un ſentiment, ou une image artiſtement enchâſſée dans les bornes d'un Vers, à l'avantage de donner pour aide à la mémoire un point fixe dans la rime, & dans la meſure un eſpace déterminé.

Remontons au principe de l'illuſion. Le Héros diſparoît de la Scène, dès qu'on y apperçoit le Comédien, ou le Poëte; cependant, comme le Poëte fait penſer & dire au perſonnage qu'il emploie, non ce qu'il a dit & penſé, mais ce qu'il a dû penſer & dire, c'eſt à l'Acteur à l'exprimer comme le perſonnage eût dû le rendre. C'eſt-là le choix de la belle Nature, & le point important & difficile de l'Art de la *Déclamation*. La nobleſſe & la dignité ſont les décences du Théâtre héroïque : leurs extrêmes ſont l'emphaſe & la familiarité ; écueils communs à la *Déclamation* & au ſtyle, & entre leſquels marchent également le Poëte & le Comédien. Le guide qu'ils doivent prendre dans ce détroit de l'Art, c'eſt une idée juſte de la belle nature. Reſte à ſavoir dans quelle ſource le Comédien doit la puiſer.

La premiere eſt l'éducation. Baron avoit coutume de dire *qu'un Comédien devroit avoir été nourri ſur les genoux des Reines*. Expreſſion peu meſurée, mais bien ſentie.

La ſeconde ſeroit le jeu d'un Acteur conſommé; mais ces modeles ſont rares, & l'on néglige trop la tradition, qui ſeule pourroit les perpétuer. On ſait, par exemple, avec quelle fineſſe d'intelligence & de ſentiment, Baron, dans le début de Mithridate avec ſes deux fils, marquoit ſon amour pour Xipharès, &

ſa haine contre Pharnace. On ſait que dans ces Vers :

Princes, quelques raiſons que vous me puiſſiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire ;
Ni vous faire quitter, en de ſi grands beſoins,
Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos ſoins.

il diſoit à Pharnace, *vous le Pont*, avec la hauteur d'un Maître & la froide ſévérité d'un Juge ; & à Xipharès, *vous Colchos*, avec l'expreſſion d'un reproche ſenſible & d'une ſurpriſe mêlée d'eſtime, tel qu'un pere tendre la témoigne à un fils dont la vertu n'a pas rempli ſon attente. On ſait que dans ce Vers de Pyrrhus à Andromaque :

Madame, en l'embraſſant, ſongez à le ſauver,

* le même Acteur employoit, au-lieu de la menace, l'expreſſion pathétique de l'intérêt & de la pitié ; & qu'au geſte touchant dont il accompagnoit ces mots, *en l'embraſſant*, il ſembloit tenir Aſtyanax entre ſes

---

* Par une autre façon de réciter toute oppoſée à celle-ci, on dit que Beaubourg, jouant Néron dans Britannicus, diſoit à Burrhus, avec des cris affreux & tout l'emportement de la férocité, en parlant d'Agrippine :

Répondez-m'en, vous dis-je ; ou, ſur votre refus,
D'autres me répondront & d'elle & de Burrhus.

Or, quoique ces deux Vers ſemblent exiger tout un autre ton de la part de cet Empereur, le Comédien mettoit dans ſa façon de les dire tant de force & de véhémence, que tout le Public en étoit frappé de terreur, & ſe ſentoit entraîné à l'applaudir, comme s'il les eût dits dans la plus exacte vérité. C'eſt ainſi qu'en criant, bien des Acteurs uſurpent tous les jours des ſuccès encore bien moins mérités. (*Note de l'Editeur.*)

mains, & le préſenter à ſa mere. On ſait que dans ce Vers de Sévère à Félix,

Servez bien votre Dieu, ſervez votre Monarque,

il permettoit l'un, & ordonnoit l'autre avec les graces convenables au caractère d'un Favori de Décie, qui n'étoit pas intolérant. Ces exemples, & une infinité d'autres, qui nous ont été tranſmis par des Amateurs éclairés de la belle *Déclamation*, devroient être ſans ceſſe préſens à ceux qui courent la même carrière; mais la plupart négligent de s'en inſtruire, avec autant de confiance que s'ils étoient par eux-mêmes en état d'y ſuppléer.

La troiſième (mais celle-ci regarde l'action dont nous parlerons dans la ſuite) c'eſt l'étude des monumens de l'antiquité. Celui qui ſe diſtingue le plus aujourd'hui dans la partie de l'action théâtrale, & qui ſoutient le mieux par ſa figure l'illuſion du merveilleux ſur notre Scène Lyrique, c'eſt M. Chaſſé, qui doit la fierté de ſes attitudes, la nobleſſe de ſon geſte & la belle entente de ſes vêtemens, aux chef-d'œuvres de ſculpture & de peinture qu'il a ſçavamment obſervés *.

La quatrième enfin, la plus féconde & la plus négligée, c'eſt l'étude des Originaux, & l'on n'en voit guères dans les livres. Le monde eſt l'école d'un Comédien; Théâtre immenſe où toutes les paſſions, tous les états, tous les caractères ſont en jeu. Mais comme la plupart de ces modèles manquent de nobleſſe & de correction, l'Imitateur peut s'y méprendre, s'il n'eſt d'ailleurs éclairé dans ſon choix. Il ne ſuffit donc pas qu'il

* Il eſt à préſumer que ceci avoit été écrit avant que M. le Kain & Mlle Clairon euſſent introduit le vrai Coſtume au Théâtre Français; ſans quoi, l'Auteur n'eût vraiſemblablement pas manqué de les citer l'un & l'autre à ce ſujet. (*Note de l'Editeur.*)

peigne d'après nature ; il faut encore que l'étude approfondie des belles proportions & des grands principes du Deſſin, l'ait mis en état de la corriger.

L'étude de l'hiſtoire, & des ouvrages d'imagination, eſt pour lui ce qu'elle eſt pour le Peintre & pour le Sculpteur. *Depuis que je lis Homere*, dit un Artiſte célèbre de nos jours, (M. Bouchardon) *les hommes me paroiſſent hauts de vingt pieds.*

Les livres ne préſentent point de modèle aux yeux, mais ils en offrent à l'eſprit : ils donnent le ton à l'imagination & au ſentiment ; l'imagination & le ſentiment le donnent aux organes. L'Actrice qui liroit dans Virgile,

Illa graves oculos conata attollere rursùs
Deficit. . . . . .
Ter ſeſe attollens, cubitaque innixa levavit ;
Ter revoluta toro eſt, oculiſque errantibus alto
Quæſivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

l'Actrice qui liroit cette peinture ſublime, apprendroit à mourir ſur le Théâtre *. Dans la Pharſale, Afranius, Lieutenant de Pompée, voyant ſon armée périr par la ſoif, demande à parler à Céſar ; il paroît devant lui, mais comment ?

Servata precanti
Majeſtas, non fracta malis ; interque priorem
Fortunam, caſuſque novos geris omnia victi,
Sed ducis, & veniam ſecuro pectore poſcis.

Quelle image, & quelle leçon pour un Acteur intelligent !

---

* On pourroit de même apprendre à mourir, ſur la Scène, en voyant attentivement expirer quelque animal que ce puiſſe être. L'Acteur ou l'Actrice en prononçant, *je meurs*, au lieu de pencher

On a vu des exemples d'une belle *Déclamation* ſans étude, & même, dit-on, ſans eſprit; oui, ſans doute, ſi l'on entend par eſprit la vivacité d'une conception légere qui ſe repoſe ſur les riens, & qui voltige ſur les choſes. Cette ſorte d'eſprit n'eſt pas plus néceſſaire pour jouer le rôle d'Ariane, qu'il ne l'a été pour compoſer les fables de la Fontaine & les Tragédies de Corneille.

Il n'en eſt pas de même du bon eſprit; c'eſt par lui ſeul que le talent d'un Acteur s'étend & ſe plie à différens caractères. Celui qui n'a que du ſentiment, ne joue bien que ſon propre rôle; celui qui joint à l'âme l'intelligence, l'imagination & l'étude, s'affecte & ſe pénètre de tous les caractères qu'il doit imiter; jamais le même & toujours reſſemblant: ainſi l'ame, l'imagination, l'intelligence & l'étude doivent concourir à former un excellent Comédien. C'eſt par le défaut de cet accord, que l'un s'emporte où il devroit ſe poſſéder; que l'autre raiſonne où il devroit ſentir: plus de nuances, plus de vérité, plus d'illuſion, & par conſéquent plus d'intérêt.

Il eſt d'autres cauſes d'une *Déclamation* défectueuſe; il en eſt de la part de l'Acteur, de la part du Poëte, de la part du Public lui-même.

L'Acteur à qui la Nature a refuſé les avantages de la figure & de l'organe, veut y ſuppléer à force d'art; mais quels ſont les moyens qu'il emploie? Les traits de ſon viſage manquent de nobleſſe, il les charge d'une expreſſion convulſive; ſa voix eſt ſourde ou foible, il la force pour éclater; ſes poſitions naturelles

---

ſimplement la tête comme pour s'endormir, obſerveroit que la nature, dans ces momens, fait preſque toujours après un dernier effort, un dernier ſoupir qui caractériſe encore mieux l'inſtant même d'expirer. *(Note de l'Editeur.)*

n'ont rien de grand, il ſe met à la torture & ſemble, par une geſticulation outrée, vouloir ſe couvrir de ſes bras. Nous dirons à cet Acteur, quelques applaudiſſemens qu'il arrache au peuple : Vous voulez corriger la Nature & vous la rendez monſtrueuſe ; vous ſentez vivement, parlez de même & ne forcez rien : que votre viſage ſoit muet ; on ſera moins bleſſé de ſon ſilence que de ſes contorſions : Les yeux pourront vous cenſurer, mais les cœurs vous applaudiront, & vous arracherez des larmes à vos critiques.

A l'égard de la voix, il en faut moins qu'on ne penſe pour être entendu dans nos ſalles de Spectacles, & il eſt peu de ſituations au Théâtre où l'on ſoit obligé d'éclater ; dans les plus violentes même, qui ne ſent l'avantage qu'a, ſur les cris & les éclats, l'expreſſion d'une voix entrecoupée par les ſanglots, ou etouffée par la paſſion ? On raconte d'une Actrice célèbre, qu'un jour ſa voix s'éteignit dans la déclaration de Phedre ; elle eut l'art d'en profiter ; on n'entendit plus que les accens d'une ame épuiſée de ſentimens. On prit cet accident pour un effort de la paſſion, comme en effet il pouvoit l'être, & jamais cette Scène admirable n'a fait ſur les Spectateurs une ſi violente impreſſion. Mais, dans cette Actrice, tout ce que la beauté a de plus touchant ſuppléoit à la foibleſſe de l'organe. Le jeu retenu demande une vive expreſſion dans les yeux & dans les traits, & nous ne balançons point à bannir du Théâtre celui à qui la Nature a refuſé tous ces ſecours à la fois. Une voix ingrate, des yeux muets & des traits inanimés ne laiſſent aucun eſpoir au talent intérieur de ſe manifeſter au-dehors.

Quelles reſſources, au contraire, n'a point ſur la Scène Tragique celui qui joint une voix flexible, ſonore & touchante, à une figure expreſſive & majeſtueuſe ? Et qu'il connoît peu ſes intérêts, lorſqu'il emploie un art mal-entendu à profaner en lui-même la noble ſimplicité de la Nature ?

Qu'on ne confonde pas ici une *Déclamation* ſimple avec une *Déclamation* froide; elle n'eſt ſouvent froide que pour n'être pas ſimple, & plus elle eſt ſimple plus elle eſt ſuſceptible de chaleur, elle ne fait point ſonner les mots, mais elle fait ſentir les choſes; elle n'analyſe point la paſſion, mais elle la peint dans toute ſa force.

Quand les paſſions ſont à leur comble, le jeu le plus fort eſt le plus vrai : c'eſt-là qu'il eſt beau de ne plus ſe poſſéder ni ſe connoître... Mais les décences?... Les décences exigent que l'emportement ſoit noble, & n'empêchent pas qu'il ne ſoit exceſſif. Vous voulez qu'Hercule ſoit Maître de lui dans ſes fureurs ! n'entendez-vous pas qu'il ordonne à ſon fils d'aller aſſaſſiner ſa mère? Quelle modération attendez-vous d'Oroſmane? Il eſt Prince, dites-vous; il eſt bien autre choſe, il eſt Amant, & il tue Zaïre. Hecube, Clitemneſtre, Mérope, Déjanire, ſont filles & femmes de Héros, oui, mais elles ſont mères, & l'on veut égorger leurs enfans. Applaudiſſez à l'Actrice (*Mademoiſelle Duménil*) qui oublie ſon rang, qui vous oublie, & qui s'oublie elle-même dans ces ſituations effroyables, & laiſſez dire aux âmes de glace qu'elle devroit ſe poſſéder. Ovide a dit que l'Amour ſe rencontroit rarement avec la Majeſté. Il en eſt ainſi de toutes les grandes paſſions, mais comme elles doivent avoir dans le ſtyle leurs gradations & leurs nuances, l'Acteur doit les obſerver à l'exemple du Poëte; c'eſt au ſtyle à ſuivre la marche du ſentiment; c'eſt à la *Déclamation* à ſuivre la marche du ſtyle, majeſtueuſe & calme, violente & impétueuſe comme lui.

Une vaine délicateſſe nous porte à rire de ce qui fait frémir nos voiſins, & de ce qui pénétroit les Athéniens de terreur ou de pitié : c'eſt que la vigueur de l'âme & la chaleur de l'imagination ne ſont pas au même degré dans le caractère de tous les peuples. Il n'en eſt pas moins vrai qu'en nous la réflexion, du

moins, ſuppléeroit au ſentiment, & qu'on s'habitueroit ici, comme ailleurs, à la plus vive expreſſion de la Nature, ſi le goût mépriſable des parodies n'y diſpoſoit l'eſprit à chercher le ridicule à côté du ſublime : de-là vient cette crainte malheureuſe qui abat & refroidit le talent de nos Acteurs.

Il eſt dans le Public une autre eſpèce d'hommes qu'affecte machinalement l'excès d'une *Déclamation* outrée. C'eſt en faveur de ceux-ci que les Poëtes eux-mêmes excitent les Comédiens à charger le geſte & à forcer l'expreſſion, ſur-tout dans les morceaux froids & foibles ; dans leſquels, au défaut des choſes, ils veulent qu'on enfle les mots. C'eſt une obſervation dont les Acteurs peuvent profiter pour éviter le piége où les Poëtes les attirent. On peut diviſer en trois claſſes ce qu'on appelle les *beaux Vers* ; dans les uns la beauté dominante eſt dans l'expreſſion : dans les autres elle eſt dans la penſée ; on conçoit que de ces deux beautés réunies ſe forme l'eſpèce de Vers la plus parfaite & la plus rare. La beauté du fond ne demande, pour être ſentie, que le naturel de la prononciation ; la forme, pour éclater & ſe ſoutenir par elle-même, a beſoin d'une *Déclamation* mélodieuſe & ſonnante. Le Poëte, dont les Vers réuniront ces deux beautés, n'exigera point de l'Acteur le fard d'un débit pompeux ; il appréhende au contraire que l'Art ne défigure ce naturel qui lui a tant coûté : mais celui qui ſentira dans ſes Vers la foibleſſe de la penſée ou de l'expreſſion, ou de l'une & de l'autre, ne manquera pas d'exciter le Comédien à les déguiſer par le preſtige de la *Déclamation* : le Comédien, pour être applaudi, ſe prêtera aiſément à l'Artifice du Poëte : il ne voit pas qu'on fait de lui un Charlatan pour en impoſer au peuple.

Cependant il eſt parmi ce peuple d'excellens juges

dans l'expreſſion du ſentiment *. Un grand Prince ſouhaitoit à Corneille un Parterre compoſé de Miniſtres ; & Corneille en demandoit un compoſé de Marchands de la rue Saint-Denys. Il entendoit par-là des eſprits droits & des âmes ſenſibles, ſans préjugés & ſans prétentions. C'eſt d'un Spectateur de cette claſſe, que, dans une de nos Provinces méridionales, l'Actrice (*Mademoiſelle Clairon*) qui joue le Rôle d'Ariane avec tant d'âme & de vérité, reçut un jour cet applaudiſſement ſi ſincere & ſi juſte. Dans

---

* C'eſt une vérité dont on a vu ſouvent la preuve, ſur-tout dans les Spectacles *gratis*, qui ordinairement, ſoit à Paris, ſoit en Province, ne ſont preſque compoſés que du plus petit Bourgeois & même du plus bas peuple ou de ſoldats. Or, l'on a toujours remarqué, avec ſurpriſe, qu'à ces ſortes de repréſentations (& entr'autres à celles du fameux Siége de Calais, Tragédie de M. *de Belloi*, qu'un ancien Militaire a ſurnommé le Brandevin de l'honneur) on a remarqué, dis je, que toute cette populace avoit coutume d'applaudir les mêmes endroits qui avoient également frappé la Cour & le Public Connoiſſeur, tels que ces beaux Vers-ci :

Quelles leçons pour vous, ſuperbes Potentats !
Veillez ſur vos Sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui, ſous l'oppreſſeur, loin de vos yeux expire,
Peut-être, quelque jour, eût ſauvé votre empire.

Et ceux-ci qui ne ſont pas moins touchans :

Ah ! Seigneur, gardez-vous d'en étouffer les voix (de la Nature).
Le peuple eſt trop heureux, quand elle parle aux Rois !

Enfin tous les autres traits de cette célèbre Tragédie, dans toutes les Villes où on l'a repréſentée *gratis*, n'ont pas été ſaiſis avec moins de chaleur & d'enthouſiaſme par ce groſſier Vulgaire, que par une aſſemblée de gens les plus éclairés. Tant il eſt vrai que tout ce qui eſt dans la nature & dans le ſentiment eſt à la portée de tous les hommes ! (*Note de l'Editeur.*)

la Scène où Ariane cherche avec ſa Confidente quelle peut être ſa Rivale, à ce Vers, *Eſt-ce Mégiſte, Eglé, qui le rend infidele* : l'Actrice vit un homme qui, les yeux en larmes, ſe penchoit vers elle, & lui crioit d'une voix étouffée : *c'eſt Phédre, c'eſt Phédre.* C'eſt bien là le cri de la Nature qui applaudit à la perfection de l'Art *.

Comme le geſte ſuit la parole, ce que nous avons dit de l'une peut s'appliquer à l'autre ; la violence de la paſſion exige beaucoup de geſtes, & comporte même les plus expreſſifs. Si lon demande comment ces derniers ſont ſuſceptibles de nobleſſe, qu'on jette les yeux ſur les *forces du Guide*, ſur le *Pætus* antique, ſur le *Laocoon*, &c. Les grands Peintres ne feront pas cette difficulté. *Les règles défendent*, diſoit Baron, *de lever les bras au-deſſus de la tête ; mais ſi la paſſion les y porte, ils feront bien ; la paſſion en ſait plus que les règles.* Il eſt des Tableaux dont l'imagination eſt émue, & dont les yeux ſeroient bleſſés : mais le vice eſt dans le choix de l'objet, non dans la force de l'expreſſion. Tout ce qui ſeroit beau en peinture, doit être beau ſur le Théâtre. Et que ne peut-on y exprimer le déſeſpoir de la ſœur de Didon, tel qu'il eſt peint dans l'Enéide ! Encore une fois, de combien de plaiſirs ne nous prive point une vaine délicateſſe ! Les Athéniens, plus ſenſibles & auſſi polis que nous, voyoient ſans dégoût Philoctete panſant ſa bleſſure, & Pilade eſſuyant l'écume des lèvres de ſon ami étendu ſur le ſable.

L'abattement de la douleur permet peu de geſtes ; la réflexion profonde n'en veut aucun : le ſentiment demande une action ſimple comme lui ; l'indignation, le mépris, la fierté, la menace, la fureur concentrée

---

* Voyez, à la fin de cet article, les autres Anecdotes de l'Editeur, numéro 4.

n'ont beſoin que de l'expreſſion des yeux & du viſage : un regard, un mouvement de tête, voilà leur action naturelle ; le geſte ne feroit que l'affoiblir. Que ceux qui reprochent à un Acteur de négliger le geſte dans les rôles pathétiques de pères, ou dans les rôles majeſtueux de Rois, apprennent que la dignité n'a point ce qu'on appelle *des bras*. Auguſte tendoit ſimplement la main à Cinna, en lui diſant, *ſoyons amis*. Et dans cette réponſe :

Connoiſſez-vous Céſar pour lui parler ainſi?

Céſar doit à peine laiſſer tomber un regard ſur Ptolomée.

Ceux-là ſur-tout ont beſoin de peu de geſtes, dont les yeux & les traits ſont ſuſceptibles d'une expreſſion vive & touchante. L'expreſſion des yeux & du viſage eſt l'ame de la *Déclamation* ; c'eſt-là que les paſſions vont ſe peindre en caractères de feu ; c'eſt de-là que partent ces traits qui nous pénètrent, lorſque nous entendons dans Iphigenie, *vous y ſerez, ma fille* ; dans Andromaque, *je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?* dans Atrée : *reconnois-tu ce ſang?* &c. Mais ce n'eſt ni dans les yeux ſeulement, ni ſeulement dans les traits, que le ſentiment doit ſe peindre ; ſon expreſſion réſulte de leur harmonie, & les fils qui les font mouvoir aboutiſſent au ſiége de l'ame. Lorſqu'Alvarès vient annoncer à Zamore & à Alzire l'Arrêt qui les a condamnés, cet arrêt funeſte eſt écrit ſur le front de ce vieillard, dans ſes regards abattus, dans ſes pas chancelans ; on frémit avant de l'entendre. Lorſqu'Ariane lit le billet de Théſée, les caractères de la main du perfide ſe répètent comme dans un miroir ſur le viſage pâliſſant de ſon amante ; dans ſes yeux fixes & remplis de larmes, dans le tremblement de ſa main. Les anciens n'avoient pas l'idée de ce degré d'expreſſion, & tel eſt parmi nous l'avantage des ſalles

peu vaſtes, & du viſage découvert. Le jeu mixte & le jeu muet devroient être encore plus incompatibles avec les maſques ; mais il faut avouer auſſi que la plupart de nos Acteurs ont trop négligé cette partie, l'une des plus eſſentielles de la *déclamation.*

Nous appellons *jeu mixte* ou *compoſé* l'expreſſion d'un ſentiment modifié par les circonſtances ; ou de pluſieurs ſentimens réunis. Dans le premier ſens, tout jeu de Théâtre eſt un jeu mixte : car dans l'expreſſion du ſentiment, doivent ſe fondre, à chaque trait, les nuances du caractère & de la ſituation du perſonnage ; ainſi la férocité de Rhadamiſte doit ſe peindre même dans l'expreſſion de ſon amour ; ainſi Pirrhus doit mêler le ton du dépit & de la rage à l'expreſſion tendre de ces paroles d'Andromaque qu'il a entendues, & qu'il repète en frémiſſant.

C'eſt Hector. . . . . .
Voilà ſes yeux, ſa bouche & déjà ſon audace :
C'eſt lui-même ; c'eſt toi, cher époux, que j'embraſſe.

Rien de plus varié dans ces détails que le monologue de Camille au quatrième Acte des Horaces ; mais ſa douleur eſt un ſentiment continu qui doit être comme le fond de ce Tableau. Et c'eſt-là que triomphe l'Actrice qui joue ce rôle avec autant de vérité que de nobleſſe, d'intelligence que de chaleur. Le Comédien a donc toujours, au moins, trois expreſſions à réunir, celle du ſentiment, celle du caractère, & celle de la ſituation ; règle peu connue, & encore moins obſervée.

Lorſque deux ou pluſieurs ſentimens agitent une âme, ils doivent ſe peindre en même temps dans les traits & dans la voix, même à travers les efforts qu'on fait pour diſſimuler. Oroſmane jaloux veut faire expliquer Zaïre ; il deſire & craint l'aveu qu'il exige ;

le ſecret qu'il cherche l'épouvante ; & il brûle de le découvrir ; il éprouve de bonne-foi tous ces mouvemens confus, il doit les exprimer de même. La crainte, la fierté, la pudeur, le dépit, retiennent quelquefois la paſſion ; mais, ſans la cacher, tout doit trahir un cœur ſenſible ; & quel Art ne demande point ces demi-teintes, ces nuances d'un ſentiment, répandues ſur l'expreſſion d'un ſentiment contraire, ſur-tout dans les Scènes de diſſimulation où le Poëte a ſuppoſé que ces nuances ne ſeroient apperçues que des Spectateurs, & qu'elles échapperoient à la pénétration des perſonnages intéreſſés ! Telle eſt la diſſimulation d'Atalide avec Roxane, de Cléopâtre avec Antiochus, de Néron avec Agrippine. Plus les perſonnes ſont difficiles à ſéduire par leur caractère & leur ſituation, plus la diſſimulation doit être profonde, plus par conſéquent la nuance de fauſſeté eſt difficile à ménager. Dans ce Vers de Cléopâtre :

C'en eſt fait, je me rends, & ma colère expire.

dans ce Vers de Néron : *Avec Britannicus je me réconcilie* : l'expreſſion ne doit pas être celle de la vérité, car le menſonge ne ſauroit y atteindre : mais combien n'en doit-elle pas approcher ? En même-temps que le Spectateur s'apperçoit que Cléopâtre & Néron diſſimulent, il doit trouver vraiſemblable qu'Antiochus & Agrippine ne s'en apperçoivent pas ; & ce milieu à ſaiſir eſt peut être le dernier effort de l'Art de la *Déclamation*. Laiſſer voir la feinte au Spectateur, c'eſt à quoi tout Comédien peut réuſſir ; ne la laiſſer voir qu'au Spectateur ; c'eſt ce que les plus conſommés n'ont pas toujours le talent de faire.

De tout ce que nous venons de dire, il eſt aiſé de ſe former une juſte idée du jeu muet. Il n'eſt point de Scène ſoit tragique, ſoit comique, où cette eſpèce d'action ne doive entrer dans les ſilences. Tout

perſonnage introduit dans une Scène, doit y être intéreſſé, tout ce qui l'intéreſſe doit l'émouvoir : tout ce qui l'émeut doit ſe peindre dans ſes traits & dans ſes geſtes : c'eſt le principe du jeu muet, & il n'eſt perſonne qui ne ſoit choqué de la négligence de ces Acteurs, qu'on voit, inſenſibles & ſourds, dès qu'ils ceſſent de parler, parcourir le Spectacle d'un œil indifférent, diſtrait, en attendant que leur tour vienne de reprendre la parole.

En évitant l'excès de froideur dans les Scènes de Dialogue, on peut tomber dans l'excès oppoſé. Il eſt un degré où toutes les paſſions ſont muettes, *ingentes ſtupent :* dans tout autre cas, il n'eſt pas naturel d'écouter en ſilence un diſcours dont on eſt évidemment ému, à moins que la crainte, le reſpect, ou telle autre cauſe ne nous retienne. Le jeu muet doit donc être une expreſſion contrainte & un mouvement réprimé. Le perſonnage qui s'abandonneroit à l'action, devroit par la même raiſon ſe hâter de prendre la parole : ainſi quand la diſpoſition du Dialogue l'oblige à ſe taire, on doit entrevoir dans l'expreſſion muette & retenue de ſes ſentimens, la raiſon qui lui ferme la bouche.

Une circonſtance plus critique eſt celle où le Poëte fait taire l'Acteur à contre-temps. On ne ſait que trop combien l'ambition des beaux Vers a nui à la vérité du Dialogue. Combien de fois un perſonnage qui interromproit ſon Interlocuteur, s'il ſuivoit le mouvement de la paſſion, ſe voit-il condamné à laiſſer achever une tirade brillante ! Quel eſt pour lors le parti que doit prendre l'Acteur que le Poëte tient à la gêne ? S'il exprime par ſon jeu la violence qu'on lui fait, il rend plus ſenſible encore ce défaut du Dialogue, & ſon impatience ſe communique au Spectateur ; s'il diſſimule cette impatience, il joue faux en ſe poſſédant où il devroit s'emporter. Quoi qu'il arrive,

il

Il n'y a point à balancer : il faut que l'Acteur ſoit vrai, même au péril du Poëte.

Dans une circonſtance pareille, l'Actrice qui joue Pénélope (*Mademoiſelle Clairon*) a eu l'art de faire d'un défaut de vraiſemblance inſoutenable à la lecture, un tableau théâtral de la plus grande beauté. Ulyſſe parle à Pénélope ſous le nom d'un étranger. Le Poëte, pour filer la reconnoiſſance, a obligé l'Actrice à ne pas lever les yeux ſur ſon Interlocuteur : mais à meſure qu'elle entend cette voix, les gradations de la ſurpriſe, de l'eſpérance & de la joie, ſe peignent ſur ſon viſage avec tant de vivacité & de naturel, le ſaiſiſſement qui la rend immobile tient le Spectateur lui-même dans une telle ſuſpenſion, que la contrainte de l'Art devient l'expreſſion de la Nature. Mais les Auteurs ne doivent pas compter ſur ces coups de force, & le plus sûr eſt de ne pas mettre les Acteurs dans le cas de jouer faux.

Il ne nous reſte plus qu'à dire un mot des repos de la *Déclamation*, partie bien importante & bien négligée. Nous avons dit plus haut que la *Déclamation* muette avoit ſes avantages ſur la parole : en effet, la nature a des ſituations & des mouvemens que toute l'énergie des langues ne feroit qu'affoiblir, dans leſquels la parole retarde l'action, & rend l'expreſſion traînante & lâche. Les Peintres, dans ces ſituations, devroient ſervir de modèle aux Poëtes & aux Comédiens. L'*Agamemnon* de Timante, *le St. Bruno en oraiſon* de le Sueur, le *Lazare* de Rembran, la *deſcente de la Croix* du Carrache, ſont des morceaux ſublimes dans ce genre. Ces grands Maîtres ont laiſſé imaginer & ſentir au Spectateur ce qu'ils n'auroient pu qu'énerver, s'ils avoient tenté de le rendre. Homère & Virgile avoient donné l'exemple aux Peintres : Ajax rencontre Ulyſſe aux enfers, Didon y rencontre Enée. Ajax & Didon n'expriment leur indignation que par

le ſilence : il eſt vrai que l'indignation eſt une paſſion taciturne : mais elles ont toutes des momens où le ſilence eſt leur expreſſion la plus énergique & la plus vraie.

Les Acteurs ne manquent pas de ſe plaindre, que les Poëtes ne donnent point lieu à ces ſilences éloquens, qu'ils veulent tout dire, & ne laiſſent rien à l'action. Les Poëtes gémiſſent de leur côté de ne pouvoir ſe repoſer ſur l'intelligence & le talent de leurs Acteurs pour l'expreſſion de leurs réticences. Et en général les uns & les autres ont raiſon ; mais l'Acteur qui ſent vivement, trouve encore dans l'expreſſion du Poëte aſſez de vuides à remplir.

Baron, dans le rôle d'Ulyſſe, étoit quatre minutes à parcourir en ſilence tous les changemens qui frappoient ſa vue en entrant dans ſon Palais.

Phédre apprend que Théſée eſt vivant. Racine s'eſt bien gardé d'occuper par des paroles le premier moment de cette ſituation :

Mon époux eſt vivant, Oenone, c'eſt aſſez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage ;
Il vit, je ne veux pas en ſavoir davantage.

C'eſt au ſilence à peindre l'horreur dont elle eſt ſaiſie à cette nouvelle, & le reſte de la Scène n'en eſt que le développement, &c. &c.

On ne croit pas qu'il ſe puiſſe trouver rien de mieux penſé ſur l'Art du Comédien ; & il ſeroit à ſouhaiter que le Théâtre eût des Recueils d'Obſervations auſſi judicieuſes & auſſi bien écrites, que celles de l'habile homme dont on a tiré tout cet article : nous ne nous ſerions jamais aviſés, en ce cas, d'expoſer les nôtres au grand jour.

ANÈCDOTES

Concernant l'illuſion Théâtrale ; Numéro 4.

Un Grenadier, en faction ſur le Théâtre dans une Ville de Garniſon, fit préciſément, au cinquième Acte de Rodogune, la même choſe que fit le Provençal dont M. de Marmontel vient de faire mention, non pas de vive voix à la vérité, mais par une expreſſion muette, qui partoit du même principe ; car, au moment qu'Antiochus, déſeſpéré de la mort de ſon frère, veut ſavoir qui de ſa mère ou de ſon épouſe a pu le faire aſſaſſiner, & qu'il dit :

. . . . *Une main qui nous fut bien chère !* . . . . .
Madame, eſt-ce la vôtre, ou celle de ma mère ?
Eſt-ce vous, &c. &c.

Le Grenadier, qui n'avoit pas perdu un mot de la Tragédie, s'efforçoit, pendant toute cette Scène, de faire entendre au jeune Prince que c'étoit Cléopâtre qui avoit fait le coup, tantôt par des clins-d'œil ou des ſignes de tête, tantôt par certains mouvemens de la main, à la dérobée, & autant que pouvoient le permettre la contrainte & l'attitude du factionnaire. Le Public, s'étant apperçu à la fin de toute cette Pantomime, s'abandonna à de tels éclats de rire, qu'il eut bien de la peine à rappeller ſon attention pour le reſte de la Tragedie.

Mlle. Dumenil, dans le rôle de Cléopâtre que cette Actrice jouoit ſi ſupérieurement ; lorſqu'après toutes ſes horribles imprécations & prête à expirer dans ſa rage, elle dit, au cinquieme Acte de cette même Tragédie, *Je maudirois les Dieux, s'ils me rendoient le jour*, ſe ſentit frappé d'un grand coup de poing dans le dos par un vieux Militaire, qui étoit dans les balcons

du Théâtre préciſément derrière, & qui lui dit à haute & intelligible voix : *Va, chienne, à tous les Diables !* Ce trait de délire interrompit & le Spectacle & l'Actrice mais n'empêcha pas celle-ci de remercier l'Officier, après la Pièce, comme de l'éloge le plus flatteur qu'elle eût pû jamais recevoir dans ce rôle-là.

La même aventure à-peu-près eſt encore arrivée à la Repréſentation de Britannicus. Un homme extrêmement attentif à la Pièce, (ou peut-être qui voyoit le Spectacle pour la première fois de ſa vie) dans l'endroit où Narciſſe repéte à Néron ce qu'il a dit à Britannicus, & qu'il les trompe alternativement l'un & l'autre, s'écria : *Ne le croyez pas, Monſieur ; il en vient de dire autant à Monſieur votre frère.*

On repréſentoit la Tragédie d'Atrée : la ſervante de l'Acteur qui jouoit le rôle de Thyeſte, ſe trouvant ce jour-là au Spectacle, dans le moment qu'elle apperçoit ſon Maître prêt à boire la coupe, s'écria avec intérêt : *Ne buvez pas ; c'eſt du ſang.*

Une Dame ayant mené ſon Enfant à la Comédie Italienne, celui-ci fut ſi enchanté du jeu d'Arlequin, qu'il s'écria de manière à être entendu de toute l'Aſſemblée : *Maman, il faut inviter M. Arlequin à ſouper avec nous.*

Un jeune homme, à la repréſentation de l'Enfant Prodigue, tira ſa bourſe précipitamment, quand il l'entendit déplorer ſa misère ; mouvement de ſenſibilité, qui ne fit pas moins l'éloge de ſon cœur, que celui de la Pièce.

On joua il y a quelque temps à Verdun la Partie de Chaſſe de Henri IV, dont tout le Public fut ſi enchanté & ſi vivement ému, qu'à ce couplet-ci du troiſième Acte : *Vive Henri quatre, &c.* tout l'Auditoire, entrant tout-à-coup dans l'enthouſiaſme, ſe mit à répéter ce refrain, en *Chorus*, à deux repriſes différentes. Circonſtance moins riſible que touchante, & qui ajoûte un nouveau trait à l'éloge de ce bon Roi.

Un autre vieux Grenadier, auſſi en faction ſur le Théâtre, pendant qu'on repréſentoit cette même Pièce; dans le moment que les Acteurs ſont à table au troiſième Acte, & qu'en chantant ils boivent tous à la ſanté de Henri IV, dont on ne ceſſe de faire l'éloge à chaque inſtant; ce Grenadier, tant par l'ivreſſe de l'illuſion théâtrale, que par un mouvement d'amour pour ſon Roi, dont il s'impatientoit de n'entendre point parler, s'oublia au point de s'écrier avec humeur : *Hé! ſarpé-nom d'un Dieu! vous autres! eh, à la ſanté de Louis XV, quand eſt-ce que vous y boirez donc?* ..... ce qui fut ſaiſi avec de tels applaudiſſemens, que le Public, égayé par cette ſaillie militaire, voulut ſe mettre auſſi de la partie & finit par crier de même, *à la ſanté de Louis XV*, avec des acclamations réitérées.

La même Pièce paroît heureuſe à produire les plus grands effets..... Il y a quelques années, à Bruxelles, qu'on ſaiſit le moment de la repréſenter, dans ſa nouveauté, pour célébrer la convaleſcence du Prince Charles de Lorraine, la première fois qu'il vint au Spectacle après une maladie dangereuſe qui avoit jetté l'alarme dans tous les cœurs. Il n'eſt pas poſſible de

ſe figurer la ſenſation prodigieuſe que fit cette Pièce, tant par le rapport ſingulier qui ſembloit naturellement ſe trouver entre les qualités & ſur-tout la bonté d'ame des deux Héros, que par l'application continuelle que le Public ſe plaiſoit à en faire, comme ſi la Pièce effectivement eût été compoſée exprès. Mais l'endroit ſur-tout où les tranſports, les ſanglots, & les autres marques de l'amour de tout un Pays pour ſon Prince, commencèrent à éclater, ce fut à ce paſſage de Michau: *C'eſt lorſqu'un Prince eſt bien malade qu'on peut connoître à quel point il eſt aimé de ſes ſujets*: on eût dit alors que la Salle alloit ſe briſer. Enthouſiaſme qui ne fit que redoubler généralement juſqu'à la fin de la Pièce; de ſorte qu'on peut bien dire n'avoir jamais vu un Spectacle plus touchant à tous égards..... * Il n'eſt pas inutile d'ajouter que ſon Alteſſe Royale fut plus d'une heure à arriver de ſon Palais à la Comédie, par la quantité de peuple qui arrêtoit ſa voiture dans les rues, en verſant des larmes & en pouſſant des cris de joie. Le même Spectacle d'amour & d'attendriſſement vient de ſe renouveller à

* Ce n'eſt pas, ſans contredit, un des moindres effets de cette Pièce, que d'avoir reveillé, dans toute l'Europe, le ſouvenir d'un des meilleurs Rois de France. Tel eſt l'empire, ou plutôt l'aſcendant magique du Théâtre ſur l'eſprit du Public: ce que n'avoit pu opérer qu'imparfaitement, en cinquante années, le plus brillant de nos Poëmes; une petite Comédie a pu le faire, au bout de quelques Repréſentations, de la manière la plus éclatante. Car enfin, c'eſt à *la Partie de Chaſſe de Henri IV*, qu'on doit attribuer l'enthouſiaſme qui s'eſt manifeſté de toutes parts en faveur de ce digne Monarque: & l'on devra peut-être à M. Collé les autres bons effets qui pourront réſulter de ce modèle des plus éminentes Vertus. C'eſt ainſi qu'un Auteur, en travaillant pour la propre gloire, ſait annoblir ſon talent, ſe rendre utile à l'humanité, & recommandable envers ſa Nation.

l'inauguration de la Statue que les Etats de Brabant ont érigée à ce bon Prince le 17 Janvier 1775.

Un ancien Officier, paſſant par Lyon, fut à la Comédie où l'on jouoit l'Alcibiade de Campiſtron. Fort attentif à la Pièce, qui étoit très-bien rendue, mais indigné au quatrième Acte de la manière cruelle dont l'Actrice, qui jouoit Palmis, traitoit l'Acteur rebuté: *Eh! que Diable! donne-lui quatre louis comme j'ai fait*, dit-il tout haut, *& tu en viendras à bout, ſur ma parole.*

Une très-jeune Demoiſelle de la première qualité, qu'on avoit ſouvent menée au Spectacle dans ſon enfance, interrogée, au Couvent, ſi elle vouloit ſe faire religieuſe?.... *Oh! non*, répondit-elle; *je veux être Comédienne; c'eſt bien plus joli!*

Une vieille Dame, retirée dans ſon Château, n'avoit qu'un fils, joueur, débauché, mauvais ſujet, qui s'étoit fait Comédien, comme tant d'autres, faute de reſſources, & parce que ſa mère ne vouloit plus le voir. Le hazard voulut que la troupe où il étoit engagé vint préciſément paſſer l'hiver dans la Ville voiſine du Château. Au bout de quatre à cinq repréſentations, quelques perſonnes l'ayant reconnu, on n'eût rien de plus preſſé que d'en venir informer la mère. Celle-ci, toute ſurpriſe, mais curieuſe de voir repréſenter ſon fils; & n'ayant d'ailleurs vu de ſa vie aucun Spectacle, prit fantaiſie d'y aller *incognito*. On donnoit Béverley; & le rapport qui ſe trouvoit, dans cette Pièce, avec ſon fils chargé du principal perſonnage, étoit ſi ſingulier, que le preſtige fit tout

ſon effet ſur la bonne Dame : car à chaque trait relatif à ce fils, elle faiſoit ſourdement ſes petites exclamations ; le voilà ! — le malheureux ! — le coquin ! — toujours le méme, il n'a point changé ! — Si bien qu'à la fin, l'illuſion augmentant chez elle à meſure que la Pièce avançoit, quand elle vit, au cinquième Acte, l'Acteur lever la main pour maſſacrer ſon fils, elle s'écria d'une voix terrible : *arrête malheureux ? ne tue pas ton enfant, je le prendrai chez moi....* ce qui cauſa la plus grande émotion dans le Spectacle.

Voici, en fait de Décorations, deux autres effets ſinguliers, qui ne prouvent pas moins toute la force de l'illuſion.

Bien des gens ſe reſſouviennent encore de la deſcente d'Enée aux enfers, repréſentée aux Tuileries en 1740, par le célèbre Chevalier Servandoni.... Entr'autres décorations, il y avoit ſur le devant de la Scène, un torrent ſuperbe qui ſe précipitoit dans l'Acheron : torrent dont le bruit, la violence & la limpidité des eaux tombantes, étoient imités ſi naturellement, que je me rappelle avoir entendu pluſieurs femmes ſe dire entr'elles avec un air de perſuaſion : « Mon Dieu ! Madame, ſentez-vous la fraîcheur de » cette immenſe caſcade ? — Je ne conçois pas d'où » Servandoni peut tirer cette grande quantité d'eau. — » On la fait remonter ſans doute à meſure par des » machines » ; & cent autres petits raiſonnemens ou conjectures ſemblables. Or toutes ces eaux, avec leur bruyant murmure, conſiſtoient, comme l'on ſait, en une ſimple gaze d'argent bouillonnée artiſtement ſur une toile verte & ajuſtée ſur deux roues ou cylindres tournant continuellement, avec de petits cailloux, qui, en ſortant d'une grande Trémie, imitoient parfaitement le bruit d'un torrent qui ſe précipite du haut d'une Montagne.

Le même Artiſte avoit donné auparavant un autre trait de ſon génie à l'Opéra. Ayant à repréſenter le Péryſtile du Palais de Ninus, dans une enceinte auſſi étroite ; il ſut en franchir les bornes. Après avoir employé preſque toute la hauteur du Théâtre à élever ſon premier Ordre d'Architecture, il offrit aux yeux la naiſſance du ſecond Ordre, qui ſembloit ſe perdre dans le ceintre & que l'imagination du Spectateur ne pouvoit manquer d'achever. Ce qui prêtoit à ce Péryſtile une élévation fictive, double de l'eſpace donné.

EXTRAIT
DES PENSÉES
SUR LA DÉCLAMATION,
DE LOUIS RICCOBONI.

Quoiqu'il y ait, dans ces Penſées, quelque reſſemblance avec ce qui a déjà été dit ſur cette matière; tant pour s'appuyer de cette nouvelle autorité, que pour ſe conformer au premier plan de cet Ouvrage, on croit devoir en donner un extrait. La lecture, d'ailleurs, n'en peut être toujours que très-inſtructive pour un Commençant.

CELUI qui n'eſt pas deſtiné à exercer un Art, ne peut être blâmé s'il en ignore les principes; mais celui qui en fait ſa profeſſion, eſt reſponſable à la République, s'il n'en ſait pas à fond la pratique & la théorie; & l'on n'eſt pas même pardonnable d'ignorer ou de négliger la moindre connoiſſance des différens emplois dont on peut être chargé dans la vie civile. L'expérience nous démontre cependant que bien des hommes regardent l'Art qu'ils exercent comme le tyran de leurs inclinations, parce que,

faute de talent, ils n'en peuvent ſoutenir le fardeau avec honneur. De-là vient qu'on trouve quantité de perſonnes qui négligent leur profeſſion, & qui en ignorent les principes & les règles, en l'exerçant néanmoins toute leur vie.

Il ſeroit aiſé de demontrer le peu de raiſon & de fondement d'une pareille négligence : l'hiſtoire des grands-hommes, dans les Sciences & les beaux-Arts, nous préſente nombre d'exemples par où l'on a vu très-ſouvent, comme on le voit tous les jours, qu'un homme à qui la Nature n'a point donné les talens néceſſaires, ni d'inclination pour l'exercice de ſa profeſſion, parvient néanmoins, avec le travail, preſqu'au même degré, que celui qui y eſt porté par goût, & à qui la Nature a prodigué tous ſes dons.

Parmi les Arts il y en a un qui eſt abandonné, ou négligé, dès le premier inſtant qu'une perſonne en fait l'eſſai, & qu'elle s'apperçoit qu'elle n'a pas les talens que la profeſſion exige. On s'imagine qu'il eſt impoſſible d'acquérir les diſpoſitions qu'on n'a pas, de corriger les défauts qu'on a, & de ſurmonter les difficultés qu'on y rencontre. C'eſt l'*Art de la Déclamation* : tout le monde ſait cependant que *Démoſthène* eſt un témoin irrécuſable pour faire rougir les lâches, & un excellent modèle pour encourager les laborieux.

L'Art de la Déclamation conſiſte à joindre à une prononciation variée l'expreſſion du geſte, *& ſur-tout celle du viſage*, pour mieux faire ſentir toute la force de la penſée. Il ne ſuffit pas à un Acteur d'avoir une belle voix, un port noble & gracieux, & les autres qualités naturelles ; tous les jours on en voit, qui, avec toutes ces parties, ont vieilli dans de mauvaiſes façons de déclamer, faute d'avoir ſongé que la Nature ne polit pas les Diamans en les formant, &

qu'ils ne brillent qu'à force de travail. Si l'on pouvoit ſuivre les progrès des plus grands Acteurs ou Orateurs de notre ſiècle, on ſauroit que pluſieurs d'entr'eux ont commencé très-foiblement, & que ce n'eſt que par une grande étude & par un long travail, qu'ils ont réformé des défauts monſtrueux dans leur déclamation.

Il eſt vrai que, lorſqu'il eſt queſtion d'un Art qui ne prend ſes principes que dans la Nature, une perſonne peut l'apprendre d'elle-même, quelque médiocre que ſoit ſa conception; mais cela ne ſe peut néanmoins que juſqu'à un certain point; car, quoiqu'il ſoit vrai qu'en fait de déclamation, l'ignorant trouve, dans le fond de ſon âme, le principe qui lui fait concevoir les premieres vérités de ce grand art; cependant, s'il veut les approfondir, il aura beſoin d'un Guide, qui lui donne des connoiſſances auxquelles ſon eſprit peu formé ne pourroit atteindre.

L'*Eloquence* & la *Déclamation* ont été néceſſaires & en uſage depuis les temps les plus reculés; elles ont civiliſé les peuples les plus barbares, & ont toujours été en grande eſtime parmi les plus polis. Cet Art de déclamer eſt appellé l'*Eloquence extérieure*. En effet, les argumens les plus forts & les plus vrais étant lus ſeulement ſur le papier, n'auront jamais la même force que nous y ſentons, lorſque la voix vivante les anime avec juſteſſe par une belle Déclamation; & il faut convenir que toutes les deux enſemble forment le parfait Acteur & le grand Orateur.

Ceux qui ne ſont qu'apprentifs dans l'Art de la Déclamation, ne devroient jamais nous expoſer à la néceſſité de les entendre; car, s'il étoit poſſible, il faudroit être maître la premiere fois que l'on ſe préſente pour parler en public. Je ne ſais s'il y a dans la vie rien de ſi pénible que d'entendre, par exemple, un diſcours mal prononcé. On peut ſe

diſpenſer de faire une longue ſéance devant un mauvais tableau, devant une ſtatue dont les proportions ſeront bizarres & choquantes, &c. mais lorſque l'on entre dans une aſſemblée pour entendre un diſcours, la bienſéance vous engage à l'écouter depuis le commencement juſqu'à la fin; & malheureuſement cela n'arrive que trop ſouvent par les occaſions fréquentes & par le nombre conſidérable des perſonnes qui exercent cet Art. Les Orateurs Sacrés, le Barreau, les Académies, les converſations, les Théâtres publics, les particuliers, tout engage dans la vie à ſçavoir l'Art de la Déclamation; car je renferme, ſous ce nom, tout ce qui eſt du reſſort de la langue qui articule & qui parle. Il n'y a point de diſcours ſi familier, ni de converſation ſi ſimple & ſi paiſible qui n'ait ſes inflexions de voix marquées par la Nature même, & il n'y a perſonne au monde qui ne ſoit obligé de chercher ces tons avec attention pour la moindre choſe qu'on prononce, ſi l'on veut que ce que l'on dit faſſe l'impreſſion qu'il doit faire.

Je ne détaillerai point cette variété immenſe d'inflexions dont la voix eſt ſuſceptible, & qu'on eſt obligé d'employer dans les différentes occaſions pour rendre avec juſteſſe tant de penſées innombrables. Je ſuis perſuadé que tout ce que l'on peut écrire là-deſſus ne ſuffiroit jamais au beſoin, & qu'il eſt preſque impoſſible d'en remplir le ſujet. Si Quintilien, à propos de l'action de l'Orateur, dit qu'il ne faut pas qu'il s'en tienne toujours aux préceptes, mais qu'il doit prendre conſeil de ſon naturel; je crois pouvoir dire la même choſe ſur les inflexions de la voix: je penſe même qu'il eſt inutile d'en donner des règles *par écrit*, vu que, généralement parlant, ces inflexions ſont à l'infini, & n'ont point de règles ſûres: chacun doit, ſuivant ſon naturel, grave ou léger, doux ou véhément, les diverſifier à proportion.

La Nature ne s'eſt jamais répétée, en formant les hommes, pas même dans les plus petites parties du corps : non-ſeulement on ne trouve que très-rarement deux viſages qui ſe reſſemblent ; mais on ne trouvera jamais dans deux perſonnes, les yeux, les mains, la bouche, les oreilles, le nez qui ſoient reſſemblans, ni par la couleur, ni par la forme, ni par la proportion. Parmi ces variétés ſurprenantes de la Nature, on doit remarquer que jamais la voix des hommes ne ſe reſſemble. Or comment peut-on s'imaginer de preſcrire des tons certains & convenables à tant de millions d'hommes, dont chacun a une voix différente & dont chacun fera uſage ſuivant ſon *naturel** ? Je crois donc qu'il eſt inutile d'en tracer des exemples par *écrit* ; qu'il faut néceſſairement les donner de *vive voix*, & que la pratique d'un habile Maître en faſſe ſentir toute la fineſſe **.

---

* Sans la phraſe qui ſuit, on croiroit que Riccoboni penſoit que la diverſité d'organes étoit un obſtacle à s'approprier la récitation d'une autre perſonne : opinion dont nous croyons avoir démontré l'erreur par la ſeule comparaiſon de la Muſique. *Voyez les premières Lettres ſervant de Diſcours préliminaire.*

** Que ce ſoit par des tons harmoniques, ou autrement, que les Grecs & les Romains aient noté leur déclamation théâtrale, il eſt certain que, ſi l'on pouvoit de même, de façon ou d'autre, parvenir à apprécier & à indiquer les différens tons du langage, par le moyen de certaines Notes, ce ſeroit pour le progrès de l'Art l'invention la plus heureuſe qu'on pourroit imaginer. Je ne ſais s'il eſt poſſible, ou non, d'y réuſſir, & c'eſt de cette poſſibilité ſans doute que paroît douter Riccoboni dans cet article, lorſqu'il dit qu'on ne peut point indiquer, ni établir là-deſſus des règles *par écrit*, & qu'on ne peut y ſuppléer que *de vive voix*, &c. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que, par cette invention, ce ſeroit prévenir dans le débit bien des difficultés, & remédier à bien des inconvéniens qui ne ſont que trop ordinaires. Si l'on y perdoit peut-être quelque avantage d'un côté, il y auroit toujours cent contre un à

En pénétrant dans le fond de notre ame, nous n'aurons pas de peine à trouver ces tons : la parole n'eſt pas le ſeul moyen dont ſe ſert l'Art de la Déclamation pour exprimer ces ſentimens de l'âme. La Nature a mis dans les yeux des expreſſions convenables pour être auſſi les interprètes de ces mêmes ſentimens ; & l'on peut dire que, dans la Déclamation, les yeux occupent la plus belle place. Il eſt donc indiſpenſable de joindre les yeux à l'enthouſiaſme de la Déclamation, parce qu'il eſt certain que les yeux expriment le moindre des ſentimens de notre âme. En les examinant avec attention, nous trouverons que, ſans même emprunter le ſecours de la parole, ils expriment la crainte, la fureur, la honte, la hardieſſe, l'ironie, la tendreſſe, l'indifférence, l'envie, la joie, & le nombre inexprimable des autres ſentimens de notre âme.

Parmi les opérations expreſſives des yeux, il y en a une de très-grande conſéquence. L'Orateur ou l'Acteur doit bien ſe garder de s'exciter aux larmes ; mais auſſi il ne doit pas faire le moindre effort pour les arrêter, ſi elles viennent naturellement. Lorſque l'on veut pleurer par force, on fait des grimaces qui cho-

---

gagner de l'autre. Il eſt même à préſumer, comme on l'a déjà obſervé, que ce n'étoit que pour éviter ces inconvéniens, que les Anciens, d'après l'expérience, s'étoient déterminés en faveur de la Déclamation notée, préférablement à la Déclamation arbitraire, dont ils connoiſſoient certainement le mérite & le prix tout auſſi bien que nous. Au défaut de cette reſſource des Anciens, & en attendant qu'on en ait fait la découverte, il nous reſte du moins (comme on croit l'avoir démontré) un certain tact naturel, joint à la facilité de pouvoir ſe communiquer de *vive voix* toutes les inflèxions du langage, en quelque genre de *Déclamation* que ce puiſſe être. [*Note de l'Editeur.*]

quent ou qui font rire ; mais lorſqu'on pleure ſans le vouloir ; il arrive rarement que les grimaces que l'on peut faire ſoient déſagréables. Ceux qui s'étudient à pleurer, ne ſont pas pénétrés de ce qu'ils diſent, car lorſque c'eſt l'ame qui parle, les larmes n'ont pas beſoin des opérations de la machine pour couler. Dans le premier cas, on connoît l'artifice, & les larmes ne font point d'effet : dans le ſecond, elles touchent, & emportent les ſuffrages des Spectateurs *. Le reſte du viſage ne jouit pas moins de cette faculté des yeux pour exprimer les ſentimens de l'âme ; il y contribue ſi bien que la parole & les yeux ont extrêmement beſoin de ſon ſecours pour parvenir à leur but. Un viſage inaltérable n'eſt pas une choſe bien rare à trouver dans un Acteur, & nous entendons tous les jours les Spectateurs s'en plaindre, en diſant, *c'eſt un viſage qui ne dit rien.* Racine s'en ſert bien à propos dans *Mithridate*, lorſqu'il fait dire à Monime : *Seigneur, vous changez de viſage !* Les plus grands Acteurs doivent trembler lorſque ce moment approche ; car ils ſont dans le riſque ou de ne point du tout changer de viſage, ou bien de faire une grimace. Ce paſſage de Racine eſt une belle inſtruction à tous les Comédiens, à qui il ne ſuffit pas d'écouter l'Acteur qui parle, mais qui doivent encore entrer ſi vivement dans ce qu'on leur dit, que, pour en faire connoître l'impreſſion, il eſt néceſſaire qu'ils changent de viſage, même ſans parler. Il faut cependant ſur ce point ſavoir diſtinguer la différence qu'il y a entre le changement du viſage qui exprime les ſentimens de l'âme, & les grimaces de ceux qui ne font ſeulement que *jouer du viſage* ; le premier eſt du reſ-

* Voyez ce qui a été dit à ce ſujet, page 83, où Riccoboni fils penſe tout le contraire du père.

ſort

fort du grand Acteur, mais les autres ne ſont que l'apanage du Scaramouche. Celui qui entrera fortement dans l'enthouſiaſme néceſſaire, & qui déclamera dans les tons de l'ame; parviendra à faire que ſon viſage réponde & accompagne les expreſſions de la parole. Cet accompagnement des yeux & du reſte du viſage eſt indiſpenſable à l'expreſſion, autant que l'accompagnement des inſtrumens peut l'être à une belle voix qui chante : ſi les yeux & le viſage n'accompagnent pas la déclamation, c'eſt comme ſi le violon & la baſſe, qui devroient accompagner la voix, s'arrêtoient. Le plaiſir de la Muſique diminue, & l'effet de l'expreſſion s'affoiblit.

Les geſtes ont leur éloquence, auſſi-bien que le viſage; mais c'eſt de la Nature ſeule qu'on doit les tenir; c'eſt un de ſes droits de conſtruire les corps humains ſelon qu'il lui plaît : or on voit deux perſonnes qui ſont également bien faites, & dont cependant l'une eſt très-diſgracieuſe dans tout ce qu'elle fait, & l'autre au contraire très-agréable. S'il arrivoit qu'un Acteur n'eût pas de la Nature le don de faire gracieuſement uſage de ſes bras; toute la peine qu'il pourroit ſe donner, avec le ſecours d'un miroir, ne lui feroit acquérir que de l'affectation, & non pas de la vérité; & quoique l'on diſe que Démoſthène conſultoit un miroir pour compoſer ſes mouvemens, je ne ſais ſi le ſoin qu'il ſe donnoit, n'étoit pas plutôt pour perfectionner les talens qu'il avoit, & pour augmenter les agrémens de ſa déclamation, que pour en corriger les défauts.

L'Acteur qui ſe trouve dans le cas d'avoir des geſtes défectueux, au-lieu de s'étudier à donner de l'action à ſes bras, doit s'efforcer au contraire à ne les point remuer du tout : ſon application doit ſe tourner du côté de la déclamation, qu'il doit tâcher de porter au plus haut degré de perfection qu'il

lui ſera poſſible ; s'il parvient à déclamer dans l'enthouſiaſme des tons de l'âme, alors il remuera les bras ſans s'en appercevoir ; parce que ce ſera l'âme qui les y forcera, & ſes geſtes ne porteront point à faux. Quant à celui qui, par prédilection de cette même nature, ſe trouvera bien partagé ſur ce point, s'il n'a pas beſoin d'étudier ſes geſtes, il eſt obligé du moins de ne les pas prodiguer : celui qui ne les ménage point, fatiguera la vue des Spectateurs, juſqu'à les diſtraire & les empêcher d'entendre.

On ſait qu'il faut groſſir les objets ſur le Théâtre, & paſſer un peu les bornes de la Nature, afin que l'expreſſion & l'action ne ſe perdent pas pour ceux qui ſont éloignés ; mais il ne faut obſerver cette pratique qu'avec une grande prudence, & juſqu'à un certain point, pour ne pas déplaire à ceux qui ſont le plus près, & ſur-tout pour ne pas trop altérer la Nature & nuire à la vérité.

Je ne parlerai point de la néceſſité indiſpenſable de bien prononcer, parce que tout le monde la conçoit : je dirai ſeulement que celui qui ne peut corriger les habitudes de quelque dialecte ou les défauts de la Nature, ne doit jamais entreprendre de déclamer en Public, étant expoſé au riſque de faire rire, lorſqu'il devroit faire pleurer ; enfin pour en revenir aux tons de l'âme d'où dépend la bonne ou la mauvaiſe réuſſite d'un Acteur ; ce n'eſt autre choſe que de *ſentir ce que l'on dit, voilà les tons de l'âme :* or on ne ſent pas ce qu'on dit pour déclamer avec le ſeul bon ſens, & pour entendre ce que l'on prononce. Sentir eſt une autre choſe ; pour le démontrer, je dois faire une digreſſion : il faut que l'Acteur déclame ſi naturellement, qu'il force, pour ainſi dire, les Spectateurs à croire que tout ce qu'il dit, il le penſe dans l'inſtant même. Ce qui paroît débité ſur le champ, a un air de fim-

plicité & de vérité, qui prévient en faveur de tout ce que l'on dit. Donc ſi la déclamation eſt naturellement vraie juſqu'à ce point, alors l'illuſion ſera parfaite : & ſi c'eſt par haſard une harangue qui ſoit imprimée, on admirera toujours la vérité avec laquelle l'Orateur la déclame. Si l'Acteur de Théâtre, en repréſentant ſur la Scène, s'y prend de façon à nous perſuader que ce ſont les perſonnages mêmes que nous entendons, & non pas le Comédien qui les repréſente : comme ſi l'Avocat, en parlant en la perſonne de celui qu'il défend, parvient auſſi à faire croire que c'eſt l'innocent lui-même qui demande juſtice, ou que c'eſt le coupable lui-même qui demande miſéricorde : je le répète encore, alors l'illuſion ſera parfaite, alors *on ſentira ce que l'on dit* ; & c'eſt alors que l'on déclamera avec *les tons de l'âme*.

Je ſuis perſuadé que c'eſt une erreur de nos peres d'avoir imaginé la déclamation de Théâtre telle qu'on la voit en France.

Le grand point ſur la Scène, comme je l'ai déja dit, eſt de faire illuſion aux Spectateurs & de leur perſuader autant que l'on peut, que la Tragédie n'eſt point une fiction, mais que ce ſont les mêmes Héros qui agiſſent & qui parlent, & nos pas les Comédiens qui les repréſentent. La déclamation tragique opere tout le contraire ; les premiers mots qu'on entend, font évidemment ſentir que tout eſt fiction, & les Acteurs parlent avec des tons ſi extraordinaires & ſi éloignés de la Nature, que l'on ne peut s'y méprendre.

Le plus grand nombre des Spectateurs n'étant pas en état de ſentir ce qu'on appelle vérité d'action, on s'accoutume de bonne heure à la déclamation de Théâtre : les jeunes gens ne raiſonnent point, & l'on parvient à l'âge de maturité ſans avoir fait des réflexions ſolides ſur cette matière. Si des Auditeurs, qui ſont dans de pareilles diſpoſitions, ſont touchés dans la

Tragédie, c'eſt parce qu'ils ſe font une illuſion d'habitude où la raiſon n'a nulle part. Tout le monde ſait que Céſar, Alexandre, Annibal, & tous les Héros de l'antiquité étoient des hommes comme nous, & l'on eſt perſuadé, qu'ils ne traitoient pas les plus grandes paſſions, ni les actions les plus héroïques, autrement que les grands hommes de nos jours : cependant ces mêmes Spectateurs ſéduits, dès leur tendre jeuneſſe, par l'expreſſion outrée de la déclamation tragique, prennent les Héros de l'antiquité ſur le pied que les Comédiens veulent bien les leur donner, c'eſt-à-dire comme des hommes extraordinaires ; on les voit marcher, parler tout autrement que nous, & avoir une contenance tout-à-fait différente de la nôtre. En ſuivant cette fabuleuſe imagination, que les Spectateurs ont adoptée & dont ils ſont frappés, ils s'en ſont fait une illuſion ſi forte, qu'ils ſe laiſſent emporter au-delà du vrai en tout ce qu'ils voyent, en tout ce qu'ils entendent. Si les Comédiens touchent dans les ſituations de la Tragédie, ce n'eſt que par la ſeule raiſon que les Spectateurs ſe ſont accoutumés au biſarre de la Déclamation, & qu'elle ne fait plus ſur eux l'impreſſion qu'elle devroit faire ; car s'ils enviſageoient la Nature & la vérité telles qu'elles ſont en effet, ils en ſeroient au contraire révoltés. Je ne donnerai, pour garant de ce que je viens de dire, que deux exemples qui méritent de paſſer à la poſtérité, & d'être éternellement gravés dans l'eſprit des Comédiens. Nous avons vu, de notre temps, *Baron* & la *Le Couvreur* toucher tout le monde par une Déclamation ſimple & naturelle ; & le bon ſens veut que nous ne cherchions point de plaiſir dans la fiction, lorſque nous pouvons l'avoir dans la vérité, ſur-tout dans une profeſſion comme celle du Comédien, qui n'emprunte ſes traits que de la Nature même. Preſque tous les Etrangers, qui entendent pour la premiere fois la Déclamation tragi-

que ; en ſont d'abord dégoûtés à l'excès. Il eſt vrai que les applaudiſſemens de la Nation les ſéduiſent quelquefois, & qu'ils entrent bien ſouvent dans la corruption du Pays : mais ſans chercher loin d'ici des preuves de cette vérité, j'ai trouvé dans Paris pluſieurs Français qui abhorrent cette ſorte de Déclamation, & qui par cette raiſon ne vont même jamais à la Tragédie : ce ſentiment ſe rencontre dans les hommes de génie & de goût, qui ſont indignés, diſent-ils, d'y voir la Nature & la vérité ſi défigurées. (*Voyez la remarque ci-après*).

Je n'en dirai pas davantage, *par écrit*, parce que les préceptes les plus inſtructifs ſur ce point, & même les ſeuls qui puiſſent être véritablement utiles, doivent être donnés *de vive voix*, & non par le moyen d'une expreſſion morte, comme celle de l'écriture, ſuivant que je l'ai dit plus avant.

Au reſte, j'ai dit au commencement qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'un jeune Acteur ne parût jamais en Public, s'il n'étoit parvenu à un certain degré de perfection, & je ne puis m'empêcher de le répéter. Il ne doit point exiger que ſes Auditeurs ayent la patience, durant trente ans, d'attendre qu'il ait atteint la perfection de ſon Art. Un jeune Acteur peut me répondre que *l'exercice d'un Art forme l'Artiſte* ; je le ſais bien ; & moyennant les réflexions que j'ai faites, je ſais auſſi qu'on ne devroit s'exercer qu'en ſuivant la méthode de Démoſtène. Ce grand homme, comme tout le monde ſait, commença par eſſayer cet art une ou deux fois en Public : il n'y réuſſit point, il s'enferma & ne reparut plus que pour faire l'admiration de toute la Grece. Qu'un jeune Acteur en faſſe autant, qu'il eſſaye une fois cet Art en Public, qu'il l'abandonne s'il n'a point de talent, ou qu'il ſe perfectionne avant que de reparoître. Les grands Hommes dans les Sciences ont ſoin de cacher les ouvrages de

leur jeuneſſe, parce qu'ils les reconnoiſſent imparfaits : les Peintres, les Sculpteurs, les Poëtes, ne mettent point leur nom aux ouvrages par où ils ont commencé : les Ouvriers ne peuvent paſſer Maîtres, s'ils ne préſentent un chef-d'œuvre qui faſſe voir qu'ils méritent ce titre ; & un jeune Acteur aura l'impudence de déclamer en Public, ſans avoir auparavant exercé ſes talens en particulier, ou corrigé ſes défauts en ſecret !

Je ſuis étonné que, dans des ſiécles & parmi des Nations ſi bien policés, on n'ait jamais ſongé à établir des écoles de Déclamation. Un vieux Comédien qui auroit une chaire publique, & qui régenteroit ſur cette art enchanteur, ſeroit auſſi utile à la Société, que pluſieurs beaux établiſſemens que l'on trouve dans les grandes Villes. Les jeunes gens, n'étudiant la Déclamation qu'à la fin de leurs études, ſeroient plus avancés en âge, & par conſéquent plus à portée de comprendre les raiſonnemens dont on les entretiendroit, & ſur-tout de retenir les impreſſions naturelles & frappantes, que feroit ſur eux de *vive voix* un Modèle animé, en déclamant ſur tous les différens genres de cet Art.

Remarque de l'Editeur.

Aujourd'hui, pour éviter ce ton ampoulé & déclamatoire qui régnoit vraiſemblablement, au Théâtre, du tems de Riccoboni ; la plupart des Acteurs tombent dans un défaut tout-à-fait contraire, en ſe livrant dans la Tragédie à un genre de débit ſi familier, qu'il dégénère quelquefois en un ton ridicule & trivial. Il y a néanmoins, ce me ſemble, un juſte milieu à obſerver entre ces deux excès, également vicieux ; & ce milieu ſeroit peut-être le comble & le plus haut période de l'Art. Aſſurément le débit, pour être vrai, doit être le plus naturel qu'il eſt poſſible ; mais cette vérité n'exclut pas la nobleſſe. On ſait bien qu'en tout ce doit être toujours la Nature, mais la Na-

ture embellie, perfectionnée & ſublime quand il le faut, principalement ſi le ſtyle & le perſonnage le ſont. Il eſt à croire que Phédre & Andromaque, dit un Auteur fort judicieux, ne parloient pas comme Racine les fait parler; mais s il ſe fût borné à écrire comme elles parloient, je doute qu'on l'eût jamais nommé l'élégant Racine. Il en doit être ainſi des Acteurs dans la Tragédie : leur ton doit s'élever au-deſſus du ton des converſations ordinaires, à proportion que le Poëte ou le perſonnage s'y élève lui-même; &, comme rien ne ſeroit plus inſipide que de voir débiter avec emphaſe les diſcours les plus communs : rien n'eſt auſſi plus ridicule que d'employer un ton exceſſivement familier dans des paroles ou des expreſſions qui, par elles-mêmes, exigent le plus de nobleſſe & de dignité.

Il y a, je crois, une diſtinction eſſentielle à faire : c'eſt que le plus ou le moins de pompe dans le débit Tragique doit ſe meſurer relativement au plus ou au moins de nobleſſe qui ſe trouve dans la figure & dans toute la perſonne de l'Acteur : c'eſt-à-dire, par exemple, que la Noue, qui étoit laid, petit & décharné, riſquoit beaucoup de paroître bas & trivial dans ſa récitation ſimple & naturelle, vû qu'il auroit dû néceſſairement racheter ces défauts extérieurs par une certaine élévation dans le diſcours; & que Dufreſne au contraire, qui avoit l'air Noble & Grand, auroit pû parler la Tragédie avec plus de familiarité ou moins d'emphaſe qu'il ne le faiſoit, ſans courir le même danger que ſon Succeſſeur. Ainſi le genre de débit qui convenoit parfaitement à l'un, convenoit beaucoup moins à l'autre, par rapport à leur conſtitution reſpective. Ils n'en étoient pas moins bons tous deux; mais ils auroient peut-être été encore meilleurs. On croit devoir placer ici un éloge de Baron, tant parce qu'il renferme les principales qualités d'un Acteur Tragique, que pour l'oppoſer en même-temps à l'erreur de bien des perſonnes auſſi accréditées que reſpectables, telles que M. de Voltaire lui-même, qui tenant toujours à l'ancienne *Déclamation*, blâment ſouvent un certain ton de ſimplicité dans le Dialogue : ſimplicité, qui paroît à d'autres le comble du naturel, de la nobleſſe & de la vérité. Ce portrait de Baron pourra fixer les jugemens à ce égard.

« Baron parloit en *déclamant*, ou plutôt en *récitant*, pour parler le langage de Baron lui-même, car il étoit bleſſé du ſeul » mot de *Déclamation*, dit M. de Marmontel. Il imaginoit avec » chaleur, il concevoit avec fineſſe, il ſe pénétroit de tout. » L'enthouſiaſme de ſon Art montoit les reſſorts de ſon âme au

» ton des ſentimens qu'il avoit à exprimer : il paroiſſoit, on ou-
» blioit l'Acteur & le Poëte : la beauté majeſtueuſe de ſon action
» & de ſes traits, répandoit l'illuſion & l'intérêt. Il parloit, c'é-
» toit Mithridate ou Céſar : ni ton, ni geſte, ni mouvement qui
» ne fut celui de la Nature. Quelquefois familier ; mais toujours
» vrai, il penſoit qu'un Roi, dans ſon cabinet, ne devoit point
» être ce qu'on appelle un Héros de Théâtre. Enfin il fit connoître
» la perfection de l'Art, *la ſimplicité* & *la nobleſſe* réunies : un jeu
» tranquille ſans froideur ; un jeu impétueux avec décence : des
» nuances infinies, ſans que l'eſprit s'y laiſſât appercevoir ; en un
» mot, il fit oublier tout ce qui l'avoit précédé, & fut le digne
» modèle de tout ce qui devoit le ſuivre ».

AUTRES

LETTRES

OU

OBSERVATIONS

Sur la même matière, & particulièrement ſur ce qui concerne le Public.

AUX MÊMES ACTEURS.

APRÈS avoir parcouru les différentes parties relatives à l'Art du Comédien, je terminerai, Meſſieurs, ce Recueil par répondre à la queſtion que vous me faites ſur certains objets, qui vous ont toujours parû, dites-vous, aſſez intéreſſans & aſſez extraordinaires, pour devoir être conſidérés avec quelque attention. Tout ce qui tient au Théâtre offre une ſi vaſte matière à critique & à réflexions, qu'il y a certainement de quoi égayer ſon loiſir & ſatisfaire ſa curioſité : c'eſt le monde en miniature que le Théâtre, ou plutôt, c'eſt le tableau en raccourci de tous les travers de ce monde.

Parmi les objets qui vous ont frappés le plus, ce ſont les révolutions ſingulières qui arrivent dans le goût & dans les jugemens du Public, tant à l'égard des Pièces, qu'à l'égard des Acteurs. Révolutions biſarres en effet, communes au phyſique & au moral, mais dont il ſeroit inutile de chercher la cauſe autre part, que dans l'inconſtance humaine. Le changement n'eſt pas moins naturel dans la façon de penſer, que dans les mœurs; & il y a une mode au Théâtre pour les Pièces & les Acteurs, comme il y en a, dans la Société, pour les uſages & les habillemens. La mode, dit-on, eſt une roue, autour de laquelle tous les ridicules & toutes les extragagances ſont attachés. Enfin chaque choſe a ſon temps, & tout ici-bas tend à ſe détruire & à ſe renouveller. Une opinion ſuccède à une autre; le ſuccès d'aujourd'hui ſera effacé par celui de demain, & le meilleur Acteur n'eſt pas plutôt remplacé, qu'il eſt oublié ſans retour. C'eſt ce qui s'eſt vû dans tous les ſiècles & ce qui ſe verra éternellement.

Par la même raiſon, d'anciens Comédiens, ſans avoir rien perdu de leur mérite perſonnel, peuvent donc fort bien s'attendre à ſe voir éclipſés tôt ou tard par d'autres Acteurs moins bons, mais plus nouveaux, & ſpécialement par d'autres Actrices; (car les femmes ſur-tout ſont merveilleuſes pour ces ſortes de révolutions;) pourvû que ces Acteurs ou Actrices ſoient précédés de quelque vogue & pro-

tégés de quelques Grands. Sans cela, tel qui paroît un prodige, ſeroit peut-être trouvé déteſtable ſous un nom inconnu. Mais, avec ce double appui, pour peu qu'ils annoncent d'impudence & d'effronterie dans leur jeu, ou qu'il leur échappe, par-ci, par-là, quelques traits *éblouiſſans*, hardis ou haſardés d'après de très-bons modèles; voilà, en leur faveur, toutes les Têtes à l'envers, tous les Eſprits ſe rangent de leur côté; enfin on crie au miracle & ce ſont des Acteurs divins; tout ce qu'ils font eſt de la meilleure grace, tout ce qu'ils diſent eſt du meilleur ſens; les voilà définitivement placés ſur les deux trônes de Thalie & de Melpomène par le troupeau des Admirateurs: *un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.* Les anciens Acteurs, hommes ou femmes, indiſtinctement, ne ſont plus que des perſonnages mauſſades, dont le jeu uſé, ou trop naturel, ne fait plus la moindre ſenſation. En vain s'efforceront-ils de recouvrer cette ancienne faveur du Public; le Public dégoûté, ne daignera pas y faire attention; &, ſans craindre de ſe contredire & de ſe démentir ouvertement, il briſera, en un jour, l'idole de vingt années conſécutives.

Eh! comment de ſemblables Charlatans de Comédie, tels que ceux que je ſuppoſe, pourroient-ils manquer d'éblouir des Spectateurs, dont ſouvent le goût, émouſſé depuis longtemps, demande qu'on le réveille à quelque

prix que ce ſoit, & qu'on l'arrache, par de fortes ſecouſſes, à l'ennui & aux langueurs d'une trop longue habitude? Il faut être auſſi sûr de ſes lumières, que ſolide dans ſon jugement, ou fortement en garde contre ſoi-même, pour ſe garantir du charme de l'exemple, & pour ne pas ſe laiſſer entraîner, malgré ſoi, au torrent de la ſéduction générale. C'eſt ainſi que les moindres bagatelles, les ſottiſes les plus frivoles, ſont préférées tous les jours à nos meilleures Pièces de Théâtre, ſoit par le preſtige de la nouveauté, ſoit par le dégoût d'une trop longue jouiſſance.

Dira-t-on, que la Muſique de tant d'Opéra charmans, ſi courus dans les commencemens, eſt affoiblie ou changée, parce que le Public raſſaſié ne veut plus les entendre? Les Romains ne déſertèrent-ils pas le Théâtre de Térence pour courir après des Bâteleurs? &, comme les ridicules rapprochent les ſiècles les plus éloignés, n'a-t-on pas vu de notre temps quitter le Théâtre de Moliere pour celui de Pantalon, ou préférer les Marionettes & Nicolet, aux chef-d'œuvres de la Scène Françoiſe? Eſprits blâſés ſur les meilleures choſes, ainſi que ces goûts dépravés qui préfèrent, aux mets les plus exquis, les alimens les plus groſſiers & ſouvent les plus biſarres. Auſſi verra-t-on ces Héros du moment, ces Uſurpateurs paſſagers de l'admiration publique, deſcendre, à leur tour, du piédeſtal où un

aveugle Enthouſiaſme les avoit placés : &, *comme ils ont l'éclat du verre, ils en ont la fragilité* *.

Pour prouver, par un ſeul trait, cette inconſtance du Public dans ſes différens goûts, il ne faut que ſe rappeller les variations ſingulières ſurvenues & adoptées, en tout temps, dans la ſeule partie de la Récitation tragique. Il eſt aiſé de voir par-là quel fonds il ya à faire ſur les jugemens qu'on peut porter, & ſi on peut tabler ſur quelque choſe à cet égard, juſqu'à ce que l'on ait pris le parti de la fixer, une fois pour toutes, ſoit par l'établiſſement des Ecoles dramatiques, ſoit par quelqu'autre

---

* Celui qui écrit, ne dit tout ceci par aucune eſpèce d'humeur ni de mécontentement perſonnel, n'ayant jamais été dans le cas d'éprouver aucun de ces déſagrémens de la part du Public. Il ne prétend même déſigner perſonne, ni grands, ni petits, ni lieu, ni Spectacle particulier, & il ne parle ici qu'en général, en qualité d'Obſervateur & pour l'inſtruction des Commençans inexpérimentés. On ſait que par-tout il y a de faux talens & de faux Connoiſſeurs : que par-tout le Public eſt de même, ſujet à l'erreur & à l'inconſtance ; principalement en fait de Pièces & d'Acteurs. C'eſt ce qui a été dit, ce qui a été imprimé mille fois, & ce qu'il eſt permis, je crois, de répéter ſans offenſer perſonne.

. . . . *Chacun à ce métier,*
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.

moyen que ce puiſſe être .... Sans parler de cette ancienne déclamation ampoulée & giganteſque, détruite, rétablie, changée, puis reduite, dont Moliere, qui voyoit toujours ſi bien la vérité en toutes choſes, ſe moque ouvertement dans ſon Impromptu de Verſailles ; ne vit-on pas bientôt ſuccéder au fameux Baron, qui parloit, dit-on, la Tragédie avec autant de Nobleſſe que de ſimplicité, le Sieur Beaubourg & la Demoiſelle Duclos, qui, au contraire, la chantoient, ou du moins qui la déclamoient avec une eſpèce d'emphaſe & d'uniformité? Le premier, à ce qu'on aſſure, » jouoit tout du même ton & avec le même » emportement. Nulle tranſition, nul repos, » nulle intelligence des contraſtes. Celle-ci » ſembloit déclamer par octave, & l'on auroit » pu noter ſes inflexions, &c ». Le Public néanmoins étoit content du jeu outré ou ampoulé de ceux-là, comme on l'eſt aujourd'hui du jeu affecté des nôtres; & quoique ces deux ſujets ayent occupé la Scène pendant longtemps avec le plus grand ſuccès, en valoient-ils mieux pour cela, valeur intrinſeque, & auroit-on pu raiſonnablement faire au Spectateur d'alors, un reproche de ſon plaiſir, parce qu'il n'étoit fondé que ſur un mauvais goût?

Par le même eſprit de vertige & de partialité, n'avoit-on pas vu auparavant une Cabale des premiers Seigneurs du Royaume, ſoutenir la Phédre de Pradon, au préjudice

de la Phédre de Racine * ? Pourquoi voudroit-on que le Public de nos jours fût différent de celui de ſiècles paſſés ? Ne ſont-ce pas toujours des hommes de même nature, jaloux de leur autorité, remplis de paſſions, aſſem-

---

* *Anecdote.* On pouſſa l'indignité, entr'autres, juſqu'à faire faire de cette Tragédie une édition furtive, remplie de fautes, où l'on avoit gâté des Scènes entières, en ſubſtituant, aux Vers les plus heureux, les penſées les plus plates & les plus ridicules ; ſi-bien que, par ces noirceurs, dégoûté de la carrière du Théâtre, Racine alloit ſe faire Chartreux, lorſque ſon Directeur lui-même le détourna de ce deſſein....

Ce qu'il y a d'inconcevable, c'eſt que perſonne alors n'ait eu le courage de s'élever contre cette iniquité. « Cependant, quelle gloire, dit M. Paliſſot, n'auroit » pas mérité l'homme qui eut lutté lui ſeul contre » cette barbarie ! Ne ſait-on pas que Boileau, par » la noble fermeté de ſon ſuffrage, ramena tout le » Public au chef-d'œuvre de *Britannicus* ? Il me ſem» ble, ajoute-t-il, qu'on ne ſauroit être trop impi» toyable pour un méchant ouvrage préconiſé par tout » un parti, appuyé par vingt cabales, qui peut nuire » au goût, ou du moins retarder ſes progrès, & qui » fait gémir les vrais talens indignés du ſuccès de l'in» trigue, &c. &c.

Au reſte, il falloit que l'illuſtre Racine fût regardé de ſon vivant (par les yeux de l'Envie & de la Prévention ſans doute) bien au-deſſous de ſa juſte valeur, puiſque Madame de Sévigné ſe permettoit d'écrire, que ce rival d'Euripide n'*etoit qu'un caprice de mode, que l'on verroit paſſer comme l'uſage du café.* Il falloit, ſur-tout, qu'il parût bien inférieur à Cor-

blés pour leur amuſement? Ne connoît-on pas d'ailleurs la prodigieuſe influence des Grands ſur les jugemens des petits; & ne ſait-on pas combien, à cet égard, la force des préjugés populaires a prévalu de tout tems? Le Public, effectivement dupe des impreſſions étrangères, accueille ou rejette ſouvent avec tranſport, non ce qui lui plaît ou déplaît le plus, mais ce qu'une cabale plus ou moins puiſſante lui fait accueillir ou rejetter.

Il ſe préſente, en paſſant, une réflexion naturelle, au ſujet des Grands, que je crois avoir lue quelque part; « c'eſt qu'il eſt bien » ſingulier que le Peuple, qui les jalouſe ordi- » nairement & qui ſembleroit devoir puiſer, » dans cette jalouſie même, l'indépendance de » ſes déciſions, ait pour eux au contraire un » reſpect aveugle & involontaire, qui le déter- » mine & le ſubjugue ſans qu'il s'en apperçoive! » On diroit que nous voulons abſolument tenir » à nos Supérieurs par quelque endroit; &

---

neille, s'il eſt vrai qu'après la mort de celui-ci, un Comédien fit ces deux Vers:

Puiſque Corneille eſt mort, qui nous donnoit du pain;
Faut vivre de Racine, *ou bien mourir de faim.*

On avoit déjà fait à-peu-près la même alluſion au nom de Racine, lorſque M.lle. Champmêlé le quitta pour s'attacher à M. de Clermont Tonnerre; car on diſoit de cette Actrice, *qu'un Tonnerre l'avoit déracinée.*

» comme

» comme nous ne le pouvons par les avantages » extérieurs, nous tâchons du moins de leur » reſſembler du côté du ſentiment & de la fa- » çon de penſer; car il n'y a ſi petit particulier » qui n'ambitionne de paroître raiſonner & » juger comme le Seigneur le plus élevé. » C'eſt ce que nous ſentons, & ce qui effectivement eſt plus fort que nous & que tous nos raiſonnemens.

Mais, ſans nous appeſantir ſur de telles réflexions, & ſans chercher, dans des temps éloignés, de nouveaux exemples de l'inconſtance publique; la Dlle. Raucour ne vient-elle pas, dans ſes débuts à Paris (en 1773) d'éclipſer & de faire oublier la jeune Dlle. St. Val qui, quelques mois auparavant, étoit une merveille de la Nature aux yeux du Public? Et ce même Public, dont celle-ci étoit l'idole, ne lui a-t-il pas fait éprouver des déſagrémens, juſqu'à lui arracher des larmes & lui faire intérrompre la Scène à pluſieurs repriſes? Que veut-on de plus fort pour prouver l'inconſtance & même l'injuſtice des hommes, en fait d'opinions & de talens? Et que ſait-on!.... Peut-être, avant peu, en arrivera-t-il autant à cette même Raucour aujourd'hui ſi triomphante *.

* L'événement n'a pas encore abſolument juſtifié la conjecture, mais ne tardera pas à la juſtifier tout-à-fait; ſi cette Actrice, qui a d'aſſez belles diſpoſitions, ne retrouve pas ſa première Bouffole, ou telle autre

Que ſeroit-ce donc, ſi le Public venoit à fermenter & à prendre parti, ſoit pour l'un, ſoit pour l'autre, comme il eſt arrivé ſouvent? N'a-t-on pas vu, il y a trente à quarante ans, renou-

---

qui puiſſe la guider. Preuve confirmative de notre ſyſtême ſur la néceſſité d'un Maître, l'unique moyen, on le répete, d'abréger les études & d'en aſſurer le fruit. Qui doute que Raphaël ne ſe fût bien plutôt formé, s'il eut été l'Elève d'un autre Raphaël?

Anecdote. A la fin du Carême dernier (1774) le Directeur de la Troupe de Nanci, fit venir de Paris, à grands frais, cette Actrice, & ſur le bruit de ſa renommée, lui promit & lui donna, effectivement, mille écus pour cinq Repréſentations..... L'enthouſiaſme fut général dans toute la Ville; le monde, pour la voir paſſer, ſe mettoit à la fenêtre ou la ſuivoit dans les rues, & une foule de peuple s'atroupoit ſans ceſſe autour de ſon logis; enfin on n'auroit pas eu plus d'empreſſement pour une Princeſſe de la Maiſon de France ou de Lorraine..... Tel eſt l'effet de ces réputations précoces & anticipées, toujours moins difficiles à acquérir, qu'à conſerver.... Croit-on, par exemple, que, ſi cette Actrice retournoit en ce Pays-là, elle n'éprouveroit pas l'inconſtance publique & qu'elle y ſeroit encore reçue avec un accueil qui tenoit preſque du délire?

Cependant, au milieu de toutes ces acclamations, il lui arriva une aventure aſſez ſingulière. Un Fanatique furieux, s'élance à la portière de ſa voiture, &, lui mettant le poing ſous le nez, lui dit: *Te voilà donc, Monſtre, que l'Enfer a vômi pour corrompre les cœurs!* ..... Heureuſement, pour cette Actrice, qu'elle en fut quitte pour la peur.

veller, pour ainſi dire, la faction des Guelfes & des Gibelins, & tout Paris ſe diviſer en *Lulliſtes* & en *Ramiſtes*, au ſujet de la Muſique de Lulli & de Rameau ; & en *Péliſſiens* & en *Mauriens*, au ſujet des Demoiſelles le Maure & Péliſſier, Actrices de l'Opéra? J'ai oui dire, qu'une grande Ville avoit failli d'être de même toute en combuſtion pour deux *ſimples Batteurs de meſure*, dont l'un ne valoit ſûrement pas mieux que l'autre pour cette petite fonction méchanique.... C'eſt ainſi que ſouvent, ſans ſavoir pourquoi, on s'aveugle & on s'obſtine pour les objets les plus minces, comme pour les plus importans..... Ce qu'il y avoit de ſingulier dans cette double faction des *Péliſſiens* & des *Mauriens*, c'eſt que chacune avoit ſa place affectée au Parterre de l'Opéra. Dès que l'Actrice d'une faction paroiſſoit ſur la Scène, le parti oppoſé faiſoit tout d'un coup volte-face du côté de l'Amphitéâtre. Ce qui produiſoit, pour les têtes froides & les eſprits impartiaux, le plus amuſant Spectacle du monde.

La même choſe eſt encore arrivée il y a vingt ans au ſujet de deux Bouffons venus d'Italie, qu'on a eu l'imprudence de montrer au Public ſur le Théâtre de l'Opéra. « Durant » une année & plus, dit M. d'Alembert, nos » entretiens & nos ouvrages ont épuiſé la ma- » tière ſur cet objet. Notre Parterre diviſé, » préſentoit l'image de deux armées en pré-

» ſence, prêtes à en venir aux mains ; & cet » eſpace d'une année, employé à diſſerter, » bien ou mal, ſur la Muſique, eſt ſans doute » un temps fort honnête pour un Pays, où » l'on ne parle que deux jours d'une bataille » perdue, & où l'on emploie même le ſecond » à chanſonner le Général..... Enfin, pour » calmer les eſprits, on fut obligé de ren- » voyer les Bouffons, à-peu-près comme il » fallut autrefois que Titus renvoyât ſa Maî- » treſſe pour appaiſer les Romains ». On prétend même que le célèbre Auteur de la Lettre ſur la Muſique Françaiſe, fut obligé de quitter Paris par cette raiſon, comme *Perturbateur du repos public.* Sur quoi l'on diſoit qu'il eût été mieux nommé, Perturbateur du BRUIT public ; attendu que la Muſique Françaiſe en fait beaucoup.

Doutera-t-on, pour cela, que le Public n'ait beaucoup de goût, de juſteſſe & de diſcernement, & quelquefois même beaucoup d'équité, malgré toutes les injures qu'on ne ceſſe de lui dire tous les jours ? Non, vraiment : mais c'eſt qu'il a encore plus de légèreté, d'inconſéquence & de contradiction : & qu'enfin, dans ces ſortes de jugemens, il faut toujours en appeller du Parterre en tumulte & prévenu, au Parterre attentif & impartial.

On voit que, ſi le Public ſe prend ſouvent d'enthouſiaſme & d'amitié par pur caprice, il porte auſſi d'autres fois l'excès de ſa

haine & de ſa mauvaiſe humeur juſqu'à la déraiſon & la démence. Alors tout le chagrine, tout l'irrite, Auteurs, Acteurs, Spectateurs même, rien ne peut ſe dérober à ſes emportemens, &c. Mais, comme les abeilles irritées s'appaiſent par un peu de pouſſière, dit M. de Beauchamps, il ne faut ſouvent qu'une belle Scène, qu'un trait ingénieux, une plaiſanterie, ou quelques louanges & autres flatteries lâchées à propos, pour le calmer ou le faire rentrer en lui-même. Car le Parterre demande à être loué, & veut, non-ſeulement, qu'on exalte ſon diſcernement & ſon équité, mais encore il applaudit aux éloges qu'on lui donne à la moindre occaſion*.

Enfin le Public, cet Etre indéfiniſſable à bien des égards, eſt ſi ſujet au caprice & à l'inconſtance, qu'il ſemble même en éprouver dans ſa façon de ſentir & de s'amuſer journellement au Spectacle. On a remarqué qu'un

* Le Public revient avec le temps; « tôt ou tard les » appréciateurs ſenſés le ramenent, dit le célèbre Linguet: ſouvent même il arroſe de ſes larmes le tombeau de ceux dont il a déchiré le cœur; &, ſans » rougir de la contradiction, parce que la foule ne » rougit jamais, les enfans des Détracteurs deviennent » les Panégyriſtes de ceux qu'ont perſécuté leurs pères. » *Eſope* fut précipité à Delphes, *Socrate* empoiſonné » à Athènes, &c. &c: & enſuite on leur éleva des » Temples.

jour il étoit gai, plein de chaleur, aiſé à émouvoir, ſentant tout & le témoignant par des démonſtrations non équivoques : qu'une autre fois, au contraire, à la répréſentation des mêmes Pièces, jouées par les mêmes Acteurs & avec autant de ſoin, ce même Public étoit froid, taciturne, inſenſible & ne pouvant être ébranlé de rien; diſpoſition non moins relative à la Tragédie, qu'à la Comédie, & à toutes ſortes de Pièces, ſoit anciennes, ſoit nouvelles, à la première, comme à la dixième repréſentation indiſtinctement. Cette obſervation, quoique frivole, eſt fondée ſur la plus exacte vérité, ayant été faite ſpécialement d'après un Public compoſé des mêmes Spectateurs.

D'où peut provenir une différence & un contraſte auſſi frappant, dont les Comédiens s'apperçoivent mieux que perſonne, puiſqu'ils ont coutume de s'en plaindre chaque fois? Comment eſt-il poſſible que toute une aſſemblée prenne ainſi, ſans raiſon, des impreſſions unanimes, comme ſi ce n'étoit qu'une ſeule âme qui animât ce vaſte corps?..... Je crois, qu'il ne ſeroit pas moins difficile d'en rendre raiſon, qu'il eſt mal-aiſé de dire pourquoi, ſans ſujet, on ſe ſent porté à la triſteſſe ou à la gaieté, un jour plutôt qu'un autre; ou bien pourquoi, dans une ſociété d'amis, on ſe livre moins à la joie aujourd'hui, qu'on ne s'y eſt livré hier ou les jours précédens. Mais, peut-être, plus vraiſemblablement, cette apparente

inſenſibilité des Spectateurs, en certains jours, ne vient-elle que de l'abſence ou de la mauvaiſe humeur de quelques perſonnes, ſeules accoutumées à donner journellement le ton à un Spectacle. Inconvénient biſarre auquel on ſera bien moins expoſé dans une grande Ville, comme Paris, (où le Parterre du Samedi n'eſt pas celui du Dimanche,) que dans un Spectacle toujours compoſé à-peu-près des mêmes perſonnes. Il n'en faut ſouvent, en effet, que cinq à ſix, pour gouverner & faire mouvoir l'aſſemblée la plus nombreuſe.

Je ſuis, &c *.

---

* Une autre contrariété apparente, qu'offrent ſi ſouvent les jugemens du Public attroupé, c'eſt cette maladreſſe à applaudir à tort & à travers, les incartades les plus extravagantes ; & un inſtant après, c'eſt l'aptitude à ſaiſir les traits les plus fins d'une Pièce, les expreſſions les plus naturelles d'un Acteur, & la juſteſſe en un mot avec laquelle on ſait rendre l'hommage le plus flatteur au véritable talent. M. Linguet (dans ſon Journal du 25 Mai 1776) dévéloppe finement la cauſe de cette énigme ſingulière.

« Toute Aſſemblée en général, dit-il, & princi-
» palement toute Aſſemblée de Spectacles, eſt com-
» poſée de trois eſpèces d'êtres : les uns, en grand
» nombre, ſans goût, pures Machines, Automates uni-
» quement ſuſceptibles des impreſſions matérielles, ré-
» pondent aux hurlemens des Acteurs, par un tapage
» digne d'en être l'écho. Les autres, moins nom-
» breux, ſont des Spectateurs exercés, dont le goût
» eſt cultivé par la réflexion, l'étude, l'uſage du monde

» & des bons livres. Ceux-là ſont entourés d'une troi-
» ſième claſſe d'hommes indécis, incapables d'avoir
» à eux aucune ſorte d'opinion, mais prompts à re-
» cevoir & à favoriſer celles d'autrui ; vraies ſtatues
» de Memnon qui deviennent ſonores au moindre
» rayon étranger qui les frappe. Dès qu'ils voyent le
» viſage d'un voiſin, en qui ils ont confiance, ſe déri-
» der ; ils ſe hâtent d'intercepter ce jugement & le
» proclament à grand bruit afin de ſe menager l'hon-
» neur d'y avoir participé. Aveugle flexibilité qui les
» rend ſouvent complices de bien des approbations
» haſardées, &c. &c.

Anecdote. On raconte, à propos de cette facilité du Public à s'appaiſer, qu'un jour les Mouſquetaires & autres Officiers de la Maiſon du Roi, auxquels Moliere avoit ôté l'entrée *gratis* au Spectacle, par ordre de Sa Majeſté, ayant forcé la porte, tué les Portiers & ne cherchant pas moins qu'à maſſacrer la Troupe entiere des Comédiens, le jeune *Béjart*, habillé en vieillard pour la Pièce qu'on alloit jouer, eut la hardieſſe de ſe préſenter ſur le Théâtre au milieu de cette émeute, en diſant : *Eh! Meſſieurs, épargnez du-moins un pauvre vieillard de ſoixante & quinze ans, qui n'a plus que quelques jours à vivre.* Ce qui produiſit une riſée de la part de ces Mutins, & calma leur fureur, au point que le Spectacle du jour n'en fut pas même interrompu, & que depuis ils ne firent aucune difficulté de payer comme tout le monde.

Un mauvais Comédien, accoutumé à être hué dans chaque Ville où il jouoit, perdit un jour patience & dit au Parterre : *Meſſieurs, vous vous en laſſerez ; on s'en eſt bien laſſé autre part....* Depuis ce moment, le Public le reçut toujours avec bonté.

Un autre Acteur, très-bon au-contraire, débutoit par le Rôle du Comte d'Eſſex. Une forte Cabale étoit acharnée à l'interrompre chaque fois qu'il alloit parler; mais, à la ſeconde Scène, à peine la Ducheſſe avoit-elle achevé de lui dire, en parlant du courroux de la Reine:

Ne vous aveuglez point par trop de confiance;
C'eſt par ſon ordre exprès qu'on s'informe, on s'inſtruit....

que celui-ci, ſans ſe déconcerter du *brouhaha* réitéré, ſaiſit la main de l'Actrice, la conduit fièrement au bord de la Scène, &, après une petite pauſe pour fixer l'attention générale, lui dit, avec cette aſſurance modeſte qu'inſpire le vrai talent:

L'orage, quel qu'il ſoit, ne fera que du bruit,
La menace en eſt vaine & touche peu mon âme.

la Cabale, frappée, & de l'application & de la préſence d'eſprit de l'Acteur, ſe trouva déſarmée tout d'un coup; de façon qu'on finit par l'écouter attentivement, & qu'on rendit juſtice à ſes talens.

Mademoiſelle Duclos voyant rire le Public (dans Inès de Caſtro, à l'arrivée des Enfans au cinquième Acte) eut la hardieſſe de l'apoſtropher, en lui diſant *ris donc, ſot de Parterre, à l'endroit le plus touchant de la Tragédie!*.... Ce qui, par un haſard ſingulier, loin d'indiſpoſer le Spectateur, fut même fort applaudi. C'eſt ainſi que, dans cette Scène pathétique, le ſenti-

ment étouffant tout eſprit de cauſticité, le même moment vit pleurer ceux qui venoient de rire; exemple toutefois, de la part de cette Actrice, très-dangereux à imiter.

On ſait que la Mothe avoit puiſé, dans une aventure arrivée au Barreau, l'idée touchante d'introduire ces deux Enfans ſur la Scène..... L'Avocat Fourcroi plaidoit pour un jeune homme qui s'étoit marié ſans le conſentement de ſon pere, & qui avoit eu deux enfans de ce mariage. Cet Avocat, ſentant qu'il alloit perdre ſa Cauſe ſuivant la loi, eſſaya de toucher les cœurs; or, bien informé que le pere du jeune Marié devoit ſe trouver à l'audience un certain jour, il y fit venir ſecrétement les deux enfans; &, au milieu de ſon plaidoyer, ſe tournant pathétiquement du côté du grand pere, en les lui préſentant; il eut tellement l'art d'attendrir ce bon Vieillard, que celui-ci déclara hautement, en pleine audience: *Qu'il approuvoit le mariage & qu'il reconnoiſſoit ces enfans pour les ſiens.*

Une Actrice, feue Madame Rouſſeloi, (qui n'étoit rien moins qu'aimée à Toulouſe, quoiqu'elle ne fut pas, dit-on, ſans talent,) dans une Tragédie qu'on donnoit pour la clôture du Théâtre, fut accompagnée, à ſa derniere ſortie, par quelques huées du Public; mais s'étant retournée de ſang-froid, & ayant regardé un moment le Parterre en pitié, elle ſe borna, ſans dire un ſeul mot, à lui faire en face, un *grand ſigne de Croix*, pour lui marquer toute l'étendue de ſon mépris. Pantomime dont le Public fut plus outré, que ſi elle lui eût dit les injures les plus atroces.

On donnoit, il n'y a pas long-temps, à la Comédie Françaiſe, la Tragédie de Phèdre. Trois des principaux Acteurs, Meſſieurs Molé, Briſard, & Mademoiſelle Duménil, avoient abandonné leurs roles à leurs *Doubles*. Comme il n'eſt guère d'uſage, à ce Théâtre, de faire répétition des Pièces du *Trottoir*; chaque Double ſe préſenta le ſoir pour jouer ſon perſonnage, ſans ſe douter de cette triple ceſſion qu'on ne s'étoit point communiquée..... Hypolyte ouvre le Scène; grande rumeur dans le Public: car, à tous les Spectacles de Paris, ce qui s'appelle *Doublure*, eſt preſque toujours ſûr d'être mal reçu en entrant..... Enſuite Phèdre paroît; ſurcroit de murmure. Enfin arrive Théſée: à ſa vue, on peut ſe figurer le *brouhaha* d'un Parterre déja échauffé. Mais à peine l'Acteur, ſaiſiſſant un intervale de ſilence, eut-il achevé de dire: *Quel eſt l'étrange accueil qu'on fait à votre pere, mon fils?* que le Public, oubliant toute eſpèce d'humeur, pour n'enviſager que la juſte application de ce Vers, ſe mit à rire aux éclats, & finit par charger la Pièce d'applaudiſſemens.

D'après cette Anecdote, nous ne craindrons point de haſarder une obſervation qui vient à l'appui de ce que nous avons dit ſur la néceſſité d'un Chef. Obſervation, qui peut-être ne plaira pas à tout le monde, mais que nous ſoumettons au jugement de tout Lecteur impartial & déſintéreſſé. C'eſt qu'il eſt aiſé d'inférer qu'une eſpèce de confuſion anarchique règne viſiblement à ce Théâtre; & cela, ſans doute, faute d'un Directeur ſur qui devroit néceſſairement

rouler toute la machine, & qui n'eut à répondre qu'aux Gentilshommes de la Chambre ou à l'Intendant des Menus. Peu faits pour deſcendre à de certains détails, ces Meſſieurs, comme des Généraux dans une armée, doivent avoir, pour ainſi-dire, leurs Officiers Subalternes, ſoit pour veiller journellement au maintien de l'ordre, ſoit pour leur rendre compte de tout ce qui peut arriver d'intéreſſant. Qui peut mieux remplir ce but que quelqu'un autoriſé de leur part? Il eſt ſûr que ce Chef, ne fut-il que *Primus inter pares*, rémédieroit à mille inconvéniens qu'on ne peut guères éviter ſans cela. La crainte du Blâme, jointe à l'attrait de la Louange, ſeroit un aiguillon ſuffiſant pour exciter ſon zéle & pour réveiller toute ſon attention. Double motif qui, diviſé entre tant d'Acteurs, ne peut jamais avoir autant de force ni d'effet, que réuni dans une ſeule perſonne. Le Publie & les Comédiens eux-mêmes ne pourroient que très-bien ſe trouver de cette nouvelle réforme. En vain dira-t-on que la fonction de *Semainier* peut y ſuppléer également. On en ſent aſſez toute la diſproportion & l'inſuffiſance. Outre la totale incapacité de la plûpart dans cette Régie; outre l'appréhenſion de déſobliger ſes confrères qui, bien-tôt à leur tour, auroient occaſion de *prendre leur revanche*; comment peut-on ſe familiariſer avec un emploi en ſept à huit jours de temps? Un exercice de cinq à ſix ans conſécutifs ne ſeroit point trop, pour pouvoir ſe diſtinguer dans ces ſortes d'opérations théâtrales, & pour y acquérir quelque pratique & quelque conſidération. Ce n'eſt qu'à force d'uſage qu'on apprend à gouverner. Feu la Noue, qui voyoit bien les choſes, avoit conçu le projet de cet établiſſement; mais il paroiſſoit partie trop intéreſſée dans ſes vues, pour n'être pas ſoupçonné d'un peu d'ambition perſonnelle. On dit que M. Pré-

ville, il n'y a pas long-temps, à fait tout auſſi infructueuſement une autre tentative à-peu-près de même eſpèce. Sa démarche n'a ſervi qu'à répandre l'inquiétude & l'allarme parmi ſes Confrères..... Tant que l'Autorité ne s'en mêlera pas, les Comédiens aimeront toujours mieux n'avoir à ſe conduire qu'à leur propre fantaiſie, que d'être ſoumis à la direction d'un Chef permanent, conſtitué à cet effet, comme au grand Opéra. Telle eſt leur manie de vouloir être, dans le monde, le ſeul Corps privilégié en état de ſe gouverner ſoi-même ; tandis qu'au contraire il n'en eſt aucun qui ait plus beſoin de l'être que celui-là. Auſſi, d'après cet uſage ſingulier, l'illuſtre Piron fait-il dire à ſon Métromane, dans le perſonnage de l'Acteur :

» *Nous ſommes, vous & moi, membres de Comédie ;*
» *Notre Corps n'admet point la méthode hardie*
» *De s'arroger jamais la pleine autorité,*
» *Et l'on ne connoît point chez nous de* PRIMAUTÉ.

Actuellement, ſi l'on demande comment on pourroit procéder à l'élection de ce Chef ; je crois, ſauf meilleur avis, s'il m'eſt permis de haſarder le mien, que, pour éviter tout eſprit de ſpartialité, le moyen le plus ſimple & le moins ſuſpect, ſeroit un ſcrutin, par lequel les Comédiens choiſiroient trois d'entr'eux, à la pluralité des voix ; &, de ces trois dénommés, Meſſieurs les Gentilshommes de la Chambre en pourroient déſigner un, avec un Subſtitut, pour être à la tête du Spectacle ; & cela, pendant un certain eſpace de temps, plus ou moins étendu, comme on le pratique dans tous les Corps civils. Il n'eſt pas douteux qu'à force d'éprouver du déſordre, on n'en vienne-là un jour. Mais, vraiſemblablement, ce ne ſera pas de ſitôt : toute eſpèce de réforme n'étant pas moins tardive que difficile..... Les hommes, dit

M. de Voltaire, ne ſongent jamais à corriger les abus, qu'à la dernière extrémité & lorſqu'ils deviennent importans & dangereux: par la raiſon, dit-il, qu'ils ſont établis & parce qu'on jette rarement ſa maiſon par terre, quoiqu'on ſache qu'elle eſt mal tournée *.

On parle beaucoup d'une autre réforme encore plus eſſentielle au progrès du Théâtre Français, ou du moins très-propre à en prévenir la décadence. C'eſt la concurrence d'une ſeconde Troupe, dont ſur-tout les Gens de Lettres paroiſſent vivement déſirer l'établiſſement. « Pourquoi, diſent-ils, dans cette foule » de Théâtre de toute eſpèce, libres & ouverts dans » les Foires & ſur les Boulevards, proſcrit-on le ſeul » Théâtre décent qui pourroit repréſenter quelques » pièces régulières? Les plus plattes bouffonneries y » ſont autoriſées & l'on n'y peut réciter le moindre » ouvrage de morale. Pourquoi un privilége excluſif » ôte-t-il au peuple une nourriture agréable & ſaine, » & défend il de mêler un grain de raiſon au breuvage » groſſier qu'on lui verſe de toutes parts? Pourquoi » enfin borner à ce point les plaiſirs de la Capitale, » & vouloir que le Génie ne ſe faſſe entendre que » dans un lieu UNIQUE, tandis que la Sottiſe & le » mauvais Goût ont tant d'endroits pour étaler leurs

* « L'habitude des abus, même ſentis, l'emporte *long-temps* » ſur la conviction des avantages. La coutume eſt à la fois le » plus inflexible & le plus ſot des Tyrans. Le mal invétéré a » force de loi : la recherche du bien effarouche ; celle du » mieux effraye : & ſur ce foible-là, il y a à parier que les » Comédiens ne ſont guère plus ſages que les autres hommes. » Voilà dix ans que le Public ſe plaint ; qu'ils ſe plaignent eux- » mêmes des vues de leur conſtitution ; de l'inſupportable mo- » notonie de leur répertoire, de l'intérieur orageux de leur gou- » vernement ; & voilà dix ans que tout va du même train. (*M. Dorat, Préface du Célibataire*).

» mauvaiſes productions ». D'ailleurs, rien de plus efficace, rien même de plus néceſſaire que cette concurrence ſi déſirée, pour exciter l'émulation, & r'animer l'indolence des Acteurs *. Aiguillon ſans lequel, dans les Arts comme dans les Métiers, tout tombe dans la langueur & le dépériſſement. Car enfin (de l'agréable à l'utile) à quel Monopole, par exemple, ou à quel abus ne ſeroient pas expoſés les denrées publiques & même les alimens de premiere néceſſité, ſi une ſeule Compagnie avoit le privilége excluſif de les fournir ?

Voyez à la fin de ce Volume un Extrait des Réflexions de M. de Cailhava ſur cet article : ou, ce qui vaut encore mieux, voyez *les cauſes de la décadence du Théâtre & les moyens de le faire refleurir*: Brochure nouvelle de 46 pages, qui n'eſt qu'un extrait de l'Art de la Comédie, du même Auteur, avec des augmentations ſoutenues par les raiſons les plus lumineuſes & les plus convaincantes.

---

* Sans cet aiguillon, en effet, tel Acteur éminent, ſous le prétexte de ſa ſanté, ne paroîtra pas douze fois par an ſur la Scène, qu'on verra repréſenter trois fois par ſemaine, pour peu que ſon Second ait de talent ou qu'il puiſſe lui porter ombrage. On en a vu réſſuſciter, pour ainſi dire, & venir briller dans leurs meilleurs rôles au bout de ſept à huit mois de repos, ſur le ſeul bruit & dans ſeule crainte de l'arrivée d'un débutant, auquel on ſuppoſoit quelque mérite dans le même genre.

SECONDE LETTRE

Aux mêmes Acteurs.

QUELQUE étendue que ſoit la lettre précédente, je ne puis m'empêcher de revenir à une Obſervation, qui n'eſt qu'une ſuite de celles qu'on vient de voir : c'eſt que, l'eſprit de Prévention, ſoit ſur une choſe, ſoit ſur l'autre, a tout autant d'influence & d'empire ſur la multitude, que la mode, l'inconſtance & la nouveauté peuvent avoir d'attraits. On s'en apperçoit ſur-tout par l'aveuglement de ces Enthouſiaſtes qui s'enivrent, à propos de rien, d'un délire d'eſtime & d'admiration pour *certains petits* PERSONNAGES, juſqu'à les regarder comme les premiers hommes du monde, ſans qu'ils ayent rien produit, de leur vie, ni été peut-être en état de jamais rien produire ?

On en connoît ainſi, qui, *par inſuffiſance*,
S'enferment avec art, dans un noble ſilence..
(M. de la Harpe.)

Un Muſicien, par exemple, avec la ſeule hypocriſie du talent & beaucoup de charlataniſme, ſera parvenu à perſuader à tout un Pays qu'il eſt le plus grand *Virtuoſe* de l'Univers. Cependant, cet Orphée prétendu, n'aura jamais

jamais pu tirer de ſa cervelle un ſeul petit Opéra, pas même une Ariette paſſable : ou tout au plus, borné à la ſeule méchanique de l'art, peut-être aura-t-il fabriqué quelques morceaux de Muſique, comme un Cordonnier fabrique des ſouliers, c'eſt-à-dire, entièrement privé du feu de l'invention & du don de l'imitation..... Comment, dans ce cas, détromper tout un Public prévenu au dernier point, & quelquefois crédule & entêté juſqu'au fanatiſme ? Eſt-il poſſible de perſuader qu'une choſe qui plaît eſt mauvaiſe, ou qu'une autre qui déplaît ne l'eſt point ? Par la même conſéquence, c'eſt-à-dire, par une ſuite de cette prévention, on peut donc avancer que ces Acteurs nouveaux dont on a parlé, (euſſent-ils des défauts plus révoltans les uns que les autres,) pourront en impoſer, par une eſpèce de Clinquant, au point qu'ils introduiront, dans une troupe, tel goût, tel jeu, & tel genre de déclamation qu'ils jugeront à propas. Nouveauté à laquelle les anciens Acteurs ſeront d'autant plus forcés de ſe conformer, que, ſans cela, ils ne paroîtroient pas ſupportables, & qu'on finiroit par les taxer de n'avoir plus que ce qu'on appelle un *vieux jeu*. Souvent, en dépit de ſoi-même, on eſt contraint de ſuivre le torrent, & de contracter des défauts accrédités, ſans leſquels on riſqueroit de déplaire..... C'eſt une conjecture, ou une opinion, d'autant moins haſardée, qu'on ne connoît que trop toutes les diverſes innovations, qui ſe ſont introduites

au Spectacle de tout temps..... S'attendoit-on, & devoit-on s'attendre à la révolution qu'a éprouvée de nos jours la Muſique en France, par la ſeule apparition de ces deux Bouffons Italiens dont on vient de parler? Ne ſont-ce pas là les grands effets par les petites cauſes? Sans ces deux Etrangers, eût-on jamais haſardé, ou même penſé à travailler dans ce genre? Et n'auroit-on pas, en fait de Muſique, un véritable agrément de moins? La fureur de la nouveauté, jointe au preſtige de la prévention, peut donc également introduire & faire adopter une mauvaiſe choſe comme une bonne, ſi l'on n'eſt pas en garde contre cet attrait, principalement dans ce qui concerne les Arts arbitraires, & ce qui dépend des caprices du goût & du moment.

On connoît un Acteur, d'une grande réputation en Province, (le ſieur Aufrêne) dont le débit naturel & brillant, mais dangereux à imiter, eut fait immanquablement une révolution en ce genre, à la Comédie Françaiſe, s'il y eut été reçu il y a quelques années; ayant enlevé, dans ſes débuts, la plus grande partie des ſuffrages publics *. Or, ſans

* Cet Acteur fait toujours la plus forte ſenſation dans tous les pays où il repréſente; non qu'il n'y ait encore beaucoup à rédire à ſon jeu, mais il en fait diſparoître les imperfections par la vérité qu'il y met, & principalement par une récitation naturelle & vraie, à laquelle, par-tout, le Public ſemble aſpirer comme par une eſpèce d'inſtinct & de beſoin; excédé ſans doute de cette *Déclamation bourſouffle & chantante*, qu'il faudroit bannir à jamais de la Scène Françaiſe.

examiner ſi ceux-ci étoient bien ou mal fondés, ce qui paroît merveilleux au premier abord, ſouvent dégénère dans la ſuite & ſe dégrade inſenſiblement ; & cela, à force de vouloir raffiner, ou de chercher à s'écraſer les uns les autres. Comme les excès vont toujours en augmentant, ſur-tout dans les nouveautés qui ſont goûtées du Public ; l'Art ne fait alors que s'éloigner de la Nature, le bon devient mauvais, on s'y habitue, on le prend pour règle, & le faux goût s'introduit au Spectacle, ſans qu'il y ait moyen d'y apporter remède, ſi ce n'eſt peut-être, au bout d'un certain temps, lorſque cette fureur fanatique commence à ſe calmer & que le preſtige de la prévention s'eſt évanoui. Nouvelle raiſon (& l'on n'en ſauroit trop alléguer ſur cet objet), nouvelle raiſon, dis-je, qui prouve, dans une Troupe, la néceſſité d'un Chef autoriſé, d'un Maître vigilant & judicieux, ſeul capable de prévenir de tels abus, en arrêtant le mal dans ſon principe. Il n'en ſeroit pas de même ; ſans doute, ſi, dans cette profeſſion, on pouvoit en appeller à la Poſtérité, & la prendre pour juge ; comme pour les productions durables des Arts & du Génie. Mais, malheureuſement, au Théâtre, le Public ne ſe ſouvient plus le lendemain des tons de vérités qu'il a entendus la veille ; tout cela étant écrit, en pure perte, dans le vague des airs : *ſunt verba & voces, prætereaque nihil.*

Telle eſt l'eſpèce de gloire éphémère de ces talens enchanteurs & paſſagers, dont il me paroît que le Comédien a grand tort de vouloir tirer tant d'avantage & de vanité. A entendre effectivement quelques aveugles Enthouſiaſtes, quelques Apologiſtes outrés, on diroit qu'il n'y a rien de plus difficile, rien de plus merveilleux, que de bien rendre un Rôle ou un Caractère, & l'Art de *compoſer* une Pièce eſt peu de choſe, à leur avis, en comparaiſon du mérite de la bien *repréſenter*. Erreur trop attrayante, pour ne pas être adoptée par la plupart des gens de cet état. Erreur qui ne ſert qu'à nourrir chez quelques-uns cette opinion hautaine & préſomptueuſe de leur perſonne & de leurs talens : au point que l'Orgueil, ce poiſon deſtructeur des plus belles qualités, ſemble être l'apanage inſéparable de cette profeſſion. Combien d'entr'eux, par exemple, hors de la Scène, paroiſſent ſe croire encore Héros, Princes, ou Empereurs ! On penſe voir ſans ceſſe Oroſmane, Mithridate ou Céſar ; c'eſt toujours Electre, Cornelie, Ariane, Emilie ou la Reine de Carthage; & les Anecdotes qu'on rapporte ſur la ridicule fierté de pluſieurs, cauſent ordinairement moins de ſurpriſe, que d'indignation & de mépris *. Néanmoins, dit M. Dorat :

L'Acteur n'eſt plus qu'un ſot, s'il devient impudent,
Si la fatuité ſurvit au perſonnage.

* Voyez, à la fin de cette Lettre, les Anecdotes à ce ſujet, N°. 5.

La modeſtie ſied ſi bien en toute choſe! Cette modeſtie, ſur-tout, qui ſait ſe rendre juſtice, indépendamment de la cenſure d'autrui ; cet humble ſentiment d'un cœur honnête, toujours moins porté à s'applaudir qu'à ſe condamner ; eſpèce de vernis qui donne autant de relief au vrai mérite, que le voile en donne à la beauté, ou les ombres à un tableau ! Certainement, ce n'eſt pas entendre ſes intérêts que de négliger un moyen ſi propre à relever les plus éminentes vertus. Il eſt ſi aiſé aux gens de Spectacle, de ſe faire aimer par la magie enchantereſſe de leurs talens ; le Public eſt naturellement ſi porté en leur faveur, qu'il faut être, ou bien mal-adroit, ou bien impertinent, pour ne ſavoir pas profiter de tout l'empire d'une profeſſion auſſi ſéduiſante ! Le charme eſt déjà fait ; on n'a ſeulement qu'à n'y pas mettre obſtacle, & il opérera de lui-même infailliblement *.

Quant à la *Compoſition* & à la *Repréſentation* des Pièces, la différence, entre ces deux Arts, eſt ſi ſenſible, ou plutôt la ſupériorité ſi peu

* Bien éloignée de cette rare modeſtie, une Actrice, dont il eſt fait mention dans cet ouvrage avec les plus grands éloges, non-ſeulement a trouvé fort à rédire que l'Auteur ne l'eût point aſſez exaltée ; mais encore a oſé ſe plaindre qu'il avoit, à proportion, trop vanté d'autres Acteurs ſes Contemporains : comme ſi c'étoit-là une offenſe ou un vol fait à ſa réputation ! . . . . . *C'eſt la maudite robe, elle fait ſon métier.*

douteuſe, qu'on devroit à peine la mettre en queſtion.... Eſſayons cependant de les apprécier tous deux à leur juſte valeur: exalter l'un, ce ne ſera point ravaler l'autre.

Aſſurément, un bon Acteur eſt digne d'eſtime & même de quelque conſidération, malgré le préjugé qui ſemble l'en exclure. Sans vouloir faire l'apologie de l'état de Comédien, nous avons aſſez fait voir que, pour former, au Théâtre, ces talens ſupérieurs & peu communs, il ne falloit pas moins que les efforts réunis de l'Art & de la Nature. Quoi de plus recommandable d'ailleurs qu'une profeſſion, qui, par elle-même, nous conſtitue, en quelque ſorte, les Organes du Génie & du Sentiment, les fléaux du ridicule & les Précepteurs du genre humain, &c? Mais, avec tout cela, la ſupériorité appartiendra toujours de droit à ces Aigles de la Littérature, à ces Eſprits créateurs, auxquels raiſonnablement on ne ſauroit la diſputer.

En vain objectera-t-on qu'un bon Acteur eſt tout auſſi rare qu'un bon Auteur: la proportion n'eſt pas égale. Sur mille perſonnes qui pourroient réuſſir & briller ſur la Scène, il n'y en a pas dix qui ôſent s'y expoſer par rapport à l'OPINION PUBLIQUE. Raiſon ſuffiſante pour en éloigner les plus grands talens & pour occaſionner cette extrême diſette de bons Comédiens en tout genre. Au-lieu que, la carrière honorable de la Compoſition étant ouverte à tout le monde, on peut compter au moins

cent hommes de Lettres, contre un homme de Théâtre. Or, s'il étoit auſſi aiſé de faire des Pièces que de les repréſenter, il devroit ſe trouver proportionnément cent bons Auteurs contre un bon Acteur. Cela n'étant pas, la différence du nombre ne peut donc provenir que de la différence de difficulté. Mais qu'on détruiſe le préjugé, qu'on établiſſe des Maîtres & qu'on illuſtre cette profeſſion; on verra alors s'il n'y aura pas plus de bons Acteurs que de bons Auteurs, & ſi l'un des deux Arts n'eſt pas plus difficile que l'autre.

On pourroit objecter encore que Shakeſpear, Moliere, & pluſieurs autres grands génies ont été moins bons Comédiens que bons Auteurs; mais cette raiſon ne concluroit rien de plus que la précédente. Ne ſait-on pas que, pour réuſſir dans ces deux Arts, les diſpoſitions phyſiques ne ſont pas les mêmes, & que telles qualités néceſſaires pour l'un, deviennent à-peu-près indifférentes pour l'autre? Ainſi les célèbres Philidor & Grétri pourroient être de fort mauvais Chanteurs, & ne ſeroient pas moins de très-habiles Muſiciens, &c. &c.

Enfin il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir combien grande eſt cette diſtance de l'Auteur au Comédien. Elle eſt, ſi je ne me trompe, telle au moins que la diſtance du Compoſiteur au Joueur d'inſtrument, de l'Architecte à l'Appareilleur, & de tout Artiſte qui invente, à celui qui ne fait qu'exécuter. Vouloir donc

comparer le premier avec le ſecond, & l'Auteur de Zaïre avec Dufrêne ou le Kain ; c'eſt mettre en parallele Rubens avec ſes Copiſtes, ou Lulli & Rameau avec les Chanteurs ou les Symphoniſtes de leur temps. Pourquoi ſe faire illuſion ? Nous avons, il eſt vrai, le mérite de contribuer aux ſuccès de ces Grands-Hommes; nous avons l'art de faire valoir leurs Chef-d'œuvres, & même l'honneur de participer à leurs lauriers ; nous ſommes de plus quelquefois préférés à eux parmi les gens du monde, & ſouvent le Public, dans une Pièce qui lui plaît, n'enviſage que le Comédien, ſans ſonger ſeulement à l'Auteur* ; mais, malgré tant d'avantage, on le répéte, nous ne ſommes, dans le fond, que les Interprêtes de leurs

---

*On pourroit dire, en rapprochant les temps, d'après M. l'Abbé Millot, que les Acteurs de nos jours ſont, » aux Poëtes dramatiques, ce que furent, aux Troubadours, les Jongleurs du treizième ſiècle. Le métier de ceux-ci en effet étoit de chanter les Vers » que compoſoient les autres. Mais les Troubadours, » dit-il, ſe plaignent dans plus d'un endroit de leurs » Pièces, que les Jongleurs, non-ſeulement leur enlevoient ſouvent les récompenſes dues au talent & » au mérite ; mais encore les dèshonoroient par des » baſſeſſes & des ſcandales auprès des Princes, quelquefois trop accoutumés à confondre le Troubadour qui compoſoit & le Jongleur qui chantoit. » Ainſi l'on voit, ajoute-t-il, que le ſiècle des Troubadours a plus d'un rapport avec le nôtre ».

penſées & les Organes de leurs productions. Contentons-nous de cette portion de gloire, & ſoyons aſſez modeſtes pour y borner notre ambition.

Il nous reſtera encore à réformer un abus inexcuſable parmi nous; je veux dire une certaine morgue ou froideur, jointe au peu d'égards dont ſouvent nous accueillons les Auteurs qui ont des Pièces à faire repréſenter; & ce n'eſt pas ſans ſujet qu'ils s'en plaignent tous les jours. On les traiteroit, ſans doute, avec plus de vénération & de ménagement, ſi l'on pouvoit ſentir un peu mieux toute la prééminence de leur talent ſur le nôtre, & ſe ſouvenir que c'eſt à ces *Pères nourriciers* que nous devons notre état, notre gloire & notre exiſtence..... Cet aveu, dut-il être blâmé de nos Confrères, on ne peut ſe refuſer à l'évidence de la raiſon & de la vérité; on ne peut s'empêcher de rendre hommage à qui il appartient, & ce n'eſt que dans ce principe d'équité & de franchiſe, qu'on s'eſt permis cette diſcuſſion *.

Je ſuis, &c.

---

* « J'ai entendu plus d'un Auteur, dit un Ecrivain » connu, ſe plaindre des difficultés qu'éprouve un ou» vrage pour être admis ſur la Scène Françaiſe. Comme » il ſeroit dangereux de porter ces difficultés trop loin, » d'autre part, il ſeroit injuſte que les Comédiens re» çuſſent toutes les Pièces qu'on leur préſente. Et s'il » leur arrive encore ſouvent de ſe tromper ſur le choix;

» c'eſt qu'un pareil choix eſt difficile à faire. C'étoit » l'Aréopage qui, du temps des *Sophocle* & des *Euri-* » *pide*, ſe trouvoit chargé de ce ſoin *. Ce Tribunal, » qu'on diſoit avoir autrefois jugé les Dieux, ne » croyoit pas y déroger en appréciant les chef-d'œu- » vres de l'eſprit humain. Que les temps ſont changés ! » voici encore une différence. Le Poëte, dont l'ou- » vrage venoit d'être reçu, étoit couronné de lauriers » dans l'Aréopage même, & conduit en triomphe par » toute la Ville **.

» Ce Poëte, après tous ces honneurs, devenoit pour » l'ordinaire Acteur dans ſa Pièce. Il faiſoit ce qu'a

---

* Trois Tragédies de l'un de ces Auteurs, coûtèrent, dit-on, plus de dépenſe aux Grecs, que toute la guerre du Péloponèſe.

** Ne pourroit-on pas répéter, après la Bruyere, que les Grecs ſembloient faire trop pour les Comédiens ; comme, en d'autres temps & en d'autres lieux, on a paru trop peu faire en leur faveur. « Nous vivons, dit-il, avec eux, comme les Grecs qui les *hono-* » *roient* ; & nous penſons d'eux comme les Romains qui les » *aviliſſoient* ». Excès de part & d'autre, ainſi qu'aujourd'hui chez nos voiſins, qui paroiſſent avoir adopté l'opinion des Grecs à cet égard ; au point qu'on a propoſé à M. Garrick, d'avoir place au Parlement. Voici, dit-on, ſa réponſe.

» Moi, prendre place au Parlement !
» Le rang eſt beau, mais ſûrement
» Mon cœur n'en eſt pas idolâtre :
» Et Garrick, content de ſon Lot,
» Craindroit, ſur ce nouveau Théâtre,
» De jouer le rôle d'un Sot. [*Trad. de M. de la Place.*]

Telle eſt la conſidération qu'on porte en Angleterre aux perſonnes d'un mérite ſupérieur dans cette profeſſion.

» Et le Couvreur à Londre auroit eu des tombeaux,
» Parmi les beaux Eſprits, les Rois & les Héros.
» Quiconque a des talens à Londre eſt un grand homme, &c.

» depuis fait notre illuſtre *Molière* ; mais ce dernier » fut mépriſé du peuple de Paris, & les autres gou- » vernoient ſouvent celui d'Athènes, & pouvoient » arriver aux premières charges de la République. *So-* » *phocle* parvint à la dignité d'*Archonte*. C'eſt comme » ſi le célebre *Goldoni* devenoit *Doge de Veniſe*, avec » cette différence qu'il n'a jamais joué dans aucune » de ſes Pièces. Quant à la manière dont on choiſit » les Pièces qui doivent être jouées ſur la Scène » Françaiſe ; les ſeuls Comédiens en décident ; & » bien des Auteurs ſe ſont récriés contre cet uſage. » Quelques-uns d'entr'eux voudroient n'avoir pour » Juges que des Gens de Lettres. Je ne ſais s'ils y » trouveroient mieux leur compte.... Il eſt toujours » épineux d'être jugé par ſes rivaux. Il y auroit » peut-être ici un milieu à prendre ; ce ſeroit qu'un » certain nombre d'Académiciens Français aſſiſtaſſent » à la lecture d'une Pièce, & euſſent voix délibé- » rative avec les Comédiens.... * Enſuite on con- » clut, par déſirer que les principaux Acteurs Tra- » giques euſſent ſeuls le droit de préſider à la lecture » des Tragédies ; & les principaux Comiques à celles » des Comédies **. Par ce moyen, le travail ſeroit par-

---

* « De cette façon du moins les Auteurs ſeroient jugés par leurs » PAIRS, dit M. Mercier ; forme, à tous égards, bien préférable » à celle qui eſt en uſage aujourd'hui. » Effectivement, on ne ver- roit pas ſi ſouvent, ſous divers prétextes, rejetter de bons ouvrages & en admettre de médiocres. Peut-être alors ſeroit-il à propos de taire le nom des Auteurs, ainſi qu'on le pratique pour les Prix Aca- démiques ; afin de prévénir tout eſprit de cabale & de partialité.

** M. Renou penſe tout le contraire dans la Préface de ſa Tra- gédie, & je crois qu'il n'a pas tort, à cauſe de la prévention & de l'intérêt perſonnel de chaque Acteur pour le rôle qui le concerne. D'ailleurs, Racine, dit-il, avoit pour conſeil Boileau, qui n'a- voit point fait de Tragédie ; & Boileau avoit Parru, qui n'avoit point fait de Vers.

appeller à l'Aſſemblée pour prendre un rôle dans ma Pièce, & non pour me donner des conſeils .... Si un Auteur, quel qu'il fut, s'aviſoit d'en dire autant aujourd'hui, il courroit grand riſque de ne pas voir repréſenter ſa Pièce de long-temps.

Le même Racine eut occaſion de réparer cette petite mortification ; car, faiſant répéter une de ſes Pièces, & en ayant donné aux autres Acteurs l'intelligence, il ſe tourna vers Baron, & lui dit : *pour vous, Monſieur, je n'ai point d'inſtruction à vous donner, votre ame & votre génie vous en diront plus, que mes leçons n'en pourroient faire entendre.* Il paroît que les Acteurs alors ne rougiſſoient pas de recevoir des *leçons* de ceux qui pouvoient leur en donner.

Les Auteurs dépendent tellement des Comédiens, pour la repréſentation de leurs Pièces, que l'Anecdote ſuivante en eſt une preuve.... M. de Voltaire, à la veille de faire repréſenter une de ſes premieres Tragédies, les rôles ſçus & déja répétés, il lui venoit à tout moment dans l'eſprit de nouveaux Vers, de nouvelles penſées, qu'il faiſoit diſtribuer aux uns & aux autres juſqu'au jour de la repréſentation. Mais le Sieur Dufrêne, excédé d'avoir à ôter & à remettre continuellement dans ſa mémoire les productions de ce Génie inépuiſable, prit le parti de ſe faire céler chez lui, afin de mettre par-là une barrière à toutes les corrections que M. de Voltaire pourroit encore lui envoyer. Celui-ci, s'étant apperçu de l'humeur de l'autre, s'aviſa d'un aſſez joli expédient pour en triompher. Il fit faire un pâté de perdrix rouges qu'il lui fit parvenir, ſous un autre nom, au moment qu'il étoit à table avec une nombreuſe compagnie de ſes amis. A l'ouverture du pâté, on vit chaque Perdrix portant pittoreſquement au bec de petits billets,

où étoient les divers changemens qu'il falloit faire à la Pièce. Alors le Comédien, ne croyant pas devoir réſiſter à cet ingénieux ſtratagême d'un Auteur auſſi recommandable, ſe détermina à apprendre toutes les corrections qui lui furent indiquées.

On dit que le même Dufrêne avoit gardé trois ans ſur le ciel de ſon lit la Pièce du Glorieux *, ſans vouloir apprendre ce Chef-d'œuvre de l'Auteur : ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que celui-ci fut obligé d'en changer le dénouement, parce que, auparavant, le Caractère principal ne ſe corrigeant point, l'Acteur, comme on l'a déja dit, ſentoit une juſte répugnance à le jouer de cette façon. Reſte à ſçavoir, ſi la punition du Glorieux n'eût pas mieux valu, pour la morale, que cette converſion ſubite & inattendue. Ce n'eſt pas la premiere fois que le Comédien a triomphé, ou abuſé, de la complaiſance de l'Auteur.

❀

Anecdotes. N°. 5. Ce grand Acteur (Dufrêne), étoit, dit-on, ſi glorieux, qu'à peine parloit-il à ſes domeſtiques. Lorſqu'il étoit queſtion de payer un fiacre ou un porteur de chaiſe, il ſe contentoit de faire un ſigne, ou de dire d'un air dédaigneux ; *allons, qu'on paye ce malheureux....* Un jour, en plein Café, parlant ſur l'inégalité des fortunes & du bonheur, il diſoit avec ce ton de fauſſe modeſtie, aſſez ordinaire aux perſonnes préſomptueuſes : « On croit » peut-être fort heureux, par exemple, un homme » comme moi ; mais j'eſtime plus le ſort d'un ſimple » Gentilhomme, retiré dans ſa terre avec dix mille » livres de rente, que d'être ce que je ſuis ».

❀

Le célèbre Baron étoit de même ſi enivré de ſon

* D'autres diſent la Métromanie.

mérite, qu'il disoit souvent dans ses enthousiasmes de vanité : *Tous les cent ans on peu voir un César, mais il en faut deux mille pour produire un Baron, & depuis Roscius je ne connois que moi.....*

Un jour son Cocher & son Laquais ayant été battus par ceux d'un très-Grand Seigneur ; *vos gens* dit-il, *ont maltraité les miens, Monsieur le Duc, je vous en demande justice.* Et comme il revenoit toujours à la charge avec les mêmes termes de *vos gens & les miens*, ce Seigneur impatienté & choqué du parallele, lui répondit à la fin : *Hé, mon pauvre Baron ! de quoi diable aussi t'avises tu d'avoir des gens ?* Chacun effectivement peut avoir des *domestiques* ; mais il semble qu'il ne convient pas à tout le monde d'avoir des *gens.*

Une autre fois se trouvant au jeu avec un Prince du Sang qui daignoit l'admettre dans la plus étroite familiarité : *Vas pour cinquante louis Mons—de Conti*, dit-il : *tope à Britannicus*, répond le Prince, en faisant allusion à ce même rôle qu'il avoit joué la veille.... On dit qu'il pensa refuser la pension du Roi, parce que l'Ordonnance portoit : *payez au nommé Michel Boyron, dit Baron, la somme de, &c.*

Montfleuri étoit de même tellement entêté de sa profession, qu'en se mariant, il ne voulut jamais prendre d'autre qualité que celle *de Comédien du Roi*, quoiqu'il fut très-bon Gentilhomme, & que le Roi eut déja rendu, en faveur de Floridor, l'Arrêt qui déclare que la Profession de Comédien n'est pas incompatible avec le titre de Gentilhomme, & qu'ainsi elle ne déroge point.

Je

Je me rappelle avoir oui dire, par un aſſez bon Comédien, parlant à un ſimple Officier avec qui il avoit diſpute & qui cherchoit à l'humilier : « la différence » qu'il y a de vous à moi, *lui dit-il*, c'eſt qu'avec » quatre aulnes de drap, le Roi peut faire, en deux » minutes, un homme comme vous ; & qu'il faut un » effort de la Nature & vingt ans de travail pour » faire un Acteur comme moi ».

On raconte qu'un de ces Acteurs ambulans & à grand fracas, étoit ſi rempli d'Egoïſme & de Vanité, que ſa manie étoit d'avoir toujours en poche de petits Vers à ſa louange, avec des Gazettes farcies de l'étalage de ſes talens, dont il avoit grand ſoin de régaler quiconque l'abordait, ſoit en les liſant, ſoit en les débitant toujours *modeſtement* lui-même : ſemblable à ces Charlatans qui ſans ceſſe font mettre leur nom dans tous les papiers publics.... Un jour cet Acteur, paſſant dans une Cour, fut préſenté au Prince. Ce Prince, que ſon affabilité naturelle portoit à accueillir tout le monde, commença par lui demander, entre autres choſes, comment il trouvoit le Pays d'où il venoit..... Mais l'Egoïſte, au lieu de répondre à la queſtion, & toujours occupé de lui ſeul, *Monſeigneur*, dit-il avec emphaſe, *c'eſt un Pays d'où je ſuis parti comblé de préſens & couvert de gloire... Je vous en fais mon compliment*, repartit le Prince, & il ſe retira.

C'eſt ce même Acteur, à qui un ſot orgueil faiſoit

dire, ſans ſentir l'irrévérence du propos : *Si un Dieu venoit ſur terre, je lui diſputerois la Comédie.*

La préſomption, pour ne pas dire quelque choſe de pis, eſt ſi naturelle aux perſonnes de Théâtre, qu'on aſſure qu'un des premiers Danſeurs de nos jours, qui ſe dit le Dieu de la Danſe, a eu le ridicule de dire hautement & de la meilleure foi du monde : *Je ne connois aujourd'hui, en Europe, que trois Grands hommes, le Roi de Pruſſe, M. de Voltaire, & moi.....* Peut-on ne pas rire en voyant un Pigmée ſe comparer à deux Hercules !

Spectatum admiſſi riſum teneatis amici ?

Le même Danſeur, dit-on, étoit fort étonné qu'on ne ſe rangeât pas, en le voyant paſſer dans les rues ou aux Promenades publiques.

Toutes ces fanfaronades ne reſſemblent guère à ce que répondit, il y a peu de temps, à un Chevalier de St. Louis, un des principaux Acteurs de la Comédie Françaiſe. Celui-ci plaignoit un de ſes Confrères obligé de ſe retirer du Théâtre avec ſeulement 1500 livres de viager ; ſur quoi l'Officier, révolté d'une plainte qui lui paroiſſoit mal fondée, relativement à lui-même, l'apoſtropha d'un ton de hauteur & de mépris, en lui diſant : « Il convient bien d'oſer parler ainſi, tandis qu'un homme comme moi, criblé de bleſſures, » ſe contente de ſix cent livres de penſion ! » *He, comptez-vous pour rien, Monſieur, de pouvoir nous le dire*, lui répliqua l'Acteur ſur le même ton ?

A de pareilles *vanteries*, on ne peut qu'oppoſer ces Vers admirables de M. de Voltaire :

Piron ſeul eut raiſon, quand, dans un goût nouveau,
Il fit ce Vers heureux, digne de ſon tombeau :
Ci git qui ne fut rien : *quoique l'orgueil en diſe,*
Humains, foibles humains, voilà votre Déviſe.
Combiens de Rois, grands Dieux, jadis ſi révérés,
Dans l'éternel oubli ſont en foule enterrés !
La terre a vu paſſer leur Empire & leur Trône.
On ne ſait en quels lieux floriſſait Babilone.
Le Tombeau d'Alexandre aujourd'hui renverſé,
Avec ſa Ville entiere a péri diſperſé.
Céſar n'a point d'aſyle où ſon ombre repoſe...
Et le Danſeur un TEL *penſe être quelque choſe !*

TROISIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

COMME on ne ſauroit être trop en garde contre tous les inconvéniens d'une profeſſion, les plus déſagréables, ſoit pour tâcher de s'en garantir, ſoit pour ſçavoir les ſupporter avec conſtance en cas d'événement; je crois devoir, Meſſieurs, vous faire encore quelques obſervations, ou plutôt vous donner quelques avis eſſentiels...,.. Entr'autres, c'eſt de ſonger, ſi vous voulez vous ménager la bienveillance du Public dont vous dépendez, à vous obſerver prodigieuſement dans votre extérieur & dans votre maintien, & à vous ſouvenir ſans ceſſe que, par état, en perſpective à tout le monde, on vous jugera, au Théâtre, ſur ce que vous ſerez à la Ville..... Quelquefois un ſalut négligé, ou la plus légère diſtraction; ſouvent un propos haſardé qu'on envenimera, ou enfin d'autres prétextes les plus frivoles, vous attireront des ennemis, d'autant plus dangereux, qu'on ira *glapir l'allarme* de tous côtés, en vous taxant d'orgueil & d'impertinence, ou l'on vous fera un crime de la moindre parole & de la moindre inattention. Le Public eſt toujours porté à faire cauſe commune en pa-

reille occurence. Cette injuſtice ira même plus loin ; ſi c'eſt une jolie femme, on la vilipendera, & on lui prêtera des intrigues qu'elle n'a point, ou qu'elle n'a peut-être jamais eues. En un mot, pour peu qu'on ſoit expoſé aux regards malins du Public, dit M. de Voltaire, il faut s'attendre à ſe voir en butte aux traits de la Calomnie ou de la Médiſance.

Je dois vous prévenir encore, Meſſieurs, ſur un autre objet qui échapperoit peut-être à votre attention : c'eſt que, dans ce métier-ci, par une biſarrerie ſingulière, on s'attire quelquefois la haine publique, bien moins faute de mérite & de capacité, moins par une conduite & des mœurs équivoques ; que par un certain air de fortune & d'opulence, & pour peu que l'on paroiſſe vouloir s'élever au-deſſus de ſes Confrères & de ſes égaux. Ambition mal-adroite, qui ne ſert qu'à aigrir & le Public & les Comédiens, & qu'on ne pardonne même que difficilement. Si, à cette apparence de proſpérité, vous joignez quelques talens un peu diſtingués, ou quelques prééminences perſonnelles : nouveaux torts, nouveaux griefs, nouveaux motifs de haine, d'avoir occaſion de vous admirer malgré qu'on en ait. La moindre ſupériorité, dans les autres, eſt ſouvent, en certains cas, un fardeau pénible à l'orgueil & à la mauvaiſe humeur de bien des gens. Ce ne ſera sûrement point à Paris, ou à Londres, ni de la part des Gens du Grand Monde, qu'on éprouvera

ces petits effets d'une petite envie ; mais bien dans la Province, où l'on eſt fort ſuſceptible de ces jalouſes impreſſions, & ſur-tout de la diſtinction des rangs & des états. Effectivement, on a obſervé que quelques légères marques de luxe & d'aiſance, à la Ville, ont ſouvent fait juger, au Théâtre, avec la derniere rigueur, tels Acteurs, que ſans cela, peut-être, on auroit accablés de careſſes & d'applaudiſſemens. Tant l'eſprit d'envie & d'animoſité contre la perſonne, influe ordinairement ſur le perſonnage ! Et difficilement s'amuſera-t-on du jeu d'un Acteur, quelque excellent qu'il ſoit, pour peu qu'on croie avoir ſujet de l'envier ou de le déteſter perſonnellement *.

---

* *Anecdote.* Un jour le nommé Dreuillon, premier Comique de Province, après avoir fait ſes débuts avec beaucoup de ſuccès dans une grande Ville de Commerce où il venoit d'arriver, n'eut rien de plus preſſé que de s'habiller magnifiquement & d'aller ſe montrer dans les Cafés, pour y quêter des complimens, ſelon l'uſage. Mais dès qu'on le vit entrer, dans cet attirail de Seigneur, tout le monde affecta de lui tourner le dos ſans lui dire un ſeul mot. Le lendemain & les jours ſuivans, même accueil, même froideur, & au Théâtre, qui pis eſt, fort peu d'applaudiſſemens. Si bien que, ne ſachant à quoi attribuer un pareil changement, il s'ouvrit là-deſſus à un particulier de ſa connoiſſance, qui lui expliqua l'énigme : *Préſentez-vous*, lui dit-il, *ſous un habillement plus ſimple & plus modeſte, & vous verrez comme on vous accueillera.....* Effectivement, à peine parut-il ainſi vêtu, que chacun

A combien d'autres déſagrémens, ſans nombre, ne doit-on pas s'attendre, dans ce centre de la Tracaſſerie, principalement de la part de ſes ennemis & de ſes rivaux ? Je ſuis honteux de l'avouer ; mais il n'eſt ni ſourdes menées, ni trahiſons, ni calomnies, ni autres ſortes d'abominations & d'infâmies, que les vrais talens n'y éprouvent tous les jours, de la part de ces âmes de boue, envieuſes de toute eſpèce de mérite & de fortune. On a vu juſqu'à des Directeurs mêmes, aveuglés par cet eſprit de baſſe jalouſie, cabaler, au préjudice de leurs intérêts, contre les meilleurs ſujets de leur Troupe, & les dénigrer de la manière la plus lâche & la plus incroyable. Directeurs de *nouvelle eſpèce*, il eſt vrai, & tout auſſi peu faits pour régir un Spectacle, qu'un Tambour ou un *Timbalier* pour commander une armée !.....

---

s'empreſſa de le combler de careſſes & d'honnêtetés, & qu'au Théâtre les applaudiſſemens ſe reveillèrent en ſa faveur.

C'eſt dans cette même Ville où le Directeur de la Troupe, homme à talent & à ſon aiſe, s'étant aviſé d'avoir un carroſſe, fut aſſailli d'oranges pourries chaque fois qu'il paroiſſoit ſur la Scène ; au point qu'il fut obligé de quitter la Ville, aimant mieux ſans doute prendre ce parti que de mettre bas l'équipage..... Tel eſt le ſort des gens de Spectacle, ou plutôt, tel eſt l'empire du Public, qui veut étendre ſa domination ſur eux, au-delà même des bornes de ſon territoire !

Telle eſt, Meſſieurs, l'eſquiſſe légère des travers & des écueils, inhérens au Théâtre, que je vous trace à regret ; telles ſont les vérités fâcheuſes que je n'ai pas cru devoir vous diſſimuler : telles ſont en un mot les diſgraces & les inconvéniens à redouter dans cette profeſſion ſéduiſante, & de la part de vos Confrères, & de la part du Public en général. On ne ſauroit trop ſe défier des uns, on ne doit jamais trop compter ſur l'autre. Le Public eſt un Maître deſpotique par-tout. En vain l'aurez-vous ſervi pendant vingt ans, à ſa plus grande ſatisfaction; en vain en aurez-vous été toujours accueilli, honoré, chéri : au moindre caprice, à la moindre occaſion, vous n'avez rien fait, & vous ſerez tout étonné de ne plus lui plaire, ſans ſavoir pourquoi ; en un mot, c'eſt, proverbialement, ce qu'on appelle le ſervice du Grand.

De ces honneurs reçus c'eſt ſouvent tout le fruit :
Un long-tems les amaſſe, un moment les détruit.

Quant à moi, je le répéte, je ne m'en plains que pour les autres, n'en ayant jamais rien éprouvé de diſgracieux perſonnellement. Mais combien d'excellents Acteurs ont été dans le cas de s'en plaindre, ſoit pour ces mêmes raiſons, ſoit pour d'autres encore plus frivoles ! Enfin pour raſſembler, en peu de mots, tout ce que j'aurois à dire là-deſſus, il ſuffira de rappeller quelques Vers du célèbre Voltaire à Mademoi-

ſelle Clairon, ſur les diſgraces que cette grande Actrice a elle-même eſſuyées, après avoir été l'ornement du Théâtre Français & l'idole du Public, pendant vingt-cinq ans conſécutifs.

Je ne ſuis point ſurpris qu'un ſort capricieux
Ait pû mêler quelque ombre à tes jours glorieux:
L'âme qui ſait penſer, n'en eſt point étonnée,
Elle s'en affermit, loin d'être conſternée,
C'eſt le creuſet du Sage; & ſon or altéré
En renaît plus brillant, en ſort plus épuré.....
En tous tems, en tous lieux, le Public eſt injuſte.....
Horace s'en plaignoit ſous l'empire d'Auguſte.
La malice, l'orgueil, un indigne deſir
D'abaiſſer un Acteur *qui fait notre plaiſir;*
De flétrir des talens *qui conſolent la vie;*
Voilà le cœur de l'homme, il eſt né pour l'envie:
A l'Egliſe, au Barreau, dans les Camps, dans les Cours,
Il eſt, il fut ingrat, & le ſera toujours.

Je ſuis, &c.

ANECDOTES relatives à la prévention & aux jugemens du Public.

M. de Voltaire raconte qu'un jour à ſouper, avec quantité de beaux-Eſprits du Royaume, on traitoit avec le plus grand mépris les Fables de la Mothe qui venoient de paroître, & qu'on aſſuroit qu'il lui étoit impoſſible d'approcher jamais des plus médiocres Fables de la Fontaine. « Je leur parlai, ajoute M. de Voltaire, » d'une nouvelle édition de ce même la Fontaine & de » pluſieurs Fables de cet Auteur qu'on avoit retrou- » vées. Je leur en citai une; ils furent en extaſe, & » ſe récrioient: *Jamais la Mothe n'aura ce ſtyle; quelle « fineſſe, quelle grace! on reconnoît la Fontaine à cha- » que mot.....«* La Fable étoit de la Mothe.

L'aventure connue de la Muſe Bretonne, qui a fourni le ſujet de la Métromanie, prouve encore, en fait de prévention littéraire, ce qu'on pourroit citer de plus fort & de plus incroyable. Auſſi l'immortel Piron fait-il dire à un des perſonnages de cette excellente Pièce:

Voilà de vos arrêts, Meſſieurs les gens de goût!
L'Ouvrage eſt peu de choſe & le nom ſeul fait tout.

Ce qu'on dit ici au ſujet des Pièces, peut s'adapter de même aux Acteurs, dont on ne juge guère la plupart du temps, que par écho ou par pure prévention.

Lorſque M. de Voltaire préſenta pour la première fois ſa Tragédie d'Œdipe aux Comédiens Français, en 1718; ils la refusèrent, moins vraiſemblablement ſous le prétexte frivole qu'il n'y avoit pas aſſez d'amour dans la Pièce, que par un véritable eſprit de prévention, tant ſur l'extrême jeuneſſe de l'Auteur, que ſur le ſuccès incertain d'un premier coup d'eſſai.

Plus de ſoixante ans auparavant, les Comédiens de

l'Hôtel de Bourgogne avoient déjà fait voir juſqu'où peut aller la prévention en fait de jugement d'un ouvrage dramatique..... Triſtan, qui étoit en grande Renommée alors, ſe chargea de leur préſenter, comme étant de ſa compoſition, une Pièce d'un jeune Auteur de ſes amis, afin, par cette feinte, de les diſpoſer favorablement en ſa faveur : effectivement dans cette idée elle fut acceptée avec les plus grands éloges..... Triſtan leur ayant découvert qu'elle n'étoit point de lui, mais d'un nommé Quinault, les Comédiens ſe retractèrent, & n'en voulurent plus donner que la moitié du prix offert. Triſtan fit de vains efforts pour les ramener à leur première propoſition; & ne pouvant y réuſſir, il s'aviſa d'un expédient pour concilier leurs intérêts & celui du jeune Auteur. Il propoſa d'accorder le neuvième de la recette de chaque Repréſentation, pendant ſeulement la nouveauté de la Pièce, ce qui fut accepté de part & d'autre : & depuis on a toujours ſuivi la même règle. Telle eſt, dit-on, l'origine de la part de l'Auteur.

L'Abbé Boyer fit de même repréſenter ſon Agamemnon ſous le nom d'un Poëte qui avoit pour lui la prévention publique. Cette Tragédie en effet fut parfaitement bien reçue ſous ce voile emprunté pendant quelques repréſentations ; mais un jour l'Auteur, enivré de tant d'applaudiſſemens, s'écria dans ſon tranſport : *La Pièce eſt pourtant de Boyer.....* Le Public dès-lors commença à la croire moins bonne, ceſſa de l'applaudir & finit par la trouver déteſtable.

Un jour le fameux Mignard, voulant tendre un piège au jugement du célèbre le Brun, ſon rival, imita ſi bien la manière du Guide dans un tableau de la Magdelaine, qu'il le fit vendre, ſous le nom d'un inconnu,

l'autre ayant été consultés par l'Acheteur sur ce morceau; le premier fit semblant d'abord d'être persuadé que, loin d'être du Guide, il étoit même bien inférieur à ses moindres ouvrages; l'autre, soit par contrariété, soit par prévention, soutint précisément tout le contraire. Si bien qu'à la fin Mignard, voyant l'affaire assez engagée pour sa propre gloire, découvrit lui-même la supercherie, dont il donna les preuves les plus convaincantes : sur quoi le Brun un peu confus, lui répondit d'un ton piqué : *Hé bien ! à la bonne heure, faites donc toujours des Guide & non des Mignard.*

Un célèbre Peintre de nos jours, se trouvant un peu oberé de dettes, s'avisa pour les payer, d'un Expédient qui, sans être selon la plus exacte probité, n'en prouve pas moins tout l'empire du Charlataniſme & de la Prévention.... Il prit d'abord avec lui, dans une Maison de campagne qu'il avoit louée à Chaillot, deux jeunes Peintres ses Elèves, à qui, sans leur communiquer son dessein, il fit faire une cinquantaine de tableaux dans son genre & à sa manière. Ces jeunes gens ensuite partis pour l'Italie, & lui pour le Portugal, il fit de-là répandre, au bout de quelque temps, le bruit de sa mort qu'il fit même inférer dans les papiers publics. Sur quoi ses Créanciers n'ayant rien de plus pressé que de faire saisir & vendre tous ses effets, on trouva, dans le nombre, ces prétendus tableaux de chevalet, & Dieu sait avec quelle aveugle empressement les Amateurs les acheterent! De façon que, les dettes payées, le Peintre reparut au bout de quelques années, & les Acheteurs se trouverent la dupe, & de leur peu de connoissance, & de leur prévention.

On dit que d'autres célèbres Peintres, plus anciens,

s'étoient déja ſervi, par le même motif, du même expédient.

Un autre Peintre de portrait, qu'on accuſoit de ne jamais ſaiſir la reſſemblance, voulut s'aſſurer ſi le reproche qu'on lui faiſoit étoit bien ou mal fondé. Il annonce à pluſieurs perſonnes qu'il a fait le portrait de quelqu'un connu de tout le monde, qui le diſpute au naturel pour la reſſemblance.... On vint voir cet Ouvrage, que chacun ne manqua pas de critiquer à ſon ordinaire; & la prévention agiſſant toujours de plus en plus, on finit par conclure que le Peintre n'avoit point du tout ſaiſi les traits de l'original. *Vous vous trompez bien Meſſieurs, car c'eſt moi même*, dit l'homme, dont le viſage avoit été ajuſté dans la toile... C'eſt peut-être delà qu'eſt venu l'idée du *Tableau parlant.*

Enfin le Charlataniſme, (qui eſt au talent ce que l'hypocriſie eſt à la vertu). le Charlataniſme, dis-je, & la Prévention entrent dans tout; il n'eſt preſque aucun Art qui ſoit exempt de l'un, ni perſonne qui ne ſoit ſuſceptible de l'autre. Molière & la Fontaine ont d'un ſeul trait, parfaitement dépeint cette dernière impreſſion de l'eſprit. *Retirez-vous, vous puez le vin*, diſent à George Dandin, *qui eſt à jeun*, M. & Madame de Sotenville prévenus..... *Otons-nous, car il ſent*, ſe dit l'Ours à lui-même, à la vue d'un *corps vivant* qu'il prend pour un *Cadavre.*

Voici des réflexions, tirées d'un nouveau Traité, qui contient les recherches les plus utiles au progrès de l'Art dramatique, par M. de Cailhava. L'Auteur prétend que ces réflexions mises en pratique, contribueroient à doubler la fortune des Comédiens, en rétabliſſant la gloire du Théâtre Français. C'eſt ſous ces deux points de vue, que nous croyons devoir les ajouter à ce Recueil.

EXTRAIT du dernier Chapitre de l'Art de la Comédie.

« ON croit ſouvent que la décadence du Théâtre » ne vient que de quelques abus qui ſe ſont gliſſés à » la Comédie ; de ce que les ouvrages dans le nou- » veau genre y ſont ſeuls en crédit, & de ce qu'enfin » la cabale & la protection y tiennent lieu de mérite : » tout cela précipite en effet la décadence & la » chûte du Théâtre ; mais rien de tout cela n'en » eſt la cauſe primitive, la voici ». C'eſt le Privilège accordé à une ſeule troupe ſur les choſes les plus libres, les plus franches, les plus reſpectées chez toutes les Nations, c'eſt-à-dire le plaiſir du Public, les talens & le génie. Une troupe munie d'un Privilége excluſif peut malheureuſement dire à la France entiere : « Nous » ne voulons vous donner, dans le courant de cette » année, qu'une ou deux nouveautés, encore ſerez- » vous forcés de les prendre dans le genre qu'il nous » plaira d'adopter. Si vous voulez rire, nous préten- » dons que vous pleuriez ; déſirez-vous pleurer ? » nous vous forcerons à rire. N'eſt-il pas en notre » pouvoir de jouer ce que nous voulons, de recevoir » les mauvaiſes Pièces, de condamner à l'oubli les » bonnes, de favoriſer les Auteurs médiocres, de » dégoûter ceux qui pourroient ſoutenir la Scène ? »

Une troupe qui jouit d'un Privilége excluſif, peut enchaîner le génie, lui arracher ſes aîles & lui dire: « Il n'eſt plus queſtion de prendre l'eſſor, & de » t'élever à ton gré dans les nues: il faut te modéler » à notre taille, à nos geſtes. Sois notre eſclave. Si tu » te gliſſes dans le ſanctuaire des Arts, que ce ſoit » ſous nos auſpices; ou, loin de nous, loin du Théâ- » tre, ton audace infructueuſe ». Un Privilége excluſif n'eſt pas moins préjudiciable à l'Art du Comédien qu'à celui du Poëte. Suppoſons une troupe dont tous les Acteurs ſoient autant de *Roſcius*. Chacun d'eux eſt parfait dans ſon genre. Il ne le ſera pas long-temps. Pourquoi cela? Parce que n'ayant pas de concurrent, il ſe refroidira bientôt; ſon ambition ſera d'avoir un Double, afin de ſe faire déſirer, & de l'avoir mauvais pour mieux reſſortir. Il trouvera le ſecret d'écraſer tout débutant qui pourroit l'alarmer, & de ſoutenir tout Pigmée qui ſervira à le faire paroître plus grand. Qu'arrive-t-il? Le Pigmée reſte, accoutume peu-à-peu le Public à ſes défauts, agence quelques rôles à ſa taille, à ſa voix, à ſa poitrine, à ſon tempérament, à ſes petites manières, devient Acteur en Chef, rend à ceux qui veulent le doubler ce qu'on a fait à ſon début: ſes ſucceſſeurs l'imitent; leurs Doubles eſſuient les mêmes traitemens, & les rendent. De cette façon, une troupe excellente ne peut que devenir mauvaiſe; & le Public, qui perd de vue tout objet de comparaiſon, eſt complice ſans s'en appercevoir. Le moyen le plus facile, le plus prompt & même le ſeul propre à rétablir la gloire du Théâtre, ſeroit donc de permettre à une ſeconde Troupe Françaiſe de s'établir dans la Capitale. Si l'on pouvoit douter de l'efficacité de ce moyen, il ſuffiroit de parcourir l'hiſtoire que l'Auteur donne de toutes les Pièces depuis l'inſtant où elles ſont offertes aux Comédiens, juſqu'après leurs repréſentations. Ce détail qu'il faut voir dans l'ouvrage même,

eſt la meilleure réponſe que l'on puiſſe faire à ceux qui ne ſentiroient point tout le tort qu'une Troupe privilégiée fait au progrès de la Comédie & de la Tragédie. Pluſieurs partiſans des Priviléges excluſifs pourront s'écrier qu'il faut protéger le Théâtre de la Nation, lui conſerver ſes droits, le faire jouir d'une magnificence, d'une ſupériorité, d'une pompe impoſante. Mais qu'entendent-ils par le Théâtre de la Nation? Parlent-ils de vingt Comédiens, qui, malgré leurs grands talens, ſe ſuccédent & ſe font oublier mutuellement? ou bien le *Tartuffe*, *Cinna*, *Phédre*, *le Joueur*, *Rhadamiſte*, *le Glorieux*, *Mahomet*, *la Métromanie*, &c? Tous ces ouvrages immortels, tous ces monumens éternels du génie Francais, quoique joués par différentes Troupes, ne compoſent-ils pas bien plus eſſentiellement le vrai Théâtre de la Nation, même lorſqu'ils ſont repréſentés dans les Pays les plus lointains? Mais, ajoutera-t-on, ſi vous admettez deux Troupes, celle que nous avons gagnera moins. C'eſt encore une erreur. A Paris, une ſeconde Troupe Françaiſe ne ſauroit faire aucun tort aux Comédiens. Au contraire, tirez-les de leur létargie, piquez leur émulation, vous verrez leur réputation & leur fortune s'accroître. Le Peuple Français prodigue l'or & les applaudiſſemens à qui ſait lui procurer des plaiſirs variés; témoin l'empreſſement avec lequel, las de voir toujours les mêmes Pièces & les mêmes Acteurs ſur nos grands Théâtres, il court entendre criailler à l'*Ambigu-comique*, & voir des ſauts périlleux chez *Nicolet*. Sachez l'amuſer, il vous donnera la préférence, & le goût triomphera ſans peine de la futilité la plus dèshonorante pour la Nation.

Enfin, s'il eſt vrai qu'un Empire ſoit plus ou moins illuſtre, à meſure qu'il produit plus ou moins d'hommes de génie, d'hommes immortels, pourquoi ne pas admettre le ſeul moyen qui peut nous rapprocher de ces temps fameux où les *Corneille*, les *Moliere*, les *Racine*,

Racine, s'immortaliſoient chacun ſur un Théâtre différent ? Quelle perte pour la gloire du Théâtre Français, ſi ce ſiècle n'eût qu'une ſeule Troupe ! L'un de ces génies, que nous venons de nommer, l'auroit occupée, les autres ſe ſeroient découragés, & la France eût perdu ces Chefs-d'œuvres qui lui feront à jamais le plus grand honneur. Qui nous aſſurera même que les *Scuderi*, les *Montfleuri*, les *Scarron*, les *Deſmarets*, les *Bourſault*, & peut-être les *Pradon*, déja poſſeſſeurs d'un Théâtre unique, n'en auroient pas interdit l'entrée aux trois grands-hommes qui les ont ſi bien écraſés ?

Admettons deux Troupes, l'Art du Comédien y gagnera autant que celui du Poëte. Les Acteurs ſe piqueront d'émulation. Loin de s'endormir dans le ſein de l'indolence, ils feront continuellement de nouveaux efforts. L'un ſera vainqueur aujourd'hui, l'autre triomphera demain. Les bons ſujets qui débuteront à un Théâtre, ne ſeront plus rebutés, de crainte que l'autre ne s'en empare bien vîte. Les Acteurs qui voudront être leſtes ſur le cothurne, lourds ſur le brodequin, & ſortir de la nature, ſeront ſifflés, parce que leurs rivaux feront leur critique en conſervant les nuances convenables à chaque genre. Le Spectateur aura un objet de comparaiſon pour juger ſainement ; & les Comédiens, qui méritent la palme, ne ſe la verront plus diſputer par des écoliers fiers de remuer les bras, les jambes, la tête comme leur maître, &c. &c.

OBSERVATION PARTICULIÈRE,

Au ſujet du célèbre Baron.

IL eſt difficile de concilier la hauteur de ce grand Comédien, avec la baſſeſſe, dont il a toujours été ſoupçonné, de s'attribuer des Pièces deſquelles il n'étoit,

dit-on, que le père putatif. Cependant, ſi cette accuſation a été fauſſe, ou ſans fondement, c'eſt une tache à ſa mémoire qu'il ſeroit juſte d'effacer, *s'il étoit poſſible* : mais comment démêler la vérité ſur de ſimples conjectures?.... Il eſt certain qu'il y a également des préſomptions pour & contre. Nous allons haſarder une petite diſcuſſion, ſans rien décider à cet égard.... Premièrement, eſt-il croyable qu'un homme d'un talent auſſi ſublime & auſſi diſtingué, ait riſqué, ou de ſe ternir, ou de ſe déshonorer par la confuſion de ſe voir tôt ou tard démaſqué, en ôſant ſe parer ainſi d'un ornement étranger dont il n'avoit même que faire pour ſa réputation? Une telle foibleſſe n'eſt-elle pas incompatible avec un caractère auſſi haut & auſſi pénétré de ſon mérite perſonnel? N'a-t-on pas été long-temps dans cette erreur au ſujet du célèbre Crébillon, qu'on a eſſayé de noircir d'un ſemblable affront, & ne connoît-on pas enfin les ruſes ſourdes & tout le manége de l'Envie, pour tâcher d'affoiblir, par de faux bruits, la gloire de ſes confrères & de ſes rivaux *?

D'un autre côté, répliquera-t-on : cette vanité ſotte & habituelle de quelqu'un, loin d'être un préjugé favorable en pareille circonſtance, n'eſt qu'une pré-

* Quelques-uns prétendent prouver la propriété authentique de l'Andrienne en faveur du Pere de la Rue, par un billet de ce Jéſuite, trouvé dans les papiers de Baron & conçu en ces termes : *Je vous envoie, Monſieur, le troiſième Acte de l'Andrienne; le reſte ira plus vite, &c. ce 3 Mars* 1702..... Mais cela ne peut-il pas s'entendre d'une ſimple correction? Ne conſulte-t-on pas tous les jours ſes amis ſur ſes ouvrages? A plus forte raiſon, un habile Lariniſte ſur une Traduction de ce genre. Il faudroit donc auſſi douter de toutes les autres Pièces de Baron, de la *Coquette*, de l'*Homme à bonnes fortunes* repréſentées dix-huit ans auparavant. Néanmoins, il ſemble plus naturel d'attribuer ces deux Comédies à cet Acteur, homme de lettres & de bonne compagnie, qu'à un Religieux qui (à lui ſuppoſer autant de connoiſſance du monde) ne ſe ſeroit jamais expoſé à travailler ſur de pareils ſujets, tant par reſpect pour ſon état, que dans la crainte même d'en être tôt ou tard ſoupçonné l'Auteur.

ſomption qui lui eſt tout-à-fait contraire. Le vrai mérite n'eſt guère ſuſceptible que de modeſtie, comme l'orgueil n'eſt ordinairement qu'un tiſſu de petiteſſes. N'y a-t-il pas beaucoup de gens qui ne ſont, ou qui n'ont été que les prête-noms de leurs Ouvrages? On ſait que pluſieurs Auteurs, ſoit par crainte, ſoit par modeſtie, ne voulant point faire paroître leurs Pièces ſous leur propre nom, les mettoient ſous celui de quelque Comédien. Champmêlé, la Thuilerie, Dancourt & pluſieurs autres, en fourniſſent des exemples. D'ailleurs, il n'y a pas, dit-on, de *fumée ſans feu*; & ces bruits injurieux ayant couru, du vivant même de Baron, il eût été de ſon honneur de chercher à les détruire, dans le temps, par d'autres preuves plus convaincantes, que ce qu'il dit dans la Préface de l'Andrienne, où il ſe borne à ſe comparer *modeſtement* à Térence, ſous prétexte que celui-ci a été dans le même cas. *Comparaiſon n'eſt pas raiſon*, & il en falloit une autre beaucoup plus ſolide & moins équivoque, &c. Raiſons plauſibles de part & d'autre, pourroit-on dire; mais non ſuffiſantes pour décider la queſtion: *& adhuc ſub judice lis eſt.*

Anecdote. On dit que la derniere fois que ce même Baron parut ſur la Scène (à cette ſeconde retraite comme à la premiere, ce fut par la Tragédie de *Venceſlas*), il s'arrêta court à ce Vers: *ſi proche du cercueil où je me vois deſcendre....* ſoit qu'alors il ſe ſentit oppreſſé par ſon aſthme; ſoit plutôt par une triſte réflexion ſur ſon grand âge, ce qui pouvoit fort bien lui donner à ſonger, car il mourut effectivement trois mois après.

Son père étoit mort plus de 68 ans auparavant, d'une bleſſure qu'il ſe fit au pied, en repouſſant l'épée que le Comte de Gormas fait tomber à Dom Diégue dans le Cid. La gangrene s'y étant miſe, on lui propoſa de lui couper la jambe; mais il n'y voulut point conſentir en diſant: *Il ſeroit beau de voir un Roi de Théâtre avec une jambe de bois!*.... On prétend que ſa femme étoit ſi belle, que, lorſqu'elle paroiſſoit à la Toilette de la Reine, le Roi s'écrioit pour ſe divertir: *Meſdames, voici la Baron*; & qu'auſſi-tôt elles prenoient toutes la fuite.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Obſervations ſur l'Art du Comédien, &c.* lequel m'a paru bien fait, pouvoit être utile & mériter par conſéquent le débit, ne renfermant rien d'ailleurs qui puiſſe l'en empêcher. A Paris, ce 15 Avril 1776. *Signé*, D'HERMILLY.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE ; à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conſeils Supérieurs, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur D'HANNETAIRE, Nous a fait expoſer qu'il deſiroit faire imprimer & donner au Public, *Obſervations ſur l'Art du Comédien*, de ſa compoſition, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires : A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des préſentes. Voulons, &c. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le 29e jour du mois de Juin, l'an de grace 1774, & de notre Règne le premier. Par le Roi en ſon Conſeil. LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No.... Folio 270, conformément aux Réglemens de 1723. A Paris le 4 Juillet 1774.

A. P. LOTTIN jeune, Adjoint.

POUR maintenir & fortifier de plus en plus l'ardeur & la confiance des jeunes Candidats du Théâtre en faveur de cet Ouvrage, contre toute autre impreſſion contraire; le Libraire, chargé de cette édition, a joint, au Volume, ces Extraits de quelques Journaux. On ne peut guère en effet donner, à un Commençant, une meilleure idée ni une ſûreté moins équivoque des principes d'un Art qu'il n'a point encore exercé, que d'après la déciſion & l'autorité des véritables Connoiſſeurs.

Extrait de la Gazette Littéraire, des Sciences & des Arts, du 16 Juillet 1774.

CET Ouvrage eſt plein d'Obſervations judicieuſes & de détails très-lumineux, dont la lecture ne peut qu'être utile, même aux Acteurs qui ont le plus de réputation. C'eſt ſur cette matière un des Ouvrages les plus étendus & les plus variés qui ſoient ſortis de la plume d'un homme de l'Art. . . . L'Auteur, dans le Diſcours préliminaire, (les diſpoſitions de la nature admiſes & ſuppoſées dans un Acteur,) commence par établir & par prouver la néceſſité des Ecoles Dramatiques, qu'il réduit à une forme toute ſimple; c'eſt de nommer & d'autoriſer, dans chaque Troupe, un Chef expérimenté, tant pour donner des leçons ou des conſeils, que pour préſider à chaque répétition; corriger l'un, ranimer, contenir l'autre, & en général mettre de l'enſemble dans le jeu des Acteurs, & les conduire, en dépit de l'amour-propre, dans les ſentiers de la nature & de la vérité; au lieu de ſouffrir, dans cette Profeſſion, cette eſpèce d'anarchie où chacun ne veut avoir de règle que ſoi..... L'Auteur entre enſuite dans le détail des principes les plus recherchés de ſon Art, en réuniſſant, aux meilleurs extraits, une foule de notes ou d'obſervations les plus juſtes, qu'il a ſoin d'égayer par des Anecdotes théâtrales, relatives à chaque objet. Il offre ainſi au Lecteur de toutes les claſſes, plus d'un genre d'amuſement, & dans le plaiſir de juger les talens & les défauts des Acteurs qu'il voit tous les jours ſur la Scène, & dans la variété d'Anecdotes très-piquantes qui y ſont recueillies, & qui interrompent de tems en tems l'uniformité des réflexions & des préceptes, &c. &c.

Extrait du Journal Encyclopédique, du premier Novembre 1774.

DE tous les Arts de goût, celui du Comédien paroît le plus à

la mode. Les Acteurs de profeſſion voient chaque jour leurs talens imités & enviés dans un grand nombre de Sociétés, même du plus illuſtre rang, où l'on s'occupe des amuſemens dramatiques; enſorte que l'Ouvrage que M. d'Hannetaire ſemble ne propoſer qu'à de *jeunes Acteurs & Actrices*, eſt d'une utilité plus étendue qu'il ne l'annonce modeſtement, puiſque la Capitale & les Provinces ont plus que jamais les rêves Abdéritains, *Abderitana ſomnia gentis habent.*

M. d'Hannetaire, après avoir longtems, & avec ſuccès, exercé ſon Art, a cru devoir être utile encore, en faiſant part au Public des réflexions toujours ſolides & ſouvent très-fines, qu'il a faites ſur ſa profeſſion..... Il s'étend ſur beaucoup d'objets, qu'il diſcute en homme très-inſtruit & bien fait pour être un de ces Maîtres dont l'établiſſement ſeroit néceſſaire. Il oppoſe des raiſons judicieuſes à toutes les objections qu'on pourroit lui faire. De-là, il paſſe à un abregé de l'Ouvrage eſtimé de M. Remond de Sainte-Albine, intitulé *le Comédien*: Ouvrage qui ſe trouve aujourd'hui difficilement, & auquel, pour lui ſervir de ſupplément, il joint des Notes très-étendues, qui lui donnent occaſion d'entrer dans le détail de tous les principes de ſon Art. Il a ſoin de parſemer ſes préceptes, ſes vues & ſes obſervations, d'Anecdotes théâtrales relatives à chaque objet; ce qui rend la lecture de cet ouvrage auſſi variée, qu'utile & agréable.

Nous ne ſuivrons pas M. d'Hannetaire, pied à pied: nous nous bornerons à choiſir, parmi ſes différentes réflexions, celles qui nous auront offert quelque choſe de plus neuf & de plus piquant. A l'égard des Anecdotes, qui ſont très-nombreuſes dans ce Code dramatique, nous en choiſirons de même quelques-unes, par leſquelles nous terminerons notre Extrait: & nous n'oublierons pas d'appuyer notre ſentiment ſur cette production, du ſuffrage de M. de Marmontel. Voici ce qu'a dit cet Académicien ſur la première Edition. *L'Auteur a réuni, dans ſon Ouvrage, tout ce qu'on a écrit de mieux ſur l'Art du Comédien, & les Notes qu'il y a jointes, ne le cédent à aucun de ces morceaux, ni pour la juſteſſe, ni pour la fineſſe des obſervations. On regrette ſeulement qu'un Obſervateur ſi judicieux, n'ait pas eu aſſiduement devant les yeux le Théâtre de Paris; il n'auroit pas mieux vû, il n'auroit pas mieux dit; mais il auroit vû & dit plus de choſes, & ſon Livre eſt du petit nombre de ceux dont le défaut eſt d'être trop court.* Or, c'eſt dans ces augmentations deſirées, que conſiſte principalement le mérite & la différence de cette nouvelle Edition.

Extrait de l'Année Littéraire, No. 23; 1774.

L'Auteur de cet Ouvrage paroît être un homme d'un grand

ſens, à qui trente années d'expérience & l'habitude de réfléchir, ont donné le droit de publier ſes obſervations ſur un Art qu'il ne peut avoir exercé qu'avec ſuccès. Il a raſſemblé, dans ce Volume, d'excellens Extraits des meilleurs Traités qui ont paru ſur le même ſujet. Tous ces Extraits ſont accompagnés de longues remarques, ſouvent plus curieuſes & preſque toujours plus approfondies que le texte même. L'Ouvrage entier eſt précédé de Lettres très-judicieuſes, ſervant de Diſcours Préliminaire, où l'Auteur commence par établir, contre le ſentiment d'un grand nombre de ſes Confrères, la néceſſité d'un bon Maître, pour faire des progrès ſûrs & rapides dans l'Art du Comédien; & il réfute, par des raiſons ſans replique, l'opinion de ceux qui prétendent qu'on ne doit pas enſeigner la Comédie, & qu'il faut, pour la bien jouer, n'avoir recours qu'à la nature & à ſa propre intelligence, &c. &c. &c. Et, après une analyſe de vingt-cinq pages concernant cet Ouvrage, le Journaliſte ajoute: ces obſervations doivent être miſes entre les mains de toutes les perſonnes qui ſe deſtinent au Théâtre, & de celles qui n'ont deſſein que de ſe faire un amuſement de l'Art de la déclamation. C'eſt le meilleur Ouvrage qui ait paru ſur cet Art difficile; c'eſt en même-tems le plus complet, puiſqu'il renferme tout ce que les autres Ecrivains ont écrit de mieux ſur cette matière. Les Anecdotes, dont il eſt ſemé, en rendent la lecture très-agréable. Enfin la fineſſe, la nouveauté, la juſteſſe & la multitude des obſervations, peuvent faire mettre ce Recueil au nombre des meilleurs Livres Elémentaires.

Autre Extrait du même Journal de 1775, *No.* 11. *p.* 62.

J'ai parlé fort au long, l'année dernière, de la ſeconde édition de ce Livre, que je regarde, d'après la troiſième que j'annonce, comme parfait dans ſon genre. Quoiqu'il ſoit particulièrement deſtiné aux jeunes Acteurs, il n'eſt point d'homme du monde, d'Homme de Lettres, de Citoyen obligé de parler en public, qui ne puiſſe en profiter & qui ne le liſe avec le plus grand plaiſir.

Extrait du quatrième Supplément du Journal des Beaux Arts, 1774.

Le Théâtre a une influence ſi directe ſur les mœurs & ſur le goût, que nous n'aurions pas tardé ſi long-tems à rendre compte de cet Ouvrage, ſi nous nous étions bornés, comme la plupart de ceux qui en ont parlé, à rapporter quelques-unes des Anecdotes qu'on y trouve. Ce ſont les principes de l'Art qui méritent l'attention du Lecteur. Quoique ces Obſervations aient été faites en Province, (*c'eſt dans le Pays Etranger*,) nos Acteurs de la Capitale ne peuvent mieux faire que d'y puiſer des leçons. Ils n'y

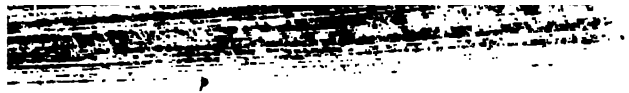
trouveront point un flateur, qui cherche à plier ſes principes à leur manière de jouer; mais un Maître qui leur indiquera les moyens de réformer leurs défauts ſur les principes de l'Art, qui ne ſont que ceux de la nature. Mais, avant de le lire, qu'ils ſe dépouillent ſur-tout de cette ſenſibilité à la critique, qui fait déchoir tous les jours l'Art de Comédien. « Souvenez-vous, leur dira ce » grand Acteur, que vous êtes des victimes volontaires, dévouées » par état aux amuſemens du Public, & faites, par conſéquent, » pour être immolés au goût, à la vérité & au progrès des » talens qui en dépendent: &, ſi vous avez aſſez de modeſtie ou » aſſez peu d'aveuglement pour vous reconnoître dans vos pro- » pres défauts, je vous conſeille, non de vous plaindre, mais » de vous corriger ». Après l'Analyſe de l'Ouvrage, le Journaliſte ajoute: il ſeroit impoſſible d'indiquer même, par une nomenclature ſèche, tous les préceptes que ces Notes contiennent, ſur les fineſſes, ſur les nuances, (article qui décèle, dans M. d'Hannetaire, l'Acteur de génie;) ſur l'aptitude du Comédien à ſe plier à toute ſorte de caractères; ſur la différence des difficultés du Tragique & du Comique; ſur les qualités extérieures du Comédien; ſur la figure plus ou moins expreſſive; ſur les qualités du cœur & de l'eſprit; ſur les mœurs; ſur le coſtume; ſur le geſte, la Pantomime, les Bienſéances théâtrales; ſur la mémoire; ſur le ſuccès; ſur l'énormité des appointemens des Acteurs; ſur la prévention du Public, &c. &c. &c.

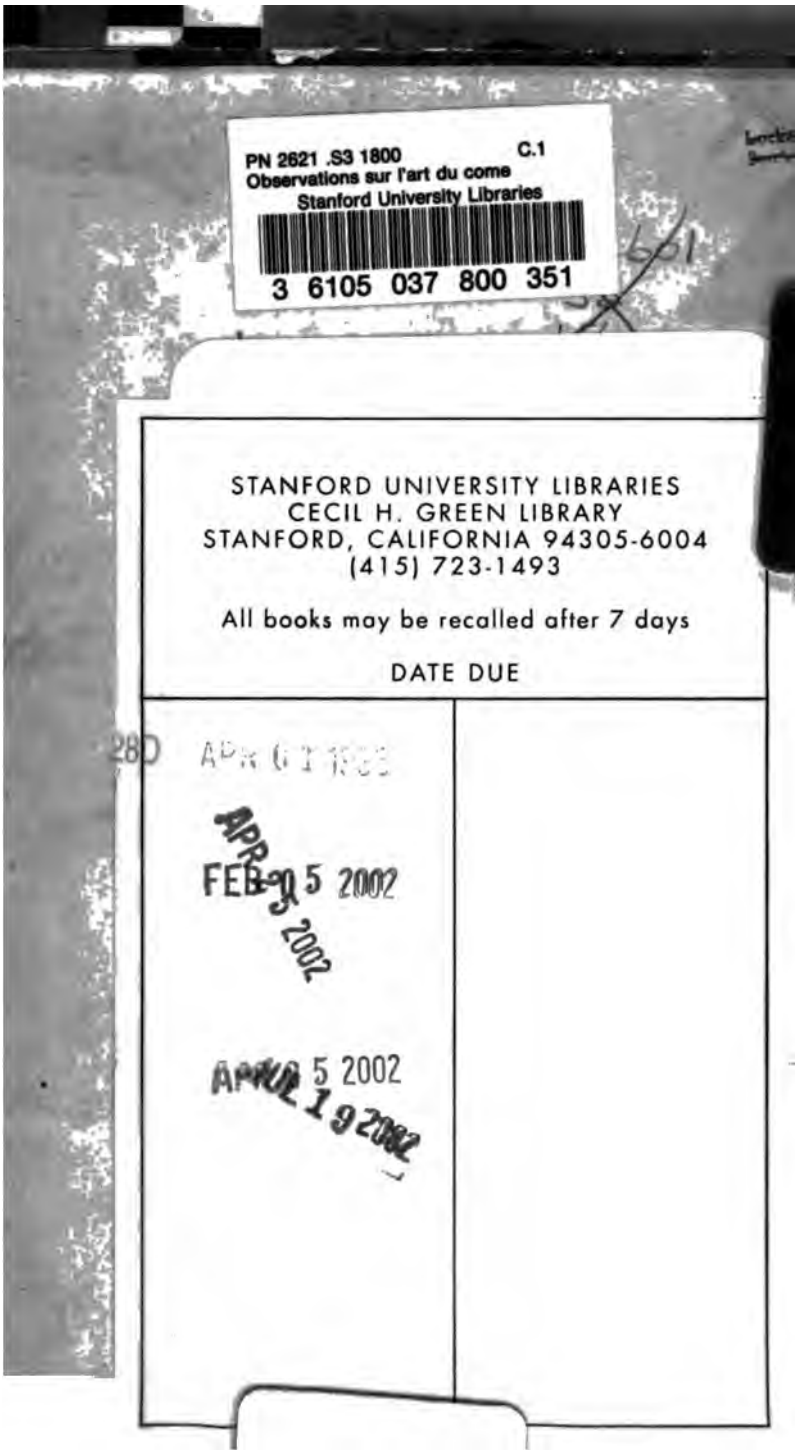
On peut regarder ces Notes, à certains égards, comme un excellent Traité ſur la Déclamation théâtrale; &, à d'autres égards, comme un très-bon ſupplément à toutes les Poëtiques. Pluſieurs différens Extraits ſervent de texte à M. Dhannetaire, pour des obſervations toujours nouvelles; enfin, nous n'ajouterons rien aux éloges qu'on a donnés à ſon Ouvrage; il les mérite par ſes connoiſſances, par ſon goût, par la critique la plus fine, & ſur-tout par ſes rares talens.

Le Mercure du 15 Juillet 1774, ſans entrer dans beaucoup de détails, s'eſt borné à dire que cet Ouvrage étoit le plus COMPLET que l'on eût écrit ſur L'ART DU COMÉDIEN.

Le Journal des Dames, ainſi que le Journal Hiſtorique, Politique, de Littérature, du 15 Juin 1775, en ont de même parlé très-avantageuſement d'après la troiſième Édition. Or, cette quatrième eſt bien plus étendue, &, à tous égards, beaucoup moins négligée que les précédentes, l'Auteur y ayant donné tous ſes ſoins: auſſi eſt-ce la dernière à laquelle il ſe propoſe d'avoir part.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue S. Severin.




PN 2621 .S3 1800 C.1
Observations sur l'art du come
Stanford University Libraries
3 6105 037 800 351

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

APR 0 1 1998

APR 05 2002

FEB 05 2002

APR 05 2002

APR 19 2002